John Adams
Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No
ADAMS
282.1
v.4 Pt 1

ORIGINE

DE TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

DEUXIÈME PARTIE

DU TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ.

X X
281.2
U.4 St. V

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES
OU
RELIGION UNIVERSELLE.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE,

Contenant l'Examen Philosophique des Mystères, considérés dans leurs rapports avec la Politique et la Morale.

Dans les mystères de Mithra, on faisoit aux Initiés un sermon sur la justice (1). C'étoit à quoi se rapportoit tout l'appareil mystérieux des initiations, savoir à rappeler l'homme à la justice, en liant cette justice à celle des Dieux qui l'ordonnent et la vengent. Cette idée est renfermée dans ce vers

(1) S. Justin. adv. Tryph. p. 176.

de Virgile, auquel se réduisent ces leçons de l'initiation :

« *Discite justitiam moniti, et non temnere divos* ».

L'incrédulité, le plus grand des crimes aux yeux d'un prêtre, en fit exclure (1) nommément les Epicuriens, et la rivalité les Chrétiens. L'initié ne pouvoit prétendre aux faveurs des Dieux, que parce qu'il respectoit les droits de la société, et ceux de l'humanité. « Le Soleil, » dit le chœur des Initiés dans Aristo» phane (2), brille d'une lumière pure » pour nous seuls, qui, admis aux mys» tères, observons les règles de la piété » dans notre conduite avec les étrangers » et avec nos concitoyens ». Les récompenses de l'initiation étoient donc attachées à la pratique des vertus sociales. Il ne suffisoit pas d'être initié ; il falloit être fidèle aux lois de l'initiation, qui imposoit à l'homme des devoirs à l'égard de ses semblables. Bacchus n'admet à la participation de ses mystères, que les hommes qui se conforment aux règles de la piété et de la justice (3). Euripide met dans la bouche des femmes, qui forment le

(1) Lucian. in Pseudo-Mant. t. 1, p. 888.
(2) Aristoph. Ran. 477—62.
(3) Diod. l. 3, c. 64.

chœur de la tragédie des Bacchantes, un éloge de ces cérémonies religieuses, lorsqu'elles disent que ces mystères ne mènent jour et nuit qu'à des choses honnêtes. La sensibilité sur-tout, et la compassion pour les maux d'autrui, étoient des vertus précieuses, que l'initiation cherchoit à entretenir. La Nature, dit Juvénal (1), nous a fait compatissans, puisqu'elle nous a donné les larmes. La sensibilité est le plus beau de nos sens. Quel est l'homme, vraiment digne du flambeau des mystères, et tel que le Prêtre de Cérès veut qu'il soit, qui regarde les malheurs d'autrui, comme lui étant étrangers? C'est ce que les Chrétiens ont appelé la *charité*, que faussement ils attribuent exclusivement à leur secte. Tous ceux qui n'avoient point fait leurs efforts pour arrêter une conspiration, et qui l'avoient au contraire fomentée; les citoyens qui avoient trahi leur Patrie, qui avoient livré un poste avantageux, une place à l'ennemi, des vaisseaux; qui lui avoient fourni de l'argent, etc. en général, tous ceux qui avoient manqué aux devoirs de l'honnête homme et du bon citoyen, étoient exclus de la communion aux mystères d'Eleusis (2). Il

(1) Juvenal. Sat. l. 6, v. 140.
(2) Arist. Ran. 362--68.

falloit, pour y être admis, avoir vécu avec équité, et même avec assez de bonheur, pour que l'on ne pût pas être regardé comme un homme haï des Dieux (1).

Jean, dans son Autopsie ou Apocalypse, a exclu des bienfaits de l'initiation, non-seulement ceux qui n'étoient point initiés, ou inscrits sur le livre de l'Agneau, mais encore ceux qui ne pouvoient jamais prétendre à y être inscrits, parce qu'ils étoient souillés de crimes (2); il n'entrera dans son Elysée ou dans la ville Sainte, aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge. A ce titre, les chefs d'initiation, qui, pour gouverner les hommes, ont imaginé de telles fictions, auroient dû en être exclus. Il ordonne, qu'on laisse dehors (3) les empoisonneurs, les cyniques, les impudiques, les homicides, les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge. Ils auront pour partage le bourbier, ou l'étang de feu et de soufre. C'est dans ce gouffre, que seront précipités tous ceux qui seront souillés de crimes, ainsi que ceux dont les noms ne seront pas écrits dans le livre de vie, c'est-à-dire, les profanes

(1) Orig. cont. Cels. l. 3.
(2) Apocal. c. 21, v. 27.
(3) Ibid. c. 22, v. 15.

ou les non-initiés aux mystères de l'Agneau, lesquels seront jetés dans l'étang de feu avec le Diable, ou avec le grand Serpent qui a séduit le monde, ce Serpent fameux dans tous les mystères, et sur-tout dans ceux de Bacchus. Car toutes les Mythologies ont à-peu-près la même physionomie, et un air de famille, qui décèle leur origine commune, la mysticité orientale. On voit donc, que la société des Initiés étoit, dans le principe, et suivant le véritable but de son institution, une société d'hommes vertueux, qui travailloient à épurer leur ame des passions, qui nuisent au bonheur de chaque homme en particulier, et de la société en général, et à développer le germe de toutes les vertus sociales. C'est d'après cette idée qu'en avoit Arrien (1), qu'il assure, comme nous l'avons vu plus haut, que les anciens n'avoient créé ces institutions religieuses, que pour perfectionner notre éducation et rectifier nos mœurs. C'est donc dans ce sens qu'on doit entendre, que l'entrée de l'Elysée étoit accordée aux seuls initiés, parce que celle des Sanctuaires ne l'étoit qu'à la vertu, et que l'Elysée n'avoit été créé, que pour les ames vertueuses. C'est ce que nous allons voir par

(1) Comment. in Epictet. l. 3, c. 21.

les détails, où nous allons entrer sur cette opinion philosophique, imaginée par les anciens Législateurs, et que les Poëtes, les Mystagogues et les Philosophes enseignoient chacun à leur manière.

La doctrine des peines et des récompenses enseignée dans les Sanctuaires y est restée dans une espèce d'obscurité, par une suite de l'esprit de mystère des anciens Mystagogues ; mais comme elle a été ensuite enseignée plus ouvertement par les Poëtes et par les Philosophes, qui crurent devoir la propager pour le bien des sociétés, ce sont eux qui vont nous donner le développement de toute cette fiction religieuse. Homère, Virgile et Platon sur-tout ont traité cette matière avec quelqu'étendue ; et d'après le rapprochement que nous allons faire de leurs descriptions, il nous sera facile d'appercevoir, que la distinction des vices et des vertus étoit proprement celle qui régloit le sort des hommes après la mort, et que le caractère seul d'initié ne suffisoit pas pour jouir du bonheur promis dans l'Elysée. En général nous remarquerons, que le grand but de ceux qui inventèrent cette fiction, fut d'intimider le vice, et d'encourager la vertu ; en conséquence d'appuyer la morale, et par une suite nécessaire les lois, dont la morale est

la plus sûre base. Mais on méprisa assez les hommes, pour croire qu'ils ne pouvoient être vertueux, sans Tartare et sans Elysée ; comme si la conscience de l'homme de bien n'étoit pas une jouissance et un véritable Elysée, et le remords du coupable un supplice et un vrai Tartare.

Jamais on n'eut de la terre et de ses habitans une description aussi complète, que celle qu'on avoit des enfers, du Tartare et de l'Elysée, dont personne néanmoins n'avoit été lever la carte ; et les anciens, si bornés dans leurs connoissances Géographiques, sont entrés dans les détails les plus circonstanciés sur le séjour des ames après la mort, sur le régime de chacun des deux empires, qui partagent le domaine immense des ombres ; sur les mœurs, les peines, les plaisirs, le costume même des habitans de ces deux régions. La même imagination poétique, qui avoit enfanté ce nouveau monde, en fit avec autant de facilité la distribution, et en figura arbitrairement le plan. Socrate, dans le Phédon de Platon (1), conséquemment au système de l'immortalité de l'ame, qu'il cherche à établir, parle du lieu où se rendent les ames après la mort. Il imagine une espèce de terre

(1) Plato in Phædon, p. 109.

Ethérée, supérieure à celle que nous habitons, et dont celle-ci n'est en quelque sorte que la base inférieure, formée par le sédiment d'une matière beaucoup plus pure, et comme le fond du gouffre vaste dans lequel l'eau, les ténèbres et l'air épais se assemblent. C'est au fond de ce fluide grossier que nous rampons, et ce n'est qu'à travers cet élément ténébreux, que nous pouvons appercevoir la terre pure, ou la partie supérieure de notre terre, qui s'étend dans la région pure de l'Ether, dans les espaces lumineux, où sont placés réellement les Astres. Nous croyons faussement ici-bas habiter la surface de la terre; mais notre erreur est semblable à celle d'un homme, qui ramperoit au fond du bassin des mers, et qui, à travers le cristal des eaux, appercevant le Soleil et les Astres, croiroit que la surface de la mer est le Ciel. Ce qui arriveroit à cet homme, qui n'auroit jamais pu atteindre jusqu'à cette surface, ni élever sa tête au-dessus des eaux, pour voir combien la région de l'air est plus belle et plus lumineuse; la même chose nous arrive à nous-mêmes qui y demeurons, à l'égard de cette région supérieure, de prendre pour le Ciel la couche supérieure de l'air, comme si c'étoit véritablement là ce Ciel, dans lequel circulent les

Astres. Si notre foiblesse, si les lois de la pesanteur ne nous empêchoient pas de nous élever jusqu'à cette superficie de l'air; nous pourrions jouir du spectacle brillant de cette véritable terre, que couvre le véritable Ciel, et où luit la véritable lumière. Notre terre ne produit rien de comparable aux merveilles de cette région élevée. Les couleurs y ont plus de vivacité et plus d'éclat. La végétation y est également plus admirable; les arbres, les fleurs, les fruits y ont un degré de perfection infiniment supérieure à celle qu'ils ont ici-bas. Les pierres précieuses, les jaspes, les émeraudes, les sardoines, y jettent un éclat infiniment plus brillant que les nôtres, qui ne sont que la partie la plus grossière qui s'en est détachée; l'eau des perles en est beaucoup plus belle et plus pure. Cette terre sublime en est toute semée; par tout l'or et l'argent y éblouissent les yeux; et le spectacle qu'elle présente fait le bonheur de ses heureux habitans. Elle a ses animaux beaucoup plus parfaits; l'élément de l'air y tient lieu de la mer, et l'Ether qui l'environne y tient lieu de l'air. Les saisons y sont si heureusement tempérées, qu'il n'y règne jamais aucune maladie, et que la vie des hommes est d'une bien plus longue durée que la nôtre; leur organisation et tous leurs

sens sont pareillement bien supérieurs aux nôtres, dans la proportion suivant laquelle la substance de l'Ether est supérieure à celle de l'air. Les Temples y sont habités par les Dieux eux-mêmes, qui y rendent leurs oracles de vive voix, sans l'organe de qui que ce soit. Les hommes conversent avec eux, et vivent dans leur société : eux seuls voient le Soleil, la Lune, et les autres Astres, tels qu'ils sont naturellement, et ils jouissent de toute la félicité qui suit nécessairement une pareille existence.

Ceux qui se sont distingués par leur piété et leur vertu, affranchis et délivrés de nos demeures souterraines, comme d'une prison, passent dans cette région pure et élevée, et vont habiter au-dessus de la terre. De ce nombre sont tous ceux que la philosophie a détachés des affections terrestres, et purgés des souillures que l'ame contracte par son union à la matière. C'est donc une raison pour nous, dit Socrate, de donner ici-bas tous nos soins à l'étude de la sagesse et à la pratique de toutes les vertus ; la récompense, qui nous attend, est assez grande ; les espérances, qu'on nous propose, assez flatteuses, pour courir les risques de cette opinion et pour n'en pas rompre le charme. Le but de ces fictions est assez marqué, par la conclusion qu'en tire Socrate, qui les

regarde comme un encouragement à la sagesse et à la vertu. Il en fut de même de celles qu'on imagina, pour effrayer le crime. On fit du séjour des coupables la description la plus affreuse. Voilà, dit Socrate, en général quelle est la conformation naturelle de la terre et de ce qui l'environne. Mais elle a en outre des gouffres, des abîmes infiniment plus profonds, que les cavités que nous habitons (*k*); d'autres le sont moins, mais plus larges; et tous se communiquent entre eux dans les entrailles de la terre, par des routes souterraines, et des canaux, qui se déchargent les uns dans les autres, et par lesquels coulent des fleuves d'eaux, les unes froides, les autres chaudes. Ceux-ci ne roulent que des torrens de feu; ceux-là promènent lentement une eau croupissante et fangeuse, et un limon impur. La plus grande et la plus profonde de ces ouvertures, est celle qu'on appelle le *Tartare* (1), dans laquelle s'engouffrent tous les fleuves, et dont ensuite ils ressortent tous, par une espèce de flux et de reflux, semblable à celui de l'air qu'aspirent et que rendent nos poumons. Socrate décrit cette circulation souterraine des fleuves de l'enfer assez au long, pour que les amateurs de l'Hydrographie in-

(1) Phædon. 112.

fernale soient complètement satisfaits. Nous n'en suivrons point ici les détails. Nous observerons seulement, que l'Auteur compte quatre fleuves principaux, dont le premier et le plus grand, qu'il nomme Océan, environne la terre. Le second, qui coule en sens contraire, s'appelle *Achéron*, et va former sous la terre un immense marais, appelé *Achérusien*, dans lequel le grand nombre des ames des morts vont se rassembler; et après y avoir séjourné, les unes plus, les autres moins de temps, elles en sortent pour animer d'autres corps d'animaux. Un troisième, qui coule entre les deux premiers, va décharger ses eaux dans un vaste gouffre, où bouillonnent des torrens de soufre enflammé. C'est le fleuve Pyriphlégéton (1). Il en ressort ensuite chargé d'un limon brûlant; et circulant autour de la terre, il va se précipiter dans la partie la plus profonde du Tartare. Dans la partie opposée, on voit un quatrième fleuve, qui coule d'abord dans des lieux affreux et d'un aspect horrible, où il forme le marais du Styx; il en sort ensuite avec violence; et tournant sur lui-même, il va heurter de ses flots ceux du Pyriphlégéton, sans cependant que son eau s'y mêle; et se reployant par de longues si-

(1) Phæd. 113.

nuosités,

nuosités, il va se perdre dans le Tartare, du côté opposé au Pyriphlégéton. Ce quatrième fleuve s'appelle, chez les poètes, le Cocyte.

Avant d'arriver à l'empire du Dieu des Morts (1), et au séjour des ombres silencieuses (*l*), on traversoit une région vaste, déserte et ténébreuse, qui aboutissoit aux avant-cours de l'Enfer. Là siégent le deuil et les soucis rongeurs; les pâles maladies, la triste vieillesse, la crainte, la faim aux mauvais conseils et l'indigence hideuse; la mort; le travail et la peine; le sommeil, proche parent de la mort; les joies criminelles et la guerre meurtrière; et une foule d'autres spectres affreux. Les cruelles Euménides habitent près de là dans des loges de fer, ainsi que la fougueuse discorde, dont la tête hérissée de serpens est ceinte de bandelettes ensanglantées. On y voit aussi l'étable des Centaures, les deux Scylla avec leur double forme, le géant Briaré avec ses cent bras, l'Hydre de Lerne, qui fait retentir l'air d'horribles sifflemens; la Chimère, dont la gueule vomit des flammes; les Gorgones, les Harpyes, et le géant Géryon avec ses trois corps. Il falloit traverser cette foule de fantômes effrayans, avant d'enfiler la route

(1) Æneid. l. 6, v. 258.

qui conduit aux bords de l'Achéron. On rencontroit, sur la rive de ce fleuve, un terrible nocher dans un habillement sale et d'un aspect hideux ; une longue barbe négligée tomboit de son menton ; ses yeux étinceloient de feu, et un manteau sale et déchiré retomboit de ses épaules. Quoique vieux, sa vieillesse étoit encore verte et vigoureuse. Il repoussoit, avec un ton dur et un air féroce, les malheureuses ombres qui se présentoient pour passer, avant le temps plus ou moins long qu'elles étoient condamnées à errer sur ces tristes rivages. Lorsque le moment de passer étoit arrivé pour elles, il les recevoit dans une barque fragile, et d'une couleur noirâtre, et les passoit sur l'autre bord. Là, on trouvoit un chien monstrueux à triple tête, l'une de loup, l'autre de lion, et la troisième de chien, qui faisoit retentir tout le voisinage de ses terribles aboyemens. On passoit ensuite à travers plusieurs plaines, occupées par des ombres séparées entre elles par leur habitation, comme elles l'étoient par le genre différent de leur mort. L'entrée des enfers est habitée par ceux qui sont morts à l'entrée de la vie ; ce sont nos Limbes. Venoient ensuite ceux qui avoient été injustement condamnés ; après eux ceux qui s'étoient donnés à eux-mêmes la mort de désespoir. Plus loin erroient les victimes d'un mal-

heureux amour. Dans la cinquième enceinte, on rencontroit les ombres des guerriers. Ces cinq enceintes renfermoient tous ceux qui étoient morts de mort violente, ou avant le temps fixé par les destins.

Après les avoir franchies toutes cinq, on arrivoit à un carrefour, d'où partoient deux chemins, l'un à droite, l'autre à gauche; le premier conduisoit à l'Elysée, et le second au Tartare. Les bienheureux passoient à droite, et les malheureux coupables passoient à gauche; et chacun d'eux se rendoit au lieu où la vertu devoit recevoir sa récompense, et le vice son châtiment. Cette fiction sur la droite et la gauche, adoptée par les Chrétiens dans la fable du grand jugement, étoit fondée sur la division des départemens, que les anciens Théologiens avoient affectés aux deux principes, Ormusd et Ahriman, l'un, source de bien et de lumière, l'autre source de mal et de ténèbres, comme nous le dit Plutarque (1). C'étoit là un des dogmes des Pythagoriciens, qui appeloient le bon principe le droit et le lumineux, et le mauvais le gauche et le ténébreux (*m*). C'étoit sur un rocher, qui s'élevoit à gauche, qu'Enée apperçut les forteresses du Tartare, et la triple mu-

(1) Plut. de Isid. p. 370.

raille, dont le pied est échauffé par les ondes brûlantes du Phlégéton, qui roule le soufre enflammé (1).

C'étoit dans ce carrefour, au milieu d'une prairie, que se rendoient les ames des morts, pour comparoître devant le grand juge, Minos (2), qui remuoit l'urne fatale. On lui associa Eaque et Rhadamante, et même le fameux Triptolême des mystères, chargés de juger, l'un les morts qui arrivoient de l'Asie (3), et l'autre ceux qui arrivoient de l'Europe. Minos avoit l'inspection souveraine des jugemens, comme président du tribunal redoutable. A ses côtés étoient placées les Furies vengeresses et la troupe des Génies exécuteurs de ses arrêts terribles (4). Cette prairie, où siége le grand Juge, ressemble assez à la vallée de Josaphat, où les morts doivent se rassembler pour entendre leur sentence prononcée par le grand Juge.

La doctrine des Mages enseignoit, que les ames se rendoient dans une vaste campagne ou prairie semée d'asphodèle.

De ce carrefour partoient deux che-

(1) AEneid. 6, v. 548.
(2) Plato Gorgia, p. 524.
(3) Cicer. Tuscul l. 1, c. 41.
(4) Lucian. Necyomant. t. 1, p. 307.

mins, dont l'un conduisoit aux îles Fortunées, et l'autre au Tartare (1). Tous ceux qui avoient vécu conformément aux règles de la religion et de la justice, prenoient la route de l'Elysée, où ils alloient habiter, et affranchis de tous les maux, ils devoient y jouir de plaisirs de toute espèce.

Ceux au contraire qui avoient commis quelque action opposée à la justice et à la religion, étoient envoyés dans une affreuse prison appelée Tartare, pour y subir le châtiment dû à leurs crimes. Minos décidoit de la route, que chacun des morts devoit prendre (2), c'est-à-dire, s'il passeroit à la droite ou à la gauche. L'ame conservoit après la mort toutes les flétrissures des crimes, qu'elle avoit commis, et c'étoit d'après ces taches que les juges prononçoient. Platon observe avec raison, que les ames les plus flétries étoient toujours celles des rois et de tous les dépositaires d'une grande puissance. Les flétrissures que leur imprimoient l'injustice, le parjure, la vanité, l'imposture, la licence et l'abus d'autorité, le luxe et la débauche, les faisoient presque tous condamner aux horreurs du Tartare. Une pareille opinion, sans doute, devoit être un

(1) Gorg. 523.
(2) Ibid. p. 524.

grand contrepoids contre l'autorité despotique, mais elle n'empêcha jamais les Tyrans d'opprimer les Peuples.

Homère ne compte guères que des Rois, parmi les fameux coupables punis d'un supplice éternel (1) aux enfers; Tantale, Tityus et Sisyphe avoient été des rois sur la terre; et aux enfers, ils étoient les premiers coupables qu'on punît des supplices les plus affreux. Les bons Rois étoient en petit nombre; cette remarque est de Platon. L'homme dépouillé de tout l'appareil de la grandeur, de la richesse et de la puissance, paroissoit seul devant ces juges sévères (2), et n'avoit pour cortége que ses vertus. C'étoit d'après l'examen de ses vertus et de ses vices, que le juge prononçoit, et apposoit sur son front le sceau de son arrêt. On voit dans l'Apocalypse que, parmi la foule des morts, les uns portent sur le front le sceau de la bête infernale ou du Génie des Ténèbres, et les autres le sceau de l'Agneau. Les Juges distinguoient, entre ceux qui devoient être punis, ceux dont les vices n'étoient pas incurables (3), et ceux qui l'étoient, afin de mettre aussi une différence dans le supplice. Les uns alloient

(1) Ibid. p. 525.
(2) Ibid. p. 526.
(3) Ibid. p. 525.

dans un purgatoire passager, et leurs supplices tournoient à leur avantage; c'étoit le seul moyen d'expier leurs fautes. Les autres au contraire, livrés à des tourmens éternels, étoient destinés à servir d'exemple; et c'étoit le seul avantage qu'on retirât de leurs supplices.

Quant à ceux qui avoient bien vécu, et qui avoient été toujours fidèles aux principes de la vérité et de la Religion, tels que les vrais philosophes (1), qui ont su se soustraire au tourbillon des affaires, le juge leur témoignoit son estime, et les envoyoit aux îles Fortunées, c'est-à-dire dans l'Elysée. Ce n'étoit pas au hasard que se donnoient, dit Virgile, les différentes demeures de l'enfer (2); un arrêt toujours juste en faisoit le partage. Minos, assis sur son tribunal, convoquoit l'assemblée des ombres, et s'informoit de la vie de chacun, et des crimes qu'il pouvoit avoir commis. Les morts étoient conduits à ce redoutable tribunal, par leur Génie familier ou Ange Gardien, qui avoit été l'inspecteur de toute leur conduite (3), et qui ne leur permettoit d'emporter avec eux que leurs mœurs et les fruits de leur bonne éducation. Ce guide leur étoit nécessaire;

(1) Ibid. p. 526.
(2) Æneid. l. 6, v. 431.
(3) Phædon, p. 107.

sans cela ils se seroient perdus dans les routes tortueuses et multipliées, qui formoient le long labyrinthe qu'il falloit parcourir, avant d'arriver au lieu de leur destination. L'homme vertueux suivoit son guide sans résistance ; mais celui qui s'étoit tenu trop fortement attaché aux biens et aux plaisirs de ce monde, avoit besoin que son guide lui fît violence et l'en arrachât. Quant aux ames criminelles et noircies des forfaits les plus atroces, elles étoient en horreur aux autres, qui les fuyoient. Personne ne vouloit les accompagner ni les guider ; ce n'étoit qu'après avoir erré long-temps, qu'elles arrivoient au lieu qu'elles devoient habiter (1), tandis que l'ame qui avoit mené une vie pure et sage, marchoit sous la conduite et en la compagnie des Dieux, pour se rendre au séjour de l'éternelle félicité. Afin de donner à cette fiction plus de poids, on supposoit que cette description n'étoit point imaginée par les Philosophes ou les Poëtes, mais faite d'après le récit et le témoignage d'un homme mort et ressuscité ; car ces résurrections ont été souvent imaginées pour accréditer des fables (2).

Cet homme, ayant été tué dans un

(1) Ibid. p. 108.
(2) Plato de Rep. l. 10, p. 614.

combat, fut porté dans sa maison, et mis sur le bûcher le douzième jour après sa mort. Au moment où on alloit le brûler, il ressuscita, et raconta ce qu'il avoit vu aux enfers. Clément d'Alexandrie (1) fait honneur à Zoroastre de ce miraculeux récit, qu'il regarde comme une fiction sur les voyages de l'ame à travers les signes du Zodiaque, dans son retour vers la lumière Ethérée. On fait dire à cet homme merveilleux, que lorsque son ame eut été séparée de son corps, il s'étoit trouvé voyageant avec une foule nombreuse de morts, pour se rendre dans un lieu divin, où il apperçut deux ouvertures voisines l'une de l'autre, qui formoient l'entrée d'un gouffre qui s'enfonçoit sous la terre ; et deux autres au-dessus, dans le Ciel, qui leur correspondoient. Dans l'espace qui séparoit ces différentes ouvertures, siégeoient des juges, qui, après avoir informé sur la conduite de ceux qui paroissoient à leur tribunal, faisoient passer les justes à leur droite, où se trouvoit l'ouverture qui conduisoit aux régions supérieures du Ciel, après avoir attaché devant eux la sentence qui attestoit leur vertu. On appeloit ce lieu divin, où se réunissoient les ames pour être jugées, *le Champ de la Vérité* (2);

(1) Clem. Alex. Strom. l. 3, p. 595.
(2) Axioc. p. 371.

sans doute parce que toute vérité y étoit révélée, et qu'aucun crime n'échappoit à la connoissance et à la justice du Juge. Jean (1) nous montre le Ciel qui s'ouvre, et un Génie lumineux qui s'appeloit fidèle et véritable ; c'est le Verbe de Dieu qui juge. Hieroclès (2) parle aussi du fameux Champ de la vérité. C'est dans ce champ, dit l'auteur d'Axiochus, que siégent les juges Minos et Rhadamante, qui informent contre chacun des morts qui y arrivent, pour savoir quel genre de vie ils ont mené, quels ont été leurs goûts, tant qu'ils ont été unis au corps. Là il est impossible de mentir : c'est ce qu'observe pareillement Virgile (3), lorsqu'il nous dit que Rhadamante les force d'avouer les crimes qu'ils ont commis sur la terre, et dont ils s'étoient flattés d'avoir dérobé aux autres mortels la connoissance. C'est l'idée des Chrétiens, qui supposent qu'au jour du jugement, toutes les consciences seront dévoilées, et tout mis au grand jour. C'est ce qui arrivoit à ceux qui comparoissoient devant le tribunal établi dans le Champ de la Vérité. Ceux qui avoient été dociles aux avis de leur

(1) Apocal. c. 19, v. 11.
(2) Hierocl. p. 360.
(3) AEneid. l. 9, v. 567.

Ange Gardien, ou du bon Ange, alloient se réunir au chœur des fidèles, ou des ames vertueuses (1); car, comme l'observe très-bien Servius (2), chacun en naissant entroit au monde accompagné de deux Génies (3), dont l'un lui conseilloit le mal, et l'autre lui conseilloit le bien. Ils étoient pendant sa vie les témoins de toute sa conduite, et après la mort, ils le faisoient passer à un état plus heureux ou plus malheureux. Les coupables de grands crimes, conduits par le mauvais Génie, passoient à la gauche, etc. Dans Lucien, c'est l'ombre que nos corps projettent, et qui nous accompagne toute notre vie, qui renferme l'intelligence, qui vient rendre compte de notre conduite au tribunal du grand Juge (4). Ils passoient à la gauche pour prendre la route qui descendoit dans les abîmes de la terre, portant derrière eux la sentence qui contenoit l'énumération de leurs crimes. Il me semble encore ici voir le Dieu des Chrétiens, qui, au jugement universel, fait passer les bons ou les agneaux à sa proite, et les méchans ou les boucs à sa gauche. Nos écrivains Chrétiens, ou les

(1) Axiochus, p. 371.
(2) Comm. Æneid. l. 6, v. 535.
(3) Plat. de Rep. 10, p. 621.
(4) Lucian. Necyomantic. t. 1, p. 308.

auteurs de la triste légende de Christ, n'ont été que de misérables plagiaires. Les juges, dit l'auteur de cet apologue (1), lui ordonnèrent de bien observer tout ce qui se passoit, parce qu'il devoit retourner sur la terre, et informer les vivans de ce qui se pratiquoit chez les morts. Il remarqua donc des ames, qui s'en alloient par les deux ouvertures, tant par celles du Ciel, que par celles de la terre, aussi-tôt qu'elles avoient subi le jugement. Par une des ouvertures de la terre, arrivoient les ames qui venoient pour être jugées; et par l'autre, celles qui avoient été condamnées rentroient dans les abîmes profonds de la terre. Par une des ouvertures du Ciel, les ames des justes remontoient vers le séjour de la lumière et de la félicité éternelle; et par l'autre elles en descendoient pour animer des corps. Celles qui montoient de la terre paroissoient sales et poudreuses; celles au contraire, qui descendoient du Ciel, étoient blanches et lumineuses. Comme elles arrivoient des deux côtés en foule au rendez-vous, elles avoient l'air d'être fatiguées d'un long voyage, et d'avoir besoin de se reposer dans la prairie, qui se trouvoit placée au milieu de leur route. Là, celles qui s'étoient autrefois connues s'embrassoient,

(1) Plat. de Rep. l. 10, p. 614.

et toutes, tant celles qui montoient de la terre, que celles qui descendoient du Ciel, s'informoient de l'état de celles de leur connoissance, qui y étoient encore restées, et chacune s'empressoit de satisfaire à ces questions par ses réponses. Les unes, celles qui arrivoient de la terre, plongées encore dans la douleur, et tout éplorées, racontoient les maux qu'elles avoient éprouvés, et dont elles avoient été témoins, dans le pénible voyage qu'elles avoient fait sous la terre (1), et ce voyage n'étoit pas moins que de mille ans (*n*). Celles au contraire qui descendoient du Ciel, racontoient les merveilles qu'elles y avoient vues, et peignoient la vie délicieuse qu'elles y avoient menée. Cette fiction Théologique sur les voyages des ames, qui du Ciel descendent sur la terre, et qui ensuite remontent de la terre vers le Ciel, n'étoit pas particulière aux Philosophes; on la mettoit en spectacle dans les Sanctuaires, et elle faisoit partie des dogmes de l'Initiation, comme nous le verrons bientôt dans les mystères de Mithra, dans la vision d'Apulée, et dans l'Autopsie de Jean, autrement l'Apocalypse. La fiction de Platon, ou la révélation de cet Er de Pamphylie, et celle de Jean, ou d'un Hiérophante de Phrygie, avoient le

(1) Ibid. p. 615.

même but moral, que les apologues du Phrygien Esope, celui de former les hommes au bien et de leur inspirer l'amour de la vertu et la crainte du vice. Aussi voyons-nous que la conclusion ou la moralité de toutes ces fables, est qu'il faut nous préparer à paroître devant le Grand Juge (*o*), avec un cœur pur de toute souillure, comme le conclut Socrate dans le Gorgias (1); car pour l'ame souillée de crimes, descendre aux enfers est le plus grand des maux, dit Socrate. C'est la même moralité que tire Platon, dans sa fable de Er, dont il déduit cette conséquence (2), qu'il faut s'attacher à la justice et à la sagesse, afin de pouvoir un jour tenir cette route élevée, qui conduit vers les Cieux, et éviter la plûpart des maux auxquels l'ame est exposée, dans le voyage souterrain de mille ans (3). C'est encore la même moralité, que Socrate tire dans le Phédon; qu'on doit chercher ici bas à épurer son ame des passions, afin d'être prêt à paroître au moment où le destin nous appelera aux Enfers. D'où il est aisé d'appercevoir, que cette fiction, si universellement répandue, n'avoit d'autre but que celui qui est si évidemment marqué,

(1) Gorgias, p. 526; ibid. p. 322.
(2) Plat. de Rep. l. 10, p. 621.
(3) Phæd. p. 114.

par la moralité que tiroient tous les Philosophes, à la fin de ces espèces d'apologues religieux. C'étoit une grande vérité morale, qu'on cherchoit à inculquer, sous le voile d'une grande fable, et par l'appareil d'un grand spectacle, tel que celui des fantômes mystiques, que l'on faisoit paroître dans les sanctuaires. On cherchoit aussi à rassurer l'homme contre les horreurs de la mort, et contre l'idée effrayante d'un anéantissement total. La mort n'étoit plus qu'un passage à un état plus heureux, comme le dit l'auteur du Dialogue intitulé *Axiochus* (1). Mais il falloit avoir bien vécu, ajoute cet auteur, pour pouvoir atteindre à cette félicité. Ainsi la fiction de l'immortalité de l'ame n'étoit consolante que pour l'homme vertueux et religieux ; elle étoit désespérante pour les autres. Elle entouroit l'homme de terreurs et d'alarmes, qui troubloient son repos pendant toute sa vie. En effet, rien n'étoit si horrible, que la description que l'on faisoit des cachots de l'enfer et des différens genres de supplices, qu'y éprouvoient les coupables ; comme si l'homme eût été encore plus habile à imaginer des maux, qu'il ne l'est à raffiner sur le plaisir. L'imagination des Poètes a été encore plus féconde, dans le tableau

(1) Plat. t. 3, p. 372.

qu'elle nous fait des enfers, que dans ceux qu'elle a faits de l'Elysée. En quittant le champ, où siége le redoutable Juge (1), le malheureux condamné passe à gauche, pour descendre au Tartare. Le premier objet qui s'offre à lui, est une énorme bastille entourée d'un triple mur, que le Phlégéton environne de ses ondes enflammées, dans laquelle il roule avec bruit des débris de rochers brûlans. En face se présente une immense porte, encadrée dans des colonnes d'un métal si dur, qu'aucune force, pas même celle des Dieux, ne sauroit la détruire; elle est flanquée d'une tour de fer qui s'élève très-haut. A l'entrée est assise l'affreuse Tisiphone, couverte d'une robe ensanglantée, et qui nuit et jour veille à la garde de cette porte. Lorsqu'on approche de cet horrible séjour, l'on entend les coups de fouets, qui déchirent le corps des malheureux; leurs gémissemens plaintifs, qui se mêlent au bruit des chaînes qu'ils traînent. A peine le juge sévère les a livrés aux Furies, que Tisiphone s'en saisit; et armée d'un fouet et de serpens affreux, elle appelle ses sœurs, ministres cruelles de ces terribles vengeances. Dès que ces portes de fer, roulant avec un bruit horrible sur leurs gonds, viennent

(1) Virgil. Æneid. 6, v. 549.

à

à s'entr'ouvrir, on découvre l'affreux abîme, qui renferme les malheureux, que la vengeance divine a livrés aux plus rigoureux supplices. On y voit une Hydre effrayante par ses cent têtes, toujours prêtes à dévorer des victimes. L'abîme, qu'on nomme Tartare, s'enfonce sous la terre, à une profondeur double de celle qui sépare la terre elle-même des Cieux. Là furent précipités par la foudre les anciens enfans de la terre, les Géans à pieds de serpent, qui s'agitent en tout sens au fond de cet abîme. Cette fiction a été répétée par l'auteur de l'Apocalypse (1), qui nous peint un Ange qui enchaîne au fond de l'abîme *antiquum Serpentem*, l'ancien serpent, ou le Diable, celui qui avoit fait la guerre à Dieu, comme les Géans à Jupiter.

Avec eux étoient les fils d'Aloeüs, fils de Titan et de la Terre, qui, pleins de confiance en leur taille gigantesque, essayèrent de livrer un assaut au Ciel, et de détrôner le Roi des Dieux (*p*). On y voyoit l'impie Salmonée, qui chercha à usurper les honneurs de la Divinité, et qui trompoit les peuples de l'Elide, en imitant les éclairs et le bruit de la foudre. Jupiter, indigné de cet attentat, s'étoit armé d'une véritable foudre, et l'avoit précipité dans le Tartare. Ainsi l'impiété,

(1) Apoc. c. 20, v. 2—3.

et le manque de respect pour les Dieux, sont les premiers crimes punis aux Enfers. Cela devoit être ainsi ; il falloit bien que l'irréligion fût cruellement punie, si on vouloit inspirer du respect pour les fictions ou fables sacrées. L'impudique Titye, qui attenta à l'honneur de Latone, ou de la Vierge mère du Soleil, y couvre de son immense corps neuf arpens de terre ; un cruel vautour s'attache à ses entrailles qu'il déchire, et qui renaissent à chaque instant pour éterniser son supplice. Ici des malheureux sont effrayés de la vue d'un rocher qui, suspendu sur leur tête, paroît toujours prêt à se détacher, et à les écraser par sa chûte. D'autres roulent avec effort un rocher jusqu'au sommet d'une montagne, que jamais ils ne peuvent atteindre, parce qu'au moment d'y toucher le rocher leur échappe, et roulant jusqu'au bas, il les oblige à recommencer un nouveau travail, qui sera aussi inutile que le premier. C'est le supplice de Sisyphe, fameux par ses brigandages. Là Ixion est attaché sur une roue, qui tourne sans cesse, sans qu'il puisse espérer de repos à sa douleur. Tel autre est condamné à être éternellement assis sur une pierre. Plus loin, on voit Tantale, dévoré d'une faim et d'une soif éternelles, quoiqu'au milieu des eaux, et qu'un arbre chargé de fruits se courbe

sur sa tête. Au moment où il veut boire, l'onde s'échappe de ses lèvres, et il ne trouve que le limon. Etend-il sa main pour saisir un fruit ? la branche perfide aussitôt se relève, pour s'abaisser ensuite et irriter encore sa faim. Ailleurs, cinquante filles coupables sont condamnées à remplir un tonneau percé de mille trous, et dont l'eau s'échappe de toutes parts; d'autres étoient condamnées à porter de l'eau dans un crible. Tous étoient perpétuellement tourmentés par les Furies, qui secouoient sur eux leurs flambeaux (1), et qui les frappant avec leurs Serpens rendoient leur supplice plus cruel. La morsure des bêtes féroces ou des reptiles, la flamme dévorante déchiroit ou brûloit éternellement leurs corps. Tel étoit le sort de ceux qui, après avoir passé leur vie dans le crime, étoient livrés aux Furies, qui les conduisoient à travers le Tartare dans l'Erèbe et le Cahos (2).

On n'avoit, comme on le voit, rien négligé pour rendre la plus affreuse qu'il fut possible la peinture des enfers, afin d'inspirer une grande terreur au crime. Ces récits effrayans entroient dans la première éducation, que les nourrices et les mères crédules

(1) Axioc. p. 372.
(2) Ibid. p. 371.

donnoient à leurs enfans ; et on sait combien sont fortes et durables ces premières impressions, sur-tout quand l'opinion publique, ou l'exemple de la crédulité des autres, de grands Poëtes tels qu'Homère, de grands Philosophes tels que Platon, un respectable Hiérophante, des images, des tableaux, des sacrifices funèbres, d'augustes mystères, le silence des Sanctuaires; quand tout se réunissoit pour fortifier et perpétuer cette croyance. Je dis cette croyance, car il falloit beaucoup de foi ; aussi c'étoit la première chose qu'on exigeoit de l'initié, à qui on ne donnoit et on ne pouvoit donner de preuves ni de bonnes raisons des choses, qu'on lui enseignoit. J'écoutai et je fus obligé de le croire sur parole, dit Plutarque (1), ou plutôt un des interlocuteurs de son traité sur la cessation des oracles, comme on fait dans les initiations et les mystères, ne pouvant tirer ni démonstration ni preuve de ce qu'il avançoit. Il s'agissoit des promesses, que l'on faisoit à l'homme vertueux, de jouir après sa mort de la vue du champ de la vérité ; vision, en comparaison de laquelle, dit-il, l'Epoptée des mystères d'ici-bas n'étoit qu'un songe. La foi étoit donc la base des dogmes de l'ini-

(1) Plut. de Oracul. defect.

tiation ; et la première profession qu'on y devoit faire, comme chez nous, étoit celle d'une grande crédulité. Ce principe une fois admis, l'imposture a beau jeu, et le prestige n'est plus difficile. Rien ne coûte plus à l'homme, qui a fait le sacrifice de sa raison ; il n'est point de fable si absurde, qui ne devienne alors la sagesse et la raison publique d'un peuple. La fable de l'Elysée et du Tartare, sous différens noms et sous différentes formes plus ou moins agréables, a parcouru l'Univers, et a servi à établir des craintes superstitieuses, plutôt qu'à donner aux hommes des vertus. Car celles-ci ont leur racine dans la vérité et dans la raison, ennemies naturelles du mensonge et du délire religieux. A ces deux fables s'en joignit une troisième, celle du Purgatoire ou des expiations, et celle-ci fut la mieux conçue par les Prêtres, parce qu'elle fut la plus lucrative pour eux. On se fit payer pour déliver l'homme de la crainte des horreurs du Tartare, et pour lui faciliter la route vers le séjour de la félicité. Voici comme on raisonna.

On peut distinguer les hommes en trois classes (*q*). Les uns ont une vertu épurée, et une ame affranchie de la tyrannie des passions ; c'est le plus petit nombre ; ce sont les élus. Les autres ont l'ame souillée des plus noirs for-

faits; ce n'est pas encore le plus grand nombre heureusement. Il en est d'autres, et c'est incontestablement le plus grand nombre, qui ont des mœurs communes, qui sont demi-vicieux, demi-vertueux, et qui ne sont dignes ni de l'Elysée, ni du Tartare; c'est-à-dire, dont la conduite tient le milieu entre celle des hommes très-justes et celle des hommes très-criminels. Cette triple division nous est donnée par Platon lui même, dans le Phédon (1), lorsqu'il distingue trois espèces de morts, qui vont comparoître au redoutable tribunal des enfers. Elle se trouve aussi faite par Plutarque (2), qui traite le même sujet, et qui disserte sur l'état des ames après la mort, dans sa réponse aux Epicuriens. Voici comme s'exprime Platon dans son Phédon, après nous avoir donné la description de la terre céleste, et des demeures souterraines. « Les choses étant ainsi disposées par » la Nature, lorsque les morts sont » arrivés dans le lieu, où le Génie fa- » milier de chacun l'a conduit, on » commence d'abord par juger ceux » qui ont vécu conformément aux règles » de l'honnêteté, de la piété, et de » la justice; ceux qui s'en sont abso-

(1) Plato in Phæd. p. 113.
(2) Plut. non posse suavit viv... p. 1104.

» lument écartés, et ceux qui ont tenu
» une espèce de milieu entre les uns
» et les autres. Ils s'avancent ensuite
» tous vers l'Achéron ; et montant
» sur les barques qui leur sont desti-
» nées, ils passent dans le marais, où
» ils doivent habiter quelque temps :
» jusqu'à ce qu'ayant subi le châtiment
» de leurs injustices, et s'étant puri-
» fiés de leurs souillures, ils puissent
» en sortir, pour y recevoir, chacun
» proportionnellement à son mérite, la
» récompense du bien qu'ils ont fait.
» Parmi ceux que l'on punit, s'il en est
» qui, par l'énormité de leurs forfaits,
» soient regardés comme incurables,
» tels que ceux qui se sont rendus cou-
» pables de grands sacriléges, tels que
» les assassins, tels enfin que tous ceux
» qui sont noircis de forfaits, ceux-là
» sont, comme ils le méritent, précipités
» dans le Tartare d'où ils ne sortiront
» jamais ».

Voilà bien ceux que la Religion Chrétienne désigne, sous le nom d'hommes coupables de péchés mortels, et qu'elle condamne à des supplices sans fin, ou qu'elle livre à la damnation éternelle. Voyons maintenant ce qu'éprouvent ceux qui n'ont que des péchés véniels, et les effets de cette distinction, que sûrement Platon n'a pu emprunter des Chrétiens. « Mais ceux, continue Platon, qui se

» trouvent avoir commis des péchés
» grands à la vérité, mais pourtant
» dignes de pardon, comme de s'être
» portés à quelque excès contre un père
» ou une mère, dans un mouvement
» de colère, et qui en ont fait péni-
» tence le reste de leur vie; ou même
» ceux qui, également par colère, se
» seroient rendus homicides, de quel-
» que autre manière : ceux là sont en-
» voyés aussi dans les prisons du Tar-
» tare, mais pour une année seule-
» ment; après lequel temps, les flots
» les rejettent; les homicides par le Co-
» cyte, et les enfans coupables de vio-
» lence à l'égard de leurs parens, par
» le Phlégéton (1). Lorsqu'une fois ils
» sont rendus près du marais de l'Ache-
» ron, ils sollicitent à grands cris leur
» grace, de la part de ceux qu'ils ont
» tués ou outragés; ils les invoquent, afin
» d'obtenir d'eux la liberté de débar-
» quer dans le marais et d'y être reçus.
» S'ils réussissent à les fléchir, ils y
» descendent et là finissent leurs tour-
» mens; autrement ils sont repoussés
» de nouveau dans le Tartare, et de
» là rejetés dans les fleuves; et ce genre
» de supplice ne finit pour eux, que
» lorsqu'ils sont venus à bout de flé-
» chir ceux qu'ils ont outragés. Telle

(1) Plut. ibid. p. 114.

» est la peine portée contre eux par » l'arrêt des juges redoutables ».

Nous avons vu plus haut Platon, dans son Gorgias (1), établir la même distinction entre les coupables, dont les uns ont commis des fautes que rien ne peut expier, et dont le supplice doit éternellement effrayer ceux qui voudroient les imiter, et dont les autres ont conservé des souillures, qui peuvent s'effacer, et qui n'ont pas d'autre moyen de se délivrer des suites de leurs injustices, que de subir un châtiment momentané. Le Juge des enfers, en les envoyant les uns et les autres au lieu des supplices, appose son sceau sur chacun d'eux, afin de distinguer ceux dont l'ame est atteinte d'un mal incurable, et qui doivent rester éternellement au Tartare, d'avec ceux dont le mal est susceptible de guérison, et qui ne seront châtiés que pendant un temps (2). Il fixe ailleurs la proportion établie entre la peine et le crime, entre la récompense et l'action vertueuse; elle est décuple, et la durée est fixée à cent ans pour chaque crime; car chaque crime se punit séparément et successivement. La même proportion étoit gardée pour les récompenses.

(1) Plat. Gorgias, p. 525.
(2) Plat. de Republ. l. 10, p. 615.

Virgile (1) parle également des peines expiatoires, que devoient subir ceux qui n'étoient point assez purs pour entrer dans l'Élysée. Ces purifications étoient douloureuses pour les Manes, et étoient de véritables supplices, destinés à expier les anciennes fautes des morts, qui n'avoient pas été jugés dignes des peines éternelles du Tartare, mais qui n'étoient pas non plus assez dégagés de la matière et purifiés de ses souillures, pour que leurs ames se réunissent à la substance lumineuse de l'Ether, dont elles étoient originairement émanées.

Ce sont les ames sales et poudreuses, que l'homme merveilleux de Platon avoit vu arriver de la terre, après un long voyage de mille ans.

Le Poète y parle aussi de la période de mille ans, que dure le voyage des ames dans ces lieux, avant qu'on leur propose d'animer de nouveaux corps, comme on le voit dans le dixième livre de la République (2), lorsque les ames épurées passent dans la colonne de lumière, où est attaché le sommet du fuseau des Parques; et qu'elles font choix de leur sort; après quoi elles sont conduites dans les champs, qu'arrose le

(1) Æneid. l. 6, v. 735.
(2) Plat. de Republ. l. 10, p. 616.

Léthé (1). Cette colonne de lumière est l'air libre et pur, dont il est parlé dans les Vers d'or de Pythagore, et dans Hiéroclès, son commentateur (2). C'est une substance en quelque sorte surnaturelle, et le corps éternel de la Divinité, libre de toutes les affections de la matière. Virgile l'appelle le feu simple et pur de l'Ether (3). L'ame en sortant du corps conservoit rarement cette simplicité et cette pureté originelle. Son commerce avec la matière l'avoit obligée nécessairement de se charger de matière terrestre, et de particules hétérogènes. C'étoit pour l'en dépouiller, qu'on employoit tous les élémens qui ont la vertu de purifier, c'est-à-dire, l'eau, l'air et le feu, élémens à travers lesquels l'ame passoit nécessairement en sortant des abîmes de la terre, pour s'élever à la region Éthérée (*r*). Ce passage étoit laborieux plus ou moins, à raison du plus ou du moins de matière grossière, dont ces ames s'étoient chargées. Les unes étoient suspendues en l'air, et exposées aux agitations du vent; les autres plongées dans des bassins profonds, pour y laver leurs souillures; d'autres passoient par le feu; chacun

(1) Ibid. p 621.
(2) Hierocl. p. 313.
(3) Æneid. l. 6, v. 735.

dans ses manes éprouvoit un supplice, lequel fini, il étoit admis dans les vastes plaines de l'Elysée ; mais peu obtenoient ce bonheur (1). Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Il falloit pour cela, que toutes les anciennes taches fussent absolument effacées ; et que le feu principe, qui compose la substance de l'ame, comme celle des astres, fût resté seul et sans aucun mélange. Voilà bien encore un Purgatoire ou un lieu d'expiations préliminaires pour les ames, qui n'avoient point été précipitées dans le Tartare, et qui pouvoient espérer un jour d'être admises au séjour de la félicité ou dans l'Elysée.

Le grand art des Prêtres fut d'imaginer qu'on pouvoit abréger les souffrances, et par des pratiques superstitieuses, des expiations et des prières, faire ouvrir aux morts les portes de l'Elysée. Ce fut ici le grand secret du commerce, qui se fit entre la terre, le ciel et les enfers, dont la terre fut l'entrepôt, et les Prêtres les courtiers. On imagina (2), qu'après leur long voyage souterrain, les ames se présentoient à l'ouverture qui aboutissoit à la prairie, où elles se réunissoient toutes, tant celles qui mon-

(1) Ibid. v. 739.
(2) Plut. de Republ. l. 10, p. 615.

toient de la terre, que celles qui descendoient du ciel ; que l'ouverture se retrécissoit, et les repoussoit avec grand bruit, lorsque c'étoit des ames destinées au Tartare, ou des ames qui avoient besoin d'être encore punies.

Des spectres effrayans, des hommes farouches, rouges de feu, saisissoient les premières, leur lioient les pieds, les mains, leur attachoient une corde au cou, et les traînoient à terre ; ensuite ils les écorchoient et les déchiroient en les traînant dans des routes hérissées de pointes de fer. Les bourreaux annonçoient publiquement les crimes qui avoient mérité ce châtiment. C'étoit pour celles seulement, qui avoient des espérances, qu'il falloit élargir l'ouverture, et faciliter la voie. Les Prêtres s'en chargèrent.

C'est ainsi que, dans l'antre probatoire des Indiens (1), lorsqu'un coupable se présentoit, l'ouverture se retrécissoit d'elle-même ; et alors le malheureux engageoit les Brames à prier pour lui et se confessoit, jusqu'à ce qu'enfin l'ouverture vînt à s'élargir, et qu'il pût jouir des priviléges de l'innocent, qui la trouvoit toujours assez large. De même les Prêtres firent croire, que par des prières, par des initiations, et des

(1) Porphyr. de Styge, p. 152.

purifications, ils disposeroient l'homme à passer, sans obstacle, dans la route qui conduit à la félicité éternelle.

L'initiation fortifioit l'ame contre la crainte des maux, qu'on éprouve aux enfers (1). Hercule et Bacchus, dit l'Auteur du traité intitulé *Axiochus*, s'étoient fait initier avant de descendre aux enfers, et ils avoient puisé, dans le Sanctuaire d'Eleusis, le courage nécessaire pour faire ce redoutable voyage. C'étoit la grande promesse qu'on faisoit aux initiés, comme nous l'avons vu, de les délivrer du bourbier réservé aux profanes, et de les transporter après la mort dans l'Elysée.

Plutarque, dans sa réponse aux Epicuriens (2), après avoir établi la distinction des hommes en trois classes, dont nous avons parlé plus haut, dit de ceux qui, menant une vie ordinaire, ont des mœurs communes, que pour eux les menaces des peines de l'enfer n'ont rien de bien effrayant, puisqu'ils savent qu'on s'en délivre par des lustrations, par les initiations, à la faveur desquelles on parvient dans un séjour agréable, où brille la lumière la plus éclatante, où règne un air toujours pur, et où on ne s'occupe que

(1) Axioch. p. 371.
(2) Non posse Suavit. p. 1105.

de jeux et de danses. Tel étoit donc l'effet que devoit produire l'initiation. Dans le second livre de la République de Platon (1), l'Apologiste de l'injustice en dit autant. On nous effrayera, dira-t-on, par la crainte des supplices de l'enfer; mais qui ne sait que nous trouvons un remède à cette crainte dans les initiations; qu'elles sont pour nous d'une ressource merveilleuse, et qu'on y apprend qu'il y a des Dieux, qui nous affranchissent des peines dues au crime? Nous avons commis l'injustice? oui; mais elle nous a procuré de l'argent. On nous dit aussi, que les Dieux se laissent gagner par des prières, des sacrifices, et des offrandes. Eh bien! des fruits mêmes de nos injustices, nous fournirons de quoi faire les offrandes qui appaisent leur courroux. Ce raisonnement n'a été malheureusement que trop de fois fait, par des hommes avides, qui se sont crus libres envers la Divinité, en partageant avec ses Prêtres les dépouilles des malheureux, et qui ont perpétué le souvenir de leurs forfaits parmi les hommes, par des dotations pieuses, qu'ils croyoient propres à les faire oublier aux Dieux, qui en devoient être les vengeurs.

On persuada, dit Platon (2), non-

(1) Plat. de Rep. l. 2, p. 366.
(2) Ibid. p. 364.

seulement à des particuliers, mais à des villes entières, qu'il y a des moyens de se purifier de l'injustice, et de s'affranchir des suites qu'elle pourroit avoir; et cela, par des sacrifices, des spectacles et des fêtes; que la Religion offre ces ressources aux vivans et aux morts, dans ce que nous appelons *initiations*, ou *telètes*, qui délivrent des maux, que sans cela on éprouveroit après la mort, et qu'éprouvent tous ceux qui auront négligé de faire ces sortes de sacrifices. On conçoit combien cette crainte du Purgatoire, dont l'initiation affranchissoit, dut mettre en vogue les initiations, et rapporter d'argent aux Prêtres. Car, si originairement les initiations furent gratuites, elles finirent dans la suite par être payées, d'après une loi proposée par Aristogiton. Les Métagyrtes, les Prêtres d'Isis (1), les Orpheotélestes, et tous ces mendians, qui promettoient les faveurs de l'Elysée et les indulgences, qui sauvoient du fatal bourbier, se faisoient payer du petit peuple. Il étoit bien juste en effet, que si les Prêtres s'étoient prêtés à la fiction du Tartare et de l'Elysée, qui étoit toute entière en faveur de la legislation, et ne pouvoit rien rapporter aux Prêtres, on leur accordât la

(1) Apsin. de Art. Rhet. p. 691. Ed. Ald. Manut.

permission

permission d'imaginer celle du Purgatoire, qui tourneroit toute entière à leur profit. Dès qu'on pouvoit se racheter de ses peines, il ne manqua plus de gens timides et crédules, qui payèrent pour s'en faire délivrer. Leur ministère étoit superflu pour ceux qui étoient assez purs pour prétendre à l'Elysée, ou qui en étoient déjà en possession. Il étoit également inutile à ceux qui, coupables des plus grands crimes, étoient condamnés par les juges à rester éternellement dans le Tartare. Mais il ne l'étoit pas pour ceux, qui avoient espérance d'arriver à l'Elysée, et qui avoient besoin d'obtenir le pardon de leurs fautes, de la part de ceux qu'ils avoient offensés. La première fable étoit le secret des législateurs; la seconde fut le secret des Prêtres. Voici comme ils raisonnèrent. Qui condamne aux peines du Purgatoire? Dieu. Pourquoi condamne-t-il? Pour expier des fautes. Qui est offensé par ces fautes? Dieu.

Donc c'est lui qu'il faut fléchir, d'après le dogme Mystagogique, qui suppose que celui qui est détenu pour un temps dans les prisons souterraines, n'en peut sortir, qu'autant qu'il a obtenu sa grace de l'offensé. Mais si c'est lui qu'il faut fléchir, qui le peut mieux que ses ministres, qui sont les dépositaires de sa puissance, de ses secrets, qui ont toute sa con-

fiance, et qui sont chargés par état de lui adresser pour nous des prières, et d'en obtenir des graces? Ce furent donc eux qui se chargèrent de prier, et leurs prières parurent plus puissantes, que celles de ces malheureux coupables, frappés encore de la justice divine, ou que celles de leurs parens, peut-être aussi coupables qu'eux. A nous seuls, dirent les Prêtres, il appartient de lever des mains pures et innocentes vers le Ciel, et de sacrifier sur ses autels la victime sans tache, qui doit effacer tous les péchés. Nous consentons volontiers à adresser pour vous nos prières, afin d'abréger la durée, et d'adoucir la rigueur du supplice. Mais la chose vaut bien la peine d'être payée. Vos biens vous deviendront inutiles après la mort; vous n'emporterez point avec vous vos richesses; disposez-en par testament en notre faveur; et nous nous chargeons de prier pour vous. Tous ceux qui nous remplaceront, et entre les mains desquels ces biens passeront dans la suite des siècles, s'acquitteront du même devoir; et quelle que soit la durée de votre séjour dans le Purgatoire, il y aura toujours pour vous sur la terre des sacrifices, et des prières adressées à la Divinité, pour appaiser sa justice, et abréger vos souffrances. Vos biens, qui seroient perdus pour vous à la mort, vont con-

tinuer de vous être utiles, et serviront à faire oublier les crimes, qui vous les ont procurés, ou qui en ont accompagné la jouissance. En nous les donnant, vous les sanctifiez, et Dieu vous tiendra compte des offrandes faites à ses Prêtres et à son Eglise.

Le calcul étoit simple, et le marché se concluoit aisément, entre le Prêtre imposteur, armé des terreurs de l'enfer, et fort de l'ascendant d'un ministère sacré, et le malheureux moribond, dont l'ame crédule et tourmentée de remords, alloit paroître devant le tribunal redoutable du grand Juge, entre les mains duquel on enseignoit qu'il étoit terrible de tomber.

Ainsi les Prêtres et les Eglises s'enrichissoient; les dotations pieuses, les institutions monastiques se multiplioient aux dépens des familles dépouillées par la pieuse imbécillité d'un parent, et par la religieuse friponnerie des Prêtres et des Moines. Par-tout l'oisiveté monacale s'engraissa de la substance des Peuples; et l'Eglise, si pauvre dans son origine, en créant des assignats sur les biens du Paradis, acquit sur la terre ces immenses possessions, sur lesquelles à notre tour, nous venons de créer des assignats, sauf à leur rendre les biens célestes, auxquels nous renonçons et que nous leur rendons, en

reconnoissant le droit de propriété qu'ils ont dessus, à titre d'inventeurs. Les choses vont être remises à leur place naturelle ; les Prêtres reprendront leur Paradis ; et nous nos prairies, nos forêts, et nos terres cultivées. Personne n'aura à se plaindre du mauvais marché qu'ont fait ses pères. Quelque juste que paroisse ce retrait, les tyrans de notre raison ne se sont pas déssaisis aussi aisément de leurs anciens vols. Ils ont fait parler la Religion qui condamnoit leur luxe insultant, et leurs débauches honteuses ; et ils l'ont appelée au secours des crimes qu'elle proscrit. Pour se maintenir dans la possession injuste de ces anciennes usurpations, ils ont alarmé les ames foibles sur les dangers prétendus que couroit la Religion, ou plutôt sur la chûte de leur énorme fortune ; ils ont retrouvé et aiguisé de nouveau les poignards de la S. Barthélemi. Ils ont embrasé leur patrie du feu des guerres civiles, portant par-tout les torches des Furies, sous le nom de flambeau de la Religion ; et plutôt que de consentir à être réduits à cette médiocrité honnête, qu'on leur proposoit alors, qui, chez tous les peuples, a toujours été regardée comme la sauvegarde des vertus, et qui rendit autrefois leur religion respectable, ils ont ébranlé tout l'Empire, et l'Univers même,

au risque d'être ensevelis sous ses ruines. Tant est terrible la vengeance d'un Prêtre avide, à qui l'on ravit le fruit de plusieurs siècles d'imposture. Tant le système absurde des Législateurs, qui se sont associés les Prêtres, est fatale aux sociétés, dont ils croyoient faire le bonheur. La vérité auroit-elle jamais causé tant de maux?

C'est donc ici le lieu d'examiner les avantages et les inconvéniens, qui ont dû résulter de ces institutions, et de voir si ce sont les sociétés ou les Prêtres, qui y ont le plus gagné.

L'imposture de l'initiation, et des dogmes sur l'Enfer et l'Elysée, si elle eût été toujours dirigée par des hommes sages et vertueux, au lieu d'être presque toujours employée par des fripons, qui peu inquiets de faire germer la vertu, n'ont cherché qu'à acquérir de la puissance et des richesses, eût pu, jusqu'à un certain point, être tolérée par ceux qui croient, qu'on peut tromper pour être plus utile. C'est ainsi qu'on pardonne quelquefois à une mère tendre, de préserver son enfant d'un danger réel par des frayeurs chimériques, de le menacer du Loup, pour le rendre plus docile à ses leçons, et pour l'empêcher de se faire mal; quoiqu'après tout, il eût encore mieux valu le surveiller, le récompenser ou le punir, que

de lui inspirer des terreurs paniques et des préjugés ridicules, qui influent sur la trempe de son ame, et le rendent souvent timide et crédule. Aussi les Epicuriens blâmoient-ils fort ces contes absurdes sur les peines à venir, et ces fables sur l'Enfer, parce qu'elles n'étoient propres, disoient-ils, qu'à inspirer des craintes et de vaines terreurs (1). Platon, dans sa République, ne veut pas non plus qu'on en parle à ses braves élèves (2), parce que rien n'est plus propre à dégrader l'ame, et à affoiblir le courage. Mais enfin on pardonneroit peut-être la fiction, lorsqu'elle se propose un grand bien, et qu'elle peut y conduire. La fiction de l'Elysée, par exemple, chez les peuples du Nord, avoit un but utile, celui de fortifier le courage des guerriers, et de leur faire braver la mort, par la persuasion où ils étoient, que leurs ames seroient reçues dans le Walhala, ou dans le séjour de la félicité éternelle. Pour celui qui mourroit en combattant pour sa patrie, la mort n'étoit qu'un passage à un état plus heureux. Cette idée attachoit chaque soldat à la défense de la chose publique, et ce préjugé ne pouvoit qu'être utile à la société qui l'avoit adopté. Le Vo-

(1) Plut. Non posse Suavit. vivere. t. 2, p. 1109.
(2) Plato de Republ. l. 3.

luspa (1) place dans l'enfoncement des vallées le fleuve Slidur, un des douze fleuves infernaux, qui roule un limon fangeux au lieu d'eau. Il place, au contraire, sur des montagnes escarpées, comme l'étoit la Terre Sainte de Platon, les salons dorés du Syndre (2), et la maison de Brymer, où l'on boit d'excellentes boissons. On reconnoît encore ici le Paradis d'un peuple du Nord. C'est peut-être cette opinion des Septentrionaux et des Thraces, qui a fait imaginer le Nectar, dont s'enivrent les Héros admis au rang des Dieux. Cette idée de bonheur attachée à l'ivresse n'a pu naître, que chez des Peuples un peu adonnés au vin et aux liqueurs fortes. On prétend qu'Odin, après avoir fait assembler les compagnons de ses exploits, se fit neuf grandes blessures avec le fer d'une lance, et qu'il leur dit, qu'il alloit en Scythie prendre place avec les Dieux à un festin éternel, où il recevroit honorablement tous ceux qui mourroient les armes à la main. Tel fut, dit-on, la mort de ce Législateur extraordinaire, qui s'étoit proposé de former un peuple brave dans les combats, et toujours armé pour sa liberté. On lui donnoit pour femme Frigga, à qui il avoit confié la charge

(1) Voluspa, v. 32.
(2) Ibid.

de recevoir aussi les ames des femmes courageuses, qui mourroient en combattant. Ces fictions venoient à l'appui de la morale de ces peuples, qui avoient pour maxime, qu'il vaut mieux vivre bien et vivre libre, que long-temps; et que c'est à tort qu'on redoute le fer de l'ennemi; que si on échappe à la guerre, on n'échappe jamais à la vieillesse. Que tout passe pour l'homme, excepté le jugement qu'on porte des morts.

Il étoit défendu chez eux de prononcer le nom de la *peur*, même dans les plus grands dangers. Quiconque prenoit la fuite dans un combat, perdoit tous ses priviléges, et n'étoit plus censé faire partie du corps de la Nation. Les biens du coupable étoient confisqués; son nom et son crime étoient écrits sur un poteau dans la place publique, afin que chacun le connût et évitât sa rencontre. On voit aisément, que la Religion et la Politique avoient un même but, celui de former une Nation intrépide et conquérante; et c'est là surtout ce qui rendit ces Peuples si redoutables à toute la terre. Si leur courage se fût borné à défendre leurs propriétés et leur liberté, on n'eût pu qu'applaudir à ce préjugé d'un Peuple belliqueux; mais la Religion produisant l'enthousiasme guerrier, donna naissance à un esprit de brigandage, qui leur fit atta-

quer les propriétés et la liberté des autres. Ainsi l'institution religieuse elle-même, malgré la grandeur et l'utilité de son but, devint, par un abus presque nécessaire, la source des plus grands maux pour l'humanité entière. On chercha à exalter le courage; on ne songea pas assez à l'enchaîner par les liens de la justice, et à le contenir dans les bornes d'une juste défense. Il est vrai que ces peuples imaginèrent pour les méchans le Nastraud, cachot vaste, construit de cadavres de Serpens, où coule un fleuve empoisonné, sur lequel flotteront les parjures et les meurtriers; tandis que les braves iront habiter Gimel ou le Ciel, dans un palais d'or pur. Mais il ne s'agit ici que des meurtres entre concitoyens, et non pas de ceux que commettent les conquérans, qui, pour être des meurtriers plus illustres, n'en sont pas moins les fléaux de l'humanité.

Chez les Grecs et chez les Romains, la fiction de l'Elysée et du Tartare étoit destinée à maintenir les lois, à encourager le patriotisme, les vertus sociales et les talens utiles à l'humanité; et à intimider le crime et toutes les actions contraires à l'honnêteté et à l'utilité publique. On peut dire, que c'est sur-tout chez eux, qu'elle a dû produire de bons effets; et Cicéron, ainsi qu'Isocrate, ont eu raison, jusqu'à un certain point, d'a-

vancer (1) que l'on avoit les plus grandes obligations aux auteurs de ces institutions, qui avoient contribué au bonheur et à la perfection des sociétés, si l'imposture peut jamais être un bienfait. En effet, nous avons déjà vu que l'on excluoit des sanctuaires, et conséquemment de l'Elysée, tous ceux qui n'avoient pas cherché à étouffer une conjuration naissante, et qui au contraire l'avoient fomentée. Sous ce rapport nos prêtres, protecteurs de l'aristocratie aujourd'hui, en auroient été bannis, si ceux qui s'arrogent le droit d'en ouvrir ou d'en fermer l'entrée pouvoient en être exclus. On excluoit aussi tous les citoyens, qui s'étoient laissés corrompre (2), ou qui étoient coupables de trahison envers leur patrie, en livrant à l'ennemi une place, en lui fournissant des vaisseaux, des agrès, de l'argent, etc.; les parjures, les imposteurs, les impies, les scélérats, etc. Virgile nous fait l'énumération des crimes punis aux Enfers. Ici on voyoit un frère (3), qu'une haine cruelle avoit armé contre son frère; un fils qui avoit maltraité son père; un patron qui avoit trompé son client; un avare, un égoïste, et ces derniers forment le plus

(1) Cic. de Legib. l. 2. Isoc. Paneg.
(2) Aristoph. Ran. v. 362—368.
(3) Virgil. Æneid. 6, v. 608.

grand nombre des hommes ; plus loin étoit un adultère, un esclave infidèle, un citoyen qui s'étoit armé contre ses concitoyens. Celui-ci avoit vendu à prix d'argent sa patrie, et ami du despotisme il lui avoit donné un maître. Celui-là avoit été payé pour faire passer ou détruire des lois. On voyoit ailleurs un père incestueux, qui avoit souillé le lit de sa fille ; des épouses cruelles, telles que les filles de Danaüs, et par-tout on y punissoit l'homme injuste et irréligieux, tel que les Salmonées et les Sisyphes, les Tytius, les Ixions, dont la lubricité ne respectoit rien ; les pères barbares, qui, comme Tantale, avoient outragé la Nature et les Dieux. Platon y place les tyrans féroces, tels qu'Ardiée de Pamphylie (1), qui avoit massacré son père, vieillard le plus respectable, un frère aîné, et qui s'étoit souillé d'une foule d'autres crimes. Il y met tous ceux qui s'étoient rendus coupables de quelqu'injustice, envers qui que ce fût, qui avoient été cause de plusieurs meurtres, en trahissant ou des villes ou des camps, en précipitant leurs concitoyens dans la servitude, ou qui avoient été ou les auteurs ou les complices de semblables forfaits. Chacun de ces crimes étoit puni séparément, et toujours dans une propor-

(1) Plat. de Rep. l. 10, p. 615.

tion décuple. Les punitions étoient les plus rigoureuses envers ceux qui s'étoient rendus coupables d'impiété envers les Dieux, de parricide envers leurs parens, et qui avoient souillé leurs mains par des meurtres. C'étoient là ces morts, que des Génies malfaisans, sous des formes affreuses, saisissoient, lioient, garrotoient, précipitoient violemment contre terre, écorchoient, et déchiroient avec des instrumens hérissés de pointes de fer, en publiant à haute voix la nature des crimes qui leur avoient mérité ces supplices.

La richesse même étoit une espèce de crime, contre lequel, dit Menippe dans Lucien (1), les Juges des Enfers avoient prononcé de rigoureuses peines, parce que le riche ordinairement est un homme injuste, qui vit des fruits de la violence et du brigandage, et qui insulte à la misère du pauvre. Le même anathême a été prononcé contre la richesse, par le compilateur qui a composé le Code Moral des Chrétiens, ou l'Evangile. Virgile met également au nombre des coupables punis aux Enfers, les riches qui n'ont pas secouru les malheureux, et qui ont gardé pour eux seuls leurs richesses (2).

(1) Necyomant, p. 317, t. 1.
(2) Æneid. 6, v. 610.

Ainsi, continue Menippe, ceux à qui la puissance et les richesses ont inspiré un fol orgueil, au point de se faire presque adorer par les autres hommes, sont envoyés au Tartare par ordre de Minos (1). On y voit des rois, des satrapes, des riches orgueilleux, confondus avec des esclaves et des pauvres, et livrés aux plus cruels supplices, devenir la proie de la Chimère et du Cerbère, qui les déchirent. On y voit conduire au tribunal du grand Juge (2), chargés de fers, les adultères, les débauchés, les calomniateurs, les lâches flatteurs, les usuriers, etc.

On y punissoit les sacriléges (3), les meurtriers, tous ceux qui étoient coupables de grandes injustices, ou de crimes incurables, et dont la vie n'avoit été qu'une suite de forfaits. L'abus du pouvoir suprême, la tyrannie et l'injustice des hommes puissans, y étoient sur-tout punis des plus rigoureux supplices (4). Le crime, dans quelque rang qu'il fût commis, n'échappoit point à la justice des Enfers. Ainsi les rois et leurs sujets (5), contenus par la crainte, étoient forcés de se renfermer dans les bornes

(1) Lucian. ibid. p. 309.
(2) Ibid. p. 308.
(3) Phædon. p. 113.
(4) Axioch. p. 371.
(5) Gorgias, p. 525.

de la justice, et de respecter l'empire des lois, que la Nature et la raison ont établies comme base de toutes les sociétés.

Il résulte de tout ceci, que l'initiation ou le dogme des récompenses et des peines, qu'on enseignoit aux initiés chez les Grecs, ne prononçoit de peines, que contre les crimes qui blessent l'humanité, et qui nuisent au bien général des sociétés, c'est-à-dire qu'il ne condamnoit que ce que la Nature, la justice, et de bonnes lois dans tout pays doivent condamner. Cette institution étoit à cet égard sage, puisqu'elle ne sortoit point des bornes d'une bonne législation, et ne créoit point des crimes, pour avoir le plaisir de les punir. Si elle punissoit l'irréligion et l'incrédulité à ces dogmes, c'est que la religion étant la base de la législation, c'étoit lui ôter son plus grand appui, et conséquemment nuire à la société, que de détruire ou d'attaquer des opinions, que l'on croyoit être le plus sûr lien de l'ordre social. Dès-là que les Législateurs avoient cru utile d'employer l'illusion et le prestige, ils devoient proscrire tout ce qui tendoit à le faire évanouir. Aussi avons-nous vu que l'on enseignoit au peuple, que le grand crime de Sisyphe étoit de n'avoir point fait assez de cas des mystères d'Eleusis (1); celui de

(1) Pausanias Phoc. 345.

Salmonée, d'avoir voulu rivaliser avec Jupiter, et imiter sa foudre. On peut dire en un mot, qu'aucune action n'étoit punie dans le Tartare, que celle qui étoit punissable dans un Etat bien constitué, et que Minos aux Enfers punissoit les crimes, qu'il avoit autrefois punis sur la terre, d'après les sages lois des Crétois.

Il en fut de même dans la fiction de l'Elysée, où l'on ne récompensa que de véritables vertus, et des services importans rendus à la société. Virgile (1) place dans l'Elysée les braves défenseurs de la patrie, qui sont morts, ou qui ont été blessés en combattant pour elle; les prêtres qui, par la pureté de leurs mœurs, ont justifié l'excellence des vertus dont ils donnoient la leçon, et qui ont soutenu toute la dignité du Sacerdoce. On y voit aussi les inventeurs des arts, les auteurs des découvertes utiles, et en général tous ceux qui ont bien mérité des hommes, et qui ont acquis des droits au souvenir et à la reconnoissance de leurs semblables (*s*).

Comme poète, Virgile a aussi ménagé une petite place pour les poètes, qui donnent des leçons de vertu, et qui se rendent dignes des faveurs du Dieu qui les inspire. Cicéron, en homme d'Etat,

(1) Virgil. AEneid. 6, v. 660.

qui aimoit tendrement sa patrie (*t*), y donne une place distinguée à ceux qui auront signalé leur patriotisme (1); à ceux qui ont sagement gouverné et sauvé des Etats, aux amis de la justice, aux bons fils, aux bons parens et surtout aux bons citoyens. Les soins qu'on prend pour sa patrie, dit-il, facilitent à l'ame son retour vers les Dieux et vers le Ciel, sa véritable patrie. Une pareille doctrine étoit bien propre à encourager les talens, les vertus et le patriotisme. C'est l'homme utile à la société, que l'on récompense ici, et non pas un moine oisif, un très-inutile contemplatif.

Dans l'Elysée de Platon (2), c'est la bienfaisance, la justice et la religion qui sont récompensées. On y voit le juste Aristide; il est du petit nombre de ceux qui, revêtus d'un grand pouvoir, n'en ont jamais abusé, et ont administré avec justice les emplois qui leur ont été confiés. La piété et sur-tout l'amour de la vérité y sont récompensés. Comme Virgile y a marqué une place pour les grands Poètes, Cicéron une pour les hommes d'Etat, qui ont défendu ou sauvé la patrie, Platon en a aussi donné une au philosophe, qui ne s'ingère point dans l'administration des affaires et qui vit avec lui-

(1) Cic. Somn. Scip. c. 3, c. 9.
(2) Plat. de Rep. l. 10, p. 615. Gorg. p. 52.

même,

même, occupé uniquement d'épurer son ame des passions, qui s'attache à la recherche de la vérité, méprise les biens qu'estiment les autres hommes, et qui forme son cœur à la vertu (*u*). C'est l'extension de cette idée Platonicienne, qui a égaré les hommes, qui, sous prétexte d'une plus grande perfection, se sont isolés dans la société, et ont cru, par une contemplation oisive, mériter l'Elysée, que jusques-là on n'avoit promis qu'aux talens utiles, et à l'exercice des vertus de la vie la plus active. On peut dire, que Platon et Pythagore, en ce sens, furent les chefs de tous les moines, et que le trop grand prix qu'ils attachèrent à la philosophie et à l'étude des vérités qui épurent l'ame, a été la source de l'erreur, qui a substitué des ridicules à des vertus, et l'égoïsme du solitaire au patriotisme du citoyen. Mais l'initiation n'alloit pas originairement jusques-là; ce fut l'ouvrage d'une philosophie raffinée. Cette étude perpétuelle du philosophe à séparer son ame de la contagion de son corps, et à s'affranchir des passions, afin d'être plus libre et plus léger, au moment de partir pour l'autre vie (1), a dégénéré en abstractions de la vie contemplative, et engendré toutes les chimères de la mysticité,

(1) Phæd. p. 108 et 115.

le célibat, les jeûnes, les abstinences, qui, mortifiant le corps, lui donnent moins d'action sur l'ame (*x*). Ce fut cette perfection de l'ame qui, prise faussement pour la vertu, fit disparoître celle-ci, et mit à sa place de ridicules pratiques, auxquelles furent accordées toutes les faveurs de l'Elysée.

Alors commença l'abus de la doctrine ancienne sur l'Elysée et le Tartare, lorsque des vertus et des crimes factices furent substitués aux vices et aux vertus réelles, et que la morale devenant fausse ou ridicule, on chercha encore à l'appuyer de la religion. Si la religion avoit contribué à civiliser les nations sauvages, le raffinement de la religion contribua à dénaturer les nations civilisées. Si par elle les premières sociétés furent formées, par elle aussi furent formées les institutions les plus anti-sociales; et l'homme fut dégradé par la prétendue perfection, qu'on crut donner au moyen qu'on employa primitivement pour perfectionner sa nature. Elle avoit tiré l'homme des forêts où il mangeoit le gland; elle le renvoya dans ces mêmes forêts pour y vivre de racines. La population autrefois souffroit des meurtres, que commettoit l'homme sauvage; elle souffrit encore autant de la vie célibataire, mise au nombre des vertus, et regardée comme l'état le plus parfait de

l'homme. Sous prétexte d'ajouter à sa raison par une théologie abstraite, on le dégrada; et l'homme religieux, en parcourant tous les degrés de la vie contemplative, éprouva ce que l'homme physique éprouve, lorsqu'il a parcouru tous ceux de sa vie. Il finit par retomber dans une espèce d'enfance, qui tient de l'imbécillité, et qui est l'effet plutôt de l'affaissement d'une machine, qui se détruit, que de la foiblesse d'une machine, qui n'est pas encore suffisamment organisée : car le délire commence au point où la raison finit, et celle-ci finit, lorsqu'on la cherche dans une perfection placée hors des bornes que la Nature lui a données. La religion parut presque être utile, tant qu'elle se borna à fortifier de bonnes lois, et qu'elle ne proposa des récompenses et des peines, qu'aux vertus et aux vices, que toute société sage encourage ou punit. Mais lorsqu'elle prêta son appui à la philosophie, ou plutôt aux chimères de la métaphysique, à une fausse morale, qui par le silence, la retraite, la contemplation, croit arriver à cette préséance, que les anciens accordoient dans l'Elysée aux vertus sociales, que l'Initiation avoit consacrées; dès-lors les opinions religieuses, dégradant l'homme, retrécirent son génie, et le rendirent la honte et le fardeau des sociétés, dont il de-

voit être l'ornement et l'appui. Ainsi les Pythagoriciens, les Platoniciens qui mirent en vogue cette prétendue perfection philosophique, qui détache l'homme du commerce du monde, nuisirent à la société, en remplissant son esprit d'idées fausses, qui le rendoient plutôt ridicule que vraiment vertueux. L'homme social doit être acif, et leur philosophie en faisoit un être oisif et étranger à ses concitoyens.

C'étoit dans les écoles de l'Egypte et de l'Orient, qu'ils avoient puisé ces chimères philosophiques et ces absurdes pratiques, par lesquelles on crut affoiblir l'union de l'ame à la matière, et la rendre plus propre à la contemplation des êtres réels, dont ce monde n'est qu'une ombre et une foible image. On donna au corps le régime, que l'on croyoit le plus favorable à l'ame; on exténua l'un, on dégrada l'autre, pour une plus grande perfection. On se dépouilla de tout, même de sa raison, pour arriver plus sûrement à la contemplation des êtres incréés, et ce monde ne fut plus regardé que comme une affreuse prison, comme une terre d'exil, à laquelle on chercha à se soustraire, afin d'être rendu plutôt dans la céleste patrie. On eut des extases, pendant lesquelles l'ame, sortie en quelque sorte du corps par ses abstractions, faisoit déjà des

excursions dans l'Empyrée et dans le Champ de la Vérité, où elle devoit se fixer un jour, dès que la mort l'auroit affranchie des liens du corps, et lui auroit rendu l'usage de ses ailes, que la glû de la matière terrestre avoit enchaînées et appesanties. Que de sottises on crut et on fit, dans le délire d'une imagination égarée par la métaphysique et par la mysticité religieuse! Tel est l'homme; il perd toujours le bien, lorsqu'en cherchant le mieux, il sort au-delà des limites du vrai. L'empire de la raison a des bornes; celui des chimères n'en a point. Lorsqu'une fois on y est entré, l'homme égaré n'est plus un homme; il est plus vil que l'animal, à qui la Nature a refusé la raison. Car si celui-ci n'a pas nos connoissances, il n'a pas non plus nos erreurs.

Quel spectacle humiliant pour l'humanité, que celui d'un homme fort et vigoureux, qui vit d'aumônes, plutôt que des fruits de son travail; qui, pouvant dans les arts et dans le commerce, mener une vie active, utile à lui-même et à ses concitoyens, aime mieux n'être qu'un benêt contemplatif, à charge à la société, dont il est la honte et le fardeau! Otez lui l'opinion que c'est une vertu, vous le rendez à la société et à lui-même. La mysticité a

donc détruit les effets de la Religion primitive ; l'une avoit pu former les liens des sociétés, l'autre les a rompus; l'une auroit pu perfectionner l'homme, l'autre l'a dégradé. Les Sauvages épars dans leurs forêts, avec leurs femmes et leurs enfans, se nourrissant des fruits du chêne ou de la chasse, étoient des hommes. Les Solitaires de la Thébaïde n'en étoient pas ; et l'habitant des forêts de Germanie est plus respectable à mes yeux, que l'habitant de la ville d'Oxyrinque, toute peuplée de Moines.

J'ai pitié du bon Rollin (1), dont l'histoire antiphilosophique est si propre à corrompre la raison de notre jeunesse, lorsqu'avec l'abbé Fleury il nous fait l'éloge des vertueux habitans de cette ville, qui contenoit ving mille Vierges, et dix mille Moines. Voilà ce qu'il appelle un prodige de la grace, et l'honneur du Christianisme. Cela peut être ; mais alors le Christianisme lui-même sera la honte de l'humanité. Ce n'est point là perfectionner les sociétés, c'est les détruire par deux terribles fléaux, l'oisiveté et le célibat. Eh ! quel Législateur se seroit jamais avisé de les faire entrer dans le plan de sa législation, comme un moyen de perfectionner sa République, et d'attacher des récom-

(1) Hist. Anc. t. 1, p. 46, in-4°.

penses et des distinctions à ces deux vices anti-sociaux? Qu'on ne dise pas que ce soit là l'abus de la religion, et qu'on ne doive pas décrier un établissement, parce que des abus s'y sont glissés. Ce n'est point un abus dans les principes de la Religion Chrétienne; c'est au contraire la perfection du Christianisme, et le Prêtre nous enseigne, que chacun de nous doit viser à la perfection. Un Chartreux en délire, un insensé Trapiste qui, comme les fous, se condamnent à vivre toujours renfermés, sans communiquer avec le reste de la société, occupés de méditations aussi tristes, que chimériques et inutiles, vivant durement, s'exténuant, épuisant saintement toutes les forces du corps et de l'esprit, pour être plus agréables à l'éternel, ne sont point aux yeux de la Religion, comme ils le sont aux yeux de la raison, des extravagans, qu'il faudroit guérir par tous les remèdes inventés contre la folie; mais de saints hommes, que la grace élève à la perfection, et à qui la Divinité réserve dans le Ciel une place, d'autant plus distinguée, que leurs vertus ont été plus sublimes. Des filles simples et crédules, embéguinées ridiculement, chaussées souvent à rebours, et toujours pour plus grande perfection, chantant, non pas de jolies chansons, mais de sot

Hymnes, et psalmodiant, d'un ton fort monotone du Latin, qu'heureusement elles n'entendent point; se flagellant une ou deux fois la semaine en commun, dans une posture indécente, jeûnant, priant, méditant dans leur retraite, et dans une triste solitude, se condamnant à une stérilité éternelle, par un vœu aussi sot à faire, que difficile et cruel à tenir; tenant leur Virginité sous la garde de grilles et de verroux, dans une austère prison: ne sont point aux yeux de la Religion des têtes foibles, frappées d'un délire habituel, qu'on séquestre de la société, comme les autres folles de nos hôpitaux; mais de saintes filles, qui font hommage à la Divinité de leur Virginité, et qui s'élèvent à un état de perfection, qui les place infiniment au-dessus du rang, qu'elles eussent occupé dans le Ciel, si elles eussent été mères. Elles ont renoncé aux affections les plus tendres, qui lient les hommes entre eux; elles ont, conformément à la doctrine Chrétienne, quitté père, mère, sœurs, frères, parens, amis, et renoncé aux espérances de la maternité, afin de s'attacher à Jésus-Christ, et de s'ensevelir en quelque sorte toutes vivantes, pour ressusciter un jour avec lui, et se mêler au chœur des Vierges saintes, qui peuplent le Paradis: voilà ce qu'on ap-

pelle les ames privilégiées, sur qui la grace verse ses faveurs, et qu'elle élève à une perfection, à laquelle il n'est pas donné à tout le monde d'arriver. Tels sont les dogmes de cette Religion meurtrière, qu'on vante si fort, et dont on dit que le peuple a besoin. Convenons de bonne foi, que si les Législateurs anciens eussent ainsi organisé les premières sociétés, et réussi à faire prendre une pareille doctrine dans l'esprit des hommes, les sociétés n'eussent pas subsisté long-temps. Heureusement la contagion de cette vie parfaite n'a pas gagné tout l'Univers. Que de vices contraires à la population n'ont pas dû naître de ces sociétés nombreuses d'hommes, emprisonnés avec d'autres hommes, de femmes avec d'autres femmes, tous brûlés des feux de la lubricité, munis de tous les organes de la jouissance, que leur régime même devoit irriter, et obligés sans cesse à contrarier le vœu impérieux de l'amour, à le tromper ou à l'égarer dans les routes, que la Nature ne lui avoit point ouvertes! Ces vices antisociaux étoient une suite nécessaire d'une chasteté commandée, et de la réunion des sexes semblables, tourmentés de besoins, qui ne pouvoient être légitimement satisfaits, qu'avec des sexes différens. Ces crimes ne furent pas l'abus

de la chose, mais son effet nécessaire ; et en bonne logique ou en sage politique, vouloir la cause, c'est vouloir l'effet. Ce célibat forcé et malheureusement sanctifié par la Religion fut une de ces vertus, qui n'engendrent que des crimes ; et cependant c'est à ce célibat, qu'a été attachée l'espérance des faveurs les plus distinguées de la Divinité, et la préséance dans l'Elysée. Il anoblit l'homme, il l'élève au-dessus de ses semblables ; et il lui donne sur eux tout l'avantage que les Initiés anciens avoient sur les profanes. On exigea ce vœu de ceux qu'on élevoit au Sacerdoce ; et le ministre de la Divinité renonça au droit de faire des hommes, afin de créer des Dieux de pâte et de farine : quelle absurdité ! quelle honte pour la raison humaine ! Mais ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est l'orgueil qu'une pareille folie inspire à ceux qui en sont atteints, et le mépris qu'ils ont conçu pour ceux qui n'ont pas le courage d'imiter leur délire. Si, pour arriver à l'Elysée des Chrétiens, il faut abjurer la raison, on ne peut pas dire, que cette sorte d'initiation ait perfectionné, comme celle d'Orphée, la raison de l'homme, et l'ait amené à un genre de vie plus digne de lui. Si, pour obtenir une place distinguée dans la cité sainte, il faut

se séparer des hommes ici-bas, et vivre reclus dans la solitude, ou au moins fuir le monde, on doit convenir, que cette initiation n'auroit pas, comme les anciennes, formé les premières sociétés, et rassemblé les hommes épars dans les forêts, puisqu'au contraire elle les y renvoie et les isole. C'est donc une initiation qui, pour avoir voulu être plus parfaite que les autres, a précisément contrarié leur but, et s'est privée des heureux effets, qu'on pouvoit en attendre pour le bien des sociétés. Ce n'est point là l'Elysée de Virgile, ni celui de Cicéron; c'est celui d'un Visionnaire et d'un Misanthrope, de l'être le plus anti-social; et par conséquent, cette institution n'est point du nombre de celles, dont on vanta les avantages pour l'humanité, comme a fait Cicéron en parlant des mystères d'Eleusis.

Il en fut pour le Tartare, de même que pour l'Elysée; et la distribution des récompenses, comme celle des peines, ne fut pas plus sagement administrée. Comme on avoit proposé des récompenses à des pratiques ridicules, ou à un genre de vie le plus contraire au bien général des sociétés, on établit aussi des peines contre les actions ou les jouissances les plus naturelles, et contre l'inobservation des préceptes

les plus absurdes. Le premier sacrifice qu'on exigea de l'homme, fut celui de la raison et du bon sens; et quiconque n'osa l'abjurer, fut dévoué pour toujours, aux horreurs du Tartare. Car les incrédules seront les plus rigoureusement punis aux enfers; et à ce titre, j'avoue que je ne mérite pas de grace.

Ici la Religion Chrétienne a imité les anciennes initiations qui, pour se soutenir, ont cru devoir faire main-basse sur tous les incrédules. C'est ainsi que tous les charlatans déclament contre ceux qui décréditent leur baume merveilleux. Les initiations anciennes n'ont donc rien à cet égard à reprocher au Christianisme. Mais elles ont à tout autre égard un avantage décidé sur l'initiation de Christ, en ce qu'elles n'ont puni que tout ce que la Nature, la justice et la raison condamnent. Il n'en est pas de même chez les Chrétiens; ils ont multiplié les crimes à l'infini, et ouvert mille routes vers le Tartare. Tout péché mortel chez eux tue l'ame, et la dévoue aux supplices éternels; et Dieu sait combien le nombre des péchés mortels est grand. Il n'est presque pas d'action, en fait d'amour, qui ne soit un péché mortel. Il n'est presque pas de pratiques commandées par l'église, dont l'inobservance ne soit aussi un péché mortel; en sorte que

la mort environne notre ame de toutes parts, pour peu que nous ayons de tempérament et de raison. Celui qui se permet de manger de la viande les jours consacrés à Vénus et à Saturne, durant toute l'année, et tous les jours de la semaine, durant les quarante jours qui précèdent la Lune équinoxiale de Printemps, est digne des horreurs du Tartare. Celui qui manque plusieurs fois de suite la Messe le jour du Soleil ou le Dimanche, donne aussi la mort à son ame. Celui qui satisfait le besoin et le désir, que la Nature a donnés à l'homme de se reproduire, est encore livré aux supplices, si le Mystagogue, qui extérieurement a abdiqué lui-même la liberté d'en jouir, ne lui en accorde la permission ; ou s'il ne lui accorde sa grace, lorsque trop pressé par le besoin ou profitant d'une circonstance heureuse, il n'a pas pris avis de l'église. Les moindres petites familiarités sont des crimes punissables aux enfers, et Vénus est presque toujours exposée à être livrée aux Furies chez les Chrétiens. N'être pas exact à manger Dieu, dans sa métamorphose en gaufre sacrée, au moins une fois l'an, ou rire des sots qui s'en nourrissent ; ne pas aller confier ses fredaines amoureuses à l'oreille d'un Moine usé de débauche, et d'un Prêtre séducteur, sont des crimes

dignes de la mort éternelle ; et le Tartare n'a pas assez de supplices, pour punir un mépris aussi marqué de toute Religion. Voilà ce qu'on appelle des crimes ; voilà ce qu'on punit aux enfers, c'est-à-dire, qu'on y punit l'homme qui a eu assez de sens commun pour rire des sottises des autres ; et que tandis que la crédulité à l'imposture mène droit à l'Elysée, la sagesse et la raison nous conduisent au Tartare. Encore une fois une pareille initiation n'a jamais été faite pour perfectionner la raison humaine. Cependant ce ne sont pas simplement ici des conseils évangéliques, qui ne sont donnés qu'aux ames privilégiées ; c'est le droit commun, par lequel sont rigoureusement régis tous les fidèles.

Jusques ici, nous n'avons examiné que le ridicule de ces dogmes, et ce qu'ils avoient d'inconséquent, eu égard au but politique des institutions religieuses ; maintenant nous allons faire voir tous les dangers qu'ils ont pour la morale. Il n'est rien d'aussi destructif de toute morale, que la confusion des idées de vice et de vertu, et que l'abus des récompenses et des peines qu'on leur attache. Or cet abus, cette confusion, la Religion des Chrétiens les a introduits dans la morale. Nous ne disconvenons pas que la Religion des

Chrétiens ne récompense des vertus, et ne punisse des vices, que toute bonne morale doit encourager, ou réprimer. Mais outre qu'elle n'a rien en cela, qui ne lui soit commun avec les anciennes initiations, et qui puisse en conséquence lui donner la préférence sur elles, on peut dire qu'elle a un grand inconvénient, c'est celui de mettre des pratiques frivoles et ridicules sur la même ligne que les vertus réelles, et même de leur donner un caractère de perfection, qui les place au-dessus des vertus ordinaires; et au contraire, de traiter les affections les plus douces, les jouissances les plus permises par la Nature, qui en a fait un besoin, de les traiter, dis-je, à l'égal des plus grands forfaits. Si celui qui donne naissance à un homme, sans consulter le Prêtre, est coupable autant que celui qui le détruit, l'amour et l'homicide sont donc également des crimes aux yeux de la Nature, de la raison humaine et de la justice divine. Si l'homme qui a mangé de la viande ou n'a pas jeûné le jour de Vénus, qui précède le jour du Soleil, qui le premier suit la pleine Lune de l'équinoxe de Printemps, est condamné au Tartare, pour y souffrir éternellement à côté de celui qui a percé le sein d'un père ou d'une mère; manger certains alimens, en certains

jours, est donc un crime égal à celui d'un fils, qui souille ses mains d'un parricide. Quelle confusion dans les idées du juste et de l'injuste, ou de ce qui est permis par la Nature et la raison, et de ce qui ne l'est pas! Cette association bizarre des ridicules et des vertus, des jouissances que permet la Nature, et des crimes qu'elle proscrit, tourne nécessairement au détriment de la morale, et expose souvent l'homme religieux à prendre le change, lorsqu'on lui présente, confondues sous les mêmes couleurs, des choses aussi distinguées par leur nature. On se forme alors une conscience fausse, qui conçoit des scrupules aussi grands pour l'infraction d'une loi absurde, qu'elle en doit concevoir pour la loi la plus inviolable et la plus sacrée pour tout homme pensant, et qui attache autant d'importance à des pratiques superstitieuses et puériles, qu'elle en doit attacher aux vertus réelles, et aux qualités sociales. La multiplicité des devoirs qu'on impose à l'homme en affoiblit le lien, et souvent le force à se méprendre sur le choix. S'il n'est pas éclairé, il se trompe presque toujours, et il mesure les choses sur le degré d'importance qu'on lui a dit qu'il falloit y attacher. Il est à craindre sur-tout que le peuple, quand une fois il a franchi la ligne qui sépare

ce

ce qui est permis de ce qui ne l'est pas, n'étende le mépris qu'il a fait d'une prohibition ridicule et injuste, sur une autre qui ne l'est pas; et qu'il ne confonde, dans l'infraction, les loix que le Législateur a cru juste de faire observer par la menace des mêmes peines. Il a lieu de croire, que celui qui lui a interdit, comme crime, ce que le besoin impérieux de la Nature lui commande et semble légitimer, ne l'ait également trompé, en lui défendant ce que réellement elle condamne; et que si les feux de l'amour ne sont pas des forfaits, ceux de la colère n'aient des effets également légitimes, puisque le tempérament et la Nature les allument tous les deux. Il est à craindre, que la défense qu'on fait à l'homme de manger le pain d'autrui en tout temps, ne lui paroisse aussi injuste, que celle qui lui défend de manger le sien en certains jours, quoique le besoin de nourriture le presse; et que les menaces de l'enfer, pour le premier crime ne soient pas plus réelles, que pour l'autre, attendu que celui qui le trompe sur un point peut bien le tromper sur deux. Comme on ne lui a pas permis de raisonner sur la légitimité des défenses qu'on lui fait, et des devoirs qu'on lui impose, et qu'il n'a d'autre règle qu'une foi aveugle;

dès qu'il cesse d'être crédule, il cesse presque toujours d'être vertueux, parce qu'il n'a pas été accoutumé à éclairer du flambeau de la raison sa marche et sa conduite; et qu'on lui a fait chercher ailleurs, qu'en lui-même, les principes de la justice et de la morale. Plus une défense est injuste et ridicule, plus on est tenté de s'en affranchir; et une fois que le peuple s'est enhardi, jusqu'à s'élever au-dessus du niveau d'une loi, il ne lui en coûte plus guères, pour les franchir toutes. Dès qu'une fois il ne croit plus à l'enfer, il ne croit plus à la morale qu'on avoit appuyée sur cette crainte; et il cesse d'y croire, quand à tout propos on le présente à ses yeux, pour punir les moindres foiblesses et les plus légères infractions. Comme il doit être damné pour toujours, en violant les préceptes ridicules des Prêtres, il ne lui servira plus de rien de respecter les loix des Législateurs; puisque déjà l'arrêt de mort est prononcé, et qu'il ne peut arriver un plus grand mal. Ainsi le frein qu'on avoit employé pour le retenir, après l'avoir fatigué sans raison long-temps, devient bientôt inutile pour le conduire. Une fois rompu, rien ne peut plus l'arrêter; il est sourd à la voix de la raison, depuis que la Religion lui a défendu d'y prêter l'oreille, et lui a recommandé de se défier d'elle.

La crainte de l'enfer n'empêchera pas de voler et de s'enrichir, par des voies injustes, un homme qui croit être déjà damné pour des intrigues amoureuses, dont il ne peut se débarrasser, ou pour avoir méprisé des observations puériles et des abstinences, auxquelles il ne peut s'assujettir. Le pas est franchi pour lui; et il ne respecte pas plus une loi sociale qu'il n'a respecté une loi religieuse, quand il n'en voit pas l'infraction distinguée par la nature des peines. A force d'avoir étouffé des remords factices, pour des crimes chimériques, il vient à bout d'étouffer des remords réels, que la Nature attache aux véritables crimes.

Il en est de même pour la pratique des vertus, et pour l'observation des devoirs religieux, quand ces devoirs ne sont pas bornés à ceux de la morale, qui est commune à tous les hommes. Souvent le peuple croit que des actes de dévotion sont des vertus et peuvent en tenir la place; et il se dispense des vertus sociales, parce qu'il a ce qu'on appelle des vertus religieuses.

L'amour pour la Religion produit l'intolérance; la charité pour le prochain rend l'homme religieux espion des défauts d'autrui; sous prétexte de gémir sur les foiblesses des autres, on les publie, on les exagère; et les

crimes souvent qu'on leur impute, ne sont que des actes de raison. Mais ceci pourroit être regardé comme l'abus de la Religion, quoiqu'il ne soit qu'une conséquence nécessaire de l'Evangile, qui veut qu'on avertisse son frère, et qu'on le traite comme un Publicain, s'il n'obéit à la censure de celui qui le surveille. Passons à l'examen de ce qu'on appelle les vertus Chrétiennes; l'humilité, par exemple, et le mépris de soi-même, que l'on met au rang des vertus. Quel est l'homme de génie qui, par humilité, peut se croire un sot, et qui s'efforcera, pour plus grande perfection, de se le persuader; ou l'honnête homme qui, par humilité, concevra pour lui-même le mépris, qu'on doit avoir pour un fripon? Le précepte est absurde, parce qu'il est impossible de porter aussi loin l'illusion; la conscience, que l'honnête homme et l'homme de génie ont de leur probité et de leur science, ne peut et ne doit point être étouffée par la Religion. C'est un sentiment, dont il n'est pas le maître de se dépouiller lui-même. C'est pourtant à cette humilité, qu'on promet l'Elysée, à cette humilité qui étouffe le germe des grands talens, et retrécit le génie; et qui, déguisant à l'homme ses véritables forces, le rend incapable de ces généreux efforts, qui lui font en-

treprendre de grandes choses pour sa gloire, et pour celle des empires qu'il défend, ou qu'il gouverne. Ce n'est que dans cette initiation, qu'on s'est avisé de faire l'apothéose de la pusillanimité, et de la mettre au rang des vertus. Au lieu des grands hommes, qui bâtirent des villes, fondèrent des empires, ou les défendirent au prix de leur sang; au lieu de ces hommes de génie, qui s'élèvent au-dessus de leur siècle, par la sublimité de leurs connoissances, par des découvertes utiles, et par l'invention des arts; au lieu des Chefs de nombreuses peuplades, civilisées par les mœurs et les lois; au lieu des Orphée, des Linus, que Virgile a placés dans son Elysée, je vois arriver dans l'Elysée des Chrétiens des Moines, sous toutes sortes de frocs, souillés de toutes sortes de vices; des Fondateurs et des Chefs d'ordres monastiques, dont l'orgueilleuse humilité prétend aux premières places du Paradis. Je vois paroître à leur suite des Capucins à longue barbe, aux pieds boueux, couverts d'un manteau sale et rembruni, à qui on a enseigné que celui qui s'humilie sera élevé, et qui viennent réclamer cette élévation promise à l'humilité. J'y vois arriver des gueux couverts de haillons, qui toute leur vie ont mandié à la porte des autres, et qui par humilité ont fait pro-

fession d'une parfaite ignorance, persuadés que la science enfante l'orgueil, et que le Paradis n'est pas fait pour les gens d'esprit. Quelle morale! Orphée et Linus, avez-vous jamais cru, que le Génie qui avoit créé l'Elysée, et où Virgile vous a donné la première place, devoit être un jour un titre d'exclusion; et qu'on taxeroit d'orgueil l'essor de l'esprit, que vous aviez cherché à exciter, en imaginant l'Elysée pour encourager les grands hommes? Et vous, Philosophes, qui cherchiez à perfectionner la raison de l'homme, en associant la Religion à la Philosophie, avez-vous pu croire, que le premier sacrifice qu'on dût lui faire, fût celui de la raison elle-même? C'est cependant ce qui est arrivé, et ce que verront encore longtemps les siècles qui nous suivront. Celui qui croira, nous dit-on, sera sauvé. Mais celui qui ne croira point sera condamné (1). Le Philosophe ne croit point, mais raisonne; et sûrement celui qui raisonne ne mérite pas d'être condamné. Quant aux Législateurs, qui ont cherché dans la Religion un moyen de resserrer les liens de la vie sociale, et de rappeler l'homme aux devoirs sacrés de la parenté et de l'humanité, je puis leur dire : vous seriez-vous ja-

(1) Ev. Marc. c. 16, v. 16.

mais attendu, qu'il y auroit une initiation (1), dont le chef diroit à ses Sectateurs : « croyez-vous que je sois » venu apporter la paix sur la terre ? » non, je vous assure ; mais la divi- » sion. Car désormais, s'il se trouve » cinq personnes dans une maison, elles » seront divisées les unes contre les » autres, trois contre deux, et deux » contre trois. Le père sera divisé avec » le fils, et le fils avec le père ; la mère » avec la fille, et la fille avec la mère ; » la belle-mère avec la belle-fille, et » la belle-fille avec la belle-mère ». Et ailleurs : « si quelqu'un vient à moi, et » ne hait pas son père (2) et sa mère, » sa femme, ses enfans, ses frères, » ses sœurs, et même sa propre vie, » il ne peut être mon disciple ». Aussi un fils, voulant, avant de s'attacher à ce prétendu Législateur, donner la sépulture à son père, le Docteur lui répond (3) : « laissez aux morts le soin » d'ensevelir leurs morts ». On dira que ceci est figuré ; mais outre que pour le peuple ces sortes de figures sont fort dangereuses, elles contiennent une grande maxime des Chrétiens ; c'est que pour la Religion, il faut faire tous les

(1) Ev. Luc. c. 12, v. 51, 52, 53.
(2) Ibid. c. 14, v. 26.
(3) Ibid. c. 9, v. 60.

sacrifices des affections les plus naturelles, et les plus légitimes (1), pour arriver à une prétendue perfection : maxime funeste, et anti-sociale, puisque la Religion elle-même n'est bonne qu'autant qu'elle resserre, et non qu'elle dissout ces liens, qui unissent l'homme à sa famille et à l'ordre de la société, et qui l'attachent aux devoirs d'une vie active.

Un homme, qui soupire après la félicité éternelle, dit à ce prétendu docteur des nations, qu'il a rempli tous les devoirs de l'honnête homme, ou plutôt évité les grands crimes proscrits dans le Décalogue, et on lui répond, que cela ne suffit pas : « allez, lui dit-on, (2) » vendez tout ce que vous avez, et don» nez-le aux pauvres, et alors suivez» moi ». Quelle absurde morale ! L'aumône ou la bienfaisance est une vertu louable, sans doute, mais elle a ses bornes, au-delà desquelles elle devient une prodigalité, une indifférence pour son bien-être, ridicule, pour ne pas dire condamnable. Aussi un des disciples, qui n'ayant rien en patrimoine, avoit volontiers renoncé à tout, dit au maître, que pour eux ils ont tout quitté pour le suivre (3). Celui-ci répond. « En vé-

(1) Ev. Math. c. 10, v. 36, etc.
(2) Ev. Marc. c. 10, v. 20. Math. c. 19, v. 29.
(3) Marc. c. 29. Math. c. 19, v. 29.

» rité, je vous dis que personne ne quit-
» tera pour moi et pour l'Evangile sa
» maison, ses sœurs, ses frères, son
» père, sa mère, ses enfans ou sa terre,
» que présentement et dans le siècle à
» venir, il n'en reçoive cent fois autant ».
Quelle pitoyable morale, bonne peut-être pour des moines, qui en quittant leur famille pour s'attacher à la religion, y ont gagné de riches abbayes, mais jamais propre à faire ni des citoyens, ni de bons parens, de bons amis, enfin peu faite pour des hommes! Et comment les devoirs sacrés de mari et d'épouse pourroient-ils prendre un caractère respectable, dans une religion qui regarde cet état du mariage comme un état d'imperfection, et presque comme une tolérance pour les ames foibles? « Il n'est » pas avantageux, dit un homme au » Docteur (1), de se marier, si cet état » est environné de tant d'écueils ». Le Docteur répond, « que tous les hommes » ne sont pas capables de cette haute » sagesse, qui fait renoncer au mariage; » qu'il n'y a que ceux à qui ce précieux » avantage a été donné par le Ciel ». Il vante ensuite ceux qui se sont fait eunuques pour gagner le royaume des Cieux. Il faut convenir, qu'une pareille initiation ne tend pas, comme celle d'Orphée, à

(1) Math. 19, v. 10, 11.

peupler les villes et à propager l'espèce humaine. L'homme, persuadé de cette fausse morale, doit en quelque sorte être humilié des besoins du mariage, que la Nature n'a rendus si impérieux, qu'afin de réparer la perte de notre espèce. Voilà donc encore le but de la Nature contrarié par la religion, qui devoit au contraire y rappeler l'homme, lorsque des passions trop fortes l'en écartent.

Quel conseil plus propre à jeter le désordre dans les sociétés, que celui de s'ériger en censeur des fautes d'autrui, d'aller les lui reprocher en face, sous prétexte de charité, et de le traiter ensuite avec dédain et outrage, s'il n'écoute pas nos avis ! C'est cependant ce qui est conseillé dans ces livres merveilleux, où l'on dit qu'après avoir repris, d'abord seul, ensuite avec témoins, un homme qui nous a manqué, nous le dénoncions à l'Eglise ; et s'il n'écoute pas l'Eglise, nous le traitions comme un païen et un publicain (1). Combien de fois on a cruellement abusé de cet affreux conseil dans les persécutions, soit secrètes, soit publiques, qu'on a si souvent exercées, sous l'apparence du zèle et sous le prétexte de la religion ! Voilà

(1) Math. c. 18, v. 16, etc.

donc ce qu'on appelle des vertus en style Chrétien.

Il est d'autres préceptes absurdes, impraticables, et même inintelligibles (1), tels que celui-ci : renoncez à vous-même. Celui qui se voudra sauver soi-même, se perdra. Que signifie cette renonciation à soi-même? Veut-on dire que l'homme doit renoncer à son opinion, quand elle est sage, pour en prendre une fausse ; renoncer à son bien-être, pour se rendre malheureux ; renoncer à ses désirs, à ses affections, à ses goûts, à ses liaisons, pour s'anéantir dans une apathie religieuse? Cette expression est bien différente de celle des anciens philosophes, qui vouloient au contraire que l'homme renonçât à tout ce qui lui est étranger, pour n'apprécier que lui-même, c'est-à-dire son ame. Je suis encore à deviner ce que veut dire ce précepte, renoncer à soi-même, à moins qu'il n'annonce une abnégation formelle de toutes nos facultés intellectuelles, pour s'abandonner aveuglément à des conseils d'une perfection chimérique et à une vie pénible pour nous, et infructueuse pour la société?

Nous ne suivrons pas plus loin l'examen de cette prétendue morale, qui n'a de bon que ce qui n'est point à elle, et dont

(1) Marc. c. 8, v. 34, 35.

la perfection a, dit-on, excédé toutes les bornes de la sagesse humaine, et a passé pour être divine, comme si tout ce qui sort des bornes de la raison et de la sagesse, pouvoit encore être de la raison et de la sagesse; comme si l'épithète de divine empêchoit qu'une chose qui excède la sagesse, ne fût en bon françois une chimère, une puérilité, une sottise. La sagesse, comme la vertu, réside dans un juste milieu, en-deçà et au-delà duquel on ne la trouve plus.

Que dirai-je maintenant des exemples que cette religion nous propose à imiter comme ses plus parfaits? Ils sont absolument conformes à ses dogmes, c'est-à-dire ridicules, absurdes, extravagans.

Quels sont les héros de cette religion, les grands modèles qu'on nous met sous les yeux? Pas un homme recommandable par des vertus véritablement sociales et patriotiques, par son dévouement pour la chose publique, par des découvertes utiles, et par ces qualités privées, qui caractérisent un bon père, un bon époux, un bon fils, un bon frère, un bon ami, un bon citoyen; ou si par hasard il a une de ces vertus, elles ne sont que l'accessoire de son éloge. Ce qu'on loue en lui, ce sont des austérités, des abstinences, des mortifications, des pratiques pieuses, ou plutôt superstitieuses; un grand zèle pour la propa-

gation de sa folle doctrine, et un oubli de tout pour suivre sa chimère. Voilà ce qu'on appelle des saints, ou les parfaits de cette Secte d'Initiés. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la vie de nos saints, pour être convaincu de cette vérité. Que sont-ils en effet pour la plûpart? des enthousiastes, des fanatiques ou des imbécilles, qui à force de religion ont abjuré le sens commun, et qui, comme les Fakirs de l'Inde dont ils étoient disciples, en ont imposé au peuple par des tours de force, tels, par exemple, que celui du Stylite, qui se tient debout sur un pied, perché sur une colonne pendant vingt ans, et qui croit qu'il doit en conséquence arriver plutôt qu'un autre à la céleste patrie. Je rougirois de rappeler un plus grand nombre d'exemples des vertus sublimes, que l'on récompense dans notre Elysée, et de suivre la liste des héros, auxquels on nous propose de ressembler. J'invite ceux qui auront le loisir et la curiosité de la parcourir, à se munir de patience, et je leur défie dans toute cette horde de Saints d'en trouver un, dont la conduite et les prétendues vertus soutiennent l'examen, je ne dis pas d'un esprit vraiment philosophique, mais d'un homme de bon sens.

D'après ces réflexions, il ne nous sera pas difficile de déterminer le degré

d'estime, que nous devons accorder à une initiation, dont la doctrine est presque toute entière destinée à imaginer des crimes et des vertus qui ne sont point dans la nature ; à consacrer des absurdités et des pratiques superstitieuses que la raison réprouve; et à empoisonner les jouissances les plus douces de la vie, en présentant, comme des crimes, ces foibles dédommagemens de nos peines, que la nature a mis dans le peu de biens et de plaisirs, qu'elle a mêlé aux soins et aux maux qui affligent si souvent notre vie.

Falloit-il donc faire les frais d'une initiation, pour mettre au nombre des forfaits les jouissances de l'amour, qui ne sont pas autorisées par la permission d'un Mystagogue, pour contrarier à chaque instant ce vœu impérieux de la nature, condamner ce sentiment si naturel que le grand homme a de sa propre grandeur, et qui est l'ame et le ressort des grands talens, substituer aux lumières de la raison une aveugle crédulité qu'on érige en vertu, séquestrer l'homme de la société, lui commander des abstinences et des mortifications, qui épuisent son corps pour une plus grande perfection de son ame, le forcer à plier le genou devant un imposteur, mille fois plus vicieux que celui dont il veut tirer le secret et l'aveu des foiblesses, pour le tyranniser plus sûrement, l'ap-

pâturer d'une colle insipide, métamorphosée en Dieu, l'obliger à jeûner, quand il a faim, à se tenir à genou, dans une posture gênante, quand il pourroit être mieux assis ou debout, retrécir son esprit, asservir sa raison, tourmenter son ame par de vaines frayeurs, lui rappeler sans cesse des vérités dures sur son néant, sans qu'il en résulte d'autres effets, que d'aigrir ses maux en y pensant toujours, l'investir de crimes chimériques, comme si la société n'en connoissoit déjà pas assez qu'elle dût punir : falloit-il qu'il en coutât tant d'or, tant de sang à l'humanité, pour établir une telle religion ? je vous en prends à témoins, plaines sanglantes et ruines fumantes de la Vendée. Il faut convenir, que s'il y avoit un Tartare, il devroit être pour de tels Docteurs, puisqu'ils ont dégradé notre raison, augmenté la somme de nos maux, et, par leur esprit d'intolérance, fait de cette Religion le plus grand fléau, qui ait jamais affligé la terre, en armant de poignards ses initiés contre tous ceux qui ont assez de bon sens, pour ne pas y croire ou pour en rire (*y*). D'où nous conclurons, qu'elle doit être proscrite, puisqu'elle n'a jamais su se renfermer dans les bornes sacrées d'une sage morale, et d'une bonne législation, sans étendre ses préceptes

plus loin que la nature et la raison n'ont étendu leur empire. La religion ne doit parler que le langage des lois ; ses menaces et ses promesses doivent s'adresser aux mêmes vices et aux mêmes vertus, que les loix punissent ou récompensent. Si les lois sont bonnes, si la morale est sage, la religion le sera aussi, quand elle marchera d'un front égal avec elles ; mais, si les lois sont mauvaises et la morale fausse, la Religion en les appuyant est un mal, et la morale se dégrade alors, par les moyens mêmes qui devoient la perfectionner.

Il nous reste maintenant à examiner la nature et l'utilité des remèdes, que les chefs d'initiation ont cru devoir imaginer pour les maladies de l'ame et pour la réparation des crimes commis par les initiés. C'est bien ici le lieu de dire, que le remède fut pire que le mal ; et que le peu de bien, que l'initiation pouvoit produire, fut détruit par ces nouveaux spécifiques des charlatans religieux.

La théorie mystagogique sur l'Elysée, et principalement sur le redoutable Tartare, avoit un grand inconvénient, qui rendoit presque nul l'effet qu'on s'en étoit d'abord promis, sur-tout lorsqu'on eut multiplié les crimes qui nous en rendoient dignes. Il étoit difficile à l'homme, naturellement foible, et livré aux mouvemens fougueux des passions, de ne pas

pas encourir souvent la peine, que les lois religieuses portoient contre les crimes ou les foiblesses du cœur. Alors naissoient nécessairement le désespoir et la crainte des supplices du Tartare, qui décourageoient l'initié, en lui montrant un avenir terrible, auquel il ne pouvoit échapper. Une fois dévoué aux Furies vengeresses, il lui étoit inutile de faire des efforts pour arriver à l'Elysée, qui lui étoit fermé, et de chercher à réparer par des vertus l'erreur d'un moment. Il n'avoit plus d'intérêt à éviter le crime, si l'arrêt fatal qui le conduisoit au Tartare étoit déjà, durant sa vie, provoqué irrévocablement; et le retour à la vertu devenoit inutile à celui qui n'en pouvoit plus espérer les récompenses. Ainsi, l'initiation imaginée pour encourager la vertu et intimider le vice, finit par décourager l'homme de mœurs ordinaires, c'est-à-dire le plus grand nombre des hommes, qui ont des vices et des vertus; et elle n'arrêta pas le grand criminel, qui ayant franchi le premier pas, n'avoit plus d'intérêt à retourner en arrière, et à rentrer dans les routes de la vertu. Cet inconvénient fut bientôt senti par les chefs d'initiation; en conséquence ils inventèrent des cérémonies expiatoires, qui purgeoient les souillures de l'ame, qui lui rendoient sa première innocence, et qui lui ménageant un retour vers la vertu,

lui laissoient ses premières espérances ; et écartoient les supplices, que les premières fautes auroient infailliblement attirés, si, avant de descendre aux enfers, l'ame ne se fût régénérée (1). Par ce moyen, l'initié fut ramené au temple, d'où le désespoir l'auroit nécessairement banni. Le nombre des fidèles ne fut point diminué, et jusqu'à la mort on le tint suspendu entre l'espérance et la crainte, dans l'incertitude de son sort, menacé d'un mal, qu'il pouvoit néanmoins prévenir, s'il étoit assez heureux pour se faire purifier.

D'abord, pour empêcher l'homme coupable, qui avoit commis un premier crime de se précipiter dans de nouveaux, sous prétexte que tout étoit déjà décidé pour lui (2), on supposa qu'il y auroit une proportion décuple entre la punition et le crime ; que chaque crime seroit puni cent ans ; et que la punition de tous les crimes ne seroit pas exercée ensemble, mais que chacun d'eux seroit puni séparément, l'un après l'autre, de manière qu'en multipliant les crimes, on multiplioit la durée et la rigueur du supplice. Cette fiction pouvoit tout au plus empêcher qu'un premier crime ne donnât naissance à de nouveaux ; si on eût

(1) Plato de Rep. l. 2, p. 365.
(2) Ibid. l. 10, p. 615.

laissé croire au coupable, que n'ayant plus rien à perdre, il n'avoit plus rien à ménager; mais, elle ne le ramenoit pas à la vertu. Il falloit pour cela, qu'il pût espérer un pardon, et qu'il lui fût possible de prétendre encore aux faveurs de l'Elysée. C'est dans cette vue, qu'on imagina ensuite un moyen de régénération. Alors s'établirent les tribunaux de pénitence, où un Prêtre, sous le nom de Koës, entendoit l'aveu des fautes qu'il falloit expier. C'étoit à ses pieds que le coupable alloit se débarrasser de ses remords, et reprendre la robe d'innocence, dont il s'étoit dépouillé. Un de ces malheureux imposteurs, confessant Lysandre, le pressoit par des questions imprudentes: celui-ci lui demanda, s'il parloit en son nom ou au nom de la Divinité (1). Le Koës lui répondit, que c'étoit au nom de la divinité. Eh bien, repartit Lysandre, retires-toi; si elle m'interroge, je lui dirai la vérité. C'est la réponse que tout homme sage devroit faire à tous nos Koës ou confesseurs, qui se disent les organes de la clémence et de la justice divine; si tant il est qu'un homme sage doive se présenter à ces espions de nos consciences, qui se servent de la Religion, pour mieux abuser de notre foiblesse, séduire nos femmes, nos filles, et tirer le secret de toutes les familles.

(1) Plut. Apoph. Lac. t. 2, p. 229.

Ces cérémonies expiatoires, qui étoient destinées à faire oublier aux Dieux les crimes des hommes, firent que les coupables eux-mêmes les oublièrent bientôt, et le remède, placé si près du mal, fit qu'on ne craignit plus le mal, qu'on guérissoit aussi facilement. On salissoit volontiers la robe d'innocence, quand on étoit sûr d'avoir un Prêtre tout prêt pour la reblanchir ; et quand, en sortant des bains sacrés, l'ame devoit reprendre toute sa pureté primitive. Le Prêtre de Mithra (1) promettoit à l'initié, qu'il avoit baigné dans l'eau, que toutes les taches de son ame étoient effacées. Le baptême et la pénitence, qui est un second baptême chez les Chrétiens, produisent aussi cet effet merveilleux. Aussi voyons-nous tant de Chrétiens, qui se permettent tout, parce qu'ils en sont quittes pour aller à confesse ; et qu'une fois qu'ils ont obtenu du Prêtre leur absolution, ils peuvent prétendre à cette noble confiance d'une ame sans reproche. C'est ainsi que la Religion, sous prétexte de perfectionner l'homme, lui a fourni un moyen d'étouffer le remords, que la nature attache au crime, et qu'elle l'a encouragé dans ses écarts, en lui laissant l'espoir de revenir quand il voudra dans son sein, et en lui rendant

(1) Tertull. de Præscrip. Hær. l. 40.

les faveurs de l'Elysée, lorsqu'il aura rempli certaines petites formalités religieuses. Le sage Socrate l'avoit bien senti, lorsqu'il nous peint l'homme injuste (1), qui se rassure contre la crainte des supplices du Tartare, en disant qu'on trouve dans l'initiation des moyens sûrs pour s'en garantir. La réflexion que fait Plutarque, dans sa réponse aux Epicuriens, vient à l'appui de la même idée, lorsqu'il nous dit que les bons croyans savent, qu'on se délivre des terreurs de l'enfer par des lustrations et par les initiations (2), à la faveur desquelles on parvient dans le séjour de la félicité. Comme ces deux passages ont été rapportés plus haut, nous nous dispenserons de les traduire ici. Toutes les Religions avoient leurs lustrations, leurs purifications et leurs sacrifices expiatoires, qui étoient destinés à faire oublier leurs crimes aux Dieux, et conséquemment qui les autorisoient à en commettre de nouveaux. Ces purifications ou lustrations, toujours inséparables des mystères, auxquels elles préparoient (3), étoient aussi une consolation pour le coupable, qui y trouvoit un moyen de

(1) Plat. de Republ. l. 2, p. 366.
(2) Plut. non posse viv. adv. Epic. p. 1105.
(3) Arrian. in Epict. l. 3, c. 21. Schol. Aristoph. ad Plut. v. 846; ad Pac. v. 333.

réparer des foiblesses, d'expier une faute, même un crime, d'être réintégré dans les droits de l'innocence, et d'en recueillir tous les fruits. Peut-être, sous ce point de vue, furent-elles quelquefois utiles, pour ramener l'homme que la foiblesse d'un moment avoit fait tomber. Mais en général, pour avoir été trop prodiguées, elles affoiblirent le sentiment de la crainte des supplices du Tartare, en présentant toujours un moyen simple pour s'y soustraire; et conséquemment le but de la fiction du Tartare fut manqué.

Orphée qui, pour conduire les hommes, s'étoit saisi de toutes les branches du charlatanisme religieux, avoit imaginé des remèdes pour l'ame et pour le corps, qui avoient à-peu-près autant d'effet les uns que les autres. Car les ablutions, les cérémonies expiatoires, les indulgences, les confessions, etc. n'ont pas plus de vertu en morale, que les Talismans en médecine. Ces deux remèdes, sortis de la même fabrique, n'en imposent qu'aux sots; la foi seule peut donner quelque vogue à ces spécifiques. Orphée passoit chez les Grecs pour avoir inventé les initiations, les expiations des grands crimes, le secret de détourner les effets de la colère des Dieux, et de procurer la guérison des maladies (1).

(1) Pausan. Bœotic. p. 304.

La Grèce étoit inondée d'une foule de Rituels attribués à Orphée et à Musée (1), qui prescrivoient la forme de ces expiations. Pour le malheur de l'humanité, on persuada, non-seulement à des hommes en particulier, mais à des villes entières, qu'on pouvoit s'affranchir et se purifier de ses crimes et de ses injustices, par des sacrifices expiatoires, par des jeux, par des initiations. Les Orphéotélestes, mendiant à la porte des grands et des riches, se chargeoient d'expier toute espèce de crime, qu'ils auroient pu commettre, soit eux, soit leurs ancêtres; et de les délivrer des effets de la vengeance des Dieux, sur lesquels ils avoient une espèce d'empire, par le moyen de certains sacrifices et d'enchantemens. Tout cela se vendoit à bon marché, à aussi bon compte qu'un billet de confession, ou un certificat d'absolution, que vend un Capucin à l'homme qui en a besoin. Nous voyons dans Démosthène, que la mère d'Eschine vivoit de cette profession, et joignoit ces petits profits à ceux de ses prostitutions, qui ne lui suffisoient apparemment pas; car elle fit ce double commerce. Théophraste (2), peignant le caractère du superstí-

(1) Plat. de Rep. l. 2, p. 364.
(2) Theoph. Caract. 17.

tieux, nous le représente comme nos dévots scrupuleux, qui vont souvent à confesse. Il nous dit, qu'il ne manque jamais d'aller tous les mois chez les Orphéotélestes pour se faire purifier, et d'y mener avec lui sa femme et ses enfans. Les marbres de Paros (1) fixent, sous le règne de Pandion à Athènes, l'établissement de ces purifications ou cérémonies expiatoires, qui devinrent ensuite une espèce de trafic, que les fripons firent aux dépens des sots. Les Prêtres y gagnèrent, et les mœurs y perdirent. Car c'est affoiblir la morale, que d'affoiblir la voix impérieuse de la conscience.

La Nature a gravé dans le cœur de l'homme des loix sacrées, qu'il ne peut enfreindre, sans en être puni par le remords. C'est là le vengeur secret qu'elle attache sur les pas du coupable. La Religion étouffe ce ver rongeur, lorsqu'elle fait croire à l'homme, que la Divinité a oublié son crime, et qu'un aveu fait aux genoux du Prêtre le réconcilie avec le Ciel qu'il a outragé. Eh qui peut redouter sa conscience, quand Dieu même l'absout! La facilité des réconciliations n'est pas le plus sûr lien de l'amitié; et on ne craint guères de se rendre coupable, quand on est

(1) Marsham. Chronic. Sæcul. II, p. 263.

toujours sûr de sa grace. Le remède, qui suit toujours le mal, nous empêche de le redouter, et devient alors un grand mal lui-même. Nous en avons un exemple frappant dans le peuple, qui va habituellement à confesse, sans en devenir meilleur; il oublie ses fautes, aussitôt qu'il est sorti de la guérite du surveillant des consciences. En déposant aux pieds du Prêtre le fardeau de ses remords, qui lui eût pesé peut-être toute sa vie, il jouit aussitôt de la sécurité de l'honnête homme, et il s'affranchit du seul supplice qui punisse le crime secret (z). Cette institution est donc un grand mal, puisqu'elle ôte un frein réel, que la Nature a donné au crime, pour y en substituer un factice, dont elle-même détruit tout l'effet. C'est à la conscience de l'honnête homme à récompenser ses vertus, et à celle du coupable à punir ses forfaits. Voilà le véritable Elysée, le véritable Tartare, créés par la Nature elle-même. C'est l'outrager, que de vouloir ajouter à son ouvrage; et plus encore de prétendre absoudre et affranchir un coupable du supplice, qu'elle exerce secrètement contre lui par la perpétuité des remords.

Les anciens Chefs d'initiation l'avoient senti, lorsqu'ils exceptèrent certains crimes du bienfait de l'expiation, et qu'ils les livrèrent aux remords et à la ven-

geance éternelle des Dieux. Le jeune Démétrius, fils de Philippe roi de Macédoine, pour se justifier du reproche d'avoir attenté aux jours de son frère Persée (1), demande s'il est vraisemblable, qu'il eût conçu ce projet, et qu'il s'en fût occupé au milieu d'une cérémonie religieuse, ne pouvant se flatter de l'espoir de trouver jamais aucun sacrifice expiatoire pour un semblable attentat. Rien de plus ordinaire chez les Auteurs anciens, que de voir donner à certains crimes l'épithète de crimes irrémissibles, et que rien ne sauroit expier (*a*). Nous avons déjà vu plus haut, que l'on écartoit des Sanctuaires d'Eleusis les homicides, les scélérats, les traîtres à la patrie, et tous ceux qui étoient souillés de grands forfaits; d'où il résulte, qu'ils étoient aussi exclus de l'Elysée, et plongés dans le bourbier, puisque c'étoit là le sort de ceux qui n'étoient pas admis à la participation des saints mystères. On établit des purifications pour l'homicide, mais pour l'homicide involontaire, ou nécessaire. Ainsi Hercule se fit purifier, dit-on, après le meurtre des Centaures. Les purifications des anciens ne lavoient point de toutes sortes de souillures, mais seulement des fautes, et des crimes legers.

(1) Tit. Liv. l. 40, c. 10, etc.

Les grands criminels avoient ou à redouter toute leur vie les horreurs du Tartare, ou ne pouvoient réparer leurs crimes, qu'à force de vertus et d'actions louables. Les purifications légales n'avoient pas la vertu de rendre à tous les espérances flatteuses, dont jouissoit l'innocence. Néron n'ose se présenter au temple d'Eleusis (1); ses forfaits lui en interdisoient pour toujours l'entrée. Constantin, souillé de toutes sortes de crimes, teint du sang de son épouse (2), après des parjures et des assassinats multipliés, se présente aux Prêtres Païens, pour se faire purifier et absoudre de ses forfaits. On lui répond, que parmi les différentes sortes d'expiations on n'en connoît aucune, qui puisse jamais effacer de semblables crimes; et Constantin étoit Empereur; qu'aucune Religion n'offre des remèdes assez puissans pour cela. Un des flatteurs du palais, instruit de son trouble, et de l'agitation d'une ame déchirée par le remords, que rien ne peut appaiser, lui apprend que son mal n'est pas sans remède. Qu'il existe dans la secte des Chrétiens des purifications, qui expient tous les forfaits, de quelque nature et en quelque nombre qu'ils soient. Qu'une

(1) Sueton. vitâ Neron. c. 34.
(2) Zozim. Hist. l. 2, p. 434.

des promesses de cette Religion est, que quiconque l'embrasse, quelqu'impie et quelque scélérat qu'il puisse être, sur le champ ses crimes sont effacés. Constantin saisit avec avidité cette promesse, et songea dès ce moment à se déclarer protecteur d'une secte, qui traitoit si favorablement tous les crimes. C'étoit un scélérat, qui cherchoit à se faire illusion, et à étouffer ses remords. Eleusis fermoit ses portes à Néron ; les Chrétiens l'auroient reçu, s'il se fût déclaré pour eux. Quelle affreuse Religion, que celle qui reçoit dans son sein les plus cruels tyrans, qui en fait ses protecteurs, et qui absout de tous les crimes ! Quoi, Néron, s'il eût été Chrétien, auroit été un Saint ! Pourquoi non ? Constantin aussi coupable que lui, en est bien un. La raison et la nature n'auroient jamais absous Néron. La Religion Chrétienne l'eût absous, s'il se fût fait baptiser. Quelle horreur ! Il est des monstres, qu'il faut abandonner aux remords et à l'effroi des Furies. La Religion qui les calme enhardit aux forfaits. Une telle Religion doit donc être regardée comme une institution funeste, et une véritable monstruosité en politique, comme en morale. Quelqu'honnête que l'on suppose le but de toutes ces chimères, et de l'usage de l'imposture religieuse,

imaginée par les Législateurs anciens, on conviendra aisément, d'après ce que nous avons fait voir, que pour un peu de bien qu'elles ont pu faire, elles ont donné naissance à de grands maux ; et que quand la somme des maux excède infiniment celle du bien, le calcul est mauvais ; et qu'il en faudra, en dernière analyse, revenir un jour au bon sens, à la raison, et aux notions simples du juste et de l'injuste données par la Nature, appuyées par la législation et par un bon gouvernement, et qu'une sage éducation doit développer, sans emprunter l'art toujours dangereux du prestige.

Après avoir vu ce que furent les initiations anciennes, relativement à la politique et à la morale, nous allons suivre leurs rapports avec la Métaphysique, la Physique et l'Astronomie. Ce sera le sujet de la troisième Partie de cet Ouvrage.

TROISIEME PARTIE.

EXAMEN Philosophique des Mystères, considérés dans leurs rapports avec la Métaphysique, la Physique et l'Astronomie ancienne.

PREMIÈRE SECTION.

LE but des initiations anciennes ayant été d'améliorer notre espèce, et de perfectionner cette partie de l'homme qu'on appelle l'*ame*, la nature de l'ame humaine, son origine, sa destination, ses passions, ses rapports avec le corps et avec toute la nature, tout cela fit partie de la science mystique, et l'objet des leçons que l'on donnoit à l'Initié. La Métaphysique, si on peut appeler Métaphysique une théorie sur l'ame matérielle, se trouva liée à la morale, puisque la morale appartient à l'ame; et elle se lia à son tour à la Physique, et à l'Univers entier, puisque l'ame faisoit partie de la substance universelle, et en étoit la portion la plus belle, la plus pure, et la plus lumineuse.

Nous devons donc entrer ici dans l'examen des principes métaphysiques des anciens sur l'ame, sur son origine, sur sa nature, son état ici-bas, et sur sa destination future, et en prendre l'idée, qu'en avoient ceux qui établirent l'initiation, c'est-à-dire, ceux qui imaginèrent les moyens de la purifier, de l'affranchir du désordre et du trouble, qui règnent dans la matière sublunaire, et qui est le germe de ses maladies ou de nos passions, de former et de rectifier ses mœurs, comme dit Arrien (1), enfin de perfectionner l'initié, et d'empêcher que la partie divine qui est en lui, surchargée de la matière terrestre et ténébreuse, ne soit plongée dans le bourbier, ou n'éprouve des obstacles à son retour vers la Divinité. Car tel étoit le grand but de l'initiation. C'étoient là les magnifiques promesses que l'on faisoit aux initiés. Pour bien entendre toute cette théorie, il faut savoir d'abord ce que ces anciens Philosophes entendoient par l'*ame de l'homme*. Ce n'étoit point, comme chez nous, un être abstrait, qui est plutôt une conception de l'ame, que l'ame elle-même; mais un être très-réel et matériel, qui renfermoit en lui la vie et la pensée, ou plutôt de l'essence du-

(1) Aristid. in Panathen. Virg. AEneid. 6. Arrian. in Epict. l. 3, c. 21.

quel il étoit de vivre et de penser. Ils admettoient deux matières, de nature absolument différente, et dont les qualités n'étoient pas à beaucoup près les mêmes; mais qui s'unissoient ensemble souvent pour organiser des corps. De ces deux matières, l'une, la matière de la terre et des élémens, étoit brute, inerte, sans activité, ni vie, ni mouvement; sans forme, sans lumière; mais disposée à recevoir tout cela, par son union à l'autre, qui l'éclairoit, la configuroit, la mouvoit, la vivifioit, l'animoit, et l'entraînoit dans son courant; qui en lioit toutes les parties, la traversoit en tous sens, et formoit l'organisation des corps particuliers et de la nature en général; c'étoit le feu artiste des Stoïciens. Cette matière active, raisonnable et pensante, n'étoit point ici à sa place, lorsque dans son courant elle se trouvoit forcée d'y séjourner, par l'attraction forte de la matière ténébreuse sur elle. Sa place naturelle étoit dans la région la plus élevée du monde. C'est de-là qu'elle étoit descendue; c'est vers ce lieu qu'elle tendoit sans cesse à remonter, et où elle alloit se rendre, lorsqu'elle avoit pu se débarrasser de la matière étrangère, qui s'étoit accrochée à elle, et qui tourmentoit sa nature. C'est de cette substance divine, infiniment ténue, infiniment active, lumineuse par essence, qu'étoit

qu'étoit formée l'ame des hommes, et de tous les animaux en général, qui la recevoient en naissant, et la rendoient en mourant; ou plutôt qui ne vivoient, que lorsqu'elle s'unissoit à la matière de leur corps et qu'elle l'organisoit; et qui mouroient, lorsqu'elle l'abandonnoit, et lorsque sa circulation dans le corps organisé interrompue entraînoit la dissolution et la décomposition du corps, qu'elle avoit formé et nourri, tant qu'elle avoit pu y circuler librement, comme elle le faisoit dans l'immense corps du monde. Voilà l'ame des anciens Philosophes; voilà celle qu'il falloit purifier, et à qui l'initiation devoit rendre sa simplicité, sa légéreté, et sa splendeur primitive.

Cette Théologie est consignée dans les beaux vers de Virgile, que nous avons rapportés dans notre chapitre sur l'ame universelle, et que nous rappelerons ici. Elle contient la doctrine de Pythagore (*a*), des Stoïciens, et en général de presque tous les Philosophes, principalement de ceux qui ont établi les mystères et les opérations Théurgiques pour épurer l'ame. « Sachez d'abord, ô mon fils (1), dit Anchise à » Enée, à qui il révèle les grands se» crets de la nature sur le destin des

(1) Æneid. l. 6, v. 724.

» ames ; sachez que le ciel, la terre,
» la mer, le globe brillant de la Lune,
» et tous les Astres sont mus et vivifiés
» par un souffle de vie et par une *ame*
» *intelligente*, qui, répandue dans
» toutes les parties de ce vaste corps, se
» mêle à sa substance. C'est de cette
» vie et de cette ame universelle, qu'é-
» mane la vie des différentes espèces
» d'animaux, des hommes, des qua-
» drupèdes, des oiseaux et des mons-
» tres marins. Le feu céleste, principe
» de la vie qui les anime, développe en
» eux toute l'énergie que lui laisse la
» matière grossière, dont les corps sont
» formés, ainsi que ces membres de
» mort qui, contraires à sa substance,
» émoussent la vivacité de ce feu,
» et enchaînent son activité. C'est cette
» union à la matière terrestre, qui est le
» principe des passions qui agitent l'ame,
» de nos joies, de nos douleurs, de nos
» désirs, et de nos craintes. Enfermée
» dans cette prison sombre et téné-
» breuse, l'ame ne peut plus tourner
» ses regards vers la véritable lumière.
» Mais à la mort, dit Virgile (1) en
» un autre endroit, l'ame va se réunir
» à son principe, ou plutôt la mort n'a
» point lieu pour elle ; mais pleine de
» vie elle va mêler sa substance au feu

(1) Georgic. 4, v. 225.

» sacré des Astres ; elle brille avec eux, » et prend sa place dans les régions les » plus élevées du ciel. »

Néanmoins cette réunion ne s'opère pas tout de suite ; elle est plus ou moins lente, suivant que les ames conservent plus ou moins de la matière ténébreuse, qui formoit l'enveloppe de sa substance pure et lumineuse, qui ne s'en dégage que lentement, à proportion que l'homme a tenu plus ou moins aux affections terrestres. C'est là sur-tout l'objet des expiations, et des lustrations imaginées dans les mystères, et la cause des obstacles que l'ame, après la mort, éprouve dans son retour vers son principe.

« La mort, dit Virgile (1), n'est pas » toujours pour l'ame le terme de ses » maux. Toutes les souillures, qu'elle a » contractées par son union au corps, » ne sont point entièrement effacées ; » et les parties de la substance étrangère, » à laquelle elle fut unie par un long » commerce, imprégnées profondément, y tiennent encore d'une forte » manière. Elles sont donc condamnées à subir des épurations pénibles, » qui sont l'expiation douloureuse de » leurs anciens vices. Les unes, livrées » au vague de l'air, sont agitées par les » vents ; d'autres, plongées dans des

(1) AEneid. l. 6, v. 735.

» abîmes profonds, lavent dans l'eau » les taches de leurs crimes ; d'autres » s'épurent dans le feu, qui consume » toutes leurs souillures. Chacune souf- » fre dans ses manes, jusqu'à ce qu'en- » fin elles soient en état d'entrer dans les » vastes champs de l'Elysée, où règne » la félicité, mais où un petit nombre est » admis. C'est ce qui arrive, lorsqu'après » une longue suite d'années révolues, » l'ame ne conserve plus aucune des » souillures, qui s'étoient attachées à elle, » et que le feu principe, qui forme sa » substance, a recouvré sa simplicité » primitive. Enfin, au bout de mille ans » révolus, un Dieu les rassemble toutes » sur les bords du Léthé, afin qu'y pui- » sant l'oubli du passé elles puissent » encore animer de nouveaux corps. »

Virgile, en cet endroit, a développé les grands principes que Pythagore, les Stoïciens et Platon avoient consacrés dans leurs ouvrages, et que les uns et les autres avoient empruntés de la philosophie orientale, et de la doctrine des mystères. On remarque sur-tout la période de mille ans, après laquelle les ames sont conduites au bord du Léthé, et viennent ensuite animer de nouveaux corps. C'est la doctrine de Platon dans son 10e livre de la République (1), dont

(1) Plat. de Rep. l. 10, p. 621.

nous avons parlé plus haut. Ce Philosophe fait arriver les ames, qui doivent être rendues à la vie, dans les plaines du Léthé, qu'arrose le fleuve d'Insouciance, ou *Amélétès*, dont elles sont obligées de boire une certaine mesure; lorsqu'elles en boivent davantage, toutes leurs anciennes idées s'effacent, et elles renaissent, ayant tout oublié : *Scilicet immemores supera ut convexa revisant*, comme dit Virgile.

On trouve dans ce passage la base du dogme de l'immortalité de l'ame, sur lequel s'appuyoit toute la théorie des mystères, des récompenses et des peines de la vie future, et sans lequel tout le grand édifice de la législation s'écrouloit (*b*). La croyance de l'immortalité de l'ame humaine étoit indispensable, pour remplir le but de la Mystagogie. La Physique venoit au secours des Législateurs et des Prêtres, et donnoit tous les caractères de la vraisemblance à une fiction liée au besoin de la législation. La matière étoit supposée éternelle par tous les anciens Philosophes. L'ame étant une portion de cette matière, et comme la fleur de la matière la plus subtile, jouissoit de cette immortalité; et malgré les différentes modifications, qu'elle éprouvoit par son union avec différentes autres parties de matière plus grossière, elle n'en étoit

pas moins indestructible. Elle pouvoit être déplacée, tirée comme par force du lieu que sa légéreté spécifique lui assignoit; mais elle remontoit, aussitôt que les obstacles étoient détruits, et elle reprenoit son premier état de simplicité, dont l'organisation l'avoit dépouillée quelques instans. On avoit absolument besoin de prouver, que l'ame survivoit au corps, pour établir le dogme des récompenses et des peines, grand but politique de l'initiation. On employa donc tous les efforts de l'esprit philosophique, pour établir cette immortalité; et la définition même, que l'on donnoit de l'ame et de sa nature, en fournissoit la preuve. Il falloit démontrer, que la mort ou la dissolution de la matière du corps n'anéantissoit pas tout l'homme; car il avoit besoin de consolation, au moment où il voyoit son corps tomber en ruines. On croyoit qu'il lui étoit difficile d'être vertueux gratuitement, et par le seul amour de son devoir. On lui persuada donc, que la mort ne faisoit que séparer de la matière terrestre et grossière la partie de matière subtile, qui le constituoit animal intelligent et raisonnable, c'est-à-dire véritablement homme. En effet, si tout eût fini avec le corps, que devenoit la belle théorie de l'Elysée et du Tartare, sur laquelle s'appuyoit tout le système de la législation? A

quoi bon imaginer le dogme de la providence des Dieux, si ses effets se bornoient à la courte durée de cette vie où le malheur des hommes vertueux, et la prospérité des hommes injustes accusent souvent les Dieux, et déposent contre leur justice et leur surveillance? Il falloit nécessairement supposer, que ce qui est dans l'homme capable de douleur et de plaisir, de chagrin et de joie, survivoit à notre corps, et échappoit à sa ruine, pour passer dans un monde invisible, et y subir les peines, ou éprouver les plaisirs, dont le corps n'étoit plus susceptible. Cette supposition n'étoit plus gratuite, dans le système de l'éternité de la matière et de la matérialité de l'ame, tel que nous venons de l'exposer. C'étoit une conséquence nécessaire. L'ame dépouillée de cet habit mortel, ou du corps qui la revêt, fut donc déclarée immortelle par arrêt des prêtres et des législateurs, qui appuyèrent ce dogme de toute la force des argumens philosophiques sur la substance intelligente, qu'on appeloit l'ame, et dont la matière étoit censée fort différente de celle, qui composoit son vêtement obscur et ténébreux. Ainsi on prolongea l'existence des hommes, afin de prolonger le terme de leurs espérances et de leurs craintes au-delà du tombeau, dans lequel on les auroit cru ensevelies avec eux. Ce n'est

donc point sans raison que Virgile, à la suite de cette description du Tartare et de l'Elysée, traite de la nature de l'ame et de son immortalité; ces deux fictions étoient essentiellement liées entre elles, et naissoient du même besoin, de celui de conduire l'homme par la religion. L'imposture a pu donner encore d'autres preuves de l'immortalité de l'ame; mais celle qui se tire de sa matérialité, et de la simplicité du feu principe, qui en constitue l'essence, est la plus ancienne, et d'une conséquence nécessaire, dans l'hypothèse de l'éternité de la matière, opinion qui a été celle de toute l'antiquité. Cicéron (1), dans ses Tusculanes, prouve encore l'immortalité de l'ame par des argumens tirés du droit des Pontifes, des cérémonies funèbres, et sur-tout de ce qui s'enseignoit dans les mystères, où l'on donnoit à entendre, que les Dieux n'étoient que des hommes mortels, qui par leur grande vertu et par des services signalés avoient mérité, que leurs ames après la mort fussent élevées à ce haut rang; idée qui répond à celle que nous avons de nos saints (*c*).

On trouve encore dans cette opinion sur le feu Ether, principe de nos ames, et de celles des autres animaux, dont les organisations différentes le modi-

(1) Tuscul. l. 1, c. 12.

fient différemment, l'origine du fameux dogme de la Métempsycose répandu dans tout l'Orient. En effet, ce feu immortel en se mêlant à la matière terrestre et devenant, comme le dit Virgile (1), l'ame de l'homme, des quadrupèdes, des oiseaux et des poissons, suivant les différentes formes de matière organisée, à laquelle il s'unit successivement, dans une circulation de plusieurs siècles, il s'ensuit que la même ame, ou la même particule de feu Ether peut animer successivement différens corps organisés, en descendant plusieurs fois dans la Sphère des générations sublunaires, vers laquelle elle est souvent repoussée, quand elle n'a pas acquis assez de légéreté pour arriver à la Sphère lumineuse, ou qu'après y avoir été rendue, la Parque la conduit encore sur les bords du Léthé, pour recommencer une nouvelle vie (2). C'est bien là ce que les anciens entendoient par Métempsycose et par Palingénésie. Cette idée, au reste, est plutôt encore l'ouvrage de la Mystagogie, que celui de la Philosophie; et on apperçoit qu'elle est née du même besoin, que celui qui a fait enseigner l'immortalité de l'ame, et la doctrine de la récompense et des peines. En effet cette Métemp-

(1) Georg. l. 4, v. 223. AEneid. l. 6, v. 728, etc.
(2) Plat. de Republ. l. 10, p. 621.

sycose n'étoit pas seulement regardée comme une suite nécessaire de la nature de l'ame, et de la circulation du feu Ether dans toutes les parties de la matière ; elle étoit plutôt encore considérée comme une punition des Dieux, et comme une peine infligée à l'ame coupable ; ce qui décèle évidemment son but Mystagogique. Timée de Locres, dans le passage que nous avons cité plus haut, veut que pour intimider le vice, on fasse usage, non-seulement des fictions Théologiques sur le Tartare et l'Elysée, mais encore de ces dogmes étrangers, qui font passer les ames des morts dans des corps d'animaux, avec lesquels leurs vices leur ont donné plus d'affinité, suivant les lois qu'a établies la juste Nemésis, de concert avec les Dieux terrestres, vengeurs des crimes, dont ils ont été les témoins. Quelques Auteurs ont cru voir, dans la fable des Metamorphoses des compagnons d'Ulysse par Circé, une image de ces Métamorphoses, qui s'opèrent durant le cercle de plusieurs générations successives, et une allusion à cette Palingénésie, dont les formes variées sont analogues à la nature des passions de l'ame, qui s'est trop attachée à la matière, et qui s'est laissée prendre à ses appas trompeurs.

Ils ont vu au contraire, dans Ulysse, le sage, qui sait se défendre des amorces

du plaisir, prémunir tous ses sens contre leur force enchanteresse, et mériter un prompt retour vers sa véritable patrie, le ciel, dont Ithaque n'étoit que la figure dans cette fiction Mystagogique, comme Jerusalem l'est dans les fictions Juives. Il est certain qu'Homère (*d*), écrivant dans l'Asie mineure, où ces allégories étoient fréquentes, comme nous le faisons voir dans l'Apocalypse, a pu faire cette allusion; comme Porphyre prétend, qu'il a eu en vue la descente des ames dans la matière, dans son Antre des Nymphes (1). Cela est possible: mais il est aussi possible qu'il n'y ait pas pensé, et que les Eclectiques, qui sont venus après, y aient cherché des allusions à leur théologie, qu'Homère n'avoit point en vue. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette opinion, sur les métamorphoses de l'homme par la Métempsycose, en punition de ses fautes, fut fort accréditée dans l'Orient, et qu'on en retrouve par-tout des vestiges. C'est de l'Orient que Pythagore (2) apporta cette doctrine en Grèce et en Italie (*e*). Les Mystagogues se l'approprièrent et la rappelèrent à un but moral, celui d'effrayer l'homme par la crainte de ces transmigrations pénibles et humiliantes pour

(1) Porphyr. de Ant. Nymph.
(2) Porphyr. de vit. Pythag. p. 12.

sa nature, et de l'engager à s'y soustraire par la vertu, qui le rendoit aussitôt à sa véritable origine, et l'affranchissoit du cercle de ces générations successives. Aussi les Initiés ne demandoient rien si ardemment aux Dieux, que d'être affranchis du cercle des générations, restitués à leur veritable vie; d'être délivrés de l'empire du mal, et rendus enfin au lieu de leur repos. C'est notre *libera nos à malo. Amen.* C'est là le grand vœu, dit Proclus, que forment les initiés aux mystères de Bacchus et de Proserpine. Ils prient les Dieux de faire finir pour eux le cercle des générations (*f*), durant lequel leurs ames sont errantes, et de faire en sorte, qu'ils puissent respirer enfin, affranchis des atteintes du mal (1): c'est à cette vie heureuse, que désirent d'être ramenées toutes les ames. Ainsi s'explique Proclus, à la suite d'une dissertation intéressante sur un passage de Platon, où ce philosophe dit, que les ames qui ont bien vécu remontent dans un astre, d'une nature analogue à la leur, *syderis in numerum*, comme dit Virgile, et y vivent heureuses. Il y est aussi question des périodes de 1000 ans, et de 3000 ans, et du retour des ames au monde intellectuel.

On pourroit même croire, que les figures d'animaux, de chiens, de monstres

(1) Proclus in Tim. l. 5, p. 330.

affreux d'espèces différentes, que l'on faisoit paroître aux yeux de l'initié, avant de lui montrer la lumière sacrée, après laquelle il soupiroit (1), pouvoient avoir trait à cette doctrine des métamorphoses, que l'ame subissoit, lorsqu'elle n'étoit pas encore assez pure, pour être admise à la possession des champs de la lumière Éthérée. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que le Dogme de la Palingénésie, qui ramène l'homme à de nouvelles organisations, et qui le fait errer dans le cercle des générations, dont l'initié demandoit à être délivré, ne fît partie des dogmes enseignés dans les Mystères, comme il paroît par le passage de Proclus, que nous venons de citer, et par celui de Virgile sur le retour des ames à la vie. On a vu pareillement, que ce dogme, ainsi que celui de l'immortalité de l'ame, tiroit sa démonstration de la nature même de l'ame, et son origine du besoin d'intimider les hommes, par la crainte de la justice des Dieux.

On peut regarder ces métamorphoses comme des supplices momentanés pour l'ame, et comme une espèce de Purgatoire, dont les peines, en expiant ses anciennes fautes, pouvoient la rendre enfin digne de retourner au séjour de la félicité éternelle.

(1) Plethon. Scholiis ad Orac. Magic. Zoroast.

La nécessité de la purification des ames, avant que d'être admises dans le Ciel, dit le savant auteur de l'histoire du Manichéisme (1), est un sentiment qui ne fait point de déshonneur à la raison; il a été embrassé par plusieurs Pères, et il a fourni à la superstition le prétexte d'inventer son purgatoire. Platon est formel sur cet article. « Les » ames, disoit ce philosophe, ne ver- » ront point la fin de leurs maux, que » les révolutions du monde ne les aient » ramenées à leur état primitif, et ne les » aient purifiées des taches, qu'elles ont » contractées par la contagion du feu, » de la terre et de l'air ». Enfin les philosophes jugeant, continue Beausobre, que la justice et l'équité de Dieu ne lui permettent pas de livrer aux démons les ames vicieuses, à la fin d'une seule vie, et d'une seule épreuve, crurent que la providence les renvoyoit après la mort en d'autres corps, comme dans de nouvelles écoles, pour y être châtiées, selon leurs mérites, et purifiées par le châtiment. Les Juifs (2) bornoient ces transmigrations à trois, opinion qu'ils semblent avoir prise de Platon, qui ne permettoit l'entrée du ciel, qu'aux ames qui s'étoient signalées dans

(1) Beaus. t. 2, l. 7, c. 5. §. 6, n. 3, p. 494.
(2) Beausobre, ibid. p. 495.

la pratique de la vertu, pendant trois incorporations. Les Manichéens plus indulgens en accordoient cinq. Pindare, plus de cent vingt ans avant Platon (1), enseignoit la même doctrine sur les trois incorporations nécessaires aux ames vertueuses, pour entrer dans le séjour de la félicité, ou dans l'Ile des Bienheureux; ce qui étoit la grande promesse de l'initiation. C'est ce qu'on lit dans cette belle Ode, où il nous peint la félicité des justes, à laquelle l'initié seul pouvoit prétendre. Ces deux dogmes, savoir celui de la Métempsycose, et celui de l'Elysée, entroient donc dans la doctrine des Mystères, puisque l'on enseignoit que l'initié seul pouvoit être admis à l'Elysée, et que ce bonheur n'étoit accordé qu'à celui qui avoit persévéré dans la justice, au moins durant trois incorporations. Voilà donc encore une preuve de la liaison, qu'il y avoit entre le dogme de la Palingénésie, et les autres dogmes enseignés dans les Mystères. Nous avons de plus un passage de Cicéron, conservé par Saint Augustin (2), qui nous conduit au même résultat, et qui suppose, que dans les Mystères on enseignoit, que l'homme avoit eu déjà

(1) Piad. Olympic. 2, v. 122, etc.
(2) August. l. 4, Contr. Pelag. et Frag. Cicer. in Oper. Ed. Oliv. t. 3, p. 577.

plusieurs vies. Les anciens prophètes, disoit l'orateur philosophe, et les interprètes sacrés de la volonté des Dieux, dans leurs cérémonies religieuses, et dans leurs initiations, enseignoient que nous expions ici bas des crimes commis dans une vie précédente, et que c'est pour cela que nous naissons. On enseignoit, dans ces Mystères, que l'ame passoit par plusieurs états, et que les peines de cette vie étoient une expiation de fautes antérieures. Cette opinion tient au dogme de la Métempsycose et de la Palingénésie, et comme Cicéron prétend qu'elle étoit consacrée dans les initiations, il s'ensuit, que ce fameux dogme y fut aussi expliqué et en fit souvent partie; ce que nous nous sommes proposés ici d'établir. Enfin, nous verrons bientôt l'antre Mithriaque et les sept portes Planétaires, par lesquelles passoient les ames pour venir animer des corps, et pour retourner ensuite à leur principe et au lieu de leur origine. Non seulement on s'y proposoit de tracer la route de ces ames à travers les sept Sphères, soit en descendant du ciel, soit en y remontant, mais encore on voulut y représenter d'une manière enigmatique, dit Porphyre (1), les révolutions successives des ames humaines

(1) Porphyr. l. 4. §. 16, p. 351.

dans

dans les différens corps ; c'est-à-dire y mettre en spectacle la Métempsycose. Porphyre s'appuie de l'autorité de Pallas, qui avoit composé un ouvrage particulier sur tous les emblêmes mystérieux du culte Mithriaque, et dont il nous a conservé un fragment. Il est certain, que la Métempsycose faisoit partie des dogmes Théologiques des Perses et des Mages, comme l'observe le même Porphyre (1). Aussi Manès, qui emprunta plusieurs dogmes de leur théologie, croyoit-il à la transmigration des ames (2). Tyrbon le dit dans sa relation à Archelaüs, et Socrate le confirme. Jamais doctrine ne fut plus universellement répandue que celle-ci, et n'eut une source aussi ancienne. Elle régna dans l'Orient et dans l'Occident, chez les nations polies, et chez les nations barbares, et elle remonte à une si haute antiquité, que Burnet dit ingénieusement, qu'on croiroit qu'elle est descendue du ciel, tant elle paroît sans père, sans mère et sans généalogie. Hérodote la trouva établie chez les Egyptiens, de qui les Grecs ont emprunté leurs idées religieuses, leurs cérémonies et leurs mystères. Les Egyptiens sont les premiers, dit Hérodote (3), qui aient avancé que l'ame est

(1) Ibid. l. 4.
(2) Beausobr. t. 2, l. 7, c. 5, §. 4, p. 491.
(3) Herod. Euterp. c. 123.

immortelle, et qu'elle éprouve différentes métamorphoses, en passant dans le corps de différens animaux, soit terrestres, soit marins, soit volatiles; et qu'ensuite elle rentre de nouveau dans un corps humain. Ils fixent à 3000 ans la durée de ce cercle, qui ramène l'homme, après plusieurs métamorphoses, à son organisation primitive. Voilà le cercle de Pythagore, et de Proclus, dont l'initié demandoit la fin, pour arriver au terme désiré du repos, dont jouissoient enfin les ames vertueuses. Les Juifs admirent aussi cette doctrine (1). Chez les Grecs, outre Pythagore, Empedocle l'avoit aussi enseignée. Ce philosophe l'avoit portée jusqu'à la métamorphose en plante; c'étoit là comme le dernier terme de la dégradation de l'ame (2). Le laurier étoit la plus excellente métamorphose de l'ame en plante; et le Lion la plus noble en animal quadrupède. C'est Elien qui nous l'apprend (3). On en devinera aisément la raison. Le laurier étoit la plante et le Lion l'animal, que les anciens avoient consacrés au soleil, dans lequel les ames les plus vertueuses devoient passer, suivant le système oriental, adopté par les Manichéens, etc.

(1) Marsham. Chron. Can. p. 287.
(2) Diog. Laer. vit. Emp. p. 616.
(3) AElian. de Anim. l. 12, c. 7.

Manès avoit aussi conservé l'opinion orientale, sur la cause de cette dégradation : elle étoit une suite des fautes commises dans une première vie, et une expiation de ces mêmes fautes ; c'est-à-dire, qu'il l'attribuoit à la même cause, que celle que donnoient, suivant Cicéron, les anciens Poètes Mystagogues, tels qu'Orphée, et les Chefs des initiations, savoir aux erreurs et aux crimes d'une vie antérieure. Manès, fidèle aux principes de cette Théologie, que Timée appelle *barbare*, ou dogmes étrangers (1), ne se contentoit pas d'établir sa transmigration des ames d'un corps humain dans un autre. Il prétendit (2), que celles des grands pécheurs étoient envoyées dans des corps d'animaux plus ou moins vils, plus ou moins misérables, à proportion de leurs vices ou de leurs vertus. Je ne doute point, que ce Sectaire n'eût fait passer nos Moines et nos Abbés commendataires, ainsi que nos Chanoines, dans des corps de pourceaux, comme les compagnons d'Ulysse, et qu'il n'eût regardé notre Eglise comme une véritable Circé. Manès avoit trouvé cette doctrine établie chez toutes les Nations de l'Orient, chez tous les Peuples, que les Grecs appeloient Barbares. Aussi

(1) Tim. de Anim. mundi.
(2) Beausobr. t. 2, p. 496.

Archélaüs traite-t-il Manès de Barbare Persan (1).

Les Curdes, dit Hyde, les Indiens, les Chinois, envoient les ames dans des corps de bêtes, croyant qu'elles subissent diverses transmigrations, et divers degrés de peines ordonnées pour leur purification, et qu'enfin elles parviennent au Ciel. Il y a beaucoup de vraisemblance, que c'est de ces Philosophes orientaux, que Pythagore et ensuite Platon prirent leurs dogmes sur la Métempsycose. Car enfin laissant des allégories au moins très-incertaines, Platon a enseigné, que les ames des méchans passent après la mort dans les corps de certains animaux, dont ils ont eu les vices pendant la vie. Les ames voluptueuses ou gourmandes sont exilées dans des corps d'anes ou d'autres animaux lascifs; celles des tyrans en des corps de Loups ou de Vautours. On attribue le même sentiment aux Cabalistes; tout cela étoit pris dans la Philosophie orientale (2). Il est certain, que les Cabalistes gardent encore cette ancienne opinion. Le Rabbin Elie témoigne, que la Métempsycose est un sentiment reçu et approuvé par les Maîtres; ils ne

(1) Act. Disp. Archel. apud Zacegani Monum. Eccles. Græc. et Latinæ, p. 62, 63.

(2) Beausobr. t. 2, p. 491.

doutent point, que les ames humaines ne passent d'un corps dans un autre, au moins trois fois. Ils assurent, que l'ame d'Adam passa dans David, et qu'elle doit un jour animer le corps du Messie. Ils ajoutent, que l'ame d'un adultère est envoyée dans le corps d'un chameau; que celle de David auroit subi cette peine, s'il n'eût obtenu sa grace par la pénitence. Le Rabbin Menassch-ben-Israël dit, que Dieu ne perd pas entièrement les ames (1), et ne les anéantit jamais; qu'il n'a point résolu de les bannir absolument et pour toujours de sa présence; mais seulement pour un temps, jusqu'à ce qu'elles soient purifiées de leurs péchés; après quoi, il les renvoie dans le monde, au moyen de la Métempsycose.

Non seulement les docteurs Juifs (2), mais des docteurs Chrétiens, vénérables par leur vertu et leur savoir, ont été dans la même opinion. Origène a cru, que les ames animent divers corps successivement, et que ces transmigrations sont réglées, à proportion de leurs mérites ou de leurs démérites. Saint Jérôme lui reproche d'avoir cru, que les ames raisonnables pussent être avilies jusqu'au point de passer dans les corps des

(1) Beausob. ibid. t. 2, p. 499.
(2) Ibid. p. 592—493.

bêtes. On trouve dans Synésius la même doctrine sur la Métempsycose, et sur le retour des ames dans la matière terrestre, pour y subir une nouvelle organisation, lorsqu'elles n'avoient point été suffisamment purifiées, et Synésius avoit été initié. Voici ce qu'il dit dans la prière qu'il adresse à Dieu (1). « O père ! accordez-moi que mon ame, réunie à la » lumière, ne soit plus replongée dans » les ordures de la terre ». Cette prière ressemble fort à celle des initiés, qui demandent à être affranchis du cercle des générations, et à arriver au séjour lumineux, où ils respireront de leurs maux. Joignons à Synésius un autre philosophe chrétien, mais plus ancien que lui, et qui se déclare hautement pour la même opinion (2). « Les ames, suivant lui, qui ont » négligé de s'attacher à Dieu, sont obli» gées par la loi du Destin de commencer » un nouveau genre de vie, tout con» traire au précédent, jusqu'à ce qu'elles » se repentent de leurs péchés ». Voilà bien une Palingénésie formellement prononcée. Les Simoniens, les Basilidiens, les Valentiniens, les Marcionites, en général tous les Gnostiques (3), professèrent la même opinion sur la

(1) Nicephor. Greg. p. 381 et p. 140 et 141, et p. 386. Synesius Frag. 3, v. 725.

(2) Chalcidius in Tim. §. 187.

(3) Beausobr. t. 2, p. 491.

Métempsycose. On apperçoit quelques traces de cette croyance, jusques dans les disciples de Christ, et dans l'Evangile même. En effet, il paroît que les prétendus disciples de Christ, ou l'auteur qui les fait parler dans la légende Evangélique, croyoient à la préexistence des ames, et vraisemblablement à leurs transmigrations en plusieurs corps, puisqu'ils sont supposés demander à Christ (1), si un homme, qui étoit venu au monde aveugle, ne s'étoit pas attiré cette punition par quelque péché, qu'il eût commis avant que de naître. Ce qui confirme cette pensée, c'est qu'on attribue la même opinion aux Pharisiens (2).

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen de l'étendue de cette doctrine, que l'on peut regarder comme une des plus anciennes et des plus répandues, qui ait été enseignée aux hommes. Nous reviendrons aux principes, sur lesquels elle fut établie, et au but qu'on se proposa en l'enseignant. La préexistence des ames, prouvée si au long par Platon dans le dixième livre des lois, étoit le premier fondement de la Métempsycose (3), comme Huet l'a fort

(1) Jean. c 9, v. 2.
(2) Basn. Hist. Jud. t. 2, part. 2, p. 19.
(3) Beausobr. t. 2, p. 494.

bien démontré dans ses *Origeniana*. Cette opinion, sur la préexistence de l'ame, étoit l'opinion générale de tous les philosophes anciens, et fut très-commune parmi les Pères Grecs. Elle leur parut même nécessaire, pour maintenir l'immortalité de l'ame, base essentielle de l'opinion sur les récompenses et les peines, sans laquelle la morale chrétienne ne pouvoit se soutenir. Nous avons vu, que cette préexistence étoit une suite des principes de Pythagore et des autres philosophes sur la nature de l'ame, qu'ils regardoient comme une portioncule du feu Ether immortel, qui possédoit éminemment l'éternité de la matière, dont il étoit la partie la plus pure et la plus active. L'immortalité de l'ame, ou la faculté de survivre au corps organisé, après la destruction de celui-ci, dérivoit des mêmes sources, que sa préexistence. Elle fut donc le second fondement de la Métempsycose. La nécessité de la purification des ames, après être dégagées du corps, pour pouvoir être admises dans le ciel, d'où elles étoient descendues, fut un troisième fondement de la Métempsycose; et la veritable raison qui la fit imaginer (*g*), fut l'idée d'un certain ordre dans la justice divine, tempérée par la miséricorde, en vertu duquel Dieu ne livre les ames aux Démons, qu'après plusieurs répits, pour ainsi

dire, et plusieurs châtimens. Tels étoient les fondemens de la Métempsycose, de cette opinion religieuse, qui s'est répandue de l'Egypte dans la Grèce, et sur-tout dans l'Orient, où on la retrouve encore. C'étoit un Purgatoire, que les Sages de l'antiquité avoient cru devoir imaginer. Virgile, dans ce sublime morceau de Théologie rapporté ci-dessus, qu'il met dans la bouche d'Anchise (1), et que Varburton croit, avec raison, renfermer les principaux dogmes enseignés dans les mystères, a posé ces trois grands fondemens. On y voit la préexistence des ames, dans le feu éternel dont elles émanent, feu qui anime les Astres, et qui circule dans toutes les parties de la Nature. On y voit aussi les ames survivre au corps, pour être rendues à la région sublime, d'où elles sont descendues, lorsqu'elles auront recouvré leur pureté originelle. Enfin on y voit un intervalle de temps, pendant lequel les ames, soumises à des épreuves très-douloureuses, s'épurent assez pour être admises dans la région lumineuse de l'Ether. Ce Purgatoire de Virgile paroît d'abord un peu différent de la Métempsycose; cependant, il ne l'exclut pas; car Virgile convient, que peu d'ames sont admises à ce séjour heureux; ce

(1) Æneid. l. 6, v. 724.

qui donne à croire que d'autres sont repoussées vers le monde des générations, pour y expier leurs fautes, dans l'eau, c'est-à-dire, sous la forme de poissons, dans l'air, sous celle des oiseaux, et effacer leurs anciennes souillures. Au reste, Virgile admet aussi la Palingénésie au nombre de ses dogmes, quand il nous peint les ames (1), qui desirent de nouveau animer des corps. Servius, le plus savant des commentateurs de Virgile (2), explique, comme nous, par la Métempsycose les purifications par l'eau et l'air, dont parle Virgile; et il prétend, que ces trois sortes de purifications étoient employées dans les mystères de Bacchus : ce qui confirme les rapports, que nous avons cru pouvoir établir, entre ce morceau de Virgile, entre le dogme de la Métempsycose, et la doctrine et les pratiques des mystères. Après avoir examiné quels étoient les fondemens de cette doctrine, il nous reste à en deviner le but. C'étoit d'accoutumer l'homme à se détacher ici bas de la matière, afin d'amortir l'action des sens sur son ame, afin de n'être pas exposé après sa mort à des métamorphoses humiliantes, et à des épreuves douloureuses, et de se ménager

(1) Ibid. v. 751.
(2) Servius Comm. ad AEneid. l. 6, v. 740.

un retour facile vers le séjour de la félicité éternelle. C'est pour cela qu'on enseignoit, que les ames des méchans passoient dans des corps vils, ou misérables, qu'elles étoient attaquées de maladies rigoureuses, afin de les châtier et de les corriger; que celles qui ne se convertissoient pas, après un certain nombre de révolutions, étoient livrées aux furies et aux mauvais Génies, pour être tourmentées: après quoi, elles étoient renvoyées dans ce monde, comme dans une nouvelle école, et obligées de fournir une nouvelle carrière. Les Manichéens alloient plus loin (1). Ils avoient des métamorphoses en courges et en melons, dans lesquels passoient les simples auditeurs, qui cultivoient la terre, se marioient, négocioient etc. et qui du reste, vivant en gens de bien, n'étoient point néanmoins assez purs pour entrer dans le ciel, au sortir du corps. En conséquence, on supposa que leurs ames passoient dans des melons, etc. afin que ces fruits étant mangés par les élus, qui ne se marioient point, elles ne fussent plus liées avec le corps, et qu'elles achevassent leur purification dans les élus. C'est ainsi qu'une métaphysique subtile conduisit l'homme au délire.

Tout ceci étoit pour les hommes,

(1) Beausobr. t. 2, p. 499.

qui avoient eu des mœurs moyennes ; c'est pour eux que fut imaginé le Purgatoire, comme nous l'avons dit plus haut. Car le privilége des ames des élus étoit de retourner dans le ciel, dès qu'elles étoient séparées du corps, parce qu'elles étoient parvenues à la perfection requise pour cela. Agapius Manichéen (1) disoit que les ames, qui sont parvenues à la perfection de la vertu, retournent vers Dieu ; que celles qui ont porté la méchanceté jusqu'au comble sont livrées au feu et aux ténèbres ; mais que celles qui ont eu des mœurs moyennes, entre ces deux extrémités, passent en d'autres corps, pour y achever leur purification. Nous avons fait voir plus haut, d'après Platon et Plutarque, que ces punitions momentanées, qu'on appela ensuite Purgatoire, furent imaginées pour les ames de mœurs communes ; et nous n'avons rapporté ici ce passage d'un Manichéen, que parce qu'il est en cela d'accord avec le sentiment de toute l'antiquité, et qu'il nous confirme les dogmes de la théologie orientale, dont Manès composa la sienne.

D'après tout ce que nous venons de dire sur l'ame, sur sa nature, sur sa préexistence, sur son immortalité, sur les épreuves par lesquelles elle passoit,

(1) Photius Cod. 179.

sur son origine, sur sa destination, sur le but qu'on se proposoit dans les mystères, savoir, de la perfectionner, il est aisé de conclure, que l'étude de l'ame, et de ses rapports avec le reste de la nature étoit le grand objet de la science des mystères. En un mot, l'homme et l'Univers; voilà le grand spectacle que l'on donna aux Initiés (*h*). Ce sont ces deux tableaux et leurs rapports, que nous allons envisager dans la suite de cet ouvrage. Ouvrons donc les sanctuaires et contemplons y l'homme mis en présence avec la nature entière. Le monde et l'enveloppe sphérique qui l'entoure y étoient représentés par un œuf mystérieux, placé à côté de l'image du Dieu soleil, dont on célébroit les mystères. La chaleur que l'astre du jour y répand, et dont l'activité imprime le mouvement, et la vie aux germes, qui y sont contenus, tenoit lieu de celle que l'incubation produit dans l'œuf, dont elle organise, vivifie et fait éclore le germe caché dans le fluide, qui doit le nourrir.

Tout le monde connoît le fameux œuf Orphique, que les Grecs (*i*) consacroient à Bacchus dans les Orgies ou dans les mystères de ce Dieu (1). Il étoit, dit Plutarque (2), une image de l'Univers qui en-

(1) Eschembach. in Epigon. Orphico.
(2) Symposiac. l. 2, c. 3, p. 636.

gendre tout et renferme tout dans son sein. Consultez, dit Macrobe (1), les Initiés aux mystères de Bacchus, lesquels honorent d'une vénération toute particulière *l'œuf sacré*. La forme arrondie et presque sphérique de son enveloppe, qui le ferme dans tous les sens, et qui y contient le principe de vie, est une image symbolique du monde. Or le monde, de l'aveu de tous, ajoute Macrobe, est le principe universel de toutes choses. Nous avons déjà parlé de cet œuf mystérieux, dans le second livre de notre ouvrage (2). Cet emblême du monde, exposé dans les mystères de Bacchus, chez les Grecs, avoit été emprunté des Egyptiens (3), qui avoient également *consacré l'œuf* à leur Dieu Osiris, qui fut le modèle du Bacchus Grec. Osiris, germe de lumière, étoit censé (4) né de cet œuf fameux, au rapport de Diodore. Les habitans de Thèbes, dans la haute Egypte, représentoient ce *Demiourgos*, vomissant de sa bouche le fameux œuf symbolique, image du monde, et faisoient éclore de cet œuf le premier principe de la chaleur et de la lumière, ou le Dieu du feu, Vulcain. Ils con-

(1) Macrob. Sat. l. 7, c. 16, p. 564.
(2) Ci-dess. t. 1, l. 2, c. 5, p. 235.
(3) Herod. l. 2, c. 42.
(4) Diod. l. 1, c. 29, p. 32.

sacroient à ce Dieu l'animal représentatif du premier des signes du Zodiaque, assigné au feu, par la distribution des élémens dans les douze signes, c'est-à-dire, *Aries*, le belier. Les Egyptiens, dit Eusèbe (1), peignoient le Dieu, qui organise l'Univers, sous une forme humaine, de couleur bleuâtre, tirant sur le noir, et tenant en sa main un sceptre. De la bouche du Dieu sortoit un œuf, duquel on voyoit éclore un autre Dieu, qu'ils appellent Phta, et les Grecs Vulcain. Ils consacrent la brebis à ce Dieu; et ils regardent l'œuf comme un emblême du monde. Nous avons retrouvé ce même œuf sacré, jusqu'au Japon, où on le voit placé entre les cornes du fameux Taureau Mithriaque, de qui Osiris, Apis, Bacchus etc. empruntèrent leurs attributs. Les Bonzes y voient aussi un emblême du monde, que le Taureau fait éclore. Ce symbole paroît antérieur à celui des Egyptiens de Thèbes, qui unissoient non pas le Taureau, mais *Aries* à l'œuf symbolique, et au Dieu *Demiourgos*. Or *Aries* ne vint qu'après le Taureau occuper la première place dans l'ordre du monde, ou se placer à la tête des signes célestes. Aussi trouvons-nous des traces de spiritualisme dans l'emblême des Thébains; ce qui dé-

(1) Præp. Evangel. l. 3, c. 11, p. 115.

note encore qu'il est postérieur aux emblêmes tirés du Taureau. Car il est certain que les idées métaphysiques, et les opinions des spiritualistes, doivent toujours être postérieures au Matérialisme. L'homme commence par la matière, et finit par la spiritualité.

Cet œuf porte le nom d'œuf Orphique, parce qu'Orphée, auteur des mystères des Grecs, et qui apporta d'Egypte en Grèce les cérémonies religieuses, et les initiations, avoit consacré ce symbole dans les mystères de Bacchus (1), et avoit posé sur cet emblême les bases de sa Cosmogonie. Il enseignoit, qu'il existoit de toute éternité une matière immense, incréée, d'où tout avoit été formé; et que cette matière, avant d'être organisée, s'appeloit Cahos. Qu'elle renfermoit en elle les principes de tous les êtres confondus entre eux, et formant une masse informe; que les ténèbres s'y trouvoient mêlées à la lumière, l'humide au sec, le chaud au froid; c'est-à-dire, qu'il y avoit une confusion absolue de toutes les parties élémentaires des corps, et de leurs qualités. Mais qu'après une longue suite de siècles, cette matière s'étoit arrondie, sous la

(1) Apud Auctor. Recognit. Clem. l. 10, c. 30. In patribus Apostol. Cotellerii, t. 1, p. 589.

forme

forme d'un œuf immense, d'où étoit sortie une substance Androgyne, composée du mélange des qualités contraires de la première substance ; et que ce fut là le principe de toutes choses, lequel résulta de la matière la plus pure. Ensuite se fit la séparation des autres parties en quatre élémens : avec les deux premiers se composa le ciel, et avec les deux autres, la terre, et de ces deux productions sorti ent toutes les autres, qui participèrent plus ou moins à la nature de l'un et de l'autre. C'est là cette grande idée cosmogonique, qu'Orphée enseigna aux Initiés à ses mystères, auxquels sans doute l'Hiérophante ne manquoit pas d'expliquer le sens mystérieux de l'œuf sacré, exposé à leurs regards dans les sanctuaires (*k*). Ainsi la nature entière, dans son organisation primitive, se présentoit à l'homme, que l'on vouloit instruire de ses secrets, et initier à ses mystères. C'est dans ce sens, qu'on peut dire avec Clément d'Alexandrie, que l'initiation étoit une véritable Physiologie (1).

Les nouveaux Orphiques firent naître aussi de l'œuf leur Phanès, ou Dieu lumière, qu'on assimiloit à Bacchus et à Osiris, principe lumineux de la na-

(1) Clem. Alex. Strom. l. 4, p. 475.

ture (1). Dès le commencement de l'Univers, le sceptre avoit été remis entre les mains de Phanès, dont ils célébroient les mystères. Ce Phanès, suivant Macrobe, est la lumière du soleil, et le premier rayon qui jaillit du cahos, pour l'environner de son éclat. C'est ce que tout l'univers adore sous différens noms, sous différentes formes, et dont on célèbre par tout les mystères, sous les noms de Bacchus, de Phanès, de Jupiter, de Pluton, ect. et ce que les anciens regardoient, comme l'intelligence du monde. Tels sont les traits, sous lesquels Macrobe peint Phanès (2), sorti du fameux œuf du cahos, qui devint ensuite emblême du monde, organisé sous une forme régulière. L'hymne attribué à Orphée (3) en fait le chef, le dispensateur de la lumière, le *Dieu né de l'œuf*, qui vole sur des aîles dorées. Elle place son séjour dans les régions lumineuses de l'Ether, et elle lui donne la double nature. Athénagore (4) représente aussi Phanès sortant de l'œuf, sous la forme mystérieuse du serpent Les Perses avoient le grand œuf d'Oromaze, dont nous parlerons ci-après.

(1) Procl. in Tim. l. 5, p. 291.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 18, p. 249, 250, etc.
(3) Poet. Grec, p. 503.
(4) Athen. Legat. p. 81.

Par tout on voit, que l'image du monde est retracée aux Initiés dans les mystères de la lumière, et que l'œuf a été choisi pour symbole de la matière qui, en s'organisant sous la forme régulière qu'a aujourd'hui le monde, s'est arrondie à-peu-près comme un œuf. C'est ce que nous a dit plus haut l'auteur des Clémentines, en exposant les principes de la théologie d'Orphée; c'est ce que nous retrouvons encore dans la théologie Phénicienne de Sanchoniaton (1), qui au moment, où le cahos se débrouille, et où la lumière va briller, nous dit que la matière prit la forme de l'œuf, et qu'aussitôt le soleil brilla, et avec lui la lune, les astres et les constellations. Par tout on a consacré la même idée cosmogonique; et ces dogmes s'enseignoient dans les mystères. Car à la suite de l'exposition de cette doctrine des Phéniciens, l'auteur ajoute : « ce sont là les leçons, » que le fils de Thabion, le premier Hiérophante des Phéniciens, tourna en » allégories, dans lesquelles la Physique et l'Astronomie se trouvent » mêlées, et qu'il enseignoit aux autres » Hiérophantes, chargés de présider aux » Orgies et aux initiations : ceux-ci, » cherchant à exciter l'étonnement et » l'admiration des mortels, transmirent

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 9.

» fidellement ces choses à leurs succes-
» seurs et aux Initiés ».

On voit donc, que les leçons sur la Cosmogonie faisoient partie de celles que l'on donnoit dans les mystères, et que l'allégorie y étoit toujours employée, comme un voile, qui cachoit cette science aux profanes, et qu'on soulevoit plus ou moins pour l'Initié, à proportion qu'il montroit plus ou moins de désir et d'intelligence. Le monde ou l'Univers étoit le premier tableau, qu'on offroit en masse à ses regards, et les explications de détail devoient suivre.

Non seulement l'Univers fut exposé en masse aux regards de l'Initié, sous l'emblême de l'œuf; mais on eut aussi des emblêmes particuliers, pour en retracer les différentes parties, suivant les rapports les plus importans, qu'elles avoient avec le jeu de la nature, et avec la circulation des ames dans l'Univers. C'est ici le lieu de se rappeler ce que nous avons dit ailleurs (1), sur les deux grandes causes, ou sur la division de la cause universelle, en cause active et en cause passive, ainsi que sur les emblêmes destinés à en retracer l'idée.

C'étoient là les deux grandes divinités, qu'on proposoit au culte des Initiés à

(1) T. 1, l. 2, c. 2, p. 124—127.

Samothrace, suivant Varron. « Dans les » principes de l'initiation aux mystères » de Samothrace, dit ce savant (1), le » ciel et la terre semblent deux premières » divinités; ce sont les Dieux puissans, que » l'on honore à Samothrace, et ceux dont » les noms sont consacrés dans les livres » de nos augures (*l*). L'une de ces divi- » nités est mâle, et l'autre femelle. C'est » dans les mêmes rapports, que l'ame » est avec le corps, l'humide avec le » froid ». Les Curètes en Crète avoient élevé un autel au ciel et à la terre (2), dont ils célebroient les mystères à Gnosse, dans un bois de cyprès. L'image symbolique de ces deux divinités, ou du principe actif et passif du monde, étoit le membre actif et passif des générations humaines, symbole expressif d'une grande idée cosmogonique; c'étoit le Phallus et le Cteis, ou l'organe générateur de l'homme et celui de la femme, que l'on exposoit aux hommages de l'Initié. Le Lingam chez les Indiens, comme nous l'avons déjà dit, exprime la même idée philosophique, sur l'union des deux grandes causes de la nature, qui concourent, l'une activement, l'autre passivement, à la génération de tous les êtres.

(1) Varro de Ling. Lat. l. 4, §. 10.
(2) Diod. l. 5.

C'est cette idée philosophique sur la grande division du monde, en ses deux grandes parties, qu'on voulut exprimer par l'union des organes sexuels de l'homme et de la femme. Le même génie allégorique, qui avoit fait consacrer l'œuf, pour représenter le monde, dont il a la forme, et qui, comme lui, contient les germes, que la chaleur fait éclore, en échauffant les fluides, où ils nagent, fit choisir les organes de la génération, comme symboles de la double force génératrice, que le monde renferme en lui : la faculté génératrice du grand monde fut exprimée par les organes générateurs du petit monde, ou de l'homme. Les Initiés à Eleusis commençoient, comme dit Proclus, par invoquer les deux grandes causes de la Nature, le ciel et la terre (1), sur lesquels ils fixoient successivement leurs regards, en dirigeant vers eux une prière. Et ils croyoient devoir leur rendre cet hommage, parce qu'ils voyoient en eux, ajoute Proclus, le père et la mère de toutes les générations. Le concours de ces deux agens de l'Univers s'appeloit, suivant le même auteur, mariage dans la langue Théologique. C'est ce mariage donc, qui fut représenté par l'union du Cteis et du

(1) Procl. in Tim. l. 5, p. 299.

Phallus, consacrés dans les mystères. On exposoit, dit Saint Augustin (1), le Phallus dans le temple de Liber, ou de Bacchus, et le *Cteis* dans le temple de *Libera*, ou de Proserpine.

Tertullien, dans son traité contre les Valentiniens(2), où il parle, comme dans tous ses autres ouvrages, en déclamateur plutôt qu'en philosophe, assure que les Valentiniens avoient conservé ce symbole dans leurs sanctuaires, et qu'ils avoient emprunté cet usage des mystères d'Eleusis. Quelle est, dit ce déclamateur, la Divinité qu'on va adorer dans ces sanctuaires; quel est le grand objet des désirs des Eptotes; quel est le prix du secret de ces mystères? La figure d'un membre viril, que l'on découvre aux yeux de l'Initié (*m*). Tertullien convient cependant, que les Initiés à ces mystères donnoient une explication de ce symbole, tirée de la nature, dont le nom respectable servoit, dit-il, d'excuse à ce simulacre infame (*n*). Ils avoient raison de se défendre par le but allégorique de cet emblême; et Tertullien étoit trop peu philosophe, pour en comprendre le sens sublime. Les autres pères n'ont pas été plus justes, ni plus modérés dans leurs reproches.

(1) Aug. de Civ. l. 6, c. 9. Meurs Eleus. c. 11.
(2) Tertull. adv. Valent. c. 1.

Clément d'Alexandrie parle de la Ciste (1), dans laquelle étoit déposé le membre de Bacchus, et que les Initiés aux mystères des Dieux Cabires honoroient en Etrurie. Il rappelle ailleurs les cérémonies, prétendues indécentes, de différentes villes, qui dressoient le Phallus en honneur de Bacchus. Enfin, il déclame fort contre les symboles obscènes (2) exposés dans d'autres mystères, tels que le *Cteis*, ou la partie sexuelle de la femme. Voilà, dit-il, ces augustes mystères, auxquels il est àpropos que la nuit prête ses voiles (*o*). Arnobe (3) et les autres ne se sont pas donné la peine d'examiner le sens de ces symboles, parce qu'aucun d'eux ne veut recevoir les interprétations allégoriques, que les payens leur en donnoient, comme Arnobe lui-même en convient. Ils vouloient crier, tonner contre le Paganisme ; et ils se seroient privés d'une belle occasion de le faire, s'ils eussent admis des explications tant soit peu raisonnables. Tel étoit le caractère de tous les Docteurs chrétiens; telle étoit leur mauvaise foi à l'égard de leurs adversaires. Nous y avons cependant gagné d'apprendre d'eux plusieurs particularités relatives aux cérémonies re-

(1) Clem. Alex. in Prot. p. 12—22.
(2) Ibid. 14.
(3) Arnob. Cont. Gent. l. 5.

ligieuses, et aux mystères des anciens, et entre autres, l'usage dans lequel on étoit de consacrer les parties caractéristiques des sexes, et de les proposer à la vénération des peuples. Ils ont ridiculisé ces usages ; pour nous, notre devoir est de chercher à pénétrer le sens de ces emblêmes. Notre tâche est un peu plus difficile que la leur. La pudeur de ces Docteurs ignorans étoit alarmée de voir une troupe de jeunes Canéphores (1), distinguées par leur naissance et leurs mœurs, porter une de ces corbeilles mystiques, d'où sortoit un énorme Priape ; ou les femmes de Lavinium, la tête couronnée de Phallus entrelacés, porter en pompe les armes du Dieu de la génération, dans leur plus grand développement. Leur vue s'arrêta là ; et irrités contre les abus, qui provinrent de ces fêtes, ils ne voulurent plus entendre raison sur le but mystique de l'institution primitive. Si l'œuf Orphique eût été aussi scandaleux, ils l'auroient aussi brisé, dans leur sainte colère.

Ces usages et ces symboles avoient passé d'Egypte en Grèce, avec les initiations religieuses. L'Egypte avoit son œuf d'Osiris, comme la Grèce l'œuf Orphique consacré à Bacchus. Elle consacra le membre d'Osiris, comme les

(1) Aristoph. Acharnan. v. 241--242-259--260.

Grecs celui de leur Bacchus. Non seulement les Egyptiens, mais tous les autres peuples, qui consacrèrent ce symbole, crurent devoir honorer en lui *la force active de la génération universelle des animaux*, suivant Diodore de Sicile (1). Les mêmes raisons le firent révérer par les Assyriens et les Perses, au rapport du Géographe Ptolémée (2). Dans la distribution du Zodiaque en douze grandes Divinités, qu'imagina l'Astrologie ancienne (3), on observe que les Astrologues ont eu l'attention d'en affecter six au principe mâle, et six au principe femelle, en sorte que la ceinture du Zodiaque, où s'exerce la force génératrice du monde et qui enveloppe la Sphère, fut partagée également entre les deux causes actives et passives, qui résident dans le monde. Cette observation est de Proclus (4). Ce philosophe a plus que personne insisté sur ce dogme fondamental de la théologie ancienne, qui a sur-tout marqué, d'une manière bien distincte, les caractères sexuels de la nature, ou le principe masculo-féminin de l'Univers, dont les mystères offroient le symbole (5).

(1) Diod. Sic. l. 1, p. 55.
(2) Ptolem. Geogr. l. 1.
(3) Manil. Astron. l. 2, v. 437, etc.
(4) Procl. Com. in Tim. l. 2, p. 67.
(5) Procl. L. 1; idem. p. 15; l. 4, p. 280; l. 5, p. 291—293.

Il est une autre division de la nature, qui dans tous les temps a frappé tous les hommes, et qui n'a pas été oubliée dans les mystères; nous en avons déjà parlé ailleurs (1); c'est celle de la lumière et des ténèbres, du jour et de la nuit, du bien et du mal, qui se mêlent, se choquent, ou se chassent mutuellement dans l'Univers. Le grand œuf symbolique offrira encore aux yeux des Initiés des traits bien prononcés de cette grande division du monde. Plutarque nous a laissé un échantillon de cette doctrine mystérieuse, dans son traité d'Isis (2). Cet historien philosophe, à propos du dogme de la providence et de celui des deux principes, lumière et ténèbres, qu'il regarde comme la base de la théologie ancienne, des Orgies et des mystères, chez les Grecs, comme chez les Barbares, doctrine dont l'origine, suivant lui, se perd dans la nuit des temps, cite, pour appuyer son opinion, le fameux œuf mystique des disciples de Zoroastre et des initiés aux mystères de Mithra. Nous renvoyons le lecteur à l'explication, que nous avons donnée de ce symbole mystérieux (3).

Ce passage nous présente plusieurs

(1) T. 1, l. 2, c. 5, p. 223.
(2) De Iside, p. 369—370.
(3) T. 1, l. 2, c. 5, p. 234—237.

dogmes théologiques à développer, et qui ont fait partie des mystères ; le dogme de la providence, de l'administration de l'Univers par des Génies, et enfin le dogme des deux principes, lumière et ténèbres, Oromaze et Ahriman chez les Perses, Osiris et Typhon chez les Egyptiens, Dieu et le Diable chez les Juifs et les Chrétiens (1). Car toutes les sectes d'initiés ont établi leur théorie mystique sur cette double base, ou sur le système des deux principes. La science sacrée n'est jamais sortie de ce cercle.

Les Initiés aux mystères d'Eleusis avoient le spectacle des deux principes, dans les scènes successives de ténèbres et de lumière, que l'on faisoit passer sous leurs yeux (2). A la nuit la plus obscure, accompagnée d'illusions, d'affreux fantômes, on faisoit succéder le jour le plus brillant, dont l'éclat environnoit la statue de la Divinité. C'est Dion Chrysostome et Thémistius qui nous l'apprennent (3).

Le récipiendaire, suivant Dion Chrysostome, passoit dans un temple mystérieux, d'une grandeur et d'une beauté étonnante, où l'on offroit à ses regards

(1) De Iside, ibid. 370.
(2) Meursius Eleus. c. 11.
(3) Dion. Chrysost. orat. 12. Themistius in Patr. et Fragm. Ejusd. apud Stobœum.

plusieurs tableaux mystiques, où ses oreilles étoient frappées de voix différentes, et où des scènes de ténèbres et de lumière passoient successivement sous ses yeux. Ce passage successif des ténèbres à la lumière, de la lumière aux ténèbres, ne pouvoit que faire allusion à ces deux principes, qui, dans l'œuf de Zoroastre, se combattent (*p*), se chassent et se poussent successivement, entraînant à leur suite les Génies qui leur sont affectés, et dont les divers fantômes formoient, sans doute, le spectacle varié, dont parle Dion Chrysostome.

Thémistius (1) nous peint également l'Initié, au moment où il va entrer dans la partie du sanctuaire, où réside la Déesse, rempli de crainte, et d'une frayeur religieuse, chancelant, incertain de la route qu'il doit tenir, au milieu de l'obscurité profonde qui l'environne. Mais lorsque l Hiérophante a ouvert la porte de l'enceinte intérieure du sanctuaire, qu'il a emporté la robe qui couvre la Déesse, qu'il a nétoyé et poli la statue, il la fait paroître à l'Initié, toute resplendissante d'une lumière divine. Le nuage épais, l'air ténébreux, qui jusque là avoit environné le récipiendaire, s'évanouit; il est rempli d'un éclat vif et

(1) Themist. orat. 2, p. 47.

lumineux, qui retire son ame de l'affaissement profond, où elle étoit plongée, et la lumière la plus pure succède aux épaisses ténèbres.

Dans un fragment d'un autre discours du même auteur, que nous a conservé Stobée (1), on voit que l'Initié, avant le moment précis, qui va consommer son initiation, est effrayé par toutes sortes de spectacles; que l'étonnement, la terreur, saisissent son esprit; il tremble de tout son corps; la sueur froide coule sur ses membres, jusqu'à l'instant où on lui montre la lumière; mais une lumière la plus étonnante. C'est la scène brillante de l'Elysée, où il apperçoit de charmantes prairies, que couvre un ciel pur, où il voit célébrer des fêtes par des danses, où il entend des voix harmonieuses, et les chants majestueux des Hiérophantes, et où il jouit de la vue des spectacles sacrés. C'est alors, qu'absolument libre, et affranchi de tous les maux, il se mêle à la foule des Initiés, et la tête couronnée de fleurs, il célèbre les saintes Orgies avec eux.

Ainsi les anciens représentoient ici-bas dans les sanctuaires ce qui devoit arriver un jour à l'ame vertueuse, lorsqu'elle seroit dégagée des liens du corps, et de la prison obscure, où elle est retenue, et que

(1) Stob. Serm. 119.

l'initiation, qui avoit consacré ses vertus, la feroit passer dans les brillantes contrées de l'Ether, et dans le séjour d'Ormusd. Là commence la véritable Autopsie, lorsque, dit Psellus, l'Initié voit lui-même *les lumières divines* (1).

Dans les mystères d'Isis, dont Apulée nous a donné une esquisse dans le onzième livre de ses Métamorphoses, on voit le récipiendaire, que l'on fait d'abord passer par la région ténébreuse de l'empire des morts : de là, dans une autre enceinte, qui représente les élémens, et conséquemment le monde sublunaire, où les deux principes se choquent ; et enfin il est admis dans une région lumineuse, où le soleil le plus brillant fait évanouir les ténèbres de la nuit. C'est alors qu'on l'habille lui-même, dans le costume du Dieu soleil, ou de la source visible de la lumière Ethérée, aux mystères duquel on l'a initié. Il passe de l'empire des ténèbres à celui de la lumière. Et après avoir foulé aux pieds le seuil du palais de Pluton, il monte dans l'Empyrée au sein du principe éternel de la lumière du monde, d'où sont émanées nos intelligences.

Ce qui se pratiquoit dans les mystères d'Isis devoit, avec beaucoup de vraisemblance, se pratiquer dans ceux

1) Psellus in orac. Zoroast.

de Cérès à Eleusis. Car, suivant Apulée, la même Divinité, qu'il appelle Isis, est celle que les Grecs appellent la bienfaisante Cérès. Plutarque même dit formellement, que les aventures de Cérès ne diffèrent point des choses que l'on racontoit en Egyte sur Osiris, Isis et Typhon (1). Lactance est dans la même opinion. (2) D'ailleurs, Hérodote, Diodore, et les autres auteurs assurant, que l'Isis des Egyptiens est la Cérès des Grecs, il est assez vraisemblable, que le culte mystérieux de Cérès devoit ressembler beaucoup à celui d'Isis, et nous aurons occasion plus loin d'en faire le rapprochement. Or dans les aventures d'Isis, d'Osiris et de Typhon, on ne voit rien autre chose, que l'histoire allégorique et mystérieuse des combats, que se livrent les deux principes dans la nature sublunaire. Typhon est incontestablement l'Ahriman des Perses, ou le principe des ténèbres, rival et ennemi d'Osiris, qui répond à l'Ormusd des Perses, d'Osiris que tous les anciens ont regardé comme le principe lumineux qui brille dans le soleil. La plûpart des explications, que donne Plutarque, sont fondées sur cette théorie, qu'il reconnoît être la base de tous les mystères, et qui,

(1) De Iside, p. 360.
(2) Lactant. de Fals. Relig. p. 119.

dit-il,

dit-il, étoit consacrée dans les cérémonies religieuses, et dans les mystères de la Grèce : nouvelle preuve que ces dogmes entroient dans la théorie sacrée d'Eleusis.

Ils entroient aussi dans les mystères de Bacchus, puisque le Bacchus Grec étoit l'Osiris Egyptien ; et que, si celui-ci étoit défait par Typhon aux pieds et aux mains de serpent, Bacchus étoit aussi tué par les Titans et les Géans, nés des flancs ténébreux de la terre, qui s'appuyoient sur des pieds à forme de serpent.

Les initiés aux mystères du nouveau Bacchus, connu sous le nom de *Phanès*, Dieu Lumineux, sorti de l'OEuf sacré, unissent la Nuit à ce Dieu. Phanès est le premier, qui porte le Sceptre (1) ; le second est à la *Nuit*. La nuit et le jour étoient au nombre des huit Dieux, qu'on honoroit dans les mystères d'Osiris, et dont les noms furent gravés sur la colonne élevée à ce Dieu (2). De ce nombre étoit aussi l'Amour, Père de tous les Etres, et qu'Aristophane fait sortir de l'œuf mystique.

Le passage successif de Proserpine de l'empire des Ténèbres à celui de la Lumière, et son séjour de six mois chaque année dans chacun de ces deux

(1) Proclus in Tim. l. 5, p. 291.
(2) Theon. Smyrn. de Music. c. 47.

domaines, renferment évidemment une allégorie relative à la division de l'Univers entre les deux principes, Ormusd et Ahriman, que Plutarque (1) dit être le même que Pluton, et au partage égal de la révolution annuelle, entre la Lumière et les Ténèbres, entre les jours et les nuits. Cette théorie entroit donc dans les mystères de Proserpine, célébrés à Eleusis.

La même allusion se remarque dans la fable d'Adonis, dont on célébroit les mystères en Phénicie. Son séjour de six mois aux Enfers avec Proserpine, et de six mois sur la Terre avec Vénus, exprimoit, suivant Macrobe, la marche du Dieu-Soleil dans l'hémisphère supérieur et inférieur, dont l'un étoit affecté au principe Lumière, et l'autre au principe Ténèbres, et les rapports d'accroissement et de diminution, qu'avoient entre eux les jours et les nuits durant une année (2).

Il en étoit de même de la fable d'Atys et des mystères de Cybèle. La liaison de ces différentes initiations aux équinoxes, qui séparent l'empire des nuits de celui des jours, et qui fixent le moment où ces deux principes commencent à l'emporter l'un sur l'autre, est une nou-

(1) Plut. de Iside, p. 370.
(2) Sat. l. 1, c. 22.

velle preuve, que ces mystères avoient rapport aux combats, que se livrent dans le monde les deux principes Lumière et Ténèbres, vainqueurs l'un de l'autre successivement, et vaincus ensuite l'un par l'autre.

Le but même, qu'on se proposoit dans la célébration de ces mystères, suivant l'empereur Julien (1), annonce bien que la théorie des deux principes, et ses rapports avec l'ame, en étoient la base. « On célébroit les augustes mys-» tères de Cérès et de Proserpine, dit » ce savant Empereur, à l'équinoxe » d'Automne, pour obtenir des Dieux, » que l'ame n'éprouvât point l'action » maligne de la puissance ténébreuse, » qui va prévaloir dans la Nature ».

Salluste le Philosophe (2) fait à-peu-près la même remarque, sur les rapports de l'ame, avec la marche périodique de la Lumière et des Ténèbres, durant une révolution annuelle; et il assure, que les fêtes mystérieuses des Grecs avoient trait à cet objet.

Dans toutes les explications, que Macrobe (3) nous donne des fables sacrées sur le Soleil, adoré sous les noms d'*Osiris*, d'*Horus*, d'*Adonis*, d'*Atys*,

(1) Julian. Orat. 5, p. 324—25.
(2) Sallust. c. 1, p. 251.
(3) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.

de *Bacchus*, etc. on voit toujours, qu'elles portent sur la théorie des deux principes Lumière et Ténèbres, et sur les triomphes que l'un remporte sur l'autre. Ainsi on célébroit en Avril le premier triomphe, que la lumière du jour remportoit sur la durée des nuits; et les cérémonies de deuil et de joie avoient, dit Macrobe, pour objet les vicissitudes de l'administration annuelle du monde; ce qui nécessairement nous ramène à la théorie du grand OEuf, symbole mystérieux du monde, dont les variations et les phénomènes divers formoient le grand spectacle, que l'on donnoit dans les Sanctuaires.

Ceci nous conduit naturellement à la partie tragique de ces scènes religieuses, et à l'histoire allégorique des différentes aventures du principe Lumière, vainqueur et vaincu tour-à-tour, dans les combats que les Ténèbres lui livroient ici-bas, durant chaque période annuelle. Nous voilà arrivés à la partie la plus mystérieuse des anciennes initiations. Hérodote, qui le premier nous en parle (1), jette sur ces événemens, le voile auguste du mystère et du silence. Il s'agit du Temple de Minerve à Saïs, ou de cette Isis, qui se disoit mère du Dieu-Soleil, et dont

(1) Herodot. Euterp. c. 171.

les mystères sont connus, sous le nom d'*Isiaques*. Hérodote, qui nous donne la description de ce Temple, place derrière la chapelle, contre la muraille, un tombeau assez semblable aux tombeaux de Christ, qui se trouvent au fond de nos Eglises, derrière l'autel.

« C'est le tombeau d'un homme, » dit Hérodote, dont je dois taire le » nom par respect. Dans l'enclos du » Temple, on voit de grands obélisques » de pierre, et un lac circulaire pavé » de pierres et revêtu d'un parapet. » Il m'a paru être de même grandeur » que celui de Délos (*q*). C'est dans » ce lac, que les Egyptiens célèbrent, » pendant la nuit, ce qu'ils appellent » *les Mystères*, dans lesquels on donne » la représentation des souffrances du » Dieu, dont nous avons parlé plus » haut ». Ce Dieu étoit Osiris, mis à mort par Typhon, Dieu descendu aux enfers et ressuscité, dont il avoit parlé auparavant.

Je m'impose à moi-même, ajoute Hérodote, un profond silence sur ces mystères, dont je connois la plus grande partie. « Je ne parlerai pas non » plus des initiations de Cérès, con- » nues sous le nom de *Thesmophories* » chez les Grecs ». Cette dernière réflexion donne à entendre, qu'Hérodote, dans le premier cas, avoit voulu par-

ler des autres mystères, de ceux d'Eleusis, avec lesquels ceux de l'Isis de Saïs avoient la plus grande affinité ; et elle nous fait croire, que la mort de Bacchus, fils de Cérès, y tenoit lieu de celle d'Osiris époux d'Isis. « Ce que je vais » dire, continue Hérodote, ne peut » blesser le respect, que je dois à la » Religion ».

Athénagore rapporte ce même passage d'Herodote (1), pour prouver, que non-seulement on montroit en Egypte la statue d'Osiris, mais encore son tombeau ; et que l'on y donnoit la représentation tragique de ses souffrances : c'étoit là ce qu'on appeloit les *Mystères de la nuit* (2). Le même Athénagore observe, que les Egyptiens célébroient des fêtes de deuil en honneur de leurs Dieux, dont ils pleuroient la mort, et ensuite qu'ils leur faisoient des sacrifices, comme étant passés à l'immortalité ; ce qui rentre dans l'idée de mort et de résurrection, qu'on attribuoit à Osiris, à Horus, à Bacchus, à Adonis, etc.

C'est sur ces mystères et ces souffrances du Dieu de la Lumière, dont on honoroit la mémoire à Saïs, dans le temple de la Vierge, mère d'Apol-

(1) Athenag. Leg. pro Christ. p. 133.
(2) Ibid. p. 55.

lon, qu'Hérodote croit devoir étendre un voile religieux, et apposer le sceau du secret et du silence.

Mais il ne nous sera pas difficile, en recueillant les rayons de lumière, qui sont échappés des différens sanctuaires, de saisir le génie et le but de ces cérémonies cachées.

Nous savons par Plutarque, Diodore de Sicile, Eusèbe etc. et nous avons déjà prouvé fort au long, que les Egyptiens honoroient le Soleil sous le nom d'*Osiris*. Donc les aventures malheureuses, et la fin tragique d'Osiris, ne pouvoient être qu'une histoire allégorique sur le Soleil; et les souffrances de ce Dieu, que des souffrances fictives, et des blessures qu'il éprouvoit, par l'action du principe Ténèbres, Ahriman, son ennemi naturel. Donc la représentation qu'on donnoit de ces souffrances et de cette mort, dans les mystères de la nuit, n'étoit qu'une image mystérieuse des phénomènes de la Nature, et de l'action opposée des deux grands principes, qui en partagent l'empire, et qui ont le plus d'influence sur nos ames. Le Soleil ne naît, ne meurt, ni ne ressuscite. Cependant Osiris étoit le Soleil; et Osiris naissoit, mouroit et ressuscitoit. Donc toute cette théorie mystérieuse, sur les aventures d'Osiris, mort (*r*) et ressuscité, ne peut être qu'une

de ces allégories Physico-cosmiques, que l'on débitoit dans les Orgies, suivant Sanchoniaton, afin de subjuguer par le merveilleux le respect des Initiés aux mystères de la Nature.

Horus, fils d'Isis (1), le même qu'Apollon ou le Soleil, mouroit aussi et étoit ensuite rendu à la vie et à sa mère, et les Prêtres d'Isis célébroient ces grands événemens, par des fêtes de deuil et de joie, qui se succédoient. Isis y paroissoit accompagnée dans ses recherches du Dieu Mercure qui, dans les mystères d'Eleusis, joue un si grand rôle. Or les cérémonies d'Eleusis, observe judicieusement Lactance (2), ne diffèrent guères de celles d'Isis, et les recherches de Cérès, qui perd et retrouve sa fille, sont semblables à celles d'Isis qui perd et retrouve son fils.

Dans les mystères de Phénicie, établis en honneur d'Adonis (*s*), ou du Soleil, connu sous ce nom, on donnoit aux Initiés le spectacle de sa mort et de sa résurrection. On faisoit une figure, représentant un jeune homme mort (3). On jetoit des fleurs sur son corps; les femmes le pleuroient; on

(1) August. de Civ. Dei l. 6, c. 10. Minut. Felix, p. 163.
(2) Lact. l. 1, c. 21.
(3) Meursius Græc. Feriat. l. 1, p. 4—5—6.

lui élevoit un tombeau (1). Ces fêtes passèrent de Phénicie en Grèce, comme on le voit par Plutarque, et par Ovide (2).

Dans les mystères du même Dieu-Soleil, adoré dans l'Asie Mineure, l'Arménie et la Perse, sous le nom de *Mithra*, on pleuroit la mort de Mithra, et on célébroit, par les expressions de la joie la plus vive, sa résurrection. On présentoit aux yeux de ses Initiés un cadavre (*t*), qui représentoit Mithra mort (3), et on annonçoit ensuite sa résurrection; après quoi on invitoit les Initiés à se réjouir, de ce que le Dieu mort étoit ressuscité, et par ses souffrances avoit fait leur salut. Trois mois auparavant, on avoit célébré sa naissance, sous l'emblême d'un enfant, né le 25 décembre, ou le 8 avant les Kalendes de janvier (4). C'est ainsi qu'on le représentoit à Naples et dans toute la Campanie (*u*). L'imposteur Alexandre, voulant imiter les mystères d'Eleusis, donna la représentation des Couches de Latone, mère du Soleil (5).

En Grèce, dans les mystères du même

(1) Plut. in Alcibiad. et in Niciâ.
(2) Ovid. Metam. l. 10.
(3) Julian. Firm. de Err. Prof. p. 45.
(4) Macrob. Sat. l. 1, c. 18, p. 249.
(5) Lucian. t. 1, p. 888.

Dieu, honoré sous le nom de *Bacchus*, on donnoit la représentation de la mort de Bacchus, tué par les Titans (1), descendu aux enfers, et ensuite ressuscité, et retourné vers son principe, où vers le séjour pur, d'où il étoit descendu pour s'unir à la matière (*x*). Cette mort étoit représentée à Chio et à Ténédos, par le sacrifice d'un homme qu'on immoloit (2).

La mutilation et les souffrances du même Dieu-Soleil, honoré en Phrygie, sous le nom d'*Atys* (3), donnèrent pareillement lieu à des scènes tragiques (*y*, dont on offroit tous les ans le spectacle dans les mystères de la mère des Dieux (4). On y portoit une figure, représentant un jeune homme mort, sur le tombeau duquel on versoit des larmes, et à qui on rendoit les honneurs funèbres.

A Samothrace, dans les mystères des grands Dieux, on y donnoit la représentation de la mort d'un des Cabires, ou grands Dieux (*z*). Cette mort étoit célébrée par les pleurs et les gémissemens des Initiés. Ce jeune Cabire, suivant Athénion (5), étoit le même

(1) Macrob. Somn. Scip. p. 1, c. 12.
(2) Porph. de Abst. l. 2. Sect. 36.
(3) Euseb Præp. Ev. l. 2, c. 1.
(4) Diod. Sic. l. 3, c. 58—59.
(5) Apud Schol. Apoll. l 1, v. 917.

que le Dionysius ou Bacchus des Grecs. Il est certain, que dans ces mystères on exposoit les parties naturelles du jeune Dieu, mis à mort, déposées dans une Ciste ou Corbeille (1). On exposoit aussi en Grèce les parties naturelles de Bacchus, et en Egypte celles d'Osiris, mis à mort par son frère, comme ce jeune Cabire l'avoit été par les siens. On donnoit aussi au Soleil le nom de *Dieu Cabire*, puisque les Astronomes anciens ont appelé Dieux Cabires et de Samothrace, les deux Dieux qui sont dans la constellation des Gémeaux, que d'autres nomment Apollon et Hercule, deux noms du Soleil. C'étoit donc encore la mort du Soleil, qu'on pleuroit à Samothrace.

Apollon avoit son tombeau à Delphes, où il avoit été déposé, après que le fameux Python l'eut mis à mort (2). Trois femmes étoient venues pleurer sur son tombeau, comme les trois femmes, Marie-Magdeleine, Marie-Jacobé, et Salomé, sur celui de Christ, Chef de lumière, mis à mort et ressuscité. Python, dans la fable d'Apollon, est le Serpent du Pôle, qui ramène tous les ans l'Automne, le Froid, les Ténèbres et l'Hiver, dont Apollon

(1) Clement. Alex. in Protrep. p. 12.
(2) Porph. in vit. Pythag. p. 10.

triomphe ensuite au 25 de mars, ou à son retour à l'agneau équinoxial du Printemps. Pythagore grava quelques vers élégiaques sur ce tombeau mystérieux.

En Crète, Jupiter Ammon, ou le Soleil d'*Aries*, peint avec les attributs du signe équinoxial de l'Agneau, cet Ammon que Martianus Capella dit être le même qu'Osiris, Adonis, Atys, etc. avoit aussi un *tombeau*, et une initiation religieuse, dont une des principales cérémonies consistoit à revêtir l'Initié de la peau d'un Agneau noir, pendant les mystères de la nuit. Nous ne donnerons pas plus de développement ici à ces fictions sacrées, parce que nous les expliquerons dans le plus grand détail, dans notre traité sur l'initiation des Chrétiens.

Toutes ces morts et ces résurrections, tous ces emblêmes funèbres, ces fêtes de deuil et de joie, ces cénotaphes élevés dans différens lieux au Dieu-Soleil, honoré sous différens noms, avoient un même but, l'histoire allégorique du sort qu'éprouve ici-bas la lumière de la Nature, ce feu sacré dont émanent nos ames, mises aux prises avec la matière, et avec le principe ténébreux qui réside en elle, et qui contrarie sans cesse le principe du bien et de la lumière, qu'y répand la Divinité suprême. Voilà quel étoit le

grand objet de ces scènes tragiques (*a*). Tous ces mystères, qui ne nous présentent, dit Clément d'Alexandrie (1), que des meurtres et des tombeaux; toutes ces tragédies religieuses, avoient à-peu-près un fond commun, différemment brodé, et ce fond étoit la mort et la résurrection fictive du Soleil, ame du monde, principe de vie et de mouvement dans le monde sublunaire, et source de nos intelligences, qui n'étoient qu'une portion de la lumière éternelle, qui brille dans cet Astre, son principal foyer. Il devoit jouer dans les mystères le rôle le plus important, puisqu'il en joue un si grand dans le monde, et que dans les mystères on avoit eu pour objet de mettre en spectacle le monde, ses principales parties, et le jeu des causes naturelles, dans le rapport essentiel qu'elles avoient avec les ames qui, par la génération, étoient descendues dans le monde. C'étoit dans le Soleil que les ames s'épuroient; c'étoit dans lui qu'elles passoient, suivant Manès, et plusieurs philosophes; il étoit une des portes de l'ame, celle par laquelle les Théologiens, dit Porphyre (2), les faisoient remonter vers le séjour de la lumière et du bien.

(1) Clem. Alex. Protrep. p. 12.
(2) Porphyr. de antro Nymph. p. 129.

Aussi dans les mystères d'Eleusis, c'étoit le Soleil, dont on offroit l'image mystique, sous la forme du Dadouque, le premier personnage après l'Hiérophante, qui figuroit le grand *Demiourgos* de l'Univers. Ce Ministre, ou Dadouque, placé dans l'intérieur du Temple, y introduisoit les Initiés.

Les vicissitudes, qu'éprouvoit le Père de la Lumière, tenoient non seulement au spectacle des grands phénomènes de l'Univers, mais sur-tout encore au destin des ames, qui, étant de même substance que lui, éprouvoient le sort de leur Père. C'est ce qui paroît par l'Empereur Julien, et par Salluste le philosophe. Elles s'affligeoient, quand il souffroit; elles se réjouissoient, quand il triomphoit de la force ténébreuse, qui mettoit obstacle à son empire, et au bonheur des ames, qui n'avoient rien tant à redouter que les Ténèbres. Aussi nous voyons dans Plutarque les ames, qui étoient en dépôt dans la Lune, souffrir et demander aux Dieux leur délivrance des maux qu'elles éprouvoient, durant le peu de temps, que la Lune met à passer la tranche d'ombre du cône projeté par la terre, et qui produit l'éclipse de Lune. Ces idées faisoient partie de la Théologie, que Plutarque appelle *Théologie Barbare*

(1), qui ressemble beaucoup à la Théologie orientale, qu'adopta Manès, sur le destin des ames. On recueilloit dans les mystères le fruit des souffrances du Dieu, Père de la Lumière et des ames, mis à mort par le Chef des Ténèbres, et ensuite ressuscité, comme nous le voyons par la formule, que prononçoit le Grand-Prêtre de Mithra : *Sa mort a fait votre salut.* C'étoit là le grand secret de cette tragédie religieuse, et le fruit qu'on en attendoit, savoir la résurrection d'un Dieu, lequel en reprenant son empire sur les Ténèbres associoit à son triomphe les ames qui, par leur pureté, étoient dignes de partager sa gloire, et n'opposoient aucun obstacle à la force divine, qui les attiroit vers lui, au moment où, porté sur le dos d'*Aries*, il divisoit la matière et préparoit le dégagement des ames.

Pour pouvoir suivre cette théorie, sur les rapports des ames avec la lumière du Soleil, et sur leur retour vers leur principe, il est nécessaire de reprendre la description de l'Univers, dont l'OEuf Orphique nous a offert déjà les premières divisions. Non-seulement on enseigna dans les mystères l'unité du monde, dont l'œuf étoit l'emblême ; la division des causes en active et passive, et ensuite

(1) Plut. de Facie in orbe Lunæ, p. 944.

celle des principes en Lumière et Ténèbres, qui se combattoient dans le monde; leurs chocs, leurs défaites, et leurs victoires successives, dont les effets variés influoient sur les ames soumises à la génération : mais encore on exposa aux yeux de l'Initié le spectacle des principaux agens de la cause universelle, et de la distribution du monde, dans le détail de ses parties arrangées dans l'ordre le plus régulier. Ce fut l'Univers lui-même, qui offrit aux mortels le modèle du premier Temple, qui fut élevé à la Divinité, comme nous l'avons fait voir plus au long, dans notre Chapitre troisième du Livre premier.

La distribution du temple des Juifs, et les ornemens symboliques, qui en formoient la principale décoration, ainsi que la parure du grand Prêtre, tout, suivant Clément d'Alexandrie, Josephe et Philon, étoit relatif à l'ordre du monde (1).

Les adorateurs du Soleil, sous le nom de Bacchus Sabazius, en Thrace, où les mystères de ce Dieu prirent naissance, au moins d'où ils passèrent en Grèce, avoient, suivant Macrobe, élevé à ce Dieu sur le Mont Zelmisso (2) un temple, dont la forme ronde repré-

(1) Ci-dess. t. 1, l. 1, c. 3, p. 58.
(2) Macrob. Saturnal. l. 1, c. 18, p. 249.

sentoit

sentoit celle du monde et de l'astre lumineux, qui éclairoit le temple par le sommet. Une ouverture circulaire introduisoit son image dans la voûte du sanctuaire, où il paroissoit briller, comme au sommet des cieux, et, par son apparition, dissiper les ténèbres intérieures du temple, symbole représentatif du monde. C'étoit, sans doute, dans ce sanctuaire qu'on donnoit le spectacle de la passion, de la mort et de la résurrection de Bacchus, dont l'image enfantine avoit été exposée aux yeux des Initiés, à l'époque du vingt-cinq décembre, comme l'assure Macrobe au même endroit, en parlant du culte que recevoit ce même Dieu en Italie, et en Grèce, sous les noms de Bacapée, de Briséis et d'Hebon (1).

Xenoclès avoit fait pareillement pratiquer une fenêtre (2), au sommet du temple d'Eleusis, que sa grandeur et sa magnificence firent mettre au nombre des principaux ornemens de la Grèce (3). On lui donna le nom de sanctuaire mystique, sans doute à cause des tableaux mystiques, qu'il offroit de toutes parts. La comparaison que Dion en fait avec

(1) Ibid. c. 18, p. 249.
(2) Plut. vit. Pericl.
(3) Strabo l. 9. Dion Chrysot. orat. 12. Aristoph. in Nubib.

l'Univers, et avec les tableaux imposans qu'il présente, semble n'indiquer de différence, que pour la grandeur des deux ouvrages, dont l'un est rétréci et infiniment petit relativement à l'autre. Car il suppose, que l'un offre des spectacles admirables, et l'autre des spectacles mystérieux. Au reste, si nous n'avons point de détail particulier sur ces tableaux mystiques d'Eleusis, mis en parallèle avec ceux de l'Univers, nous savons au moins, que dans le sanctuaire d'Eleusis, comme dans l'Univers, les grands flambeaux de la nature y étoient mystiquement représentés; que trois Planètes, le Soleil, la Lune et Mercure y jouoient un rôle important, et que leurs emblêmes y étoient mis en spectacle. Peut-être en fut-il de même des autres corps lumineux, dont on ne nous parle pas.

Il est certain, que Vénus ou Hespérus jouoit aussi un rôle dans cet opéra. Ce fut Hespérus, qui seul put persuader à Cérès d'étancher sa soif (1). Il devoit donc jouer un rôle dans la représentation des aventures de la Déesse. Parmi les monumens, qui nous restent du culte de Cérès et de Proserpine, on voit le char de la Déesse porté sur une bande, où sont les douze signes du Zodiaque; ce

(1) Callimach. in Cer. v. 8.

qui prouve bien que les peintures et les emblêmes, qu'on y étaloit, etoient la plûpart relatifs au Ciel et à l'ordre du monde : au moins il suffit de ceux qu'on nous explique, pour juger qu'il devoit y en avoir d'autres, qui représentassent d'autres agens de la nature. Eusèbe, dans sa Préparation Evangélique (1), parlant des principaux ministres d'Eleusis, nomme d'abord l'Hiérophante, qui étoit, dit-il, paré des attributs du grand *Demiourgos* de l'Univers. Après lui venoit le Dadouque ou porte-flambeau, représentant le Soleil; puis le porte-autel, qui figuroit la Lune; et enfin l'Hiéroceryx, ou porte-caducée, qui représentoit Mercure. Il eût été à désirer, qu'Eusèbe nous eût expliqué le caractère énigmatique des autres ministres, et des différens emblêmes, qui composoient *Mundum Cereris* (2), ou l'attirail mystérieux de l'initiation, qu'il n'étoit pas permis aux profanes de voir, si nous en croyons Apulée. Il paroît que ces emblêmes et les autres ornemens du temple faisoient partie des objets mystérieux, sur lesquels il n'étoit pas permis de s'expliquer clairement. Aussi Pausanias (3) n'ose décrire les différens sujets exposés dans le temple

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3.
(2) Apulée, l. 11.
(3) Pausan. Attic., p. 13—36.

appelé *Eleusinium*; et il annonce, qu'il ne parlera que de ce dont il peut parler. Le premier tableau, qu'il nous offre à l'entrée du temple, est le bœuf, c'est-à-dire l'animal dont Osiris et Bacchus prirent les attributs, et qui fut long-temps le premier des signes; ce bœuf né des amours de Proserpine et de Jupiter serpent. Pausanias n'a pas jugé à propos de nous introduire plus avant. Les Dieux en songe l'en ont empêché; il ne permet pas même aux profanes de le questionner sur des objets, dont la vue leur est interdite. Nous ne pouvous donc en juger que par comparaison avec les autres antres ou temples mystiques (*b*). L'unité du monde étoit représentée, sans doute, par l'unité de l'édifice. Car, suivant l'observation du Rhéteur Aristide (1), ce qu'il y avoit de plus étonnant et de plus divin, c'est qu'un seul temple contenoit la foule immense des Initiés. L'enceinte ou Péribole extérieur devoit être très-vaste, si on en juge par le nombre des initiés assemblés au champ de Thriase, lorsque Xerxès entra dans l'Attique. Ils étoient plus de trente mille, comme on peut le voir dans Hérodote (2). Ce temple étoit placé sur une colline environnée de murs. Les orne-

(1) Arist. t. 1, p. 413. Orat. in Eleusin.
(2) Herod. l. 8, c. 65.

mens intérieurs, qui le décoroient, et les tableaux mystérieux, qui étoient disposés en cercle dans les pourtours du sanctuaire, étoient faits pour piquer la curiosité de tout le monde, au rapport d'Aristide (1), qui dans un discours déplore l'incendie de ce magnifique temple, arrivé de son temps. Il le regarde comme le sanctuaire commun de la religion des Grecs, et comme celui de tous les lieux sacrés, qui étoit le plus propre à imprimer une frayeur religieuse, et en même temps à donner les spectacles les plus agréables (2). Tout ce qu'on y racontoit étoit merveilleux; tout ce qu'on y faisoit tendoit à imprimer l'étonnement à l'initié; les yeux et les oreilles y étoient également frappés. Des générations nombreuses d'hommes y étoient témoins de spectacles ravissans, sur lesquels il n'étoit pas permis de s'expliquer, et dont les poètes, les orateurs et les historiens ont donné quelqu'idée, dans ce qu'ils débitent de Cérès et de sa fille; ce qui donne à penser, que la représentation de leurs aventures faisoit partie de ces scènes mystérieuses, et des tableaux magiques qu'on y faisoit paroître. Ainsi on y voyoit les dragons aîlés, qui atteloient

(1) Arist. ibid. p. 453.
(2) Ibid. p. 449.

le char de la Déesse, et qui sembloient planer sur la terre et sur les mers. C'étoit au milieu de cette salle mystique, que paroissoit l'Hiérophante, qui, semblable au grand-prêtre des Juifs, étoit revêtu de tous les attributs du Dieu modérateur de l'Univers. Il étoit assis sur un trône, comme la Divinité sur les sommets de l'Olympe, et comme le *Demiourgos* (1) dans la fameuse statue symbolique du monde, qu'on voyoit chez les Brames, et dont nous parlerons bientôt. Son habit, sa chevelure, les bandelettes qui ceignoient sa tête, le distinguoient des autres prêtres (2) : sa taille majestueuse, les traits nobles de sa figure, sa chevelure, sa gravité, son grand âge, une voix douce et sonore, tout sembloit se réunir pour imprimer un grand respect au peuple, et soutenir l'idée de majesté, que l'on attribuoit au chef de l'ordre du monde. Il introduisoit, de concert avec le Dadouque, les initiés dans l'intérieur du temple (3).

Le Dieu moteur de la nature, enveloppé dans son ouvrage, étoit censé caché sous un voile, que nul mortel n'avoit encore levé. Par une raison d'ana-

(1) Porphyr. de Styge, p. 151.

(2) Eunap. vit. Max. p. 90. Arrian. in Epictet. l. 3, c. 21.

(3) Sopatr. Quæst. 338.

logie (1), son représentant dans les mystères s'enveloppoit d'une robe longue et traînante. Tout étoit caché, jusqu'à son nom, comme on tenoit caché celui du *Demiourgos*, dont le nom étoit ineffable. De même que le *Demiourgos*, placé au-dessus de son ouvrage, étoit censé séparé par sa nature de la matière (2) susceptible de génération (*c*), de même l'Hiérophante étoit obligé par sa chasteté d'imiter, en quelque sorte, cette espèce d'immatérialité, ou d'affranchissement de la matière (3), dans laquelle s'opèrent les générations. On exigeoit en conséquence, qu'il s'abstînt des femmes et de tout acte de génération pendant toute sa vie (4). Pour amortir le feu de la passion, et rendre nuls les besoins de l'amour, il avoit recours au jus de ciguë et à d'autres remèdes froids, dont l'usage fut souvent connu des dévots de l'Orient et de tous ceux qui ont voulu garder un vœu ridicule, fait pour injurier la nature et la force féconde qui se développe en elle, sous prétexte d'honorer l'esprit ou l'intelligence immatérielle, qu'on place hors la matière (5). Ainsi

(1) Plut. in Alcibiad. p. 162. Eun. in Maxim.
(2) Julian. orat. 5, p. 325.
(3) Meursius Eleus. c. 13.
(4) Arrian. in Epict. l. 3, c. 21. Jul. opera, p. 328.
(5) Scholiast. vetus Pers. ad Sat. 5, v. 145.

les Galles (1), ministres de Cybèle et de son amant Atys, qui s'étoit fait eunuque, se privoient par une pieuse imitation des organes de la génération, hommage que nos prêtres plus sages n'ont pas voulu rendre à la mère de Dieu et à son fils (2). Ils ont suivi les conseils du maître, qui veut qu'on ne se fasse eunuque qu'en esprit, et ils ont laissé à l'organe corporel les liqueurs spiritueuses, qui leur ont paru préférables au jus de ciguë; et ils se sont bien trouvés de leur usage.

Après avoir vu le grand architecte de l'Univers revêtu des attributs, dont l'entouroit le génie mystique des chefs des anciennes initiations, passons au premier ministre de la Divinité dans l'ordre visible, au Dieu chef du monde sensible, au Soleil. Il étoit représenté par le Dadouque, ou par le porte-flambeau, ministre assez semblable à ces Génies, que nous voyons dans les monumens de la religion du Soleil, connus sous le nom de monumens de Mithra (3). Il étoit, comme l'Hiérophante, vêtu de l'habit long, et portoit la chevelure longue et un bandeau sur le front; mais il pouvoit se marier; ce que ne pouvoit

(1) Servius ad Æneid. 6, v. 661.
(2) Hieronym. contr. Jovian. l. 1, c. 9.
(3) De vet. Pers. Rel. c. 113. Meurs. Eleus. c. 14.

l'Hiérophante. Du reste, son ministère étoit à vie, suivant l'opinion de quelques auteurs. Callias à la journée de Marathon, combattant revêtu des ornemens de son sacerdoce, fut pris pour un *Roi* par les Barbares (1). Il avoit la parure du Dieu Roi de la nature.

Dans la farce que joua Alcibiade (2), pour ridiculiser les mystères, farce qui pensa lui coûter la vie, il s'habilla en *Demiourgos*, et Polytion en Dadouque, tandis que Théodore faisoit le rôle de Mercure. Le Dadouque conduisoit la procession des initiés, dont il ouvroit la marche: il étoit aussi chargé des purifications; fonction qui fait peut-être allusion à celle du Soleil, où se purifient les ames.

Le troisième ministre d'Eleusis représentoit la Lune, sous le nom d'*Epibôme* ou assistant à l'autel. On sait que la Lune étoit aussi un des deux véhicules des ames, et une des deux grandes portes, par lesquelles les ames descendoient et remontoient. On ignore les fonctions de ce ministre; peut-être portoit-il quelqu'image de la Lune ou de petits autels, comme un des ministres des mystères d'Isis (3).

(1) Plut. in Aristid. p. 121.
(2) Plut. in Alcibiad. p. 202.
(3) Apulée, l. 11.

Le quatrième étoit l'Hiérocéryx, ou héraut sacré, qui faisoit les fonctions de Mercure, compagnon inséparable du Soleil, secrétaire d'Osiris et d'Isis, de Mercure chargé de la conduite des ames par les deux portes, par lesquelles elles montent et redescendent (*d*). Les ames, en allant du Soleil vers la Lune, passoient immédiatement par Mercure; comme aussi c'étoit de Mercure que le Soleil les recevoit, lorsqu'elles lui étoient rendues, après avoir passé par la Lune. Il étoit le lien des deux mondes, et l'entremetteur du commerce des ames. Mercure se trouvoit donc essentiellement lié à cette théorie mystique sur les voyages des ames dans la nature, qui étoit le grand sujet que l'on traitoit dans les initiations. C'étoit lui qui les admettoit ou rejettoit, suivant qu'elles étoient plus ou moins pures. Aussi le héraut ou le ministre, qui le représentoit, avoit-il la charge d'écarter les profanes de l'assistance aux mystères, et accompagnoit-il les Lampadophores dans leur marche (1). Mercure, sous le nom de Camillus, étoit aussi une des Divinités de Samothrace (2).

On retrouve ces mêmes personnages, dans la procession des initiés aux mystères d'Isis, qui furent le Type original

(1) Spon. t. 2, p. 283. Wheler. t. 2, p. 516.
(2) Schol. Apoll. l. 1, v. 922.

de ceux d'Eleusis, comme nous l'avons déjà dit ailleurs. Le premier tableau que nous offre Apulée (1), qui nous a donné la description de ces mystères, est l'image symbolique de la nature universelle, revêtue de tous les attributs qui la caractérisent (*e*). Elle embrasse tous les élémens, et étend son empire, depuis les Sphères de l'Olympe jusqu'aux abîmes les plus profonds des enfers. A la tête des ministres du culte de la Déesse, paroît le porte-flambeau, ou le porte-lumière, qui tient en main un vase d'or, en forme de vaisseau, duquel s'élève une lumière infiniment plus pure, que celle qui éclaire nos festins et nos fêtes. C'étoit sans doute le Dadouque d'Eleusis, image du Dieu Soleil, qui répand sa lumière dans tout l'Univers. La forme de vaisseau rentre dans l'idée des anciens Egyptiens, qui faisoient voyager le Soleil et la Lune dans des vaisseaux (2), et dans celle des Manichéens (3), qui figuroient le Soleil et la Lune, comme deux vaisseaux dans lesquels sont transvasées les ames (*f*).

A la suite du *porte-lumière*, marchoit le porte autel, qui répond assez à l'*Epibôme* d'Eleusis, symbole vivant de la

(1) Apulée, Métamorph. l. 11.
(2) Porph. de Ant. Nymph. p. 112.
(3) Beaus. t. 2, l. 7, c. 6, p. 500.

Lune. Il étoit à-peu-près vêtu comme le premier ; il portoit dans ses mains des autels. Il étoit suivi d'un troisième ministre, revêtu de tous les attributs de Mercure, portant la palme astrologique et le caducée.

Ce sont bien là les trois ministres d'Eleusis, qui viennent après le *Demiourgos* ; savoir, *le Dadouque*, l'*Epibôme*, et l'*Hiérocerux*, tous ministres qui, suivant Eusèbe, représentoient le Soleil, la Lune et Mercure. Ce qui prouve évidemment la ressemblance du cérémonial des mystères de la Cérès Grecque et de l'Isis Egyptienne, sans parler des rapports que Plutarque et Lactance ont remarqués, entre les fables de Cérès pleurant Proserpine, et d'Isis pleurant Horus. Quelle est la fable originale et de quel côté est l'imitation ? La question n'est pas difficile à résoudre.

Un quatrième ministre, représentant la *justice sévère* des Dieux, qui devoit prononcer sur le sort des ames, marchoit à la suite des trois premiers, portant une *main de justice*, symbole naturel de l'équité (1) qui présidoit à ce jugement. Il portoit aussi un vase, en forme de mamelle, rempli de lait, aliment symbolique, employé dans les

(1) Porphyr. de Antr. Nymph. p. 127. Somn. Scip. l. 1, c. 12, p. 48.

mystères, où l'on traitoit de la théorie des ames, suivant Macrobe et Porphyre, et qui faisoit allusion à la voie lactée, par où elles descendoient et remontoient. Les ames, suivant Platon (1), passoient à la mort dans le champ de la vérité, où elles devoient être jugées par des juges sévères et inflexibles. On montroit dans les mystères de l'Egypte, entre autres emblêmes, tels que la barque, le Nocher Caron etc., des portes, qu'on appeloit Portes de la vérité, près desquelles étoit placée une statue sans tête, qu'on nommoit *la Justice*. C'est Diodore (2) qui nous l'apprend. La main de Justice, dans la cérémonie d'Isis, paroît exprimer la même idée. Dans les mystères de Mithra, on faisoit un discours sur la Justice (3).

Deux autres ministres suivoient, portant l'un le *van* (*g*), et l'autre un *vase* rempli d'eau, symbole frappant des deux manières de purifier les ames, qui devoient être admises au séjour des Dieux. Nous avons déjà vu dans Virgile (4), que les ames, qui avoient besoin d'être purifiées, avant d'être admises à l'Elysée, l'étoient par l'air, par l'eau et par le

(1) Axiochus, p. 371.
(2) Diod. l. 1, p. 61.
(3) S. Justin. adv. Tryph. n. 178.
(4) Virgil. Æneid. 6, v. 740.

feu. Servius prétend, que ce feu est celui qui s'élève de la terre ; car il y a trois manières de purifier, ajoute cet auteur, par l'air, par l'eau et par la terre. Aussi, dans toutes les cérémonies religieuses, on emploie ces trois manières ; et il cite, pour exemple, les cérémonies de Bacchus. Il prétend, que la purification par le feu des soufres et des matières résineuses exprime ce feu, que recèle la terre, en sorte que les trois élémens, destinés aux purifications, étoient, suivant lui, l'air, l'eau et la terre, et il prétend que Virgile les a rangés dans leur ordre naturel. C'est aussi l'ordre, que les symboles suivent ici ; car, après le van, symbole des purifications par l'air, après le vase, symbole des purifications par l'eau, Apulée nous montre un autre symbole, c'est celui de la terre, représentée, dit-il, par l'animal qui la cultive. Son effigie étoit portée par un autre ministre, qui s'avançoit d'un pas majestueux.

Servius, dans un autre endroit (1), regarde le van mystique des Orgies, comme le symbole de la purification de l'ame ; et il ne fut, suivant lui, employé dans les mystères de Bacchus, que parce que ces mystères avoient pour

(1) Comm. Georg. l. 1, v. 166. Georg. l. 2, v. 389.

objet de purifier les ames. Il ajoute, que le crible fut employé dans les mêmes vues, dans les mystères d'Osiris et d'Isis, dans lesquels on enseignoit, qu'Isis mit sur le crible les parties naturelles d'Osiris déchiré par Typhon ; que l'Osiris des Egyptiens est le Bacchus des mystères, celui qu'Orphée dit avoir été mis en pièces par les Titans.

Si le van, comme nous n'en pouvons douter, étoit le symbole de la purification des ames par la ventilation, ou par l'air, le vase, symbole de l'eau, le bœuf, symbole de la terre, avoient donc trait aux deux autres purifications par l'eau et par la terre, que Servius dit avoir été usitées dans tous les mystères, en observant cet ordre, que l'air, l'eau et la terre formoient une échelle de purifications, telle qu'elle se présente dans les élémens, et telle qu'elle s'offre ici dans la procession des Isiaques ; en sorte que l'ame, partie de la terre, traversoit les élémens, pour être remise par Mercure à la Lune et au Soleil, et delà versée dans le sein de la nature universelle.

Les deux grandes divisions de l'OEuf, en principe actif et passif, en lumière et ténèbres, y étoient aussi marquées.

Ce n'étoit point l'OEuf, mi-partie blanc, mi-partie noir, qu'on y voyoit,

mais un Génie (1), dont la face paroissoit tantôt noire, tantôt d'une lumière dorée, et qui représentoit le Dieu, qui entretient le commerce de l'Empire de la Lumière, avec celui des ombres ; c'étoit le messager du Ciel et des Enfers ; c'étoit l'Anubis Egyptien (2), lequel, suivant Clément d'Alexandrie, et suivant Plutarque, désignoit la séparation des deux hémisphères, c'est-à-dire, la division de la partie du monde affectée à la lumière, de celle qui étoit affectée aux ténèbres, la séparation de l'empire d'Ormusd, de celui d'Ahriman. Il faisoit la fonction de l'Horizon, suivant Plutarque ; aussi Apulée fait-il marcher immédiatement à sa suite le symbole de la terre. On peut cependant y voir aussi le gardien des deux portes des ames.

Dans le Planisphère de Kirker, on voit un Chien qui préside au Capricorne, sous le nom d'Anubis ; et ce Chien est Sirius, qui se lève le soir, lorsque le Soleil est dans ce signe, Sirius, *Stella Isidis*, et Chien d'Erigone, ou de la Vierge, appelée Isis par Eratosthène. D'un autre côté, ce même Chien, qui préside au Capricorne, ou au Solstice d'hiver par son lever du soir,

(1) Apulée l. 11.

(2) De Iside, p. 368. Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 567.

préside

préside aussi au Cancer par son lever du matin (1). Il commençoit même la période Sothiaque et l'année Egyptienne. Il présidoit donc aux deux portes des ames, le matin et le soir. C'est peut-être pour cela, qu'il paroît ici avec sa tête de Chien, tantôt lumineuse et tantôt obscure. On trouve deux Chiens dans le Planisphère de Kirker; l'un dans l'hémisphère Boréal, l'autre dans l'hemisphère Austral; dans l'un le Chien, ou l'homme à tête de Chien, est dans la division du Cancer; dans l'autre, il est dans la division du Capricorne. C'est peut-être là ce que signifie la tradition sacrée, dont parle Clément d'Alexandrie (2), que les deux Chiens désignoient les Tropiques, et gardoient les deux termes de la course du Soleil, au midi et au nord, au Cancer et au Capricorne; conséquemment les deux portes des ames. C'est peut-être aussi cette liaison d'Anubis avec le Capricorne, domicile de Saturne (3), qui a fait dire à Plutarque, que quelques-uns pensoient qu'Anubis étoit Saturne.

La Ciste sacrée, que nous avons vu plus haut, destinée à porter le Phallus, ou les parties naturelles des deux sexes, les deux

(1) Porph. de Ant. Nymph. p. 125.
(2) Strom. l. 5, p. 567.
(3) De Iside, p. 368.

emblêmes de la force active et passive de la nature, accompagnoit aussi le symbole de la Terre. Elle étoit ornée magnifiquement, et on la portoit avec un air de mystère.

Toute cette pompe étoit terminée, par la marche d'un Prêtre qui portoit, près de son sein, un symbole très-mystérieux; c'étoit un Vase égyptien, connu sous le nom de Canope, dont la surface étoit chargée d'hiéroglyphes; Vase fort arrondi, et assez semblable à la coquille d'œuf, autour duquel un serpent s'entortilloit en formant des espèces d'anses. Nous avons donné plus haut l'explication du Canope. Ici on pourroit voir aussi une image du monde, de forme ellipsoïde, que d'autres représentoient par l'OEuf. La forme de ce vase n'en différoit guère. La couleur d'or, dont il étoit recouvert; les figures variées, qu'on y avoit tracées, nous indiquent assez la Sphère céleste. Quant au Serpent qui l'enveloppe, on sait que le Zodiaque et la marche tortueuse des Astres, qui y circulent, ont été peints sous cet emblême. Le Dieu Cneph, qui vomissoit l'OEuf Orphique, étoit souvent accompagné du Serpent. Ce symbole étoit, suivant Apulée, *altioris utcumque et magno silentio tegendae religionis argumentum ineffabile* (*h*). Telle étoit l'idée, que les Egyptiens

avoient du Dieu *Cneph* (1), qu'ils regardoient comme le grand Demiourgos. Or, nous avons vu que, dans les mystères d'Eleusis, qui ont tant de rapport avec ceux-ci, on y faisoit paroître le Demiourgos. Toute cette pompe, au reste, paroît évidemment dirigée vers la théorie des voyages de l'ame, et de sa perfection, puisqu'Apulée, une fois initié, quitte sa forme animale, et reçoit la promesse de passer un jour dans l'Elysée, pour y vivre heureux; et que déjà il voit la lumière des Dieux.

Nous ne suivrons pas plus loin l'explication des symboles de la Pompe Isiaque, nous réservant d'en parler ailleurs, quand nous aurons donné une description plus complète de l'ordre du monde, représenté dans les mystères.

Cette description nous est tracée de la manière la plus développée, dans le fameux antre de l'initiation Mithriaque, dont nous allons actuellement parler. Dans les mystères de Mithra, ceux de l'antiquité qui ont plus de rapports avec le Christianisme, qui n'est qu'une secte des Mithriaques, un antre sacré, représentatif de tout l'ordre du monde, recevoit la troupe des Initiés aux mystères de ce Dieu. Tout y étoit symbolique et relatif à l'univers en gé-

(1) Diod. l. 3, c. 11.

néral, et à ses parties les plus apparentes (1). Les anciens, dit Porphyre, ne consacroient point de temples, qui ne fussent remplis d'emblêmes mythologiques. Or la Mythologie, suivant nous, n'est que l'histoire allégorique de la Nature et de ses agens. Porphyre paroît être dans la même opinion, puisque c'est par la nature, qu'il explique les divers emblêmes de cet antre, qu'il dit avoir été rempli de toute la sagesse des anciens, et mériter, en conséquence, qu'on s'attache à deviner et à développer le sens de ces symboles sacrés.

Les Anciens, dit ce Philosophe, consacrèrent au Monde, avec raison, les cavernes et les antres (*i*), tant au monde en général, qu'en particulier aux différens membres de ce vaste corps. La terre, dans laquelle étoit creusé l'antre, étoit l'emblême de la matière, dont le monde fut formé. De-là il est arrivé, que quelques-uns se sont servis du nom de terre, pour désigner la matière, regardant les antres eux-mêmes comme le monde, qui en étoit composé. Ces antres d'ailleurs, creusés pour la plûpart par les mains de la nature (*k*), sont d'une substance analogue à la substance terrestre, et leur enceinte est formée d'un roc, d'une matière uni-

(1) Porphyr. de antro Nymph. p. 106, etc.

forme ; l'intérieur est de forme concave, tandis que la couche supérieure s'étend aussi loin, que l'immense étendue de la terre. Porphyre y voit une grande ressemblance avec le monde, né de lui-même, dont les parties ont une affinité mutuelle, et qui tient essentiellement à la matière, qu'ils appellent pierre et rocher, désignant par-là énigmatiquement l'inertie de la matière, et sa partie passive, destinée à recevoir l'impression des formes. Elle est censée immense, par cela même qu'elle n'est point par elle-même figurée.

L'obscurité de ces antres imitoit la nature ténébreuse de la matière et celle du monde, où les ténèbres n'existent que par la matière, qui entre dans sa composition (*l*). C'est de son union aux formes, dont par elle-même sa nature fragile étoit privée, que résulte le bel ordre qu'on y admire, et qui lui a fait donner un nom, qui exprime l'ornement, c'est-à-dire, le nom de monde. Par lui-même, il n'est qu'un antre obscur, mais il s'embellit par les charmes des formes admirables qu'il reçoit, et qui séduisent, au premier aspect, celui qui le voit. D'un autre côté, il n'offre qu'obscurité et ténèbres à la réflexion de celui qui considère la matière, qui en est la base ; en sorte que la couche extérieure, qui s'offre la première à nos regards, est

séduisante et agréable ; mais la substance intérieure, qui forme l'épaisseur profonde de ses couches, est entièrement ténébreuse.

C'est d'après cette idée philosophique sur la nature du monde, que les Perses, pour représenter aux Initiés (*m*), d'une manière mystérieuse, la descente des ames ici bas, et leur retour vers les cieux, continue toujours Porphyre, donnent le nom d'antre au sanctuaire obscur, où ils introduisent l'Initié. Zoroastre fut le premier, suivant Eubule, qui consacra un de ces antres mystérieux, dans les montagnes voisines de la Perse. La nature sembloit avoir préparé ce lieu, par les charmes dont elle l'avoit embelli. On y voyoit couler différentes sources, au milieu de la verdure émaillée de fleurs. Il le consacra en honneur de Mithra, père et modérateur de l'univers, qu'il organise, et dont l'antre étoit une image représentative (*n*). Dans l'intérieur de l'antre étoient disposés, dans un ordre régulier, et dans des intervalles symétriques, différens emblêmes relatifs aux constellations et à la division des climats. Depuis Zoroastre, l'usage s'établit, dans beaucoup d'autres endroits, de célébrer les mystères, et de faire les cérémonies de l'initiation dans des cavernes et des antres creusés, soit par la nature, soit par la main des

hommes. Comme les temples et les autres édifices religieux, et les autels, furent consacrés aux Dieux du ciel; les fosses et les souterrains aux Dieux des enfers; de même les cavernes et les antres furent consacrés au monde et aux Nymphes, à cause des eaux qui y distillent, et auxquelles les Nymphes président. Nous verrons bientôt, que par Nymphes on entendit aussi les ames humaines, qui descendent dans ce monde, pour être liées à la matière par la génération.

Cette comparaison du monde avec un antre obscur, dans lequel les ames descendent, n'est pas une imagination de Porphyre, ni une supposition gratuite de sa part. Platon, dans son septième livre de la République, comme l'observe très-bien Porphyre (1), s'en est servi. Il représente l'homme ici bas, comme dans une caverne profonde, et un antre obscur, qui a une large entrée du côté de la lumière. Il reprend plus loin sa comparaison, et il compare cette habitation mortelle à une prison, et la lumière du feu, qu'on y allume, à celle du Soleil qui éclaire ce monde.

Cicéron, dans le songe de Scipion (2),

(1) Porphyr. ibid. p. 110.
(2) Cicer. Som. Scip. c. 3.

compare le corps, que l'ame habite, à une prison. Virgile, dans son sixième livre, (1) se sert de la même comparaison. En général, tous ceux qui ont parlé, soit du monde, soit du corps relativement à l'ame, qui descend du ciel pour y habiter, ne l'ont jamais peint autrement (2), que comme un antre obscur et comme une prison; ce qui justifie les explications que nous donne Porphyre de l'antre sacré, destiné à représenter le monde, dans lequel descendent nos ames. Il n'y a rien en cela, qui ne soit absolument conforme au génie mystique et allégorique des anciens observateurs de la nature du monde et de celle de l'ame, et aux principes de la Théologie ancienne.

Empédocle, faisant parler les Génies, qui conduisent ici bas les ames, leur fait dire (3): nous sommes descendus *dans cet antre souterrain*.

C'est par une suite de cette imitation, (4) que les plus anciens peuples, avant même de construire des temples, consacrèrent des antres et des cavernes aux Dieux (*o*). Les Curètes en avoient consacré en Crète à Jupiter; on en avoit

(1) Virg. l. 6, v. 734.
(2) Hierocl. aurea Carm. adv. 70.
(3) Porphyr. de antro Nymph. p. 109.
(4) Ibid. p. 120.

aussi consacré à la Lune et à Pan, en Arcadie ; à Bacchus à Naxe ; et partout où le culte de Mithra fut reçu, ce fut dans des antres, qu'on célébra les mystères de ce Dieu (1). L'antre d'Ithaque, dont Homère a donné la description, étoit aussi un de ces antres mystiques, qui représentoient l'ordre du monde, et les voyages des ames qui, sous le nom de Nymphes, y viennent habiter (2). On voyoit dans cet antre deux ouvertures ou portes, dont l'une, tournée vers le nord, servoit de passage aux mortels ; et l'autre, tournée vers le midi, leur étoit fermée, et ne servoit qu'aux immortels. Porphyre nous donne le sens mystique de ces portes, d'après les principes de la Théologie ancienne, et d'après les explications de Numénius et de Cronius (3).

Ces Philosophes disoient, qu'il y a dans le Ciel deux limites, l'une vers le Midi, l'autre vers le Nord, lesquelles fixent les plus grands écarts du Soleil, par les deux Tropiques d'hiver et d'été.

Le signe du Capricorne et celui du Cancer occupoient ces deux points, l'un au Midi, l'autre au Nord ; l'un pour l'hi-

(1) Ibid. p. 104 et 105, p. 121.
(2) Odyss. l. 13.
(3) Porphyr. ibid. p. 121.

ver, l'autre pour l'été. On y voyoit la série des domiciles, telle que nous l'avons rapportée ailleurs (1).

La Lune et le Capricorne furent regardés par les Théologiens, comme deux portes (*p*), appelées par Platon deux ouvertures. Par l'une de ces portes, par celle du Cancer, les ames, à ce qu'on prétend, descendent vers la terre; et par l'autre, ou par le Capricorne, elles remontent vers les cieux. Le Cancer, situé dans la région boréale du monde, et la plus voisine de nous, paroît en effet plus propre à la descente; le Capricorne, situé vers la région australe, est plus favorable à leur ascension. Or les parties boréales sont affectées principalement aux ames, qui descendent dans la génération; c'est donc avec raison, que les portes de l'antre d'Ithaque, qui regardent le Nord, semblent s'ouvrir, pour la descente des ames; et la porte australe est affectée non aux Dieux, mais à ceux qui remontent vers les Dieux. C'est pour cela qu'Homère l'appelle la porte, non pas des Dieux, mais des immortels; dénomination, qui leur est commune avec les ames, lesquelles par leur essence sont immortelles. Parménide, dans son livre de la nature, parloit de ces deux portes; et les Romains, dans leur fêtes

(1) Ci-dess. t. 1, l. 2, c. 3, p. 177.

Saturnales, ainsi que les Egyptiens, dans le commencement de leur année, semblent avoir conservé des vestiges de cette opinion. La liberté des Saturnales paroît indiquer celle des ames, qui, affranchies du joug de la matière, rentrent dans la véritable vie et remontent aux sources de la génération. Les Egyptiens, commençant leur année au Cancer, donnoient au temps le même commencement, que celui de la génération, qui amène l'ame dans le monde.

Je ne prétends point adopter en tout ces dernières explications de Porphyre, qui me semblent au moins douteuses, et son opinion est d'autant plus suspecte, qu'il ajoute qu'on ne donnoit point de portes à l'Orient, ni à l'Occident, ni aux Equinoxes. Cependant nous savons, par Isidore de Séville (1), que les anciens donnoient deux portes au Soleil, savoir, l'Orient et l'Occident. Par l'une il montoit, par l'autre il descendoit.

Quant aux limites équinoxiales, nous verrons bientôt, qu'elles servoient aussi de passage aux ames, de l'hémisphère ténébreux vers l'hémisphère lumineux, et de l'hémisphère lumineux vers l'hémisphère ténébreux. Porphyre lui-même semble reconnoître cette vérité (2), lors-

(1) Isid. Origin. l. 3, c. 5.
(2) Porphyr. de antro, p. 124.

qu'il ajoute plus loin, que les Perses, dans l'antre représentatif de l'ordre du monde, fixoient le siége du Dieu, chef de la génération, ou de Mithra, leur grand *Demiourgos*, près du point équinoxial de printemps, ayant à droite la partie septentrionale, et à gauche la partie méridionale du monde. Il sembloit plus naturel de le placer, soit au Cancer, soit au Capricorne, au Nord même ou au Midi, si les Perses eussent fixé là le commencement de la génération, comme les Egyptiens et les Romains, au rapport de Porphyre; et si l'Equinoxe n'eût pas été aussi pour les ames un lieu de passage important, tel qu'il paroît l'avoir été, par la place que l'on assignoit au grand Dieu, qui envoyoit les ames dans le monde par la génération, ou qui les en retiroit par la régénération. Car Porphyre nous dit, que le lieu familier, qu'on assignoit à Mithra chez les Perses, étoit le cercle équinoxial, et que ce Dieu présidoit aux Equinoxes; que, par cette raison, il portoit en main le glaive, attribut symbolique du Dieu Mars, qui préside au Belier, et qu'il montoit le Taureau, domicile de Vénus, lequel Taureau, comme Mithra, est l'animal symbolique du *Demiourgos*. C'étoit autrefois effectivement le premier des signes; et dans la Théologie des Perses, ou dans les livres Zends, il y figure

avec la Lune, comme un Dieu générateur. Ce Taureau est un des douze signes, et fait partie de ces constellations, qui étoient tracées dans l'antre Mithriaque. Porphyre les appelle des élémens Cosmiques (1), et il les place avec la division des cieux par climats, qui y étoit aussi représentée.

On devoit y peindre aussi la voie lactée, qui passe près de ces deux portes, et qui, dans la Théologie ancienne, étoit censée être le chemin des ames (2). En effet les ames, suivant Pythagore, forment cette troupe d'ombres légères, qui se réunissent dans la voie lactée, ou de lait, à qui on donne ce nom, à cause des ames qui descendent ici bas dans le monde des générations, pour s'y nourrir du lait, le premier de leurs alimens ; et c'est encore pour cela, que ceux qui, dans les libations, invitent les manes des morts à se rendre à leurs tombeaux, mêlent le lait au miel (*q*).

Macrobe adopte à-peu-près les mêmes explications, sur la distribution de l'antre d'Ithaque, sur les deux portes du Soleil et des ames, le Cancer et le Capricorne; et sur la voie lactée (3). Il fait aussi en-

(1) Ibid. p. 108.
(2) Ibid. p. 127. Manil. l. 1, v. 762.
(3) Som. Scip. l. 1, c. 12, p. 47.

trer dans cette théorie le fameux Cratère des mystères, ou la coupe céleste, placée près du Cancer et du Lion, ou du domicile des deux astres, qu'on appeloit aussi les deux portes des ames (1); affectant à la Lune celle par laquelle elles descendoient, et au Soleil celle par laquelle elles remontoient. Nous aurons occasion de faire plus loin l'application de sa théorie. Il fait aussi mention des domiciles de chaque Planète (2).

Le progrès des ames, suivant Porphyre, ou plutôt leur marche progressive dans le monde, se faisant à travers les fixes et à travers les Planètes (3), on ne se borna pas, dans l'antre Mithriaque, à tracer le Zodiaque et les autres constellations, et à marquer des portes aux quatre points cardinaux du Zodiaque, par lesquelles les ames entroient dans le monde des générations, ou en sortoient, et par lesquelles elles passoient de l'empire de la lumière dans celui des ténèbres, et réciproquement. On y représenta aussi les sept couches planétaires, qu'elles ont à traverser, pour descendre du Ciel des fixes, jusque dans les élémens qui enveloppent la terre; et on marqua sept portes, une pour chaque

(1) Porph. ibid. p. 129.
(2) Som. Scip. l. 1, c. 21.
(3) Porphyr. ibid. p. 128.

Planète, par lesquelles les ames passoient, soit en descendant, soit en remontant. C'est Celse qui, dans Origène, nous donne ce complément de la théorie, que nous venons d'exposer, d'après Porphyre.

« Celse, dit Origène (1), prétend, d'après Platon, que la route des ames, du » Ciel vers la terre, et de la terre vers » le Ciel, se fait à travers les Planètes. » Et pour étaler dans la dispute, qu'il a » contre nous, un grand appareil de » science, il dit que cette même doctrine est consacrée dans les Mystères » des Perses, et dans les cérémonies » de l'initiation de leur Dieu Mithra. » On y retraçoit, continue Celse, par des » symboles variés, les Sphères célestes, » tant celles des fixes, que celles des » Planètes; et les routes, que suivent les » ames à travers ces Sphères. Voici de » quelle image symbolique ils se servoient. Ils figuroient une échelle, qui » atteignoit de la terre au Ciel, partagée » en sept degrés ou étages, à chacun desquels se trouvoit une porte, et au sommet, une huitième, qui, sans doute, » étoit celle des fixes. La première des » sept portes, rangées le long de l'échelle » mystique, étoit de plomb; la seconde » d'étain, la troisième d'airain luisant,

(1) Orig. contr. Cels. l. 6, p. 238.

» la quatrième de fer, la cinquième » de matière d'alliage, la sixième » d'argent, et la septième d'or (*r*) ».

« La première porte étoit celle de » Saturne, dont la lenteur étoit figurée » par la pesanteur du plomb. La seconde » étoit celle de Vénus, dont l'éclat doux » et la molle flexibilité étoient figurés » par celle de l'étain. La troisième étoit » celle de Jupiter, dont l'airain exprimoit la solidité et le caractère sec. » La quatrième étoit celle de Mercure, » dont l'infatigable activité étoit exprimée par le fer, qui formoit sa porte : » on avoit aussi en vue de faire allusion à son génie mercantile, et à sa » sagacité. La cinquième porte étoit » celle de Mars ; et la matière d'alliage, » qui la composoit, figuroit ses inégalités et sa nature variable. La sixième » étoit celle de la Lune. La septième celle du Soleil. Les couleurs des Planètes » étoient désignées par celles des métaux, » dont étoient formées leurs portes ».

L'ordre, suivant lequel ces portes sont ici rangées, n'est pas celui que les Planètes ont réellement dans le monde, mais un ordre mystérieux ; c'est celui qu'ont entre elles les Planètes, dans la distribution des jours de la semaine, qui leur sont consacrés. Ainsi, en partant de Saturne ou du samedi, et en rétrogradant jusqu'au dimanche, on retrouve l'ordre, suivant lequel

lequel elles se suivoient sur l'échelle mystérieuse.

Celse, suivant Origène, donnoit la raison de cette distribution, et il la faisoit naître de certains rapports harmoniques. Ces rapports sont ceux de la quarte, comme nous le ferons voir dans un autre endroit de notre ouvrage, où nous parlons de cette échelle mystérieuse.

La dénomination de portes, que nous avons vu appliquée ici aux sept Planètes, et plus haut aux deux signes du Tropique, du Cancer et du Capricorne (1), et que certains Théologiens donnoient aussi au Soleil et à la Lune, étoit une expression figurée des Orientaux, qui, comme l'a très-judicieusement observé Beausobre (2), se servent d'emblêmes et de figures, pour représenter leurs pensées. Ils parlent souvent de vases, de ponts (3), d'échelles etc. par lesquelles ils font passer les ames. Comme Jacob vit en songe une échelle, par laquelle les Anges montoient et descendoient; de même les anciens Persans (*s*), voulant représenter le passage des ames dans le Ciel, avoient imaginé un pont, qui d'un bout tient à la terre, et par l'autre au Paradis. Sur ce pont il y a

(1) Porphyr. de antro Nymph. p. 129.
(2) Beausobr. t. 2, l. 7, c. 6, p. 502.
(3) Hyde, c. 33, p. 401.

deux Anges, chargés d'examiner les ames qui y passent, et d'en faire leur rapport à Dieu. Sur leur rapport, Dieu ayant jugé, l'Ange Mhîr permet aux bons de continuer leur voyage vers le Ciel, et l'Ange Sorush précipite les méchans dans la Gehênne. On peut saisir, par cet échantillon, le génie Théologique des Perses. L'idée de portes, placées dans les Planètes, et dans les fixes, par où voyagent les ames, est du même style. C'est la langue mystique des Orientaux, dès la plus haute antiquité. Le Syrien Phérécyde (1) avoit aussi parlé des deux portes de l'ame ; et par là il avoit en vue la génération et la régénération des ames, ou leur descente vers la terre, et leur retour aux Cieux. Origène (2) assure qu'Ezéchiel et l'auteur de l'Apocalypse, qui emploient les mêmes expressions figurées de portes, avoient aussi en vue la théorie des ames et leur passage à un ordre de choses supérieur à celui-ci, et meilleur que celui qui se trouve ici bas. Notre explication de l'Apocalypse justifiera l'opinion d'Origène.

Nous venons donc de voir, comment le monde entier et ses principales divisions, avec ses agens les plus apparens,

(1) Porphyr. de antro, p. 130.
(2) Orig. contr. Cels. l. 6, p. 269.

étoient représentés dans les antres ou sanctuaires destinés à la célébration des anciens mystères ; en sorte que l'initié, en y entrant, se trouvoit environné des mêmes tableaux, dont l'ame se trouve entourée, en descendant par la génération dans le monde visible et matériel, qu'a organisé le grand *Demiourgos*. En conséquence on a dû appercevoir, qu'il y eut une liaison intime, entre la science sacrée des mystères, et la Physique et l'Astronomie ancienne, et que le grand spectacle des sanctuaires dut être celui de l'ordre du monde, ou le spectacle de la nature elle-même. Ce que Porphyre et Celse viennent de nous dire des tableaux de l'antre Mithriaque en est une confirmation ; et le fameux monument de Mithra, que nous expliquons ailleurs, et dont toutes les parties sont relatives aux constellations et aux Planètes, en est la preuve la plus démonstrative.

Non-seulement on exposa, dans les sanctuaires, des emblêmes et des symboles mystérieux, relatifs à l'ordre du monde visible, mais on y désigna aussi, par des signes sensibles, les forces invisibles qui le meuvent, et les vertus, les qualités et les puissances, qui sont attachées à la matière, et qui entretiennent l'ordre merveilleux qu'on y observe. C'est

encore Porphyre, qui nous l'assure (1).

Le monde, suivant les anciens Philosophes, à qui nous devons la théorie de l'ame et de ses voyages, n'étoit pas une machine purement matérielle et toute mécanique. Une grande ame, avons-nous dit, diffuse dans toutes ses parties, vivifioit tous les membres de l'immense corps de l'univers ; et une intelligence, également grande, en dirigeoit tous les mouvemens, et y entretenoit l'ordre et l'harmonie éternelle, qui en résulte. Nous avons déjà vu, dans Virgile (2), le germe de cette sublime théorie sur l'ame, et sur l'intelligence universelle du monde, principe de toutes les ames et de toutes les intelligences particulières, qui lui sont inférieures et subordonnées, comme toute émanation l'est à la source, dont elle découle. Cette sous-division de l'unité du monde matériel, en deux autres unités, dont l'une est celle de l'ame même du monde, l'autre celle de son intelligence, et qui réunies à lui, ne font point trois Univers, mais un seul, doué d'une intelligence et d'une ame, a passé dans la métaphysique, sur l'unité intellectuelle, principe de toutes choses, et sur son *logos*, et sa vie, qui se confondent avec elle dans l'unité première,

(1) Ibid. de antro, p. 108.
(2) Æneid. 6, v. 724.

infiniment séparée de la Dyade ou de la matière. C'est de là que les Chrétiens ont emprunté leur dogme de la Trinité, comme nous le ferons voir dans la suite de cet ouvrage, où nous donnerons à cette théorie tout le développement, dont elle est susceptible. Ici il nous suffit de dire, que l'unité du monde, représentée par l'œuf symbolique, avoit sous elle deux unités, celle de l'ame et celle de l'intelligence, qui se répandoient dans toutes ses parties; et qu'elles étoient à l'Univers, considéré comme un être animé et intelligent, ce que l'intelligence et l'ame ou la vie sont à l'individualité de l'homme. Le passage de Virgile, sur lequel Anchise appuie tout le système de la théorie des ames, et conséquemment des mystères, où cette théorie étoit mise en représentation, en est une preuve non équivoque. C'est dans ce sens, que l'on doit entendre avec Warburton, que l'unité de Dieu étoit un des dogmes de l'initiation, si l'on entend, par unité de Dieu, celle du monde, et de la force active et intelligente, qui y réside; ce qui rentre dans le Panthéisme, qui a été la religion de toute l'antiquité, avant que les métaphysiciens eussent créé le monde des abstractions, et séparé Dieu, du monde, et l'unité de Dieu, de Dieu lui-même; ce qu'ils firent dans la suite, comme nous

le verrons, dans l'explication de la Triade des Chrétiens, que nous donnerons dans l'ouvrage qui servira de suite à ce traité. Les Docteurs Chrétiens eux-mêmes ont cru reconnoître, dans la doctrine d'Orphée, un des plus fameux chefs de l'initiation chez les Grecs, le dogme de l'unité de Dieu. Ils en ont produit, entre autres preuves, l'hymne, connu sous le nom de Palinodie d'Orphée, dont plusieurs Pères, tels que Justin, Tatien, Clément d'Alexandrie, Cyrille Patriarche de cette même ville, et Théodore, ont rapporté quelques fragmens, et qu'Eusèbe (1) a conservé tout entier, d'après Aristobule. Orphée y prêche ouvertement le dogme de l'unité de Dieu. L'œuf symbolique, emblême de cette unité, et la Triade métaphysique, passèrent aux derniers Orphiques et aux adorateurs de la lumière, sous le nom de Phanès. Le dogme du *Logos*, ou du *νοῦς*, de son incarnation, de sa mort et de sa résurrection, ou transfiguration, de son union à la matière, de sa division dans le monde visible, où il se répand, et de son retour à l'unité originelle, y étoit enseigné, et toute cette théorie étoit relative à l'origine de l'ame et à son destin, c'est-à-dire, au grand but des Mystères (2).

(1) Præp. Ev. l. 13, c. 12.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 12, p. 49.

L'Empereur Julien (1) explique les mystères d'Atys et de Cybèle par les mêmes principes métaphysiques, sur l'intelligence Démiourgique, sur sa descente dans la matière et sur son retour vers son origine. Il étend aussi son explication à ceux de Cérès.

Il en est de même de Salluste le philosophe (2), qui admet en Dieu une seconde force intelligente, qui descend dans la matière génératrice, pour l'organiser et qui remonte vers sa source.

Toutes ces idées mystiques devoient naturellement entrer dans la doctrine sacrée, et dans les spectacles de l'initiation, dont le but étoit, observe très-bien Salluste (3), d'unir l'homme au monde et à la Divinité (*t*), et dont le dernier terme de perfection, suivant Clément, étoit l'Epoptée (4), ou la contemplation de la nature, et celle des êtres réels, ou des causes. Or ce qu'on appeloit êtres réels, c'étoient les êtres invisibles, les Génies, les facultés ou puissances de la nature; enfin tout ce qui n'étoit pas du monde visible, que l'on appeloit, par opposition, l'être apparent (*u*).

(1) Julian. Serm. 5, p. 325, etc.
(2) Sallust. c. 4, p. 250.
(3) Ibid. p. 249.
(4) Clem. Strom. l. 5, p. 582.

La théorie des Génies entra donc dans la science sacrée de l'initiation, et fit partie du spectacle religieux des êtres différens, qu'on faisoit paroître dans les sanctuaires ; elle étoit une suite nécessaire de la croyance à la providence et à la surveillance des Dieux, une des premières bases de l'initiation. L'administration de l'Univers, confiée à des Génies subalternes, par qui les biens et les maux étoient versés dans le monde, étoit une conséquence de ce dogme, et nous avons vu, que les Perses avoient consacré cette opinion dans les mystères de Mithra, où l'on exposoit ce fameux œuf, qu'Ormusd et Ahriman s'étoient partagés, en chargeant chacun vingt-quatre Génies d'y répandre les biens et les maux, qui s'y rencontrent. Ces vingt-quatre Génies étoient subordonnés à douze autres Dieux, dont six étoient enfans du principe du bien et de la lumière, et six autres du principe du mal et des ténèbres (1). Ces Dieux de différens ordres, rangés sous les drapeaux chacun de leur principe ou des deux chefs de la lumière et des ténèbres, se livroient des combats et suivoient le sort du chef vainqueur ou vaincu. Cette doctrine des Génies, dépositaires de la providence universelle,

(1) Plut. de Iside, p. 369—70.

étoit intimement liée aux mystères anciens, et se trouvoit consacrée dans les sacrifices et les initiations chez les Grecs, comme chez les Barbares, au rapport du même Plutarque (1). Nous avons donc eu raison d'avancer que, dans les sanctuaires anciens, on y donnoit le spectacle des Génies, chargés de l'administration du monde. L'intervention du fameux Mercure, conducteur des ames, qui paroissoit dans les temples d'Eleusis avec le Soleil et la Lune, en est déjà une preuve. Il en est de même de celui des mystères d'Isis, que nous voyons paroître à la procession des initiés, dans Apulée.

Le même Plutarque, dans un autre ouvrage (2), observe que les Dieux, par le moyen des Génies intermédiaires entre eux et les hommes, se rapprochent des mortels, dans les cérémonies de l'initiation, et dans les Orgies. Mais il croit prudent, à l'exemple d'Hérodote, de tirer le voile du mystère sur ces grands secrets, et de supprimer les preuves, qu'il en pourroit tirer de la nature et de l'existence de ces êtres appelés Génies, dont il fait des Ministres des Dieux, des Secrétaires, des Officiers chargés de l'inspection de leurs sacrifices, et d'assister à leurs mystères.

(1) Ibid. p. 369.
(2) De Oracul. Defect. p. 417.

On enseignoit, que ces Génies étoient de deux sortes, les uns, chargés de distribuer les peines, et d'exercer la vengeance des Dieux contre l'injustice et l'orgueil des mortels ; que les autres au contraire, d'une nature plus pure, (ce sont nos Anges,) étoient les dispensateurs des dons de la Divinité, à qui, à cause de l'excellence de leur nature, on avoit attribué cette fonction royale ; car il n'étoit pas de fonction plus digne de la majesté royale, disoit-on, que la bienfaisance.

On reconnoît, dans ce double ordre de Génies, les Génies subordonnés à Oromaze et à Ahriman chez les Perses ; ce sont chez nous, les Anges et les Démons. On remarque toujours le même but des mystères, celui d'établir le dogme des récompenses et des peines à venir, le même qu'on avoit, en établissant le dogme de la Providence, dont la théorie des Génies bons et mauvais étoit une suite chez ceux, qui vouloient expliquer le mélange des biens et des maux.

Plutarque continue l'examen de la nature de ces différens ordres de Génies, dont on parloit dans les mystères (1) ; et on y apperçoit des traces de notre opinion sur les Anges de ténèbres, et sur les Anges de lumière. De même que parmi

(1) Ibid. p. 417.

les hommes, dit ce philosophe, il y a des différences de caractère et de qualités, il y en a pareillement parmi les Génies. Les uns ont à peine une teinte légère de la nature passive et déraisonnable, tandis que chez les autres elle domine de manière, qu'il est difficile qu'ils s'en dépouillent. Nous en trouvons des preuves éparses çà et là dans la Mythologie, et des traces dans les initiations et dans les sacrifices. C'est ici, qu'à propos des preuves que l'on peut tirer des Mystères et du cérémonial de l'initiation, Plutarque croit devoir se condamner à un respectueux silence.

Il est aisé de voir, quelle fut l'origine des bons et des mauvais Anges, ou des Génies subalternes, chargés de dispenser les biens et les maux de la nature. Comme on ne vouloit point inculper la Divinité, on rejeta le mal, tantôt sur ses ministres, tantôt sur un second principe, en opposition avec le bien et la lumière; et comme le bien et le mal sont dans la nature, à-peu-près à dose égale, on attribua, comme dans la Théologie de Zoroastre, aux Génies ou Anges de lumière la dispensation des biens, et aux Génies ou Anges des ténèbres, et à leur chef, la dispensation des maux. Ainsi le soin de tourmenter les coupables fut une des fonctions confiées aux mauvais Génies, aux Anges

des ténèbres, aux Euménides, filles de la nuit, etc. au Diable toujours noir, et chef des puissances des ténèbres. Tous les Anciens ont admis cette distinction des bons et des mauvais Anges ou Génies, comme on peut le voir dans le traité d'Isis de Plutarque (1), distinction, qui résulte et de leur nature et de leurs intentions différentes, ajoute ce philosophe. Platon donnoit aux premiers le nom de Dieux célestes; ce sont nos Anges; et il leur attribuoit (2) la droite, et le nombre pair, c'est-à-dire l'apanage du bon principe. Il donnoit au contraire aux autres, qu'il appeloit proprement Démons, la gauche, et le nombre impair, qui étoient dans l'apanage du mauvais principe.

Xénocrate (3) pensoit, qu'il y avoit dans l'air de ces Génies d'une nature forte et robuste, de forme gigantesque, d'un caractère dur et féroce, qui se plaisoient à voir le deuil et les larmes, et qui avoient besoin de se repaître du spectacle de l'affliction des mortels, pour s'abstenir de faire de plus grands maux. Ces Génies, comme chez nous les Démons, étoient des êtres, qui avoient été précipités dans les régions inférieures de

(1) De Iside, p. 361.
(2) Ibid. p. 370.
(3) Ibid. p. 361.

l'air, pour y expier la peine de leurs fautes. C'est Empédocle, qui nous a transmis ces idées Théologiques, fort semblables aux nôtres, sur la nature et la chûte des mauvais Anges. Plutarque ajoute (1), que le fameux Typhon, l'ennemi et le meurtrier d'Osiris, étoit un de ces mauvais Génies, qui, après avoir, comme l'Ahriman des Perses, dont il parle plus loin (2), jeté le plus grand désordre dans la nature, porté le trouble sur la terre et sur la mer, où il avoit, comme le mauvais principe de l'Apocalypse (3), causé les plus grands maux, finit par être puni de ses crimes. C'étoient ces aventures, qu'Isis, ajoute Plutarque, avoit voulu retracer dans les cérémonies mystérieuses, et dans les plus saints mystères, qu'elle établit en mémoire de ses malheurs et de ses courses, dont on donnoit l'image et la représentation dans les sanctuaires, en même temps qu'on y offroit des encouragemens pour la piété, et des consolations dans les malheurs. Plutarque en a bien montré ici le but et le véritable caractère. On n'y voit rien, qui ait trait à l'Agriculture; mais tout y a trait à l'état de l'homme malheureux ici bas,

(1) Ibid.
(2) Ibid. p. 470.
(3) Apocal. c. 12, v. 12, etc.

et aux Génies malfaisans, qui livrent à son ame les plus cruels assauts. On y voit une théorie mystérieuse, sur les Génies bons et mauvais, sur les combats qu'ils se livrent, et sur les défaites et les victoires des principes du bien et du mal de la Nature. Aussi Plutarque (1) prétend-il, que la guerre des Géans et des Titans contre Jupiter, dans la théologie des Grecs, que les crimes de Saturne contre son père, les combats d'Apollon contre le grand Dragon Python, les exils et la fin tragique de Bacchus, les courses de Cérès, les aventures d'Osiris et de Typhon, et toutes les cérémonies mystérieuses de l'initiation, dont les détails ne peuvent être rendus publics, avoient pour objet cette théorie des principes secondaires, ou des Génies; et non pas la Divinité suprême, qui ne pouvoit se plaire à ces sacrifices funèbres, à ces cérémonies lugubres et cruelles, où l'on mangeoit quelquefois des viandes crues (2), et où l'on mettoit en pièces des hommes, comme dans les Omophagies, ou représentations de la mort tragique de Bacchus. Que ces fêtes tumultueuses ou obscènes, dans lesquelles on s'agitoit furieusement, et où l'on se lamentoit, n'avoient d'autre but,

(1) De Iside, p. 360.
(2) Plut. de Oracul. Defect. p. 417.

que d'écarter l'influence des esprits malins, et les effets de leurs fureurs. Nous n'examinerons point jusques à quel point l'explication de Plutarque est juste ; et si ces mouvemens furieux, ces morts tragiques, n'étoient pas plutôt une représentation des violences exercées par les mauvais Génies sur le principe de la lumière et du bien, qu'un moyen sûr de les appaiser. Nous tirerons seulement une conclusion, propre à établir la vérité de la proposition que nous avons avancée, et que nous cherchons ici à prouver ; c'est que la théorie des Génies faisoit partie des dogmes et des spectacles de l'initiation, et qu'elle se lioit aux mystères, parce que les sanctuaires eux-mêmes, où l'on initioit, et que les tableaux et les représentations qu'on y offroit, étoient destinés à peindre tout l'Univers, avec les causes visibles et invisibles, qui y sont mises en jeu, et qui concourent à former le système universel du monde, dans lequel l'ame entre par la génération, où elle vit quelque temps dans une espèce de captivité, et d'où elle sort à la mort, pour retourner à son principe, lorsqu'elle a été assez heureuse pour être régénérée. Cette conclusion est confirmée par Plutarque (1), lorsqu'il nous dit, que le dogme

(1) Ibid. p. 415.

de la Providence, qui administre le monde, par le moyen de puissances intermédiaires, qui entretiennent le commerce de l'homme avec la Divinité, étoit consacré dans les mystères des Egyptiens, des Phrygiens, des Thraces, des Mages et des Disciples de Zoroastre, comme on pouvoit le prouver par leurs initiations, auxquelles des cérémonies lugubres et funèbres se mêloient. Nous avons parlé plus haut de ces fêtes funèbres, de ces sépultures, et de ces morts fictives, en honneur du Soleil, peint sous les traits de l'homme mortel. Plutarque ignore, quel fut l'inventeur de ce dogme sur les Génies; mais il assure, qu'on en peut trouver des preuves dans les initiations des différens Peuples, que nous venons de nommer. Platon admet également ces puissances intermédiaires, qui lient les hommes aux Dieux, et qui entretiennent entre eux ce commerce réciproque de prières et de bienfaits (1), qui se fait entre le Ciel et la terre. C'est sur eux que repose, dit Platon, toute la science sacerdotale, et l'art des sacrifices et des initiations, toute la science des enchantemens, des prestiges, et de la divination. C'étoit aussi sur cette dernière base, sur les preuves tirées de la puissance des Génies, sur les prédictions

(1) Plut. t. 3, in Sympos. . 202.

des

des Devins, et sur les oracles, que les Mystagogues, et les chefs d'initiation, réciproquement établissoient le dogme des récompenses et des peines éternelles, si nous en croyons le témoignage de Celse (1). De tous ces témoignages, il résulte clairement, que la théorie des Génies, et le dogme de la Providence, qui administre par eux l'Univers, et qui produit les biens et les maux de la Nature, faisoit une partie essentielle des leçons, que l'on donnoit aux initiés, pour leur apprendre les rapports, dans lesquels leur ame étoit avec toute la nature; ce qui étoit la grande leçon, qu'on se proposoit de donner dans l'initiation, afin de rendre l'homme plus grand à ses propres yeux, en lui apprenant ce qu'il étoit dans l'Univers.

Voilà donc le tableau du monde, développé dans toutes ses parties aux yeux de l'initié; et l'antre symbolique, qui le représente, orné et revêtu de tous ses attributs. C'est dans ce monde, ainsi organisé, doué d'une double force active et passive, partagé entre la lumière et les ténèbres, mu par une force vive et intelligente, gouverné par des Génies, qui président dans ses différentes parties, et dont la nature et le caractère sont plus ou moins dégradés, à

(1) Orig. contr. Cels. l 8, p. 420.

proportion qu'ils ont une portion plus ou moins grande de la matière ténébreuse, que descend l'ame, émanée du feu Ether, et sortie de la région lumineuse, que l'on concevoit supérieure au monde. Elle entre dans la matière ténébreuse, où les deux principes, secondés de leurs Génies familiers, se combattent, pour y subir une ou plusieurs organisations dans le corps qui va l'enchaîner, jusqu'à ce qu'enfin elle retourne au lieu de son origine, à sa véritable patrie, dont elle est exilée pendant la vie. Car c'est à cela que se réduit toute la théorie de l'ame. Suivons-la donc dans sa route et dans son retour à travers les constellations et les Sphères planétaires. Macrobe va d'abord nous servir de guide (1).

Il faut avant tout nous rappeler ce que nous avons dit plus haut sur l'ame, d'après Virgile (2), qui n'a fait que consacrer dans ses vers l'opinion des Pythagoriciens, des Stoïciens, des Platoniciens etc. en général de tous les plus grands Philosophes de l'antiquité, qu'elle est une émanation de l'ame du monde, et du feu principe universel, qui circule au-dessus des cieux, dans une région infiniment pure, et toute lumineuse. Ce feu céleste, pur,

(1) Somn. Scip. l. 1, c. 8.
(2) Æneid. l. 6, v. 724, etc.

simple et sans aucun mélange, se trouve placé au plus haut du monde, par sa légéreté spécifique (1); s'il en descend, sa nature est contrariée, et c'est un désir inconsidéré de la part de l'intelligence, un amour perfide pour la matière, qui l'en fait descendre (x), pour connoître ce qui se passe ici bas, où le bien et le mal sont en opposition. La matière est censée lui tendre des piéges, lui présenter une amorce; s'il succombe à la tentation, alors il fait l'épreuve des maux, qu'il ne connoissoit pas encore, et qui n'approchent jamais de l'empire du bien, et de la lumière, où les ames sont établies. Elles s'écartent donc de ce monde lumineux par la génération, c'est-à-dire, en descendant vers le monde sublunaire, où s'opérent les générations, et en s'unissant à la matière ténébreuse des corps. Cette idée métaphysique a souvent été rendue d'une forme romanesque et mythologique dans la théologie des Orientaux, comme on peut le voir dans Beausobre (2). Elle se présente d'une manière plus simple dans Macrobe.

L'ame, suivant ce Philosophe (3), est une substance simple, une

(1) Ibid. Virg. v. 730 et 747.

(2) Beausobre, Traité du Manichéis. t. 2, l. 6, c. 2, 3, 4, etc.

(3) Somn. Scip. l. 1, c. 6, p. 19; c. 9, p. 39.

monade, considérée dans son origine, lorsqu'elle est séparée de la matière turbulente, à laquelle elle est par sa nature étrangère. Le lieu, d'où elle tire son origine, *est le Ciel*. C'est, dit Macrobe, une opinion constante parmi tous les Philosophes ; et l'ouvrage de sa sagesse, tant qu'elle est unie au corps, est de porter ses regards vers sa source, et de s'efforcer de retourner au lieu d'où elle est partie. Nous avons dans ces deux mots le secret de tous les mystères, et de toutes les initiations, dont le but est de rappeler à l'homme son origine divine, et de lui indiquer les moyens de retourner vers son principe. La religion des Chrétiens elle-même n'a point un autre objet. La philosophie n'avoit point non plus d'autre but, comme on peut s'en assurer par les ouvrages des Pythagoriciens, des Platoniciens et des autres Philosophes, dont les Chrétiens ont emprunté les dogmes et la morale (*y*), et sur-tout par Macrobe, lequel nous marque, dans ce même ouvrage, la véritable fin que se proposoit la philosophie, qui seule pouvoit assurer à l'homme la félicité. La grande science, que l'on acquéroit dans les mystères, étoit pour l'homme la connoissance de soi-même, de la noblesse de son origine, de la grandeur de ses destinées, et de sa supériorité sur les animaux, qui ne

pouvoient arriver à cette science, et auxquels l'homme ressembloit, dès qu'il ne réfléchissoit pas sur son existence, et n'approfondissoit pas sa nature. C'étoit là cette grande leçon, qu'avoit donnée l'oracle de Delphes à celui qui le consultoit sur les moyens d'être heureux (1), *apprends à te connoître toi-même;* sentence sublime, que l'on disoit descendue du Ciel, et qui étoit gravée *sur le frontispice du Temple*. L'ame, existant de toute éternité au Ciel, a abandonné le lieu de son origine (2), par ignorance réelle ou feinte, ou plutôt par une trahison ouverte. Ce lieu est la partie étoilée du monde, où elle habitoit, dit Macrobe, avant de se laisser séduire par le désir d'animer un corps, et d'où elle est descendue, pour venir s'y loger (3). L'ame, précipitée ici-bas, n'a d'autre ressource que de se reconnoître, et de tourner ses regards vers son origine, et son berceau primitif; c'est en elle-même qu'elle doit se chercher (4). Elle doit tout souffrir, tout faire pour remonter vers sa source. Telle est la conclusion, que l'on tiroit de ce premier dogme, sur l'origine de l'ame.

(1) Som. Scip. lib. 1, c. 9, p. 39.
(2) Ibid. c. 11, p. 40.
(3) Ibid. p. 41.
(4) Ibid. p. 39.

Mais avant de parler de son retour, suivons-la dans sa descente.

La Sphère aplane (1), ou le Ciel des fixes, étoit cette terre sainte, ces champs Elysées, qui étoient le domicile naturel des ames, le lieu où elles remontoient, lorsqu'elles avoient recouvré leur pureté et leur simplicité primitive. C'est de ce champ lumineux, que partoit l'ame, lorsqu'elle étoit envoyée dans le corps, où elle n'arrivoit, qu'après avoir subi trois dégradations, désignées sous le nom de mort, et après avoir franchi les Sphères et les élémens. Les ames restoient en possession du Ciel (2), et de la félicité, tant qu'elles étoient assez sages, pour éviter la contagion du corps, et se tenir libres de tout contact avec la matière. Mais celles qui de cette demeure élevée, où elles sont environnées d'une lumière éternelle, ont jeté un regard en bas vers les corps, et vers ce qu'on appelle ici-bas la vie, qui, pour l'ame, est une vraie mort, et qui ont conçu pour elle un secret désir; ces ames, victimes de leur concupiscence, sont entraînées peu-à-peu vers les régions inférieures du monde, par le seul poids d'une pareille pensée et d'un désir tout terrestre. Cette chûte

(1) Ibid. c. 11, p. 46.
(2) Ibid. p. 47.

toutefois n'est pas subite, mais graduée. L'ame, parfaitement incorporelle, ne se revêt pas tout de suite du limon grossier du corps ; mais peu-à-peu, par des altérations successives et insensibles, et à mesure qu'elle s'éloigne de plus en plus de la substance simple et parfaite qu'elle habitoit, pour s'entourer d'un certain corps sidéral, ou de la substance des astres, dont elle se grossit. Car, dans chacune des Sphères placées au-dessous du Ciel des fixes, elle se revêt de plusieurs couches de matière éthérée, qui insensiblement forment le lien intermédiaire, par lequel elle s'unit au corps terrestre ; en sorte qu'elle éprouve autant de dégradations ou de morts, qu'elle traverse de Sphères. Voici quel est l'ordre de sa marche (1). La voie lactée, dit Macrobe, embrasse tellement le Zodiaque, dans la route oblique qu'elle a dans les Cieux, qu'elle le coupe en deux points opposés, au Cancer et au Capricorne, où sont les deux termes de la route du Soleil, appelés Tropiques, et que les Physiciens ont appelé les portes du Soleil. Il est certain, que du tems de Macrobe les deux Tropiques, qui autrefois répondoient aux étoiles du Cancer et du Capricorne, conservoient, comme aujourd'hui, ces noms, quoique

(1) Ibid. c. 12, p. 47.

les Tropiques correspondissent alors aux constellations des Gémeaux et du Sagittaire, par l'extrémité desquelles la voie de lait coupe le Zodiaque. Ainsi on pouvoit dire, qu'elles passoient par les signes du Cancer et du Capricorne, mais non pas par les constellations; ce qu'il ne faut pas confondre, à cause du déplacement produit par la précession des Equinoxes.

C'est par ces portes, comme nous l'avons déjà vu plus haut, que les ames étoient censées descendre vers la terre, et remonter de la terre aux Cieux. C'est pourquoi, continue Macrobe (1), on appelle l'une, *la porte des Hommes*, et l'autre, *la porte des Dieux* (2). Le Cancer étoit celle des hommes, parce que les ames étoient censées descendre par-là vers la terre; le Capricorne, celle des Dieux, parce que c'étoit par le Capricorne, qu'elles remontoient vers le siége de leur propre immortalité, et qu'elles alloient se placer au nombre des Dieux; et c'est ce qu'Homère a voulu figurer, dans la description de l'antre d'Ithaque. C'est pourquoi Pythagore (2) pense, que c'est de la voie lactée, que part la descente vers l'empire de Pluton, parce que les ames, en tombant de là,

(1) Ibid.
(2) Ibid. c. 12, p. 48.

paroissent déjà déchues et rabaissées au-dessous de leur habitation supérieure. C'est de la voie lactée, qu'elles reçoivent la première impulsion, qui les pousse vers les corps terrestres. Voilà ce qui fait que Scipion l'ancien dit au jeune Scipion, au sujet des ames des bienheureux, en lui montrant la voie de lait : « Ces ames sont parties d'ici, et c'est » ici qu'elles retournent (*a*) ».

Ainsi les ames, qui doivent descendre, tant qu'elles sont au Cancer, comme elles n'ont point encore quitté la voie de lait, sont toujours censées être au nombre des Dieux. Mais lorsqu'elles sont descendues jusqu'au Lion, là elles commencent l'apprentissage de leur condition future. Par la raison contraire, lorsqu'elles sont dans le Verseau, qui est le signe opposé au Lion, elles sont dans l'état de la plus grande opposition à la vie humaine (1). Aussi est-ce sous ce signe, et dans le mois où le Soleil le parcourt, que l'on fait des sacrifices aux manes. Ainsi l'ame, descendant des limites célestes, où le Zodiaque et la voie lactée se touchent, quitte aussitôt sa forme sphérique, qui est celle de la Nature divine, pour s'allonger et s'évaser en cône. C'est ainsi que du point naît la ligne, qui d'un

(1) Ibid.

point individuel s'étend en longueur ; et sortant de la sphéricité de son point, qui est sa monade, elle se partage et s'avance jusque dans la Dyade, qui est son premier prolongement. C'est là cette essence, à qui Platon, dans le Timée, donne les noms d'indivisible et de divisible, lorsqu'il parle de la formation de l'ame du monde. Car les ames, tant celle du monde que celle de l'homme, se trouvent n'être point susceptibles de division, quand on n'envisage que la simplicité de leur nature divine ; mais aussi quelquefois elles en paroissent susceptibles, lorsqu'elles s'étendent et se partagent, l'une dans le corps du monde, l'autre dans celui de l'homme. Lors donc que l'ame est entraînée vers le corps, dès le premier instant, où elle se prolonge hors sa Sphère originelle, elle commence à éprouver le désordre, qui règne dans la matière, qui s'unit, à sa substance ; et c'est ce qu'a insinué Platon, dans son Phédon, lorsqu'il nous peint l'ame chancelante et prise d'une nouvelle ivresse, qui la fait tomber vers le corps : il a désigné par-là un nouveau breuvage de matière plus grossière, dont elle se charge, et qui l'appesantissant, l'entraîne vers le corps. Nous avons, dit Macrobe, un symbole de cette ivresse mystérieuse dans la Coupe céleste, appelée Coupe de Bacchus (1), et que l'on

(1) Ibid. c. 12, p. 49.

voit placée au Ciel, entre le Cancer et le Lion. On a désigné par cet emblême cette espèce d'ivresse, que l'influence de la matière, tumultuairement agitée, cause aux ames qui doivent descendre ici-bas. C'est là, que déjà l'oubli, compagnon de l'ivresse, commence à se glisser insensiblement dans les ames. Nous voyons la même idée philosophique dans Platon (1), qui fait partir les ames d'un endroit très-lumineux, situé dans la région la plus élevée du monde, où un peson, représentatif des Sphères, devient le fuseau des Parques, qui règlent le destin des ames, lorsqu'elles veulent descendre vers la terre, pour y animer des corps. Elles s'assemblent dans les champs de l'Oubli, pour y boire l'eau du fleuve Amélès, qui leur fait tout oublier. Cette fiction n'a pas non plus échappé à Virgile (2). Si les ames, continue Macrobe (3), portoient jusque dans les corps la connoissance, qu'elles avoient acquise des choses divines, dans leur séjour aux Cieux, il n'y auroit jamais entre les hommes de partage d'opinion, sur la Divinité. Mais les unes oublient plus, et les autres moins.

(1) Plato de Legib. l. 10, p. 621.
(2) Æneid. l. 6, v. 749.
(3) Macrob. ibid. c. 12, p. 49.

La partie la plus élevée et la plus pure de cette matière, qui alimente et constitue les êtres divins, est ce qu'on appelle Nectar ; c'est le breuvage des Dieux. La partie inférieure, plus trouble et plus grossière, c'est le breuvage des ames ; et c'est ce que les Anciens ont désigné, sous le nom de fleuve Léthé (1). Entraînée par le poids de cette liqueur enivrante, l'ame coule le long du Zodiaque et de la voie lactée, jusqu'aux Sphères inférieures ; et dans sa descente, non seulement elle prend, dans chacune de ces Sphères, une nouvelle enveloppe de la matière du corps lumineux ; mais elle y reçoit les différentes facultés, qu'elle doit exercer, durant son séjour dans le corps. Elle acquiert, *dans Saturne*, le raisonnement et l'intelligence, ou ce qu'on appelle la faculté logistique et contemplative. Elle reçoit de Jupiter la force d'agir, ou la force exécutrice.

Mars lui donne la valeur nécessaire pour entreprendre, et la fougue impétueuse. Elle reçoit du Soleil les facultés des sens et de l'imagination, qui la font sentir, et imaginer. Vénus lui inspire le mouvement des désirs. Elle prend, dans la Sphère de Mercure, la faculté d'exprimer et d'énoncer ce qu'elle pense et ce qu'elle sent. Enfin, en en-

(1) Ibid. p. 50.

trant dans la Sphère de la Lune, elle y acquiert la force nécessaire, pour propager par la génération, et accroître les corps. Cette Sphère Lunaire, qui est la dernière et la plus basse, relativement aux corps divins, est la première et la plus haute, relativement aux corps terrestres. Ce corps lunaire, en même temps qu'il est comme le sédiment de la matière céleste, se trouve être la première substance de la matière animale. Voilà quelle est la différence, qui se trouve entre les corps terrestres et les corps célestes, j'entends, le Ciel, les astres et les autres élémens divins; c'est que ceux-ci sont attirés en haut, vers le siége de l'ame, et vers l'immortalité, par la Nature même de la région, où ils sont, et par un désir d'imitation, qui les rappelle vers sa hauteur; au lieu que l'ame est entraînée elle vers les corps terrestres, et qu'elle est censée mourir, lorsqu'elle tombe dans cette région caduque, qui est le siége de la mortalité. Au reste, ajoute Macrobe, qu'on ne soit point surpris que nous parlions si souvent de la mort de cette ame, que nous avons dit être immortelle. L'ame n'est point anéantie ni détruite par cette mort; elle n'est qu'accablée pour un temps; et cette oppression momentanée ne la prive pas des prérogatives de l'immortalité, puisque dégagée ensuite du corps, après

avoir mérité d'être purifiée des souillures du vice, qu'elle avoit contractées dans son commerce avec lui, elle peut être rétablie dans tous ses droits, et rendue de nouveau au séjour lumineux de son immortalité.

Ces principes sont les mêmes que ceux des Chrétiens, qui croient que l'ame est déchue par le péché originel du séjour de la félicité, où elle fut primitivement établie ; mais qu'elle est destinée à y retourner un jour, lorsqu'elle aura été régénérée et purifiée de toutes ses souillures.

Les Priscillianistes avoient à-peu-près adopté la même théorie que Macrobe, sur la descente des ames vers la terre, lorsqu'elles y viennent animer des corps. Léon raconte (1), que ces Sectaires enseignoient, que les ames, ayant péché dans le Ciel, où elles étoient revêtues de corps célestes, elles sont tombées sur la terre ; qu'en traversant les Sphères célestes, et les airs, elles rencontrèrent diverses puissances, les unes plus cruelles, les autres plus douces, qui les enfermèrent dans des corps de conditions différentes ; que les corps et les ames des hommes sont assujettis au destin, et à l'empire des Etoiles ; que

(1) Beausob. t. 2, l. 7, c. 1, p. 425. Leo. Epist. 93, p. 453.

les parties de l'ame sont soumises à certaines puissances, et les membres du corps à d'autres. Ces dernières puissances sont les trente-six Décans du Zodiaque, comme il paroît par Celse, cité par Origène, lesquels concouroient à composer les décrets du destin astrologique (1).

L'auteur du Pimander, en établissant également la préexistence des ames, et leur descente à travers les Sphères célestes, suppose, qu'en les traversant, elles y prennent toutes les passions, dont la matière est le principe, et qui sont analogues à la nature de ces Sphères. Elles les restituent enfin à ces mêmes Sphères, lorsqu'elles remontent au Ciel, vers le lieu de leur origine. Ainsi elles rendent à la Sphère de la Lune la faculté de l'accroissement, et de la diminution du corps; à celle de Mercure, la fraude architecte des maux; à celle de Vénus, l'amour séduisant des plaisirs; à celle du Soleil, la passion insatiable de la grandeur et de l'empire; à celle de Mars, l'audace et la témérité; à celle de Jupiter, les mauvais moyens d'amasser des richesses; à celle de Saturne enfin, le mensonge insidieux et trompeur. Alors l'ame dépouil-

(1) Contr. Cels. l. 8, c. 428. Salm. ann. Clim. p. 610.

lée de tous ces funestes présens, que les Planètes lui avoient faits, rentre toute nue et toute pure dans la huitième Sphère, qui est le Ciel suprême. Tout ceci est dans les principes de Platon, qui enseigne (1), que les ames ne rentreront point dans le Ciel, et ne verront point la fin de leurs maux, que les révolutions du monde ne les ayent ramenées à leur état primitif, et ne les ayent purifiées des taches, qu'elles ont contractées par la contagion du feu, de l'eau, de la terre et de l'air.

C'est une opinion très-ancienne, que celle de la préexistence des ames, et que celle qui en fait des substances pures et célestes, qui existent avant les corps (2), et qui descendent du Ciel, pour les revêtir, et pour les animer. Si nous en croyons un Rabbin moderne (3), ce sentiment a toujours été celui de sa Nation. Ce fut en général celui de tous les Philosophes, qui admirent l'immortalité de l'ame, et conséquemment celui des Mystagogues, pour qui cette opinion étoit un besoin indispensable, pour étayer le dogme des peines et des récompenses à venir. Ils jugèrent, qu'il étoit impossible, que l'ame subsistât

(1) In Tim. Sect. 28.
(2) Beausob. t. 2, l. 6, c. 4, p. 330.
(3) Menas. Ben. Isr. Probl. 10, de Procr. Anim.

après

après le corps, si elle n'avoit pas existé avant lui, et si sa nature n'étoit pas indépendante de celle du corps, comme Lactance l'a remarqué (1). Tout ce qu'il y a eu de plus habile, parmi les Pères Grecs, a embrassé ce sentiment, et une partie des Latins l'a suivi. Sandius l'a prouvé par une infinité d'autorités, dans son livre de l'origine de l'ame.

Pour expliquer, comment et pourquoi les ames, étant des substances pures et célestes (2), se trouvent unies à des portions de matière, dans lesquelles résident les principes du mal, et des ténèbres, et des passions vicieuses, qui leur ravissent leur innocence originelle, quelques Philosophes ont cru, qu'elles avoient commis, dans leur patrie, quelque péché, dont leur incorporation étoit la peine. Cette opinion paroît être celle, qui fut consacrée par les Hiérophantes, dans les initiations et les mystères. Car par cette vie supérieure, dans laquelle elles avoient péché, suivant les Mystagogues, et en expiation duquel crime on les condamnoit à naître, on peut entendre la vie, qu'elles menoient dans les régions élevées du monde, avant que de descendre ici-bas par la génération.

(1) Lact. l. 3, c. 18.
(2) Beaus. t. 2, p. 331.

D'autres Philosophes au contraire (1) ont cru, que Dieu les envoyoit dans les corps, par un ordre absolu de sa volonté. Les Cabalistes ont réuni ces deux causes, et ont dit, des unes, qu'il y a des ames qui sont envoyées dans la matière, par un ordre absolu de la Providence, qu'ils appellent destin, et des autres, qu'elles y descendent par leur propre faute. Macrobe a désigné cette dernière cause plus haut par ces mots (2), *dissimulando vel prodendo.*

Voici quel est le système de ces Philosophes Cabalistes. Ils distinguent quatre mondes, l'*Aziluthique*, le *Briartique*, le *Jézirathique* et l'*Aziathique*, c'est-à-dire, le monde des émanations, le monde de la création, le monde de la formation, et le monde matériel. Ces mondes diffèrent et de situation, les uns étant au-dessus des autres, et de perfection, soit dans leur nature, soit dans les êtres qui les habitent. Les ames sont originairement dans le monde *Aziluthique*, qui est le Ciel suprême, séjour de la Divinité, et des esprits purs et immortels. Elles ont toutes un véhicule naturel et vivant, auquel elles sont unies. C'est le char subtil, qui les porte; l'*Ochêma* des Pythago-

(1) Beaus. ibid. p. 331.
(2) Macrob. l. 1, c. 9, p. 40.

riciens. Celles qui descendent du monde *Aziluthique*, par ordre exprès de la Providence, sont munies d'une certaine force divine, qui les garantit de la contagion de la matière, et retournent infailliblement dans le Ciel, aussitôt que leur légation est finie. Il n'en est pas de même de celles qui descendent par leur faute (1). Celles-ci éprouvent au commencement quelques légers désirs de descendre dans le monde *Briartique*, et de-là elles se relâchent insensiblement sur l'amour des choses divines, et sur la contemplation intérieure. Elles jettent les yeux sur le monde *Aziathique* (2), sentent quelqu'inclination pour y venir; leur véhicule commence à s'appesantir. Cela augmente dans le monde *Jézirathique*, tellement qu'elles tombent, pour ainsi dire, dans l'*Aziathique*, entraînées par leur propre poids. Tout cela renferme, sous d'autres termes et d'autres divisions du Ciel, la théorie de Macrobe, que nous venons de rapporter, et n'est qu'un pur Platonicisme, revêtu d'images et de mots particuliers aux Cabalistes. Certains théologiens, suivant Macrobe (3), faisoient descendre l'ame par trois ordres d'élémens, de quatre cou-

(1) Beaus. ibid. p. 331.
(2) Ibid. p. 332.
(3) Som. Scip. l. 1, c. 11, p. 46.

ches chacun, et leur faisoient subir trois dégradations successives, qu'ils appeloient des morts: ce sentiment étoit un de ceux qu'adoptoient les Platoniciens. Les Cabalistes plaçoient les ames un degré plus haut, que Macrobe, dans un monde tout intellectuel, séjour des esprits purs, qui devoit avoir quatre mondes, ou quatre ordres d'élémens. Quant à la fiction du désir des ames pour la matière, Platon suppose aussi ce désir, comme nous l'avons vu dans le passage de Macrobe. C'étoit pareillement le sentiment des Esséniens, « que les ames descendoient de l'Ether » le plus subtil, attirées dans les corps » par les attraits de la matière (1) ».

Le retour des ames se faisoit en sens contraire, en remontant par les mêmes Sphères, et par le Zodiaque, jusqu'à l'Empyrée, où étoit leur séjour primitif.

Cette Philosophie Platonicienne et Cabalistique venoit des Chaldéens, qui plus qu'aucun autre peuple ont raisonné sur la théorie des Cieux, sur les Sphères, sur les influences des constellations et des signes, et en général, sur le destin astrologique (2). Une des causes, auxquelles ces Philosophes

(1) Porphyr. de Abstin. c. 13; de Esseu. l. 4.
(2) Beaus. ibid. p. 332.

Chaldéens ont attribué la descente des ames, c'est la concupiscence et leur inclination pour les choses sensibles, inclination contraire à la pureté de leur origine, et dont Dieu les châtie, en les envoyant dans les corps.

Origène pensoit, que les ames (1) ont péché, en s'éloignant de leur créateur, et que, selon la diversité de leurs péchés, elles ont mérité d'être envoyées du Ciel jusques sur la terre, et d'être mises en divers corps, comme dans des liens, à proportion de leurs fautes.

Les Gnostiques et les Archontiques, qui, plus qu'aucuns autres sectaires du Christianisme, ont conservé des traces de la science mystérieuse des Anciens, avoient distingué huit Cieux (2), à travers lesquels les ames passoient, soit pour descendre, soit pour remonter; et dans lesquels étoient établies certaines puissances, qui s'opposoient au retour de l'ame vers son principe, et qui souvent les repoussoient vers la terre, lorsqu'elles n'étoient pas assez épurées. Ils peignoient la dernière de ces puissances, celle qui étoit la plus voisine du séjour lumineux des ames, sous l'emblême d'un Dragon ou Serpent, qui dévoroit les ames, et les précipitoit de

(1) Ibid. p. 333. August. de Civ. Dei, l. 11, c. 28.
(2) Epiph. adv. Hæres. c. 26. Contr. Gnostic.

nouveau dans le monde, pour y subir de nouvelles organisations par la Métempsycose, jusqu'à ce qu'elles eussent expié leurs fautes, et qu'elles pussent remonter de nouveau vers le lieu de leur origine (1), dans le sein de la *Mère de la vie*, vers *Barbelo*, ou vers le séjour de la lumière du Seigneur. Le Diable étoit censé être le fils de cette septième puissance, appelée *Sabaoth*, et s'opposer à son père. Des Génies étoient chargés d'attacher les ames aux corps, comme ils étoient chargés de les en détacher. C'étoient Proserpine et Mercure, suivant Plutarque (2), qui étoient chargés de cette fonction. Dans Platon (3), c'est un Génie, qui propose à l'ame le choix de l'état de vie, qu'elle veut mener sur la terre. C'est un Génie familier, qui accompagne l'homme en naissant; qui le suit et le surveille pendant toute sa vie, et qui à la mort le ramène au Tribunal du grand Juge (4). Tant que l'homme habite ici-bas, ce sont des Génies, qui entretiennent le commerce entre lui et les Dieux. Les Génies sont donc les intermédiaires, entre l'homme et la Divinité, et, tant dans sa descente et

(1) Contr. Archont. ibid. c. 40.
(2) De Facie in Orbe Lunae, p. 943.
(3) Rep. l. 10.
(4) Plat. Phæd.

son habitation ici bas, que dans son retour au Ciel, l'ame est toujours en présence avec ces intelligences. On trouve une nouvelle preuve de ce dogme, dans les prétendus oracles de Zoroastre (1). On dit, « que le père a revêtu de corps » sensibles les principes ou les puis» sances, qui connoissent ses œuvres » intelligibles, c'est-à-dire les substances » spirituelles. Que ces puissances trans» portent les ames au père et à la ma» tière. Elles forment des images visibles » des choses invisibles, et introduisent » dans le monde visible les substances » invisibles ». C'est une idée toute Platonicienne, remarque judicieusement Beausobre (2). Ces substances sont les astres, et principalement le Soleil et la Lune, ou les intelligences qui résident dans ces Planètes. Ce sont ces intelligences, qui introduisent les ames dans la matière, et qui les ramènent dans le Ciel, et les rendent au père. Voilà pourquoi les Théologiens ont regardé le Soleil et la Lune, comme les portes des ames, et Mercure, comme leur introducteur. Aussi ces trois astres, ou leurs intelligences, étoient-ils mis en spectacle à Eleusis.

Nous conclurons de tout ce que nous

(1) Oracul. Zor. v. 95.
(2) Beaus. t. 2, p. 507.

venons de dire, sur la manière dont l'ame s'établit ici, et dont elle retourne ensuite vers son principe, que la théorie des Sphères, celle des signes et des intelligences, qui y présidoient, et en général, que tout le système astronomique, étoient liés essentiellement à la théorie de l'ame, et à son destin, et conséquemment aux Mystères anciens, dans lesquels on développoit les grands principes de Physique et de Métaphysique, sur l'origine de l'ame, sur son état ici-bas, sur sa destination, et sur son destin futur. Ce sont ces rapports, que la science secrète, et les emblêmes mystérieux des anciennes initiations avoient avec le Ciel, avec les Sphères, et les constellations, que nous allons examiner maintenant.

DEUXIEME SECTION.

AVANT de faire mouvoir l'ame dans le Zodiaque, soit lorsqu'elle part du Cancer, et parcourt les six signes descendans, soit lorsqu'elle remonte du Capricorne et suit les six signes ascendans, pour retourner au Ciel, il est bon de se rappeler une autre division des signes non moins importante, celle des six signes supérieurs, et celle des six signes inférieurs; les premiers, depuis *Aries* jusqu'à *Libra*; et les six autres, depuis *Libra* jusqu'à *Aries*. Ces six signes appartenoient à Ormusd, et étoient le siége du bonheur, comme on le voit dans la Cosmogonie des Perses (1), qui les appellent les six mille de Dieu; les six autres à Ahriman, et formoient les six mille du Diable. Les six premiers Génies, créés par Ormusd, présidoient aux six premiers signes; et les six Génies, créés par Ahriman, aux six autres signes (2). L'ame étoit heureuse, sous l'empire des six premiers; le mal commençoit à se faire

(1) Zend. Avest. 2. Boundesh.
(2) Plut. de Iside, p. 370.

sentir à elle, au passage sous la Balance, ou au septième signe. Cela posé, il s'ensuit, que l'ame éprouvoit l'action du mal, qu'elle ne connoissoit pas encore, et celle des ténèbres ennemies de sa nature, en passant dans les constellations, qui sont à l'Equinoxe d'Automne, et qu'elle rentroit dans le règne du bien, et de la lumière, en passant par celles du Printemps; en un mot, qu'elle étoit déchue de sa félicité par la Balance, et régénérée par l'Agneau, ou par *Aries*; qu'elle descendoit dans le séjour des ténèbres, par l'Equinoxe d'Automne, et qu'elle remontoit au séjour lumineux de la Divinité suprême, au monde d'Ormusd, par l'Equinoxe de Printemps. Ceci est une conséquence nécessaire du principe: or cette conséquence se trouve confirmée par des autorités, que nous allons citer, et par des emblêmes, que nous allons expliquer.

Salluste le Philosophe, parlant des fêtes de joie, qui se célébroient à l'Equinoxe de printemps, avec lequel coïncide notre Pâque, et des fêtes de deuil, en mémoire du rapt de Proserpine, qui se célébroient en Automne, dit formellement, qu'à l'Equinoxe de Printemps on célébroit des *Hilaries*, dans lesquelles on se couronnoit de fleurs, parce qu'alors s'opéroit, en

quelque sorte, le *retour de l'ame vers les Dieux*; et que la supériorité, que le principe de la lumière reprenoit sur celui des ténèbres, ou le jour sur la nuit, étoit l'époque du temps la plus favorable aux ames, qui tendent à remonter vers leur principe : que, par une raison contraire, la fête du Rapt de Proserpine (*a*), qui se célèbre à l'autre Equinoxe, étoit celle de la descente des ames vers les régions inférieures, ou les Enfers. C'est pour cela, que les Astrologues anciens fixoient au huitième degré de la Balance la place du Styx, dans les Cieux. C'est à ce huitième degré de la Balance, nous dit Firmicus (1), que l'*on prétend qu'est le Styx*, et on ne peut guères douter, dit-il, que par Styx on ne désigne la terre : car ceux qui ne craignent pas les choses célestes, redoutent celles qui, tombées du Ciel, ont besoin de s'appuyer du soutien des corps terrestres. Cette idée mystique nous rappelle l'allégorie de la chute des ames vers la matière terrestre. La Sphère Persique y place un fleuve d'or. Voilà donc des cérémonies religieuses, qui se rapportent à la marche de l'ame, soit lorsqu'elle descend vers les régions inférieures du monde, soit lorsqu'elle re-

(1) Firm. l. 8, c. 12.

tourne vers les régions supérieures ; et qui suppossent un passage, du monde de lumière, au monde des ténèbres, et du monde des ténèbres, à celui de lumière, aux mêmes époques du temps, auxquelles le Soleil passe de l'Hémisphère lumineux à l'Hémisphère ténébreux, et réciproquement. L'Empereur Julien nous a donné la même explication, avec encore plus de développement (1).

Il examine pourquoi on fixa la célébration des mystères augustes de Cérès et de Proserpine, à l'Equinoxe d'Automne (*b*), et il en trouve une raison sage, et un juste motif, dans les craintes que l'on avoit, que la force impie et ténébreuse du mauvais principe, qui venoit alors à prévaloir, ne portât atteinte à nos ames ; et c'est pour cela, que l'initiation, et la célébration des mystères, en honneur du Dieu Soleil, qui s'éloignoit de nous, devenoit à cette époque très-nécessaire. C'étoit une précaution, et un moyen de salut, qu'on croyoit devoir prendre dans les mystères, au moment où le Dieu de la lumière passoit dans la région opposée du monde, tandis qu'à l'Equinoxe de Printemps, on ne faisoit qu'une simple commémoration des mystères, parce qu'alors on avoit moins à craindre, puis-

(1) Julian. Orat. 5, p. 324.

que ce Dieu, présent dans nos régions, rappeloit *à lui les ames, et s'en montroit le Sauveur* (1). Julien avoit développé un peu auparavant cette idée théologique, sur la force attractive, qu'exerce le Soleil sur les ames, qu'il appelle à lui, et qu'il élève vers son séjour lumineux. C'étoit à l'occasion des fêtes d'Atys, mort et ressuscité, et des *Hilaries*, ou fêtes de joie, qui au bout de trois jours succédoient *au deuil* de cette mort; et il examine, pourquoi ces mystères d'Atys, ou du Dieu Soleil, mort et ressuscité, se célébroient à l'Equinoxe de Printemps. « La raison, » dit Julien (2), n'en est pas difficile à » saisir. Comme le Soleil, dans son » arrivée au point Equinoxial de prin- » temps, se rapprochant de nous, aug- » mente la durée des jours, cette sai- » son a dû paroître la plus favorable » à ces cérémonies. Car, sans parler » d'une raison, qu'on en donne, et » qui se tire de la grande affinité, » qu'il y a entre la substance de la » lumière, et la nature des Dieux, » je pense encore, que les rayons du » Soleil ont une faculté attractive, » propre à rappeler les ames vers leur » source, et toute favorable à ceux,

(1) Ibid. p. 325.
(2) Ibid. p. 322.

» qui s'efforcent de se dégager de la
» matière génératrice de ce bas monde.
» Et voyez, en effet, ce qui se passe.
» Le Soleil a la vertu d'attirer tout à
» lui. Il anime et échauffe par une
» chaleur admirable la matière, qu'il
» divise, et qu'il atténue d'une ma-
» nière si petite, qu'elle s'élève faci-
» lement dans les plantes, qu'elle or-
» ganise, et qui poussent vers le haut,
» par une suite de la légéreté, qui ré-
» sulte de cette extrême division des
» molécules, qui sans cela retomberoient
» vers le bas. Cette opération physique
» nous est un indice assez certain des for-
» ces occultes de la lumière solaire (1).
» Car ce qu'il produit, dans les corps,
» par sa chaleur corporelle, comment
» ne le produiroit-il pas sur les ames,
» par sa force cachée et incorporelle ?
» Pourquoi, par l'action divine et pure
» de ses rayons, n'attireroit et n'élève-
» roit-il pas vers lui les ames bienheu-
» reuses (2) ? Puis donc qu'il est évident,
» que la lumière est analogue à la na-
» ture divine, et favorable à ceux, dont
» l'ame se reporte vers son principe,
» et que cette lumière reçoit des accrois-
» semens, dans ce monde où nous ha-
» bitons, de manière que les jours l'em-

(1) Ibid. p. 322.
(2) Ibid. p. 333.

» portent par leur durée sur les nuits, » du moment, où le *Roi Soleil* com- » mence à parcourir le *Belier* du Prin- » temps; puis donc aussi que nous avons » fait voir, que les rayons du Dieu » Soleil ont une force anagogique, ou » attractive, non seulement par leur » énergie manifeste, mais encore par » leur force invisible, il s'ensuit, que les » ames sont attirées en foule vers la » lumière solaire, en suivant le plus bril- » lant de nos sens, et celui qui a le » plus de ressemblance avec le Soleil ». Julien ne pousse pas plus loin son explication, parce que tout cela tient à une doctrine mystérieuse, hors de la portée du vulgaire, et qui n'est entendue, dit-il, que de ceux qui connoissent les opérations Théurgiques, tels que l'auteur Chaldéen, qu'il cite, lequel avoit traité des mystères de la lumière, ou du Dieu aux sept rayons (*c*).

On voit donc par ces deux passages, que les anciens ne fixèrent point, sans raison, la célébration de leurs mystères aux points Equinoxiaux; que les accroissemens, les diminutions du jour, et les vicissitudes de la lumière, comparée, dans sa mesure et son intensité, avec les ténèbres, furent la base de cette détermination; et la raison en est simple. Les ames, emanées du principe lumineux, parta-

geoient son destin ici-bas, et ne pouvoient être indifférentes à ces révolutions de la lumière, tantôt vaincue, tantôt victorieuse, durant une révolution solaire.

Cherchons maintenant la confirmation de cette vérité, dans les symboles consacrés dans les mystères. Un des emblêmes les plus fameux est le Serpent. La Cosmogonie des Hébreux, et celle des Gnostiques, dont nous avons parlé plus haut, avoit désigné cet animal, comme l'auteur de la chute des ames. Le serpent étoit aussi consacré dans les mystères de Bacchus, et dans ceux d'Eleusis. C'étoit sous la forme du Serpent, que Pluton s'étoit uni à Proserpine ; et ce Dieu ravisseur de la Déesse, le même que le Sérapis Egyptien, étoit toujours peint appuyé sur le serpent, ou entortillé de cet animal. On le trouve dans les monumens Mithriaques, et on y voit le Scorpion ronger les parties génitales du Bœuf, qui porte Mithra. Enfin, il fournit les attributs du Typhon des Egyptiens, de l'ennemi d'Osiris et d'Isis. On le retrouve, dans tous les mystères anciens, comme nous l'avons déjà dit plus haut.

Jetons un coup d'œil sur la partie du Ciel, par où voyagent les ames, lorsqu'arrivées

lorsqu'arrivées à la Balance, elles passent dans l'empire du mal et des ténèbres ; et nous y trouverons le Serpent, par lequel elles sont précipitées. Il est placé sur la Balance même, et il fixe la division des deux empires, ou des deux Hémisphères, Boréal et Austral, lumineux et ténébreux, et le passage du Soleil à la partie opposée, à l'époque même, où l'on prioit les Dieux de garantir l'ame de la force ténébreuse, qui alloit prévaloir, et où on célébroit le *descensus ad Inferos*. Ce serpent est entre les mains du Serpentaire, placé au milieu de la voie des ames, ou de la voie de lait ; et les Perses l'appellent encore aujourd'hui le Serpent d'Eve (1). Il porte sa tête sous la couronne Boréale, appelée par Ovide *Libera*, ou Proserpine, et monte ainsi qu'elle, avec la Balance, à la suite de la Vierge, appelée Isis, qui a ses pieds appuyés sur le bord oriental, le matin du jour de l'Equinoxe, au moment, où le Soleil va se lever.

Comme ce Serpent est fort alongé dans les cieux, et qu'il s'étend sur deux signes, sur la Balance et sur le Scorpion, il s'ensuit, que dans les deux époques, celle où l'Equinoxe d'Automne répondoit au Scorpion, et celle

(1) Voyage de Chard. t. 5, p. 86.

où il répondit dans la suite à la Balance, le Serpent céleste fut toujours la constellation, par laquelle les ames descendoient et se trouvoient précipitées vers les régions inférieures. C'est, sans doute, pour faire allusion à cette chute de l'ame, par le Serpent, que l'on faisoit couler le Serpent sacré dans le sein des Initiés, et qu'on le retiroit par le bas de leur robe, dans les fêtes de Bacchus Sabazius (1). De-là naquit cette formule mystérieuse, cette sentence énigmatique (*d*) : le Serpent a engendré le Taureau, et le Taureau le Serpent ; allusion aux deux constellations opposées, qui répondoient aux Equinoxes, qui, par leur coucher mutuel, se faisoient lever l'une et l'autre, et qui étoient aux deux points du Ciel, par lesquels, à cette époque, les ames étoient censées descendre et remonter dans le Zodiaque, et passer de l'empire de la lumière à celui des ténèbres, et de celui des ténèbres à celui de la lumière. En effet, si les ames se dégradoient par le serpent d'Automne, elles durent être régénérées par le Taureau, que montoit Mithra, Taureau dont Bacchus Zagreus et l'Osiris Egyptien prirent les attributs, dans leurs mys-

(1) Clem. Protrep. p. . Arnob. cont. Gal.

tères, où l'on rappeloit la chute et la régénération des ames, par le Taureau mis à mort et ressuscité.

Dans la suite, le Soleil régénérateur prit les attributs d'*Aries*, ou de l'Agneau; ce fut par lui, que dans les mystères d'Ammon, et dans ceux de Christ, les ames se régénérèrent, pour passer dans l'Hémisphère supérieur, dans la région lumineuse, dont elles étoient descendues par le Serpent, qui s'étend sur la Balance et le Scorpion, deux signes qui ont été successivement à l'Equinoxe d'Automne, quand celui de Printemps étoit au Taureau, et au Belier (*e*). Ce dernier signe est aussi nommé, dans les derniers mystères, avec Cérès, dans le sein de laquelle Jupiter jette les testicules d'un Belier, pour donner naissance à Proserpine. On voit, que les emblêmes principaux consacrés dans les fables mystiques, et dans les sanctuaires de l'initiation, se retrouvent dans les Cieux, à leur véritable place, à celle où ils doivent être dans la route, que la Théologie avoit tracée aux ames dans le Zodiaque, soit lorsqu'elles descendent, soit lorsqu'elles remontent.

La constellation du Serpentaire et de son Serpent, l'image du Serapis et du Pluton, ou la figure du Soleil d'Automne, placée dans cette partie du Ciel,

n'étoit point étrangère aux mystères d'Eleusis, où l'on exposoit la théorie mystique des ames. Cette constellation se trouvoit dans le huitième Ciel, dans la voie lactée, et sur l'endroit du Zodiaque, par où les ames descendoient aux Enfers, ou dans l'Hémisphère ténébreux. Aussi, le huitième jour des Eleusinies (1), ou de la célébration des grands Mystères, on faisoit la fête de cette constellation, ou du Dieu Esculape, dont elle porte le nom. On appeloit cette fête l'Epidaurie, ou la fête du Serpent d'Epidaure (2). Or tout le monde sait, que le Porte-Serpent, ou l'Ophiucus céleste, s'appelle le Dieu d'Epidaure ou Esculape. Plusieurs Astrologues, dit Hygin à l'article de cette constellation, y ont vu Esculape, que Jupiter, par égard pour le Soleil, ou pour Apollon, a placé parmi les astres. Le Serpent, qui est sous la tutelle d'Esculape, est aussi placé avec lui aux Cieux, et ce Dieu l'y tient dans ses mains (3). Germanicus César, Eratosthène, Servius etc. voient également Esculape, et son Serpent, ou le Dieu d'Epidaure, dans

(1) Meurs. Eleus. c. 19. Philostr. l. 4, c. 6.
(2) Paus. in Corinth.
(3) Hygin. l. 2. Germ. Cæs. l. 5. Eratosth. c. 6. Serv. Æneid. l. 11, v. 260.

cette constellation. Par quel hasard arrive-t-il, que le Serpentaire, et le Serpent, par lequel nécessairement se fait la chute des ames, qui descendent du Cancer vers le Capricorne, et passent de la partie lumineuse du monde à la partie ténébreuse, se trouvent liés à la cérémonie des mystères d'Eleusis, sous le nom d'Esculape; et pourquoi ce Dieu se trouve-t-il être seul choisi de préférence, pour que son culte soit uni à celui des Déesses d'Eleusis? La raison de cette liaison est manisfeste dans notre sytême. Elle est naturelle; elle est même nécessaire. Nous savons encore, par d'autres preuves, que l'histoire de cette constellation étoit liée aux aventures Mythologiques de Cérès, et conséquemment aux représentations, qu'on en donnoit à Eleusis.

Plusieurs, dit Hygin (1), voient aussi dans cette constellation *Carnobuta*, Roi des Gètes, établis en Mysie, qui régna au même temps, où Cérès apprit aux mortels à cultiver le blé. Le Serpent qu'il tient est un des Serpens de Cérès et de Triptolême, qu'il avoit tué. Cérès, pour l'en punir, le plaça dans les Cieux, tenant ce Serpent, qu'il avoit tué. D'autres y voient Trio-

(1) Hygin. ibid. p. 62.

pas, Roi des Thessaliens, contre qui Cérès envoya un Serpent, qui l'entortilla, et lui donna la mort. Cérès, en mémoire de cet événement, le plaça parmi les constellations, avec le Serpent.

On voit, par toutes ces traditions, combien il y avoit de liaison, entre l'histoire allégorique de cette constellation, et celle de la Déesse d'Eleusis, et que le Serpent d'Ophiucus, et le Génie, qui le tient, jouent un rôle important dans les mystères de cette Déesse.

La cérémonie du lendemain, dans laquelle on faisoit des libations aux Manes, en versant du vin dans la terre, et en regardant les deux portes du Ciel (1), celle du jour et celle de la nuit, annonce des rapports assez marqués avec les ames, et avec leur descente sous la terre, ou aux enfers. L'infusion dans la fosse étoit pratiquée, quand on sacrifioit aux Dieux infernaux; or Esculape, le Sérapis des Egyptiens et leur Pluton, étoit une des Divinités infernales.

Nous avons déjà dit, que dans les mystères de Bacchus, Cérès et ce même Serpent figuroient encore. Jupiter-Belier ou Ammon, le Taureau et le Serpent y étoient mis en scène. Plaçons

(1) Meursius Eleus. c. 30.

en effet au bord Occidental *Aries*, Jupiter Ammon, occupé par le Soleil; au bord Oriental se trouve la Vierge, Cérès, et à sa suite la Couronne, la fameuse Proserpine, *Libera*. Plaçons-y ensuite le Taureau; alors le Serpent se trouve occuper le bord Oriental, et réciproquement, en sorte que Jupiter-Ammon ou le Soleil d'*Aries*, fera naître la Couronne après la Vierge, cette Couronne, à la suite de laquelle et sous laquelle est le Serpent. Réciproquement plaçons le Soleil à l'autre équinoxe, avec la Balance au bord Occidental, en conjonction avec le Serpent, qui est sous la Couronne; nous verrons naître à l'Orient les Pleïades et le Taureau. Toutes ces fictions monstrueuses sur la génération du Taureau, par le Serpent, et du Serpent, par le Taureau, sur l'union du Soleil au Belier, dont les testicules fécondent Cérès, ont évidemment un fondement dans les aspects Astronomiques (1). Non-seulement on faisoit couler un Serpent d'or, dans le sein des Initiés aux mystères de Bacchus ou du Dieu à cornes de Bœuf, mais encore les Ministres de l'initiation pressoient, comme Ophiuchus, des Serpens dans leurs mains, les élevoient sur leur tête, et crioient de toutes

(1) Clem. Prot. p. 11.

leurs forces ce mot Oriental *Eva* (1), qui est le nom du Serpent en général, et en particulier celui du Serpentaire, ou de la Constellation, dans laquelle les Perses placent Eve et son Serpent. Les Arabes l'appellent *Hevan* ou *Al-Evan*, titre de Bacchus. Les Hébreux l'appellent *Chaia* ou *Chava*, nom Hébraïque d'Eve, et du Serpent. Les Arabes, suivant Ulugbeigh, ou plutôt Hyde son Commentateur, y peignent un Serpent femelle, qu'ils appellent *Haiya*. La tête de ce Serpent s'avance dans la division de la Balance (2), par laquelle se fait l'introduction du mal, et le passage des ames dans la région ténébreuse. Le Serpentaire lui-même s'appelle *Hauwa* ou *al-Hauva*; l'Etoile brillante de sa tête *Ras-al-Hawa*. Ce mot *Hauwa*, a été prononcé *Eva*, *Evan*, etc. (3).

C'est cette invocation faite au Serpentaire *Hawa*, prononcé *Evoë*, et au Serpent qu'il tient, qui a fait dire à Clément d'Alexandrie, que les Initiés aux mystères de Bacchus invoquoient Eve (4). « Ils invoquoient, dit-il, » dans leurs Orgies, *Evan*, cette Eve,

(1) Demosth. Contr. Ctes. p. 568.
(2) Theon. p. 117.
(3) Hyd. Com. ad. Ulug. p. 24.
(4) Clem. Protrept. p. 19.

» par laquelle le mal s'est introduit dans » le monde. Car, ajoute ce Père, sui- » vant le véritable sens de ce nom Hé- » breu, le mot *Evia*, aspiré, désigne » le Serpent femelle (*f*) ». Or nous venons de voir dans Hyde, que c'étoit le Serpent femelle, que les Arabes plaçoient entre les mains du Serpentaire, et qu'ils l'appeloient *Haiya*, et suivant Kirker, *Evan* (1).

C'est sous le nom d'*Evoë*, qu'Amate dans Virgile invoque Bacchus, dont elle va célébrer les Orgies, à la tête des Bacchantes, qu'elle conduit tenant en main une torche allumée (2), comme les Initiés de Cérès en avoient. C'est un Serpent, qui lui inspire les fureurs qui l'agitent. Le Serpent étoit consacré à Bacchus (3). On donnoit le nom d'*Evias* à la Bacchante (Horac. l. 3, ode 19). Horace, apostrophant ce Dieu dans un Dithyrambe (l. 2, ode 16), lui dit, qu'il tresse les cheveux de ses Bacchantes avec des Serpens.

Le Van Mystique, entouré du Serpent, étoit porté dans les fêtes Dionysies ou fêtes de Bacchus (4), sur la tête d'une Prêtresse appelée, *Licnophore*. Nous

(1) Œdip. t. 2, p. 197.
(2) AEneid. 7, v. 389.
(3) Plut. Symp. lib. 3, Quæst. 6. Hor. l. 2, Od. 16, v. 20.
(4) Procl. in Tim. p. 124.

avons vu déjà, dans les Isiaques, le Serpent qui s'entortilloit en forme d'anse autour de l'Urne mystérieuse; peut-être étoit-ce celui-ci, un des deux Serpens qui accompagnoient la Déesse.

Rappelons ici ce que nous avons déjà dit, sur les mystères de la secte des Ophites (1). On nourrissoit un Serpent dans un coffret mystérieux, et on l'en faisoit sortir le jour de la célébration des mystères. Le reptile s'avançoit sur une table, où étoient disposés les dons de Cérès, ou des pains, et s'entrelaçoit entre eux. On disoit de ce Serpent, qu'il étoit celui qui *trompa Eve;* qu'il étoit fils d'*Iadalboth*, Génie qui a sous lui les sept Sphères qu'il a engendrées, et qu'il enveloppe; conséquemment celui qui réside dans le huitième Ciel (*g*). C'est par cet Iadalboth, que l'ame est descendue, disoit-on, dans l'homme. Il sépara le monde supérieur au Firmament, ou le monde invisible du monde visible; il engendra ce Serpent, en regardant vers le limon ou vers la matière inférieure. Cette génération est la même, que celle du Génie porte-Serpent, dont parle Athénagore, et à qui il donne le nom d'*Hercule* (2), nom du Serpentaire. Ces Sectaires donnoient à ce Ser-

(1) Epiph. adv. Hær. c. 37.
(2) Athen. p. 18.

pent le nom de *Roi céleste* ; en même-temps qu'ils disoient, que c'étoit le même qui trompa Eve, et qui donna aux hommes la connoissance du bien et du mal. Ce Génie séducteur, suivant les Perses (1), est celui que tient Ophiuchus. Nous rassemblons ces traditions éparses dans les mystères des premiers Sectaires du Christianisme, parce qu'ils les avoient recueillies eux-mêmes des Sanctuaires anciens, d'où ces notions étoient échappées. On trouve par-tout le Serpent, par lequel les ames se dégradent et passent dans l'empire des Ténèbres, soit par la génération, soit en circulant dans la Sphère des Planètes, et sur-tout dans le Soleil, dont les routes sont coupées par l'Equateur aux deux équinoxes, qui séparent l'empire de la Lumière de celui des Ténèbres.

Les Romains nourrissoient des Serpens dans le Temple de la bonne Déesse, comme ils en nourrissoient dans celui d'Esculape. Ces reptiles étoient apprivoisés, suivant Macrobe (2).

Aux pieds mêmes de la statue de la Déesse, on voyoit, comme aux pieds de plusieurs images de la mère de Dieu, un Serpent couché. C'est Plutarque

(1) Chardin. t. 3.
(2) Saturn. l. 1, c. 12, p. 215.

qui nous l'apprend dans la vie de César.

Le Serpent ou le Dragon se trouve aussi placé sur la tête d'Hécate, dont on célébra aussi les mystères, qui avoient des rapports avec la théorie des ames (1), comme on peut le voir dans Plutarque. On la faisoit aussi fille de Jupiter et de Cérès; et elle fut nourrie par le Bouvier de Cérès (2).

La Statue de Minerve, que fit le fameux Phidias (3), avoit un Dragon à ses pieds; et Plutarque dit que Minerve et Isis étoient la même Divinité. Au moins la Minerve de Saïs étoit Isis, et Athènes avoit tiré son culte de Saïs.

Dans l'initiation Pépuzienne, dont les tableaux sont contenus dans l'Apocalypse (4), lorsque le Ciel ou le Temple de la Divinité vient à s'ouvrir, le premier objet, qui s'offre aux yeux de l'Initié, c'est une femme ailée, ayant le Soleil sur sa tête, la Lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles. Le Serpent ou Dragon marche à sa suite, et semble la poursuivre. Nous ferons voir dans notre explication de

(1) De Facie in orbe Lunæ, p. 941.
(2) Schol. Theoc. Idyll. 2, v. 36, et Tzet. ad Lycoph. v. 1178.
(3) De Iside, p. 381—376—363—354.
(4) Apocal. c. 12.

l'Apocalypse, que cette femme est la Vierge céleste, appelée Cérès chez les Grecs, et Isis chez les Egyptiens.

Dans les mystères du Soleil, sous le nom d'*Apollon*, on dut y voir pareillement Latone et le Serpent Python, qui la poursuivoit. En effet, dans les mystères d'Isis, on voyoit ce même Dieu figurer sous le nom d'*Orus*, et le Dragon Typhon, qui poursuivoit sa mère.

C'est à cette fameuse Isis, dont les mystères ont donné naissance à ceux de Cérès, qui en sont une copie, que nous allons maintenant nous attacher; et nous ferons voir, combien tous les tableaux, que l'on offroit aux yeux des Initiés, avoient d'analogie avec ceux du Ciel, ou plutôt, qu'ils n'étoient que ceux du Ciel, et des aspects des signes, mis en spectacle dans les Sanctuaires et dans les cérémonies de l'Initiation.

Nous allons d'abord examiner les emblêmes variés, que l'on produisoit dans la fameuse procession des Initiés, telle qu'elle est décrite par Apulée (1). Nous avons déjà remarqué plus haut, que le Soleil, la Lune, Mercure et la Terre y étoient représentés, chacun par un symbole. Il est encore d'autres Etres allégoriques, qui font allusion aux Constellations, qu'il est à propos d'exami-

(1) Apulée, Metamorp. l. 11.

ner; ce que nous allons faire, quand nous aurons cherché dans les Cieux l'image d'Isis elle-même. La recherche ne nous sera pas difficile, puisqu'un Astronome d'Egypte, Eratosthène, nous a indiqué sa place. Elle est, suivant ce savant, dans la Constellation de la Vierge, dans le signe du Zodiaque, où les Grecs et les Perses peignoient une femme portant un épi. Les premiers disoient, qu'elle étoit la même que Cérès, mère de Proserpine, la Déesse même des mystères d'Eleusis; celle à qui on attribuoit l'invention de l'Agriculture, par allusion à l'épi qu'elle tient, et qui donna primitivement son nom au signe. Car les Perses appellent ce signe l'*Epi*; et il paroît, que la femme symbolique n'y fut placée qu'après, pour représenter soit la Terre, soit la Lune, soit l'Année, soit la Nature (*h*). Il y a beaucoup d'apparence, que, comme l'on plaça l'image du Soleil dans la Constellation de l'*Ingeniculus*, et dans celle d'Ophiuchus, on plaça aussi celle de la Lune, ou d'Isis, dans le signe de l'Epi, appelé la Vierge depuis.

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette figure de femme, placée dans le signe, où primitivement on ne peignoit qu'un épi, il est certain, d'après tous les Astronomes anciens, qu'on la prenoit pour

Cérès, et qu'elle en portoit le nom (1). Ainsi, sous ce rapport, elle doit être un emblême de la Lune ou de l'Isis Egyptienne (*i*), qu'Hérodote, Plutarque, et d'autres Auteurs ont dit être la même Divinité, que les Grecs honoroient sous le nom de *Cérès*. Mais ce n'est pas seulement une conséquence, qui nous conduit naturellement à cette opinion, puisque nous avons un témoignage formel et expressif dans les écrits d'un savant, qui vivoit dans le pays où l'on révéroit Isis; c'est-à-dire dans l'ouvrage d'Eratosthène (2), Astronome d'Alexandrie. « On parle diversement sur cette Constellation, dit-il; les uns veulent que ce soit *Cérès*, les autres *Isis*, d'autres *Atargatis*, quelques-uns la *Fortune*, et ils la peignent sans tête (*k*) ». Voilà donc des Traditions, qui nous montrent l'image d'Isis dans la Vierge céleste. Voyons si les symboles, qui l'accompagnent dans les Cieux, ont quelque rapport avec ceux qui accompagnoient la pompe Isiaque.

La Vierge céleste monte sur l'Horizon, tenant un faisceau d'épis, accompagnée et précédée même en partie d'un long Serpent, sur lequel est posé un Cratère, ou une coupe. Ce

(1) Hygin, l. 2, c. 26. Germ. Cæsar. c. 2. Theon. 121.

(2) Eratosth. c. 9.

reptile s'alonge le long de son flanc gauche; tandis que vers sa jambe droite en monte un autre, dont la tête touche son pied, et dont le reste du corps se développe derrière elle. Elle se trouve donc placée entre deux Serpens, qui tous deux l'accompagnent, et dont elle est précédée en partie, et en partie suivie. Voilà le tableau du Ciel; examinons celui de la pompe Isiaque, et la figure symbolique d'Isis, que vit Apulée. « Isis, » dit cet Auteur, m'apparut, ayant à » droite et à gauche deux Serpens, » dont la tête sembloit s'élever, et au- » dessus du sillon, que formoit leur » corps, s'étendoient plusieurs épis ». La Déesse tenoit dans sa main une *coupe d'or*, dont un Serpent formoit l'anse, et au-dessus de laquelle il alongeoit sa tête. Ce tableau n'est-il pas exactement celui du Ciel? La Coupe et le Serpent, sur lequel s'appuie la Coupe, et qui s'étend en avant au-dessus d'elle, ne sont-ils pas à la gauche de la Déesse, comme ici? Que lit-on dans les Sphères anciennes, dans les Décans de la Vierge? *Virgo pulchra, capillitio prolixo, duas Spicas gestans; pars caudæ Draconis. Crater*, et au premier Décan de *Libra*, la Vierge appuie son pied sur *caput Draconis*. Le premier Dragon, dont la queue se lève avec le corps de la Vierge, et avec la

la Coupe, c'est l'Hydre. Le second, dont la tête se lève avec ses pieds, c'est le Serpent d'Ophiuchus, comme on peut s'en assurer par l'inspection d'une Sphère. La mante ou le grand voile noir, parsemé d'étoiles, qui couvroit la Déesse, convient parfaitement à une Constellation. La longue chevelure, que lui donne Apulée dans ces mots, *uberrimi crines, prolixique per Divina Colla molliter defluebant*, appartenoit aussi à la Vierge, comme nous l'avons vu plus haut, dans la description qu'en donnent les Sphères Persiques. Cette Constellation étoit au bord Oriental, à la pleine Lune de l'équinoxe de Printemps, et la Lune pleine se trouvoit placée aux pieds de cette belle Constellation. Il n'est pas étonnant de voir, sur son habit semé d'étoiles, la Lune dans son plein, comme nous le dit Apulée. C'étoit exactement le tableau qu'offroit le Ciel, à la fête de la pleine Lune du Printemps; car c'étoit à cette époque, que la vit Apulée, puisque la Déesse lui dit : dans ce jour, qu'un culte religieux m'a consacré; jour où les tempêtes de l'Hiver viennent de finir, et où la mer est enfin navigable; ce qui annonce le Printemps. La Couronne de fleurs de la Déesse indique la même époque, et la robe variée de quatre couleurs, relatives aux élémens,

peint bien l'état du monde sublunaire et de la terre. D'ailleurs Apulée peint le jour, un peu après, avec tous les traits du Printemps.

Considérons maintenant les tableaux, que nous présente la pompe Isiaque (*l*). On y voyoit une Ourse apprivoisée, un Singe, et un Ane représentant le Pégase. Le Singe, en forme de Berger, portoit une Coupe d'or, et l'Ourse étoit semblable à une Matrone, assise sur une espèce de chaise. Voilà les tableaux, ou les animaux mystiques, qui formoient le cortége qui précédoit la Déesse.

Jetons les yeux sur la Sphère. On place, sous la division de la Vierge, *Siliquastrum*, une Ourse, *Posteria Ursae*, la Coupe, *Crater*, la grande Ourse et le Singe austral, et une figure de Berger. La même Ourse se trouve aussi aux derniers degrés du Lion, à la tête de la Constellation de la Vierge, avec l'Ane et le Pégase, *Finis Asini*, *Finis Equi*; et ce Cheval est le Cheval céleste, qui se couche au lever de la Vierge, et qui se lève à son coucher, de manière à être toujours en aspect avec elle, comme l'inspection d'une Sphère le démontre, et comme on peut le voir dans le calendrier d'Eratosthène (1), qui dénomme les Constellations, qui se

(1) Uranol. Petav. t. 3.

lèvent ou se couchent avec la Vierge, et qui faisoient la fonction de ce qu'on appeloit *Paranatellons*. Ce sont ces Paranatellons, dont Chérémon et plusieurs Prêtres Egyptiens nous disent, qu'on fit usage dans les fables sacrées, que la pompe Isiaque mettoit en représentation, puisqu'il est vrai de dire, que les animaux célestes, le Cheval Pégase, l'Ourse céleste et le Trône, le Singe austral et la Coupe se trouvent, dans la Sphère, unis à la Vierge, image d'Isis, comme les emblêmes qui les représentoient se trouvent figurer aussi dans la pompe Isiaque ou dans la procession de la Déesse. Elle étoit annoncée, dans sa marche sur la terre, par les mêmes animaux, qui l'annonçoient dans les Cieux, et qui formoient son cortége, sous le nom de *Paranatellons*. Enfin cette cérémonie sur la terre nous offre absolument l'image des Cieux. Qu'on ne soit pas surpris, que nous imaginions gratuitement des rapports entre les animaux de la procession d'Isis, et la marche des Cieux, puisque Clément d'Alexandrie lui-même (1) a vu, dans les quatre animaux symboliques des processions Egyptiennes, des emblêmes relatifs à la marche du Soleil dans le Zodiaque, et des rapports avec les

(1) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 567.

Equinoxes, les Solstices et les deux Hémisphères. Ceci tenoit entièrement au génie astrologique de la Religion des Egyptiens, qui, comme le dit Lucien (1), n'avoient honoré des animaux dans leurs Temples, que parce qu'ils étoient des emblêmes de ceux des Constellations.

Ainsi Isis, ses deux Serpens, sa Coupe, ses Epis (*m*), l'Ourse, le Singe, et le Pégase, qui formoient son cortége Astronomique, sous le nom de *Paranatellons*, et que les Sphères anciennes casèrent sous le signe de la Vierge, qui se trouvoit le jour de l'équinoxe de Printemps à la porte orientale du Ciel, brillante des rayons de la pleine Lune, ont été autant d'aspects célestes, qu'on avoit retracés dans la pompe Isiaque, et dans la fête de la pleine Lune du Printemps. Nous ne devons pas chercher ailleurs, que dans les Cieux, les types de ces emblêmes. Nous y joindrons celui du Vaisseau céleste (*n*), qui est placé sous le Lion, et qui monte aussi avec elle, comme l'assurent Eratosthène et Théon (2), et comme le prouve l'inspection d'une Sphère. C'est ce fameux Vaisseau, que les Suèves, suivant Tacite (3), avoient consacré

(1) Lucian. t. 1, de Astrolog. p. 386.
(2) Theon, p. 168.
(3) Tacit. de Morib. German.

à cette Déesse, et qu'ils appeloient son simulacre. Comme il n'étoit point séparé de ses autres Paranatellons, on ne le sépara point non plus des autres emblêmes consacrés dans sa fête.

La procession des Initiés s'avançoit en bon ordre au bord de la mer. Là se faisoit la principale cérémonie, celle de la consécration d'un navire artistement travaillé, construit avec du bois de citronnier, et purifié par tous les moyens reçus, tels que le feu, le soufre etc. On y avoit peintes beaucoup de figures Hiéroglyphiques, dans le goût Egyptien, et sur les voiles, le sujet des vœux des navigateurs. Ce bâtiment rempli d'offrandes et d'aromates, qu'on y répandoit, profitoit d'un vent favorable, pour s'éloigner du rivage. Dès qu'on l'avoit perdu de vue, les Prêtres et leur suite revenoient au temple, dans le même ordre, et les Initiés rentroient dans le sanctuaire, où l'on avoit replacé les statues des Dieux, chacune à sa place. La cérémonie étoit terminée par des vœux pour les navigateurs (*o*). Car on sait, qu'Isis passoit pour présider à la navigation, comme ayant inventé le premier vaisseau (1). Ce premier vaisseau est le navire Argo, dont la belle Etoile

(1) Hygin. Fab. 277; Fulg. l. 1, c. 25.

est Canopus, Pilote du vaisseau d'Osiris, suivant Plutarque (*p*). Le Traité d'Isis, que nous avons expliqué, nous a déjà montré bien d'autres rapports, entre le Ciel et les constellations, Isis ou la Lune et ses courses. Il suffit de rappeler ici, que le Chien céleste, appelé Chien d'Erigone, ou de la Vierge, s'appelle aussi le Chien d'Isis; que le Chien de Typhon, qui poursuit Isis, est l'Ourse que nous voyons dans cette procession (1); les Crétois l'appeloient aussi la Matrone (2).

Après avoir considéré la Vierge céleste, sous le nom Egyptien d'Isis, dont elle est l'image, considérons-la maintenant, sous celui de Cérès, qu'elle portoit chez les Grecs. Nous avons déjà dit, que tous les Astrologues anciens l'appeloient Cérès; et cela suffiroit, pour fixer notre opinion. Mais ce qui vient encore à l'appui, c'est que, de même que jamais la Vierge céleste ne monte sans être accompagnée et précédée de l'Hydre, et suivie du Serpent, jamais aussi Cérès n'est peinte dans les monumens anciens, que portée sur un char attelé de Serpens. La raison du choix, qu'on fit de ces animaux, pour les atteler à son char, est la même, qui fit placer

(1) De Isid. p. 357.
(2) Diod. Sic. l. 4, c. 79.

Isis entre deux Dragons, c'est-à-dire, la position même qu'a le signe céleste de la Vierge, entre l'Hydre d'un côté, qui précède son char, et le Serpent de l'autre, qui le suit. Le Cratère, ou la Coupe, qui accompagne l'Hydre, ne fut point oublié parmi ces emblêmes; on connoît le Cratère d'Eleusis. Nous l'avons vu aussi, dans la main d'Isis; et ce symbole n'étoit point étranger à ces Déesses, par la raison qu'il ne l'étoit point aux mystères, comme nous l'avons vu plus haut, dans un passage de Macrobe, sur la chute des ames, qui descendent le long du Zodiaque. Rappelons-nous encore ce que nous avons dit d'un monument de Proserpine, où l'on voit la Déesse placée sur la bande du Zodiaque, et nous ne douterons plus, que la plûpart des emblêmes consacrés dans les mystères, soit d'Isis, soit de Cérès, ne soient empruntés des Cieux, et conséquemment qu'ils ne doivent s'expliquer par l'Astronomie. La robe Olympique, que l'on donnoit à l'Initié, et qui étoit un magnifique manteau, parsemé de figures de Dragons, et d'autres animaux, lequel servoit à recouvrir douze robes sacrées, dont on le revêtoit dans le sanctuaire, faisoit une allusion manifeste au Ciel étoilé, et aux douze signes (1). Les sept

(1) Apulée Metamorph. l. 11.

immersions, par lesquelles on le préparoit à la fête, en lui plongeant sept fois la tête dans la mer, contiennent également une allusion aux sept Sphères, à travers lesquelles l'ame se plongeoit, pour venir ici-bas habiter un corps. En un mot on ne peut douter, que dans les mystères, soit d'Eleusis, soit d'Isis, il n'y eût beaucoup d'emblêmes, et d'allusions relatives à l'ordre du monde, dans lequel entroit l'ame par la génération. La plûpart des explications de Plutarque sont tirées de la Nature, et dans tout son traité d'Isis, il rappelle la Mythologie Egyptienne à des allégories sur l'ordre du monde, sur la lumière, sur les ténèbres, sur la matière et sur la force de résistance, que le *Demiourgos* trouve en elle. Chérémon, dans la lettre de Porphyre à Annebon, dit en termes formels, et nous l'avons prouvé, que la fable d'Isis en particulier est relative au Ciel, au Zodiaque et aux Paranatellons. Il en dut être de même de celle de Cérès (*q*), s'il est vrai, comme l'ont dit les anciens, que cette Déesse soit la même, que l'Isis Egyptienne, et que ses courses, pour chercher sa fille, soient celles d'Isis, pour chercher Horus. Firmicus, en combattant les fables religieuses des anciens, est forcé de convenir, que ceux-ci prétendoient faire disparoître ce

qu'elles avoient en apparence de monstrueux, par des explications, qui en faisoient autant d'allégories, sur la Nature (1), et sur les astres. Cette opinion étoit celle de plusieurs Philosophes anciens, dont parle Cicéron (2) dans son traité de la nature des Dieux. Phornutus les explique aussi par ce même principe ; mais, comme il y a eu du doute, c'est aux explications elles-mêmes à le faire disparoître, en ramenant à des idées simples des traditions bizarres, telles que celles d'une Déesse, qui vole sur un char attelé de Serpens, ou qui a pour tête une tête de cheval ; ce qui ne peut trouver un sens, que dans l'Astronomie, et dans la théorie des Paranatellons. En effet, nous avons dit plus haut, que la Vierge a pour Paranatellon le Pégase ; que cette constellation, placée sur les Poissons, en opposition avec la Vierge, se lève, quand la Vierge se couche, et se couche, quand la Vierge se lève. C'est cette apparence Astronomique, qui explique la monstrueuse statue, qu'avoit cette Déesse dans un antre sacré chez les Phigaliens, dont nous avons déja parlé (3). La Déesse y étoit représentée assise sur une

(1) Jul. Fir. de Prof. Relig. p. 18.
(2) De Nat. Deor. l. 1, c. 15.
(3) Pausan. Arcad. p. 271. Ci-dess. p. 13-24

pierre, ayant toutes les parties du corps de la femme, excepté la tête, qui étoit celle d'un Cheval à longue crinière, dans laquelle s'entrelaçoient des Serpens. Elle étoit couverte d'un vêtement noir; elle tenoit un Dauphin d'une main, et une colombe de l'autre. Le Dauphin peut désigner la mer où se couche Cérès; la Colombe, l'oiseau de Vénus, qui a son exaltation aux Poissons, où est supposé le Soleil, lorsque la Vierge se trouve à l'occident le matin, après avoir été toute la nuit sur l'Horizon; c'est cette dernière circonstance, qui lui fait prendre le vêtement noir, et le surnom de *Cérès Noire*. C'est par le même principe, et d'après cet aspect de Cérès, ou de la Vierge, qui, en descendant au sein des flots, fait lever le Pégase, ou le Cheval céleste, qui, disoit-on, devoit son existence à Neptune, qu'on expliquera comment Cérès, s'unissant à Neptune, étoit devenue mère d'un Cheval, nommé Arion, corruption ou contraction d'*Aerion* (1), nom du Pégase, ιππος Αεριος, *Aerius Equus*, dit Stoffler, (L. 14). Ce qui confirme notre explication, ce sont les variantes mêmes des traditions (*r*); car d'autres mettoient cette aventure, sur le compte de Thémis. Or Thémis est la Vierge

(1) Ibid. p. 257.

céleste ; c'est même un de ses noms les plus connus. Ce qui semble être une différence, devient donc une identité, et une confirmation de notre explication. C'est pour cela, que Cérès a passé pour avoir donné des lois, parce qu'elle est appelée *Thémis*, *Justitia et justa* (1) ; ce qui vient, de ce qu'autrefois on l'unissoit à la Balance, que l'on peignoit suspendue à sa main. De là les Thesmophories, ou fêtes de Cérès, dans lesquelles on portoit le livre des lois. Voilà pourquoi la Vierge, soit Isis, soit Cérès, fut censée avoir donné des lois aux mortels ; et pourquoi les idées et les symboles de la justice se mêlèrent à ses mystères. Ainsi nous avons vu le quatrième personnage de la procession d'Isis porter la main de justice.

Cette Cérès métamorphosée en Cavale, grosse du fait de Neptune qui prit la même figure, se lava, dit-on, dans les eaux du Ladon (2), et devint mère de deux enfans, dont l'un étoit un Cheval. Quant à l'autre, il n'est pas permis de le nommer à ceux qui ne sont pas initiés, dit Pausanias. Elle étoit représentée comme une furie (3), sous le nom d'*Erynnis*, ayant dans une main un flam-

(1) Hygin. l. 22, c. 26. Germ. Cæs. c. 8.
(2) Paus. Arcad. 256—257.

beau, et dans l'autre, la Ciste sacrée. Les attributs du Serpent ou de l'Hydre, qui l'accompagne par-tout dans les Cieux, et qui tantôt tresse sa chevelure, comme on le voit par la Cérès des Phigaliens, et tantôt lui sert d'attelage, ce qui arrive plus ordinairement, l'ont fait prendre pour Erynnis. Les habitans de Lerne, qui, sans doute, avoient grande vénération pour le Serpent de Cérès, ou pour l'Hydre céleste, honoroient d'un culte particulier cette Déesse (1). On donnoit à ses mystères le nom de Lernéens. On y honoroit conjointement avec Cérès, Bacchus, et Proserpine, comme il paroît par une inscription ancienne. On attribuoit leur institution à un certain Philammon, ou *ami d'Ammon*; c'étoit près de Lerne, disoit-on, que Pluton étoit descendu, après avoir enlevé Proserpine. On saura que la queue de l'Hydre de Lerne se termine au premier Décan de la Balance : que sa dernière Etoile se trouve au bord Oriental, en même temps que la Couronne, notre Proserpine, avec le huitième degré de *Libra*, où Firmicus nous dit, qu'on plaçoit le Styx (*t*). Ceci rend raison de la fiction des habitans de Lerne (2). On montre en ce lieu un bos-

(1) Paus. Corinth. p. 79. Meurs. Græc. Fer. l. 5, p. 194.

(2) Pausan. p. 80.

quet de platanes, où coule la fontaine d'Amymone. Près de la fontaine est un Platane, au pied duquel la tradition porte, que fut nourrie *l'Hydre de Lerne*, fameuse dans la fable d'Hercule, et conséquemment celle qui est placée sous la Vierge céleste, notre Cérès, puisque, suivant Théon (1), c'est la même, qui est dans cette constellation. C'étoit près de cette fontaine, dans ce bois, qu'étoit la statue de Cérès. Elle avoit donc dans ce lieu les mêmes rapports de voisinage avec l'Hydre, qu'elle a dans les Cieux ; et l'Hydre elle-même, placée au pied d'un arbre, ressembloit à celle des constellations, qui montoient avec cette partie du Ciel. Le Planisphère Egyptien de Kirker (2) y peint un arbre : et dans la description des Paranatellons, que nous donne le même Kirker en cet endroit, on lit, *ibi ascendit Aspis magna. Ibi Astrologi Indorum ponunt arborem magnam.*

Il est assez vraisemblable, que les anciens, dont le génie imitatif se porta sur la nature, dans la construction de leurs temples, et des antres sacrés, auront aussi imité à Lerne les distributions du Ciel, et placé le berceau de l'Hydre, près d'un arbre,

(1) Theon, p. 150.
(2) Œdip. t. 1, part. 2, p. 201.

pour imiter la figure céleste. On y voit aussi la figure de Bacchus, sans doute du Bacchus, dont Cérès étoit la mère (*u*). Il avoit plus loin une autre statue; on l'honoroit, sous le nom de Sauveur, ou *Saôtes*. On y montroit aussi le lieu, par où ce Dieu étoit descendu aux Enfers, pour en retirer sa mère Sémélé, avant de placer dans les Cieux la couronne Boréale, appelée couronne d'Ariadne. Chaque année on y célébroit une fête nocturne, en honneur de Bacchus, et Pausanias (1) ne croit pas devoir révéler ce qui s'y passoit. Cette fête nocturne, célébrée dans un marais, pourroit bien ressembler à celle que l'on célébroit dans le temple d'Isis à Saïs, près du lac, et où se passoient aussi des choses, sur lesquelles Hérodote tire le voile, comme nous l'avons dit plus haut.

Les rapports astronomiques que nous venons d'établir, entre le culte et les emblêmes mystérieux de Cérès, et les figures du Ciel, se confirment encore par d'autres réflexions. Comment se peut-il, que des mystères, que nous avons déjà fait voir, par plus d'une preuve, se rapporter à la marche de l'ame dans le monde, et à la circulation du Soleil, de la Lune et des autres astres,

(1) Pausan. p. 85; Hygin.

ayent réuni tant d'emblêmes relatifs à l'Agriculture ? La raison s'en devine aisément, quand on voit, que ces hommages s'adressoient à la constellation de l'Epi, ou de la femme porte-épi, qui est peinte dans le Zodiaque, et qui représentoit la Lune, qui féconde les moissons avec le Soleil. Ses rapports avec l'Agriculture sont établis dans un traité particulier, que nous allons faire bientôt suivre, sur l'origine des constellations; mais indépendamment de cela, il est certain, que la constellation portant des attributs caractéristiques de l'Agriculture, il devoit résulter nécessairement, que les statues, qui représentoient ce signe céleste, en eussent aussi, et que ces emblêmes, qui n'étoient qu'accessoires, se mêlassent à d'autres plus essentiels. En un mot, comme on crut devoir peindre les Serpens, qui accompagnent la Déesse dans le Ciel, on fit aussi allusion aux moissons, qu'elle désigne par son épi. Comme on la fit présider à la justice, à cause de sa Balance, on la fit présider aux moissons, et au labourage, par allusion à son épi. C'est encore par la même raison, qu'étant toujours accompagnée du Vaisseau, on la fit présider à la navigation, sous le nom d'Isis.

Il nous reste maintenant à donner les raisons du rôle important, que

cette constellation joue dans les religions anciennes, et la cause des différentes fables faites sur elle, sous différentes dénominations. Car il n'est point de signe, observe Théon, sur qui on ait eu des traditions si variées, et si absurdes même, si on ne les considère point comme des fictions poëtiques, et comme des allégories énigmatiques (1).

La Vierge céleste, durant les trois derniers siècles, qui précédèrent l'ère chrétienne, occupoit l'Horoscope, ou le point oriental, et la porte du Ciel, par où le Soleil et la Lune montoient sur l'Horizon aux deux Equinoxes. Elle l'occupoit encore à minuit au Solstice d'hiver, à l'instant précis, où commençoit l'année. Elle étoit donc essentiellement liée à la marche du temps et des saisons, du Soleil, de la Lune, du jour et de la nuit, dans les époques principales de l'année. C'étoit aux deux époques équinoxiales, comme nous l'avons dit, que se célébroient les mystères de Cérès, les grands et les petits. Lorsque les ames descendoient par la Balance, au moment, où le Soleil occupoit ce point, il étoit précédé dans son lever par la Vierge; c'est elle qui étoit aux portes du jour, qu'elle lui ouvroit. Lorsque le Soleil étoit revenu à l'Equi-

(1) Theon. p. 118—119.

noxe

noxe de printemps, au moment où les ames se régénéroient, c'étoit encore la Vierge céleste, qui commençoit la marche des signes de la nuit; c'étoit dans ses étoiles, qu'arrivoit la belle pleine Lune de ce mois. La nuit et le jour s'introduisoient successivement par elle, au moment où ils commençoient à éprouver leur diminution, et les ames, avant d'arriver aux portes de l'Enfer, étoient conduites aussi par elle. C'étoit en sortant de traverser ces signes, qu'elles franchissoient le Styx, au huitième degré de la Balance. Elle est la fameuse Sibylle, qui initie Enée, et qui lui ouvre la route des Enfers. Cette situation heureuse de la Vierge, dans les signes, l'a fait entrer dans toutes les fables sacrées sur la Nature, sous une foule de noms différens, et sous les formes les plus variées, comme on le verra dans notre explication de la fable de Christ. Elle prit donc souvent le nom d'Isis ou de la Lune, qui dans son plein s'unissoit à elle au Printemps, ou qui se trouvoit sous ses pieds. On crut aussi y voir des rapports avec la terre, puisque, dans la distribution astrologique des élémens, le signe de la Vierge étoit affecté à la terre. Mercure, dans toutes les fables sacrées, et dans les sanctuaires, est son compagnon inséparable. Isis ne fait rien sans Mercure; c'est par ses con-

seils, qu'elle fait tout. Mercure a son domicile et son exaltation dans le signe de la Vierge; et cette Déesse se trouve souvent armée de son caducée. La liaison essentielle, que l'Astrologie ancienne avoit établie, entre cette Planète et ce signe, se trouva ainsi retracée dans les sanctuaires. Non seulement le Soleil et la Lune, comme nous l'avons déjà observé, furent mis en représentation à Eleusis; mais encore les autres astres et les constellations, soit du Zodiaque, soit hors du Zodiaque.

Ce que nous avons dit des mystères d'Isis et de Cérès, et des rapports établis, entre les emblêmes et les récits mystérieux avec l'ordre du monde, est encore plus clair pour les mystères de Mithra, ou du Soleil, adoré sous ce nom, dans l'Asie mineure, la Cappadoce, l'Arménie et la Perse, et dont les mystères passèrent à Rome, sous Sylla. La description, que nous avons donnée de l'antre Mithriaque, où l'on avoit figuré les deux mouvemens des Cieux, celui des fixes et celui des Planètes, les constellations, les climats, les huit portes mystiques des Sphères, les symboles des élémens, suffit pour le prouver. Nous pourrions y joindre le fameux monument de cette religion,

trouvé (1) à Rome, et gravé dans Hyde; mais comme nous l'avons fait graver plus loin avec une explication détaillée, nous n'en parlerons pas ici. Il suffira de dire, que la fameuse Hydre, qui s'étend sous le Lion, et sous la Vierge, s'y trouve aussi couchée sous le Lion, comme dans les Cieux; qu'on y voit le Chien céleste, le Taureau, le Lion, le Scorpion, les sept Planètes désignées par sept autels, les figures du Soleil, de la Lune, et des emblêmes relatifs à la lumière, aux ténèbres, et à leur succession, durant l'année, où l'une triomphe six mois, et les autres six autres mois. Les rapports de ce monument et d'autres, relatifs au même culte, avec l'ordre du monde, et celui de la nature, sont si frappans, qu'ils forment une démonstration complète de notre assertion, sur l'objet des représentations mystérieuses des sanctuaires. Dans les mystères de Cybèle et d'Atys, qui se célébroient à l'entrée du Soleil au signe d'*Aries*, le Belier, ou la figure de Belier, que l'on plaçoit au pied de l'arbre sacré, que l'on coupoit, contenoit évidemment une allusion au Zodiaque, et au signe céleste du Belier, par lequel les ames remontoient dans l'Hémisphère lumineux.

(1) Hyd. De vet. Pers. Relig. p. 112.

Les Manichéens, qui avoient beaucoup puisé dans la doctrine des Perses, et adopté sur-tout le fameux dogme des deux principes, nous ont conservé des traces de cette doctrine, sur la descente et sur le retour des ames, ainsi que des allusions, qu'on y faisoit à l'Astronomie (1). Nous en parlerons plus au long, dans notre dissertation sur l'Apocalypse.

Ils supposent que « Dieu, qu'ils » appellent le Père vivant, ayant » vu que l'ame étoit affligée dans le » corps, en eut pitié, et envoya son » cher fils, pour la sauver. Dès qu'il » fut arrivé, il construisit une machine » pour le salut des ames. Cette ma» chine est une roue (x), à laquelle » sont attachés douze vases : la Sphère » fait tourner cette roue, laquelle en» lève dans ces vases les ames des » morts. Le grand astre, qui est le So» leil, les attire par ses rayons, les pu» rifie, et les remet à la Lune, jusqu'à » ce qu'elle en soit toute pleine. Car » Manichée croyoit, que le Soleil et la » Lune étoient deux vaisseaux. La Lune » étant donc remplie d'ames, s'en dé» charge dans le Soleil; puis elle en re» çoit aussitôt d'autres, par le moyen » des vases, qui descendent, et qui

(1) Beaus. t. 2, l. 7; c. 6, p. 500.

» montent sans cesse. Et lorsqu'elle a » remis ces ames aux Eons du Père, » elles demeurent dans la Colonne de » la *gloire*, qui est appelée l'air par- » fait. Cet air parfait est une colonne » de lumière, qui est ainsi appelée, par- » ce qu'elle est remplie d'ames purifiées».

Il est impossible de ne pas voir dans cette Roue mystique, garnie de douze vases, qui puisent les ames, le grand cercle du Zodiaque, que les Hébreux appellent la Roue des signes, et par qui nous avons vu, dans Macrobe, que descendoient les ames, avant de traverser la Sphère, en venant ici-bas animer des corps. Il est clair, qu'en remontant, elles doivent circuler dans la même Roue ou dans le même Cercle; l'un est une conséquence de l'autre. C'est cette opinion, sans doute, qui a fait expliquer par Clément d'Alexandrie (1) la fable des douze travaux, qui effectivement est relative au Zodiaque, par la marche de l'ame d'Hercule dans les douze signes, avant d'arriver au séjour lumineux de son immortalité; parce que, dit-il, c'est à travers les douze signes, qu'est la route des ames vers leur origine.

Si on applique ici cette théorie de l'élévation des ames, par l'action du Soleil

(1) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 599.

jusqu'à la Lune, qui s'en remplit, et les porte ensuite au Soleil, il est clair que la Lune du Printemps, étant pleine vers le point Equinoxial opposé, Isis ou la Vierge a, comme la femme de l'Apocalypse, la Lune sous ses pieds; et que c'est elle qui préside les ames, au moment où elles vont commencer à descendre, avec la Lune, dans les régions inférieures, pour être remises à l'astre, qui les fera passer par *Aries*, ou par l'Agneau, dans la Colonne de lumière, et dans l'empire d'Ormusd.

La Colonne de lumière, cet air parfait, c'est l'Ether, la substance lumineuse du firmament, ou plutôt de l'Empyrée, dont l'ame est une émanation, et à laquelle elle va se réunir, lorsqu'elle a recouvré sa simplicité, et sa pureté primitive. C'est vers cette patrie qu'elle tend; et c'est pour lui en faciliter les moyens, qu'on inventa l'initiation.

En effet, n'imaginons pas, que cette scientifique théorie des anciens, sur l'origine de l'ame, sur sa descente, son habitation ici-bas, et son retour, se réduisît à une comtemplation stérile de la nature du monde, et des êtres intelligens, qui s'y trouvent. Ce n'étoit point une spéculation oisive, sur l'ordre du monde, et sur l'ame; mais bien une étude des moyens d'arriver au

grand but, que l'on se proposoit, savoir, au perfectionnement de l'ame ; et par une suite nécessaire, à celui de la morale et des sociétés (*y*). Car c'étoit là le centre, auquel aboutissoient toutes les parties du système politique des anciens Législateurs ; et le dernier but de toutes les fictions sacrées ou morales des premiers Philosophes, qui voulurent former l'homme. La terre, suivant eux, n'étoit point la patrie de l'ame, mais un lieu d'exil pour elle. Sa patrie étoit le Ciel ; c'est de là qu'elle tiroit son origine. C'est là le lieu, vers lequel sans cesse elle devoit tourner ses regards. L'homme n'étoit point une plante terrestre ; ses racines étoient, disoit-on, dans le Ciel. C'étoit là, qu'il étoit à sa véritable place. Il en étoit déchu ; il devoit s'efforcer d'y retourner. La chute de l'ame s'appeloit la *perte de ses ailes*. Elle les perdoit en les laissant enchaîner par la viscosité de la matière ; elles les recouvroit, en s'en détachant, et elle prenoit son essor vers les Cieux. La matière et le trop étroit commerce de l'ame avec elle, étoient donc le grand obstacle au retour de l'ame vers le lieu pur, qui lui avoit donné naissance, et qui devoit la recevoir. Les liens du corps l'enchaînoient ; les membres mortels étouffoient son activité (1), et émous-

(1) AEneid. l. 6, v. 732.

soient la pointe de son intelligence. Elle étoit souillée par un contact trop étroit et trop long avec la matière terrestre, avec laquelle ses sens entretenoient son commerce. Il falloit donc faire divorce avec les sens, et avec tout ce qui est tactile et visible, pour s'unir par la contemplation à l'être invisible, qui est l'être réel, le seul digne d'occuper l'ame (z). La matière du corps étant le principe de toutes les passions, qui troublent la raison, qui égarent l'intelligence, et souillent la pureté de l'ame, on enseigna à l'homme à affoiblir l'action de la matière sur l'ame, et à rendre à celle-ci son empire naturel sur le limon, auquel elle est attachée par la génération, et dont la mort doit un jour la séparer. Encore, après cette séparation, est-il à craindre, que l'ame ne conserve des souillures contractées dans ce long commerce, lesquelles retarderont sa marche vers les Cieux (1). Ce fut pour obvier à cet inconvénient, qu'on imagina les lustrations, les expiations, les jeûnes, les macérations, la continence, et sur-tout les initiations, et l'art Télestique. Plusieurs de ces pratiques, dans l'origine, n'étoient que symboliques, et des signes matériels, qui indiquoient la pureté morale, qu'on

(1) Ibid. v. 735, etc.

exigeoit des initiés, mais qui dans la suite furent regardées comme causes productrices de cette pureté, dont elles n'étoient que les signes extérieurs. Cest ainsi que l'eau du Baptême, qui primitivement désignoit la pureté, que devoit avoir un Chrétien, fut censée avoir la vertu de la donner à l'ame, et être une cause réelle de l'innocence qu'elle étoit supposée rendre, au lieu d'être prise, comme elle le devoit, pour un signe allégorique de cette pureté, qu'on exigeoit. L'effet de l'initiation devoit être le même, que celui de la philosophie, savoir, d'épurer l'ame des passions, de diminuer l'empire du corps sur la partie divine de l'homme, et de lui donner ici-bas une jouissance anticipée de la félicité, dont il devoit jouir un jour, et de la vue des êtres divins. Aussi les Platoniciens, tels que Proclus, enseignoient-ils, « que les mystères et les » initiations retiroient les ames de cette » vie mortelle et matérielle, pour les » réunir aux Dieux, et dissipoient, » chez les Adeptes, les ténèbres de » l'ignorance, par l'éclat de la Divi- » nité ». Tels étoient les fruits précieux de l'Autopsie, ou du dernier degré de la science mystique, celui de voir la nature dans ses sources, ainsi que dans ses causes, et dans les êtres réels, sui

vant Clément d'Alexandrie (1), dont nous ne cesserons de rappeler le passage, parce qu'il est décisif.

Sans cette habitude pour l'ame, de contempler les êtres placés hors du monde visible, et de se séparer en quelque sorte déjà du corps, pour s'élever par l'esprit vers ces régions lumineuses, d'où elle étoit descendue, elle couroit risque d'être retenue dans la matière élémentaire, après sa mort, et d'éprouver un obstacle à son retour, et conséquemment de prolonger son exil et ses maux. C'est Cicéron, qui nous l'apprend. « L'ame, dit Scipion (2) à » son fils, a toujours existé, et existera » toujours. Qu'elle s'exerce dans la » pratique des vertus, si elle veut ob» tenir un retour facile vers le lieu » de son origine. Et les actions, qui » doivent sur-tout l'occuper, sont celles, » qui ont pour objet la patrie, et les » moyens de la sauver. C'est à ce prix, » que l'ame pourra plus facilement ob» tenir son retour vers les lieux, qui » lui ont donné naissance, et prendre » un libre essor vers son séjour na» turel. Elle y réussira d'autant plus » vîte, si dès le temps présent, où elle » est encore enfermée dans la prison

(1) Clem. Strom. l. 5.
(2) Cicer. Som. Scip. c. 9.

» du corps, elle en sort par la » contemplation des êtres supérieurs au » monde visible, et si elle fait en quelque » sorte divorce avec le corps et avec les » sens, au-dessus desquels elle se sera » élevée. Quant à ceux qui se seront » rendus esclaves des plaisirs du corps, » livrés aux attraits de la volupté, et » aux mouvemens désordonnés des » passions, et qui auront violé les lois sa- » crées de la religion et des sociétés, » leurs ames, en sortant du corps à la » mort, resteront ici-bas dans les ré- » gions visibles de la terre, où elles » seront roulées dans la matière gros- » sière; et elles ne remonteront au Ciel, » qu'après qu'elles auront été purifiées, » dans de longues agitations aux- » quelles, pendant plusieurs siècles, elles » seront livrées (*a*) ». Voilà donc le grand but moral et politique de ces spéculations sur l'ame, et sur ses rapports avec l'ordre du monde, dont elle occupoit le bas, ou le haut, plongée dans les ténèbres, ou absorbée dans la lumière, suivant qu'elle avoit été plus ou moins vertueuse, et qu'elle s'étoit abandonnée aux jouissances du corps, ou s'en étoit sevrée, en commandant à ses passions et à ses sens. Certainement cette théorie, comme nous l'avons dit, n'étoit point primitivement une spéculation oisive, ni une stérile

contemplation de la nature, dont on voulût occuper les initiés dans les temples. La perfection de l'homme en étoit le grand objet, et la Mystagogie, par des voies différentes, et plus propres à étonner les sens, tendoit au même but que la Philosophie. Aussi Platon promet-il l'Elysée aux Philosophes, qui auront pris soin d'épurer leur ame des passions (1), à ceux qui se seront attachés à la recherche de la vérité; qui auront méprisé les biens, qu'estiment les autres hommes, et détaché leur ame de la matière, dans laquelle elle se trouve unie, dans la prison du corps. L'Elysée, dit Platon, est pour ceux, qui ont été suffisamment purifiés par la Philosophie, qui leur a appris à repousser les attraits des passions qui attachent l'ame au corps, et à rejeter toute parure étrangère à celle, qui doit faire l'ornement de l'ame. Le désir de voir la vérité, et d'arriver à l'Autopsie, nécessitoit dans l'initié le dépouillement des passions, et le dégagement des sens et de la matière. Socrate (2) étoit persuadé, que les causes de toutes choses ne pouvant être apperçues que par un esprit épuré, il falloit commencer par le purifier de toutes les passions terrestres, le décha-

(1) Plat. in Gorgiâ. p. 526. Phæd. p. 114 et 108.
(2) August. de Civ. Dei, l. 3, c. 1.

ger de leur poids, afin qu'ayant recouvré sa vigueur naturelle, il pût s'élever à la contemplation de Dieu, ou de cette lumière incorporelle et immuable, dans laquelle subsistent et vivent les causes des natures créées ; ce que Clément d'Alexandrie, en d'autres termes, appelle les choses réelles dans la nature. C'est Saint Augustin, qui nous rapporte cette opinion de Socrate (1). Le même auteur nous apprend aussi, que Porphyre avoit fait un ouvrage, sur le retour de l'ame vers son principe, dans lequel il répétoit souvent cette grande maxime. « Il faut fuir tout ce qui est corps, » afin que l'ame puisse facilement se » réunir à Dieu, et vivre heureuse avec » lui ». Cet axiome étoit tout entier dans les principes de la Philosophie Platonicienne, consignée dans le Phédon et dans le septième livre de la République de Platon (2), où ce Philosophe disserte fort au long, sur la descente de l'ame dans l'antre souterrain, et sur sa captivité dans l'obscure prison du corps, dont les affections sont pour elle un grand obstacle à la contemplation de la vérité. Platon concluoit de-là, qu'il falloit soustraire l'ame à l'empire des sens, et la garantir d'un commerce

(1) Aug. ibid. l. 10, c. 29.
(2) Plat. Rep. l. 7, p. 519, etc.

trop intime avec cet ennemi domestique. Or le but principal de la Philosophie étoit d'opérer ce fameux divorce, que Plotin et Platon appellent la mort philosophique (1), ou la vie de l'intelligence, l'affranchissement de l'ame, et son retour vers la Divinité. Ce but moral, que se proposoit la Philosophie, dans l'étude des vérités abstraites, la Religion se proposoit de l'atteindre, par les opérations théurgiques et par les Télètes, ou les initiations. C'étoit là le grand ouvrage de l'initiation, dit Hiéroclès (2), ou de l'art télestique, savoir, de rappeler l'ame vers les véritables beautés, et de les lui rendre propres et familières; de la délivrer de ses peines et des maux, qu'elle endure ici-bas, où elle est enchaînée dans la matière, comme dans une obscure prison; de lui faciliter le retour vers les célestes clartés, et de l'établir dans les îles fortunées, en la restituant à son premier état. Par ce moyen, lorsque le temps de la mort sera arrivé, l'ame dépouillée de son vêtement mortel, qu'elle aura laissé sur la terre, se trouvera plus légère et plus leste, en quelque sorte, pour entreprendre le voyage vers les Cieux. C'est alors, qu'elle sera réta-

(1) Macrob. Som. Scip. c. 13, p. 52.
(2) Hieroc. in Aurea Carm. p. 316.

blie dans son ancien état, et associée à la nature divine, autant qu'il est permis à l'homme d'approcher de la dignité des Dieux.

Plutarque, dans son traité d'Isis, suppose, que les initiés aux mystères de la Déesse se proposoient le même but, la contemplation de la Divinité, la vue du premier Dieu, ou du Dieu intellectuel, qui cohabite avec elle, et qui en est inséparable. Il compare Isis à la science, et Typhon à l'ignorance, qui obscurcit la lumière de la doctrine sacrée, dont le flambeau éclaire l'ame de l'initié. Il n'est point, selon lui, de bien plus précieux que l'homme puisse demander aux Dieux, ni ceux-ci lui accorder, que la *connoissance de la vérité* (*b*), et celle de la nature des Dieux, autant que la foiblesse de notre raison nous permet de nous élever jusqu'à eux. Désirer, suivant lui, la Divinité, c'est désirer la vérité, et sur-tout celle qui a pour objet les Dieux. Les Valentiniens appeloient l'initiation *la lumière* (1). La jouissance de cette lumière étoit le fruit le plus précieux de l'Epoptée. On arrivoit à l'Epoptée, dit Psellus (2), lorsque l'initié étoit admis à voir *les lumières divines*. Penthée, dans Euripide (3), de-

(1) Epiph. t. 1.
(2) Psellus ad Oracul. Zoroast.
(3) Euripid. in Bacch. v. 476.

mande à Bacchus, qu'il ne connoît point, et qu'il prend pour un Mystagogue Lydien, s'il est vrai, qu'il ait vu le Dieu, dont il apporte les mystères; et comment il étoit fait. Celui-ci en convient; mais il ajoute, que ce Dieu s'est fait voir, comme il lui a plu, et qu'il ne veut point entrer dans des détails sur ce point. Clément d'Alexandrie (1), imitant le langage d'un initié aux mystères de Bacchus, et invitant cet initié, qu'il appelle un aveugle, comme Tirésias, à venir jouir de la vision de Christ, qui va briller à ses yeux avec plus d'éclat que le Soleil, s'écrie : ô mystères véritablement saints ! ô lumière pure ! à la lueur du flambeau du Dadouque, *les Cieux et la Divinité* s'offrent à mes regards dans cette Epoptée. Je suis *initié*, je deviens *saint*. Ces derniers mots nous donnent le véritable but de l'Epoptée et de l'initiation; d'être sanctifié et de jouir, à ce titre, des visions divines. On promettoit à l'initié à Samothrace, qu'il seroit saint, qu'il seroit juste. Le Seigneur, continue Clément, fait la fonction d'Hiérophante dans ces mystères; il marque *de son sceau l'initié*, qu'il éclaire de sa lumière; et pour récompenser sa foi, il le recommande à son père, comme un dépôt précieux, qu'il garde

(1) Clem. Protrept. p. 74.

dans

dans tous les siècles. Voilà quels sont mes mystères et mes orgies. Faites-vous aussi initier, et vous formerez, avec les Anges, le cortége de ce Dieu, qui n'est jamais né, qui ne périra jamais, le seul qui soit véritablement Dieu. Ainsi parloit Clément, dans un discours, où il fait allusion aux cérémonies anciennes de l'initiation, dont il transporte les images et les formes symboliques dans l'initiation aux mystères de Christ. Le même Clément (1), en parlant du Baptême, qui est le signe de la régénération, l'appelle une excursion, une sortie hors de la matière. Par-là, dit-il, le Seigneur retire les ames des fidèles hors de la confusion et du désordre; il les illumine et les conduit à la pure lumière, qui n'est mêlée d'aucunes ténèbres et qui n'a rien de matériel. L'initié, élevé à l'Epoptée, étoit un *Voyant*. Eusèbe lui-même (2), expliquant le mot *heber*, Hébreu, dit qu'il signifie *celui qui passe au-delà*, et qu'il fut donné à ceux, dont la Philosophie religieuse franchissoit les limites du monde visible, et passoit jusqu'au sein du monde intellectuel, et dans la lumière divine, où sont les êtres invisibles et cachés. Un Israélite étoit un *Voyant* (3). *Salut*,

(1) Clem. Eclog. Proph. n. 2, v. , p. 990.
(2) Euseb. Præp. Ev.
(3) Isid. Orig. Firm. de Error. Prof. Rel. p. 38.

nouvelle lumière, s'écrioit un initié aux mystères de Bacchus.

Tel étoit le véritable effet de l'Epoptée ; elle éclairoit l'ame des rayons de la Divinité, et elle devenoit pour elle comme l'œil, avec lequel, suivant les Pythagoriciens, elle contemploit le champ de la vérité (1), dans ses abstractions mystiques, où elle s'élevoit au-dessus du corps, dont elle arrêtoit l'action, pour rentrer en elle-même, afin d'être toute entière occupée de la vue de la Divinité et des moyens d'acquérir de la ressemblance avec elle.

Macrobe, dans son commentaire sur le songe de Scipion (2), nous peint tous les degrés de l'élévation de l'ame, jusqu'au quiétisme de l'Epoptée. Après avoir mis au premier échelon les vertus politiques ; au second, les vertus, qui épurent l'ame ; au troisième, celles de l'ame déjà épurée ; il fixe au quatrième, et au plus haut degré, les vertus qu'il appelle exemplaires. Et il explique ce qu'il entend par ces quatre ordres de vertus.

Les vertus politiques, sont celles de l'homme social ; c'est-à-dire, celles que l'initiation avoit pour but de maintenir dans son origine, et les seules, suivant

(1) Hierocl. p. 301.
(2) Som. Scip. c. 8, p. 37—38.

nous, que les Législateurs anciens eussent en vue de faire naître, en formant ces établissemens religieux, comme nous l'avons dit plus haut Ce sont elles qui font les bons fils, les bons pères, les bons magistrats etc. Les secondes sont les vertus philosophiques, que Macrobe appelle oisives, puisqu'elles séparent l'homme de la vie active de la société. Ce sont celles-là, que nous avons dit avoir produit les abus du Monachisme et les spéculatifs. Macrobe convient, qu'elles passoient pour être les seules vertus, dans l'esprit de plusieurs; ce qui est une grande erreur politique. Les troisièmes sont celles d'un esprit déjà épuré, purgé du limon des passions et de la matière et purifié de toutes les souillures, que communique à l'ame le contact du monde. Voilà bien la mysticité. En effet, la prudence chez ces hommes-là consiste, non pas seulement à préférer les choses divines aux autres choses, mais à ne connoître que celles-là seules, dit Macrobe (1), et à ne voir et ne contempler qu'elles, comme s'il n'y avoit rien autre chose. La tempérance consiste également, non pas seulement à réprimer les passions terrestres, mais à les oublier entièrement; la force, non pas à les vaincre, mais à les ignorer, de manière

(1) Macrob. l. 1, c. 8, p. 38.

à ne connoître, ni la colère, ni le désir. Enfin la justice, dans cet état de l'ame, consiste à l'unir à l'intelligence supérieure et divine si étroitement, qu'elle garde avec elle une union éternelle, fondée sur l'imitation de cette intelligence parfaite.

Enfin les vertus exemplaires, ou celles du quatrième ordre, sont celles qui résident dans l'intelligence divine elle-même, que nous appelons νοῦς; et d'où les autres vertus découlent, par ordre gradué et successif. La prudence là est l'intelligence divine elle-même. La tempérance consiste dans une attention toujours soutenue et tournée sur soi-même; la force, dans une immobilité, que rien ne dément; enfin la justice est ce qui, soumis à la loi éternelle, ne s'écarte point de la continuation de son ouvrage.

Voilà les quatre ordres de vertus, qui ont des effets différens à l'égard des passions, dont le principe, suivant Virgile, est dans la matière. Les premières les adoucissent. Les secondes les ôtent. Les troisièmes en font perdre jusqu'au souvenir. Les quatrièmes ne permettent pas de les nommer. Voilà bien le dernier raffinement de la mysticité (*c*).

Pour faciliter à l'ame cette élévation vers la Divinité, dans laquelle, étant absorbée, elle atteint toute la per-

fection, dont elle est susceptible, on imagina d'appliquer aux corps les remèdes de la continence, du jeûne et de l'abstinence de certains alimens, afin que rien ne pût retarder son union à la Divinité, soit pendant cette vie, par la contemplation, soit après la mort, par la cohabitation avec elle, dans le séjour de la lumière incréée. On crut devoir donner au corps un régime, qui rendît son influence sur l'ame la plus petite qu'il fût possible; le principe étoit vrai, jusqu'à un certain point. La raison n'établit jamais mieux son empire, que dans le calme des sens, et les fumées des viandes et du vin obscurcissent souvent sa lumière. Un tempérament fort et vigoureux, de l'embonpoint, des alimens chauds, des liqueurs spiritueuses concourent à donner au corps une prépondérance sur la raison, et par une suite nécessaire sur les vertus. Tout est lié dans l'homme. Si l'ame agit sur le corps, le corps agit aussi puissamment sur l'ame, et il faut convenir, que nos passions sont toujours le résultat de notre organisation, et de l'état habituel du corps. Le genre de vie, que l'on mène, influe plus ou moins sur l'habitude de l'ame, et lui donne plus ou moins de facilité, pour pratiquer les vertus, qui en général tiennent beaucoup du tempérament; mais cette observation ne tombe guè-

res que sur les excès, et l'abus du principe peut nous jeter aisément dans le défaut contraire. Il résulte seulement de-là, qu'un homme, qui veut ôter aux passions et au tempérament une partie de sa force, et maintenir le calme de sa raison, doit préférer un genre de vie sobre, réglé, et n'obéir qu'aux instincts des premiers besoins, plutôt qu'aux attraits de la volupté, accorder aux puissances de l'ame, plus qu'à celles du corps, et éviter tout ce qui peut multiplier ses besoins, et irriter ses désirs. Voilà ce qu'une sage Philosophie nous prescrit, et c'est à quoi elle doit se borner. Mais on a cherché une prétendue perfection, dans l'abus du principe, et dans l'excès même du bien, qu'on pouvoit attendre d'un régime sage commandé au corps. Les abstinences devinrent, non plus des moyens de vertu, mais elles furent elles-mêmes regardées, comme des vertus ; on crut ajouter à l'ame tout ce qu'on retranchoit au corps ; et on s'exténua en toutes manières, comme si la vertu étoit le fruit amer des tortures données au corps.

Telles furent les précieuses inventions de la mysticité orientale, qui presque toujours a substitué des ridicules à des vertus. Ainsi les Prêtres de l'Egypte ne vouloient point, que leur Dieu Apis

bût de l'eau du Nil (1), parce que l'on croyoit, qu'elle engraissoit trop ; et ils pensoient, que c'étoit une chose dangereuse pour leur Dieu, comme pour eux, d'être trop gras. Nos moines, nos gros Abbés et nos riches bénéficiers n'ont pas pensé comme ces Egyptiens, qui vouloient que l'ame fût revêtue d'un corps grêle et léger, afin que *la partie divine* de l'homme ne fût point surchargée, et comme *écrasée* par le poids de la matière du corps mortel (2). Dans les jours d'abstinence, et dans les temps destinés à la sanctification, ces Egyptiens ne saloient point leurs mets, parce que, disoient-ils, le sel aiguillonne l'appétit, et incite à boire. Les Prêtres du Soleil à Heliopolis s'interdisoient l'usage du vin ; les autres en buvoient très-peu et s'en abstenoient, toutes les fois qu'ils s'occupoient d'enseigner ou d'apprendre la science divine, et qu'ils s'appliquoient à la Philosophie. Les Rois eux-mêmes, en qualité de Prêtres, n'en pouvoient boire qu'une petite mesure, fixée par la loi. Ils craignoient le désordre, que l'ivresse met dans la raison. Ils rejetoient l'usage du poisson, comme un aliment trop délicat et superflu. Ils ne mangeoient pas non plus d'oignon, par-

(1) Plut. de Isid. p. 353.
(2) Ibid. de Isid. p. 352—353.

ce qu'ils croyoient, que ce légume incite à boire, et n'est pas favorable à ceux qui veulent garder la chasteté. La Déesse Isis (1) préparoit ses initiés par un genre de vie sobre, par l'abstinence des plaisirs de l'amour, et en sevrant le corps d'une nourriture trop abondante, afin de réprimer les saillies de cette partie de l'ame, qui est rebelle à la raison, et qui se laisse trop entraîner par le plaisir. Il régnoit une espèce d'austérité dans ces cérémonies religieuses, dont le but étoit d'affoiblir l'action du corps sur l'ame, afin, dit Plutarque, qu'elle pût contempler plus aisément le premier Dieu, le Dieu intellectuel, le souverain maître de toutes choses. Car toutes ces pratiques religieuses, qui dégénérèrent ensuite en superstitions ridicules, ne furent pas instituées sans dessein, et sans avoir un but raisonnable, quoique le moyen, sur-tout accompagné de ses excès, en écartât souvent. Ce but étoit de rendre à l'ame le libre exercice de son intelligence. Il n'y avoit rien, dit Plutarque (2), dans le cérémonial Egyptien, et dans les pratiques religieuses de ce peuple, qui n'eût une raison, soit dans la physique, soit dans l'histoire, soit dans la morale.

(1) Ibid. de Isid. p. 391.
(2) Ibid. p. 353.

Ce but ici étoit d'écarter tous les nuages, que la matière peut répandre sur la partie divine de l'homme, ou sur l'ame, qu'Horace appelle *divinae particulam aurae*, et Virgile, *aurai simplicis ignem*, et sur l'*ochêma*, ou le véhicule de l'intelligence. On peut consulter Hiéroclès, sur cette théorie mystérieuse, dont nous donnerons un précis, d'après ce qu'il nous dit dans son commentaire sur les derniers vers de Pythagore, appelés vers dorés (1). Conséquemment aux principes, que Pythagore a posés dans ces derniers vers, il s'ensuit, dit le commentateur, qu'il faut, par l'exercice de la vertu, aidée des secours de la vérité et de la pureté, prendre soin de ce corps lumineux, qui enveloppe l'ame, et que les oracles appellent le léger véhicule, qui la porte. Or ces moyens d'épurement s'étendent, jusqu'à notre nourriture et à notre breuvage, et en général, sur le régime universel de tout notre corps mortel, dans lequel est enseveli ce principe lumineux, qui donne la vie au corps naturellement inanimé, et qui en maintient la constitution et l'harmonie. Car le principe de la vie est un corps immatériel, qui met la vie dans le corps matériel, par le moyen de laquelle se trouve perfectionné ce corps

(1) Hierocl. p. 293, ad v. 67.

mortel, composé d'une vie brute, et d'un corps purement matériel ; et qui n'est que l'image de l'homme, qui résulte de la substance intelligente (1), et du corps immatériel. L'homme étant un composé de ces deux parties différentes, chacune d'elles doit avoir son mode d'épurement particulier (*d*). Ainsi l'ame raisonnable, en tant que raisonnable, s'épure par la vérité, dont la connoissance produit la science. Quant au corps lucide, ou à la substance lumineuse, qui forme son enveloppe, comme elle se trouve liée au corps mortel, elle a aussi besoin d'être épurée et purifiée des souillures d'une telle contagion. Or ces moyens de purification sont contenus dans les rits sacrés, et réglés par des lois religieuses. Les moyens de purifier la partie intelligente de l'ame (2) préparent aussi à ceux qu'on emploie pour purifier le véhicule lumineux, en ce que l'ame, par leur moyen, ayant recouvré ses ailes, son retour vers son principe trouve moins d'obstacles. Or le meilleur moyen de lui rendre ses ailes, c'est de l'accoutumer peu-à-peu à mépriser les choses terrestres, à s'en détacher, en tournant ses regards vers l'être immatériel, et à se purger de toutes les

(1) Hierocl. ibid. p. 294.
(2) Ibid. p. 297.

souillures, qu'elle aura contractées par son union au corps et à la matière terrestre. Par ce moyen, l'ame recouvre en quelque sorte une vie nouvelle, se recueille en elle-même, se remplit d'une certaine énergie divine, qui lui donne un nouveau ton, et elle se rallie toute entière au point de sa perfection intellectuelle. Que sera-ce, s'il y a des espèces d'alimens, qui concourent à produire cet heureux effet; si on y arrive par la privation de certaines nourritures, principalement de celles qui ont un suc délicieux, ou qui irritent les organes de la génération? ce moyen d'épurer l'ame sera sans doute le premier, que prendront ceux qui voudront s'accoutumer à se détacher de tout ce qui tient à l'être mortel (1). Cette abstinence de certaines nourritures rend tout son éclat au véhicule lumineux, et lui donne toute la pureté, qui convient à une ame vraiment *épurée* et *dégagée* de tous les obstacles, que la matière oppose à son activité naturelle. Il résulte de ces abstinences un avantage, celui d'épurer l'ame (2), d'accoutumer l'homme à des retours sur lui-même, de le retirer de ce lieu destiné à la génération, et à la mort des êtres corporels, et de le trans-

(1) Hierocl. ibid. p. 301.
(2) Ibid. p. 303.

porter dans l'air libre et dans les champs Elysées. Cet air libre est ce que Manès, comme nous l'avons vu plus haut, appelle la Colonne de gloire, l'air parfait, c'est-à-dire, les champs de la lumière Ethérée, dont quelques rayons s'échappent par la voie de lait. On le plaçoit au-dessus du monde, ou de la caverne profonde, dans laquelle l'ame, pendant cette vie, est enfermée, suivant l'opinion la plus générale. Macrobe le met au-dessus de Saturne, dans le firmament, où est la voie de lait. C'est, dit-il, dans la Sphère aplane ou des fixes, que sont les champs Elysées (1), et le lieu affecté aux ames pures, suivant l'opinion de toute l'antiquité. C'est de ce champ lumineux, que l'ame descend, lorsqu'elle vient animer des corps; c'est vers ce lieu qu'elle retourne.

Plutarque (2) le plaçoit dans la partie de la Lune, qui regarde le Ciel, ou dans la face opposée à celle qui est tournée vers nous. Ainsi il le relègue au-delà de l'Isthme, ou de la Ligne de démarcation, qui, suivant Ocellus de Lucanie, sépare le mortel du mortel. Hiéroclès semble le placer plus bas; mais toujours dans l'élément immortel et immatériel, et hors du monde élémentaire, où règne

(1) Som. Scip. l. 1, c. 11, p. 46.
(2) De facie in orbe Lun. p. 944.

le trouble et le désordre, compagnon nécessaire de tout ce qui est matériel. Il n'est appelé libre, dit Hiéroclès (1), que parce qu'il est exempt des affections matérielles, ou des agitations tumultueuses, dans lesquelles est habituellement la matière. Cette différence dans les fixations du lieu, où sont transportées les ames, ne vient que du plus ou moins d'étendue, que l'on donnoit à la substance matérielle. Mais c'est toujours hors des limites de la matière des corps, qu'elles sont transportées, quand elles ont recouvré leur pureté primitive, et qu'elles se sont affranchies de la matière, dont sont composés ces corps. Pour arriver à cet état de pureté, il falloit que l'ame, soit par la méditation sur les êtres supérieurs à la matière (*e*), soit par le retranchement de la matière superflue des alimens, qui surchargeoient sa partie divine, s'occupât ici-bas des moyens de rendre son retour prompt et facile. La Philosophie, l'abstinence et les initiations lui procuroient ces moyens (2). En effet, aux moyens d'épuration, que l'on trouvoit dans l'étude des sciences abstraites, se joignoient ceux, qui se tiroient de l'art Telestique, ou des cérémonies de l'initiation, suivant Hiéroclès,

(1) Hierocl. p. 313.
(2) Ibid. p. 305.

et la science sacerdotale s'unissoit aux spéculations philosophiques sur le retour de l'ame vers son principe, et sur les moyens de l'affranchir de la matière. Car ces deux avantages, l'épuration de l'ame, et son affranchissement de la matière, que facilitoit l'abstinence, la Philosophie et la Religion de concert tendoient à nous les procurer. En effet, c'étoit à elles proprement, qu'il appartenoit de purifier et de perfectionner le véhicule spirituel de l'ame raisonnable. Elles la délivroient et la séparoient de la matière agitée de mouvemens irréguliers, et la rendoient propre à s'unir aux esprits purs. (*f*) Car il n'est pas permis à ce qui est impur de toucher à ce qui est pur. De même donc qu'il est nécessaire, que l'ame soit ornée par la science et par la vertu, pour pouvoir s'unir à ces êtres immuables, et qui sont constamment toujours les mêmes; de même, il faut que l'*Ochêma* ou le véhicule lumineux soit toujours pur et dégagé de la matière, afin qu'il puisse soutenir la communication avec les corps Ethérés (*g*). Car la tendance, qu'ont les différens êtres à s'unir entre eux, est toujours fondée sur l'analogie de leur nature. La dissemblance au contraire sépare ceux, qui, par leur local, semblent être les plus voisins. C'est de ce principe, que met ici en avant Hiéroclès, et qui se re-

trouve chez tous les Platoniciens, que l'on partit pour enseigner aux hommes, que le plus sûr moyen de plaire aux Dieux et de s'en rapprocher, étoit de mettre entre eux et soi la plus grande ressemblance possible, et d'imiter la pureté de leur nature. Ce principe devint la base de toutes les vertus, et le fut aussi de tous les abus de la spiritualité, qui tendoit à s'affranchir de la matière, pour s'absorber dans une espèce d'apathie religieuse.

Tel étoit le résultat des dogmes philosophiques de Pythagore, et le moyen qu'il crut être le plus convenable et le plus sagement mesuré, pour procurer à l'homme la plus grande perfection de toute sa nature. Celui en effet, qui ne s'occupe que de l'ame, et qui néglige le corps, ne purifie pas l'homme tout entier (1). Réciproquement celui qui croit devoir s'occuper uniquement du corps, sans avoir égard à l'ame, ou qui pense, que les purifications appliquées au corps servent à l'ame, sans que par elle-même elle soit déjà purifiée, tombe dans la même erreur. Mais celui qui emploie concurremment ces deux moyens, celui-là agit sagement, puisqu'il unit aux remèdes, que fournit la philosophie, ceux que procure l'art sacerdotal, dans la

(1) Ibid. p. 306.

partie, où il s'occupe des moyens de purifier le véhicule lumineux de l'ame; et sans lesquels la Philosophie ne produit que la moitié de son effet. Cette dernière pensée d'Hiéroclès justifie ce que nous avons déjà avancé, que la Philosophie et la Mystagogie avoient un même but commun, l'épurement de l'ame, et la perfection de l'homme, d'où dépendoit la perfection de la morale et de la législation. Cela justifie aussi les détails, dans lesquels nous entrons ici, sur les raffinemens de la Philosophie ancienne, dont la théorie n'est point, comme on le voit, étrangère à la doctrine des mystères, et dont tous les principes leur ont été appliqués; en sorte que ce que nous avons dit jusqu'ici ne peut point être regardé comme un écart. On ne pourra donc pas dire, que nous donnons ici le change au lecteur; et que nous lui présentons les raffinemens de la Philosophie Pythagoricienne et Platonicienne, au lieu de ceux de la Mystagogie, qu'on a droit d'attendre de nous, puisque la Philosophie et la Mystagogie agissoient dans le même sens, vers le même but, et sur les mêmes principes (*h*). Toutes deux agissoient sur l'ame; l'une sur l'intelligence; l'autre sur sa partie inférieure, sur son véhicule lumineux, sur la substance Ethérée, dont l'intelligence étoit la fleur, c'est-à-dire, sur le corps même

même de l'ame, si je puis m'exprimer ainsi.

En effet, continue Hiéroclès (1), parmi les choses qui peuvent opérer notre perfection, les unes ont été d'abord trouvées par les Philosophes, les autres par les Mystagogues, dont l'art s'est joint à l'esprit philosophique, pour compléter son ouvrage. J'appelle ici art Mystagogique ou Télestique, celui qui s'occupe de purifier l'enveloppe lumineuse de l'esprit, afin que la faculté contemplative de toute la Philosophie marche en avant, en qualité d'intelligence; et que la partie active et pratique suive, comme force et faculté. Quant à cette dernière, qui réside dans l'action, on la divise en deux espèces, savoir, en partie civile, et en partie Télestique ou Mystagogique (2). L'une, par le moyen des vertus, nous délivre des mouvemens désordonnés des passions; et l'autre, à l'aide de pratiques religieuses et de moyens sacrés, écarte ces images fantastiques, dont la matière environne l'ame (3). Peut-être sont-ce là ces spectres, que l'initiation donnoit pour premier spectacle aux initiés, avant qu'ils fussent admis à la jouissance de la lumière pure. Nous avons des preu-

(1) Ibid. p. 306.
(2) Ibid. p. 309.
(3) Ibid. p. 309.

ves frappantes de cette Philosophie civile, dans les lois publiques des états, comme nous en avons aussi de cette Philosophie Télestique, dans les sacrifices publics des différentes villes. On voit, par ce dernier passage, l'union des lois et de la religion imaginée par les philosophes, pour amener l'homme à la perfection la plus grande, à laquelle la Philosophie pût le conduire, et dont elle-même étoit le terme le plus élevé. En effet l'esprit contemplatif est comme le sommet de tout ce grand édifice, que construit la Philosophie; les vertus pratiques sont au milieu; et sa base s'appuie sur l'art Télestique, ou sur le fondement de la religion. Le premier, continue Hiéroclès, comparé aux deux autres, est comme l'œil comparé au reste du corps; et les deux autres, comparés à lui, ressemblent aux mains et aux pieds; mais tous trois sont si étroitement liés entre eux, que le défaut de l'un ou de l'autre rend l'ouvrage imparfait, et presque inutile, s'ils ne se prêtent un mutuel secours. Il faut donc, que la science, qui conduit l'homme à la vérité, c'est-à-dire la Philosophie, que cette faculté, qui produit au-dehors les vertus, et que l'art, qui procure à l'ame la pureté, s'unissent entre eux, pour ne former qu'un même corps, afin que le grand ouvrage politique produise tout le bien, qu'on

peut attendre, et s'achève d'une manière convenable à la dignité de l'esprit philosophique, qui en est le chef, et des deux autres moyens, qui s'accordent avec lui. Le résultat de cette théorie, dans le système des Pythagoriciens, et conséquemment des Mystagogues, puisque nous venons de voir que la Philosophie et la Mystagogie avoient le même but, étoit, suivant Hiéroclès, de rendre à l'ame ses ailes (*i*), afin qu'elle pût s'élever jusqu'à la participation des biens éternels et divins, pour qu'au moment, où la mort approchera, nous puissions laisser sur la terre notre corps mortel, et que, dépouillée de cette nature terrestre, notre ame s'élance sans peine vers les régions célestes, où elle doit être réintégrée dans sa félicité primitive, et associée aux Dieux. Tel étoit le but de tous les combats, que soutenoient ici les athlètes de la Philosophie (*k*); telles étoient leurs grandes espérances, suivant Platon (1), comme nous l'avons vu plus haut dans plusieurs passages de ce philosophe; tel étoit le fruit le plus précieux de la Philosophie, et le grand ouvrage de la Mystagogie, ou de l'art Télestique, continue Hiéroclès, en terminant l'explication de ces derniers vers de Pythagore. « C'est » ainsi, disoit ce philosophe, que lors-

(1) Plat. Gorgiâ, 526. Phæd. p. 114.

» que votre ame sera sortie du corps ,
» elle pourra sans obstacle se rendre dans
» l'air libre, où elle doit jouir de l'im-
» mortalité des Dieux (*l*) ». La Philosophie et la Mystagogie faisoient les mêmes promesses , et donnoient les mêmes espérances , savoir, de jouir un jour de la vision de la Divinité , et d'aller habiter l'Elysée. On n'en peut douter, d'après ce que dit ici Hiéroclès, et si on pouvoit en douter, on se rappeleroit, que d'un côté Platon flatte de cet espoir tous les vrais philosophes , et de l'autre , que les mystagogues promettoient également l'Elysée à ceux qui auroient été initiés à leurs mystères , comme nous l'avons vu plus haut. Ainsi deux routes s'ouvroient à l'homme pour y arriver. La première étoit pour une petite classe d'hommes susceptibles de Philosophie. La seconde pour le peuple, à qui l'on appliquoit, dans les sanctuaires , les mérites et les grâces de l'initiation , quand ils étoient fidèles aux règles de morale , que l'on prescrivoit dans les mystères. Mais la perfection de l'ame étoit toujours le grand but, et les leçons, qu'on donnoit dans les sanctuaires, rappeloient l'homme à son origine , et nullement à l'Agriculture.

Nous avons poussé la mysticité jusque dans les derniers retranchemens de l'Autopsie , et de la contemplation

des êtres incréés et divins, et de la lumière éternelle, qu'un voile épais déroboit à l'œil mortel et aux profanes, que l'initiation n'avoit point élevés au-dessus de la matière ténébreuse, qui sert de prison ici-bas à nos ames. Nous ne croyons pas que le simple peuple fût admis à cette dernière perfection, qui étoit comme le dernier terme de la mysticité. Il y avoit plusieurs degrés dans les vertus, comme nous l'avons vu dans Macrobe, et plusieurs degrés aussi dans l'initiation. On en comptoit jusqu'à sept dans l'initiation Mithriaque; et il paroît, qu'on donnoit dans les sanctuaires des leçons proportionnées à tous les degrés d'intelligence des initiés. Sans doute les peuples sauvages de l'ancienne Grèce, que civilisa Orphée, n'auroient point facilement suivi le vol du Mystagogue à travers les régions célestes jusqu'à l'empyrée, et ensuite jusqu'au monde intellectuel, que créa la Métaphysique (*m*). On ne leur enseigna donc à eux, que les premiers élémens de la morale, et ces vertus dont l'effet, dit Macrobe, est de calmer la fougue des passions, et d'amollir la rudesse du caractère. Ce sont ces vertus qu'il appelle politiques, qui font de l'homme un bon père, un bon fils, un bon citoyen, un bon magistrat. Tel dut être le premier but et le plus universel de l'ancienne législation. La Philosophie et la

Mysticité dans la suite imaginèrent les autres vertus, et conçurent une perfection encore plus grande, à laquelle on pouvoit élever l'homme. Mais le peuple resta toujours dans la première enceinte, et on ne lui parla de l'origine de son ame et de sa destination, que pour l'attacher à la morale, par le dogme des récompenses et des peines à venir. Quant aux tableaux savans, qu'on exposoit à ses yeux, et qui supposoient des connoissances métaphysiques et astronomiques, il n'en comprit jamais le sens. Il les vit, comme il voit ceux qu'offre l'Univers, sans y rien entendre. Cependant ces tableaux n'étoient point inutiles, en ce que leur appareil imposant, et le charme du merveilleux, donnoient un nouveau poids aux vérités morales, qu'on vouloit lui enseigner. Car c'étoit là le grand talent des chefs d'initiation, de subjuguer l'esprit du peuple, en étonnant tous ses sens, et en montrant l'action des Dieux dans des tableaux et des opérations magiques, propres à tromper l'œil du vulgaire, et à lui faire soupçonner quelque chose de surnaturel, dans des effets dont il n'appercevoit point les causes. Ainsi l'Hiérophante Thabion et les autres Mystagogues Phéniciens employèrent tous les ressorts du merveilleux (1), pour exciter l'admiration et l'étonnement des mortels, qu'ils ini-

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 9.

tioient à leurs mystères. Ce même moyen fut employé par tous les autres chefs d'initiation, qui cherchèrent à subjuguer le respect des peuples, et à leur imprimer une grande idée des leçons, que l'on donnoit dans les sanctuaires, soit par les préliminaires, qu'on exigeoit, soit par l'appareil pompeux, dont on les accompagnoit. Leurs disciples ne se croyoient plus les élèves des hommes, mais les disciples des Dieux, qui eux-mêmes, par l'organe de leurs Prêtres, débitoient les grands principes, sur lesquels s'appuient la morale et les lois. On prépara l'initié à recevoir ces grandes leçons, par de longues épreuves, comme dans les Mithriaques, ou par l'abstinence et la chasteté. L'homme, qui vouloit jouir de la vision des Dieux, devoit prouver un grand désir, et apporter une ame libre des affections de la matière. Il devoit s'en dégager, comme les Dieux l'étoient eux-mêmes. Pour s'unir à eux, il falloit en quelque sorte leur ressembler. C'est d'après ce principe, que l'initié fut soumis pendant plusieurs jours à la loi du jeûne et de la continence, que la Philosophie croyoit si propres à dégager l'ame de la matière et du monde de la génération. L'initié étoit obligé d'affirmer, qu'il avoit jeûné, et qu'il avoit bu du Cycéon (1), liqueur, sans doute, propre

(1) Clem. in Protrept. p. . Arnob. l. 5.

à affoiblir en lui la faculté génératrice. Les Hiérophantes eux-mêmes se frottoient avec du jus de ciguë, pour amortir le feu de l'amour, et pour pouvoir plus facilement garder la chasteté, dont il faisoient vœu (1).

On étoit persuadé, qu'on ne recueilleroit point les fruits de l'initiation, si on ne s'y étoit préparé par la chasteté, ou au moins, par une continence de quelques jours (2).

Les femmes se préparoient également par le jeûne et par la continence à la célébration des Thesmophories (3). Elles faisoient même usage de l'*agnus-castus*, pour calmer leurs désirs, et d'autres plantes froides, qu'elles étendoient par terre, et sur lesquelles elles couchoient. Ovide prétend, qu'elles étoient obligées de garder la chasteté pendant neuf nuits. Elles se préparoient, par la continence, à approcher de l'autel de Cérès (4). La continence étoit exigée dans les mystères de Cybèle et d'Atys, et la pratique de la chasteté, suivant Julien (5), avoit pour but de faciliter *le retour vers les Dieux*. On l'exi-

(1) Hieron. Cont. Jovian. l. 2. Meurs. c. 13.
(2) Arrian. in Ep. l. 3, c. 21. Meurs. Eleus. c. 7.
(3) Juven. Sat. 6, v. 44. Meurs. Græciâ feriatâ, l. 4, p. 158—159.
(4) Juven. Sat. l. 5, v. 49.
(5) Julian. Orat. 5. p. 218—302.

geoit aussi dans la célébration des fêtes de Minerve, et même dans celles de Bacchus (1). Tite-Live fixe à dix jours la durée de cette continence, qu'on imposoit aux initiés aux mystères de Bacchus (2).

Les *Gerairai* ou femmes vénérables, occupées du sacrifice de ce Dieu dans les Dionysies (3), attestoient qu'elles étoient pures, qu'elles n'avoient souffert l'approche d'aucun homme, et qu'elles étoient exemptes de toutes souillures. Les jeunes Canéphores, qui portoient les cistes mystiques, devoient être sur-tout recommandables par la pureté de leurs mœurs (4).

On obligeoit aussi au célibat et à la virginité les initiés aux Mithriaques, tant d'un sexe que de l'autre, qui aspiroient à la perfection (5). Ils avoient leurs vierges et leurs célibataires, et leur Grand-Prêtre devoit être monogame, comme Saint Paul l'exige d'un Prêtre Chrétien, *unius uxoris conjux*.

Isis, dans Apulée (6), dit à cet initié, que si, par une *chasteté inviolable*, il vient à bout de mériter sa protection,

(1) Ibid. p. 335.
(2) Tit. Liv. l. 39, c. 9.
(3) Demosth. Orat. in Neær.
(4) Strab. l 10, p. 322.
(5) Tertull. de Prescript. c. 40, p. 247.
(6) Metamorph. n. , p. 281.

elle lui déclare, qu'il pourra prétendre à une vie plus longue, que celle qui lui est prescrite par le destin. Le Grand-Prêtre d'Isis le condamna à un jeûne de dix jours ; et à l'abstinence de la chair de toutes sortes d'animaux, avant de l'introduire dans le sanctuaire, où il devoit être éclairé de la lumière divine. Nous avons vu plus haut, comment les Prêtres de cette Déesse, et les initiés à ses mystères, évitoient tout ce qui pouvoit irriter la passion de l'amour, et se sevroient pendant quelque temps de ces plaisirs, regardant la chasteté, comme un moyen d'arriver plus aisément à la contemplation de la Divinité, et de l'être intellectuel.

Les Vestales à Rome étoient chargées des cérémonies mystérieuses de la bonne Déesse ; et les femmes pouvoient seules y assister, à l'exclusion de tout homme, quel qu'il fût. La pudeur et la chasteté passoient pour avoir été la vertu de la bonne Déesse. Cette vertu ne fut pas, sans doute, toujours respectée par celles qui célébrèrent ses mystères ; mais cet abus ne nous empêche pas de dire, qu'originairement on la regardoit comme le plus bel apanage de cette Déesse, qu'on se proposoit d'imiter.

Cette continence, ou cette chasteté de quelques jours, commandée comme un

préliminaire de l'approche aux saints mystères, avertissoit l'homme de séparer son ame de la matière, dans laquelle l'avoit engagée l'action génératrice, afin de pouvoir, dans un état absolument pur et libre, recevoir l'impression de la lumière divine, qui alloit se manifester à lui.

Il en fut de même de l'abstinence ou du jeûne, qui déchargeoit l'ame en partie du fardeau de cette matière incommode, qui s'opposoit à la vision des Dieux. L'Empereur Julien nous donne le détail des différentes choses, qu'il étoit interdit aux initiés de manger, et il y joint les raisons mystérieuses de ces défenses (1).

Les initiés aux mystères d'Orphée professoient l'abstinence, que Pythagore avoit recommandée à ses disciples, et qu'ils regardoient comme une imitation de la vie frugale des premiers hommes. « Trompe-nous, dit Thésée à son fils » Hippolyte (2), en affectant de ne » rien manger, qui ait eu vie; et docile » en tout aux leçons d'Orphée, donne- » toi pour un homme inspiré, qu'exalte » un vain savoir ». Ces dogmes leur étoient venus des Egyptiens, dont ils imitèrent en beaucoup de choses les pratiques (*n*).

(1) Orat. 5, p. 326, etc.
(2) Euripid in Hippol. v. 948—54.

On condamnoit à la retraite et au jeûne le plus rigoureux le récipiendaire, qui se présentoit, pour se faire initier aux mystères de Mithra (1).

Les Egyptiens se préparoient par le jeûne à la célébration de leurs solemnités, et souvent ils y joignoient la flagellation (2).

Ces moyens physiques d'affoiblir le corps, de lui retrancher les alimens (*o*), de le sevrer des plaisirs de la génération, afin de séparer l'ame, autant qu'il étoit possible, de la matière, et de lui rendre sa légéreté originelle, en détachant d'elle tout ce qui pouvoit appesantir ses ailes, et la souiller, furent accompagnés d'une autre cérémonie préparatoire, qui n'étoit qu'un signe matériel de l'idée physique, qu'on avoit voulu exprimer, sur le dégagement de l'ame de toute matière étrangère, qui pût souiller la pureté de sa substance. On fit sur le corps, par des ablutions, ce qu'on vouloit opérer sur l'ame, par les initiations, et par le retranchement de la matière. On purifia le corps lui-même, et on l'épura de toutes les molécules étrangères, qui pouvoient le souiller, afin d'avoir dans cette cérémonie une image d'une pureté plus élevée, qu'on exigeoit de l'ame, qui de-

(1) Nonn. Schol. ad Greg. Naz. p. 130—143.
(2) Herod. l. 2, c. 40.

voit être purifiée de toute matière, dont le contact nuisoit à sa pureté, et conséquemment à la vision divine, qui étoit la grande attente des initiés. Ainsi il y avoit des bains sacrés ou des espèces de baptêmes préparatoires pour l'initié, avant d'être admis à la célébration des mystères. Par là il concevoit une grande idée des vérités saintes, des spectacles merveilleux, qu'on alloit lui présenter, par le soin même, qu'il devoit prendre d'écarter tout ce qui pouvoit souiller le sanctuaire des Dieux. De là vint, que toute initiation étoit toujours précédée de lustrations, d'immersions, d'aspersions lustrales et de purifications de toutes espèces (1). Près d'Athènes couloit l'Ilissus, petite rivière consacrée aux Muses, dont l'eau servoit aux purifications préparatoires (2). Les dévots se rassembloient en foule sur ses rives, qui, par cette raison, s'appeloient rives mystiques, et la rivière elle-même reçut l'épithète de *divine*. Son onde sacrée étoit censée rendre au corps cette pureté et cette blancheur, que l'initiation alloit donner à l'ame. Le ministre, chargé de les purifier, s'appeloit Hydrane, nom dérivé de sa fonction

(1) Plat. in Phædro.

(2) Pausan. Atticis, c. 19. Himerius in Eclog. Decl. Dionysius Perieg.

elle-même (1). C'étoit lui qui étoit chargé de donner cette espèce de baptême.

En entrant dans le temple d'Eleusis, on trouvoit encore un vase d'eau lustrale, dans lequel on se lavoit les mains (2).

On recommandoit sur-tout aux initiés de ne se présenter devant les Déesses, qu'avec des *mains pures* et un *cœur pur*. La pureté des unes n'étoit qu'une image de celle qu'on exigeoit de l'autre, comme nous l'avons déjà remarqué ; voilà pourquoi ces deux préceptes se trouvent ici réunis.

Apulée (3), dans la cérémonie préparatoire à son initiation, est obligé de se rendre à la mer, pour s'y plonger sept fois, nombre mystique, relatif aux sept Sphères matérielles, dans lesquelles passe l'ame, en descendant ici-bas, et où elle se revêt d'enveloppes, qui altèrent la pureté du feu principe, qui constitue son essence. Avant d'être admis dans le sanctuaire, Apulée est encore conduit par le Prêtre dans des bains voisins ; et après s'y être lavé, il reçoit l'aspersion d'une onde pure, que le Prêtre fait sur tout son corps. Les Indiens se plongent également dans le Gange.

(1) Hesychius in voc. Ταῦρος.
(2) Lysias orat. in Andoc.
(3) Apulée, Met. l. 11, p. 277.

Clément d'Alexandrie (1) observe, que ces bains sacrés, en usage chez les Orientaux ou chez les Barbares, répondoient aux purifications et aux lustrations, qui chez les Grecs servoient toujours de préliminaire à l'initiation aux mystères. Le même auteur (2) cite un passage de Menandre, où ce Poète parle d'une espèce de purification faite avec du sel et de l'eau, dont on aspergeoit trois fois celui que l'on vouloit purifier. Il ajoute, qu'avant qu'un homme fût admis à l'initiation, il devoit y être préparé par des purifications préliminaires.

Les Chrétiens ont leur eau bénite et leur baptême, où l'on emploie l'eau et le sel, pour purifier celui qu'on admet à l'initiation Chrétienne. Le Grand-Prêtre ou le Koës de Samothrace exigeoit des initiés l'aveu de leurs fautes, et les purifioit, avant de les admettre à la célébration des mystères des Dieux Cabires (3).

Les mystères, que les Corybantes célébroient en honneur de Rhée, en Phrygie, commençoient par des purifications; ce qui donna peut-être lieu à la fable, qui dit, que Bacchus fut purifié par la mère des Dieux (4).

(1) Stromat. l. 5, p. 582.
(2) Ibid. l. 7, p. 714.
(3) Plut. Apoph. Lac. p. 229, t. 2.
(4) Scholiast. d'Hom. Iliad. l. 6, v. 130.

Les initiés aux mystères de Bacchus ne pouvoient entrer dans le sanctuaire du Dieu, qu'après s'être lavés et purifiés, suivant Tite-Live (1).

Orphée et Musée avoient publié des rituels, qui contenoient les règles de ces cérémonies expiatoires, qu'on employoit dans les Orphiques, et dont les Orphéotélestes s'occupoient. Ainsi nous voyons Eschine, qui servoit sa mère dans ce métier, chargé par elle d'arroser d'eau lustrale les récipiendaires, et de les frotter, avec un mélange de glaise et de son, pour enlever toutes les taches de leur corps (2).

Il y avoit aussi des purifications par l'air, par la terre, et par l'eau, comme nous l'apprend Servius (3). Le van mystique étoit le symbole de la ventilation, ou purification par l'air. On les accompagnoit de formules magiques; l'orge, l'eau de mer, le sel, le soufre, la résine, le laurier servoient aux purifications; on faisoit même passer l'initié par le feu (4).

Les personnes, qui se faisoient initier aux mystères de la Divinité adorée à Heliopolis (5), sacrifioient la brebis sa-

(1) Tit. Liv. l. 39, c. 9.
(2) Demost. pro Coron. p. 568.
(3) Servius Æneid. l. 6, v. 740.
(4) Procop. Gaz. in Deuteron. Lucian.
(5) Lucian. de Deâ Syriâ. p. 913.

crée,

crée, symbole de l'animal du premier signe, ou du signe Equinoxial ; en mangeoient, comme les Israélites dans leur Pâque ; ensuite s'appliquoient les pieds et la tête sur la leur et posoient le genou sur la toison étendue sur le parvis. Après quoi ils prenoient des bains d'eau froide, en buvoient, et dormoient à terre.

Les initiés aux mystères de Mithra (1) étoient régénérés par une espèce de baptême. Ils avoient leurs aspersions lustrales, ou eau bénite, qu'ils répandoient sur les maisons, sur les temples, les campagnes et les villes, pour les purifier. Dans les fêtes d'Eleusis et dans les fêtes d'Apollon, dit Tertullien, on se purifioit par l'eau lustrale, et cette purification étoit censée avoir la vertu de régénérer les coupables, et d'effacer leurs fautes Dans l'antre Mithriaque couloit une fontaine d'eau pure. On marquoit aussi le front des initiés d'un certain signe (2).

Il y eut une secte d'initiés à Athènes, qui prit le nom de *Baptes*, sans doute, à cause des nombreuses ablutions, qu'elle employoit dans ses mystères. Eupolis fit une pièce intitulée les Baptes, où il

(1) Tertull. de Bapt. c. 5.
(2) Porph. de Antr. Nymph. p. 111.

attaquoit, avec les armes du ridicule, les initiés à ces mystères (1).

Les Marcionites et les Tatiens (2), premiers Sectaires du Christianisme, employoient aussi beaucoup d'eau dans leurs cérémonies mystérieuses.

Dans toute l'Antiquité Religieuse, les initiés étoient obligés de se purifier avant d'être admis à la participation des mystères (*p*), et cette pratique eut par-tout la même origine, l'intention d'apprendre à l'initié, quelle devoit être la pureté de son ame, par celle qu'on exigeoit du corps, laquelle n'étoit qu'un emblême de la première. La pureté de l'ame elle-même étoit exigée, parce qu'il n'y a que ce qui est pur, qui puisse avoir commerce avec ce qui est pur, comme nous le dit Hiéroclès (3), dans l'extrait, que nous en avons donné ci-dessus.

Toutes ces pratiques, comme nous l'avons dit plus haut (4), d'après Plutarque, avoient un dessein et un but; et c'est dans l'histoire, dans la morale, dans la physique et dans la politique, que nous en devons chercher la raison. C'est dans l'histoire ou plutôt dans la partie Cos-

(1) Hephæst. Enchirid. p. 14.
(2) Epiph. t. 1. 304.
(3) Hierocl. p, 305. Ci-dess. p. 98.
(4) Clem. in Protreptic. p. 12.

mogonique, écrite sous la forme d'histoire, que nous devons chercher l'origine de certains rits, de certaines cérémonies lugubres et funèbres, dont on s'occupoit dans les mystères. On y mettoit en spectacle les aventures malheureuses des Dieux, leurs combats, leur mort, leur sépulture etc. De là le deuil, dont ces mystères offrirent souvent l'image. Ainsi, on accompagnoit de deuil et de gémissemens, dans les mystères de Samothrace, la représentation de la mort tragique du plus jeune des Cabires (1).

Les Corybantes et les Galles en Phrygie, après s'être affligés sur la mort d'Atys, faisoient ensuite éclater leur joie, le jour de son retour. Alors, tout retentissoit du bruit du tambour, du cor et des crotales (2). Les Galles portèrent encore plus loin leur enthousiasme frénétique : ils exécutoient sur eux, par principe d'imitation, ce qu'Atys s'étoit fait à lui-même, pour se soustraire aux poursuites amoureuses de la Déesse, ou, suivant d'autres, ce que lui avoit fait la dent meurtrière du Sanglier. On voyoit ces furieux, livrés aux transports de la plus vive douleur, tenant d'une main un glaive, de l'autre des torches de

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 21 Strob. l. 10.
(2) Ci-dess. p. 80.

pin, les cheveux épars, et poussant d'affreux hurlemens, s'élancer sur les montagnes de l'Ida, pour y célébrer leurs fêtes; et pour pousser jusques au bout l'imitation des aventures tragiques du Dieu, ils portoient, comme en triomphe, les dépouilles de leur virilité sacrifiée (1).

Les Prêtres d'Isis se rasoient la tête, durant les jours de deuil, que la Déesse avoit consacrés à la recherche de son fils Horus (2). Ces malheureux Isiaques se meurtrissoient la poitrine, fondoient en pleurs et imitoient la douleur de cette mère infortunée.

Aussitôt qu'on annonçoit qu'il étoit retrouvé, le deuil se changeoit en une fête gaie, et les Prêtres, dans les transports de la plus vive allégresse, partageoient la joie de la Déesse.

La même imitation régla le cérémonial, et les fêtes gaies ou tristes, célébrées en honneur de Cérès (3), dont les aventures et les malheurs ressembloient à ceux d'Isis, dont ils n'étoient qu'une copie. De même que celle-ci cherchoit Horus, Cérès éplorée cherchoit Proserpine; et dans ces mystères, il y avoit

(1) Luc. t. 1, p. 145. Lact. l. 1: Apul. Met. 8 et 9.
(2) Athen. Leg. pro Christ, p. 55. S. Athan. Cont. Gent. p. 12. Lact. l. 1, c. 21. Minut. Felix, p. 163.
(3) Lact. l. 1, c. 21. Plut. de Iside, p. 378.

une course de flambeaux, à l'imitation de celle de Cérès, qui chercha sa fille, à la lueur d'un flambeau allumé aux feux de l'Ethna. On y représentoit, suivant Proclus (1), les gémissemens des Déesses, par des lamentations mystérieuses. Dans les fêtes Thesmophories, le jour consacré au jeûne, les femmes poussoient des hurlemens, en signe de la tristesse dans laquelle fut plongée Cérès, à l'occasion de l'enlèvement de sa fille, dont elle ignoroit encore le séjour (2). Le Sénat ne s'assembloit point. Souvent aussi on se permettoit des propos libres et même obscènes, à l'imitation de ce qu'avoit fait Bacchus, pour égayer la Déesse. Ce qui justifie notre assertion, que le principe de l'imitation des aventures des Dieux fut souvent la règle du cérémonial et l'origine de certaines pratiques. Ainsi l'enlèvement de Proserpine étoit représenté par une Prêtresse, qu'on faisoit disparoître du Temple (3).

Dans les mystères d'Adonis, on célébroit une fête de deuil, qui duroit sept jours; on ne cessoit de pousser des gémissemens, et on y retraçoit tout le

(1) Procl. in Politic. p. 384.
(2) Serv. ad Virg. Aristoph. Theon, v. 855. Hom. in Cerer. v. 47.
(3) Diod. l. 5, §. 4. Tertull. ad Nat. l. 2, c. 7.

deuil, qu'on étaloit en Egypte, dans les mystères d'Horus et d'Osiris, en Phrygie, dans ceux d'Atys etc. et cela par les mêmes raisons; il n'y avoit de différentes, que les formes, mais le principe étoit le même. Ici c'étoit la douleur de Vénus, qui avoit perdu son jeune amant, que l'on cherchoit à retracer; comme ensuite on retraçoit l'image de sa joie, lorsque celui-ci étoit rendu à la vie. La Déesse y étoit représentée toute éplorée, pendant l'hiver (1), et regrettant le Soleil, son amant, qui habitoit alors l'empire des morts. Sa statue sur le mont Liban avoit la tête voilée, l'air abattu, le regard triste; sa tête étoit appuyée sur sa main gauche enveloppée dans sa robe; des larmes sembloient couler de ses yeux.

En Orient, les femmes (2) pleuroient Adonis sur le seuil de la porte de leurs maisons. Les Dames Grecques souvent se renfermoient dans l'intérieur de leurs appartemens (3). Mais elles n'y restoient pas toujours enfermées. Car nous voyons dans Plutarque (4) (vie d'Alcibiade), qu'elles parcouroient les rues,

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(2) Exech. c. 8, v, 14.
(3) Aristoph. Lysist. v. 390.
(4) Plut. t. 2, p. 200. Ibid. in Niciâ, p. 532.

se frappant la poitrine, imitant la pompe des enterremens, avec des chants lugubres, et marchant tristement à la suite des figures d'Adonis mort, qu'on alloit enterrer. Elles portoient des vases, remplis de terre, dans lesquels on avoit semé divers légumes, des laitues, du fenouil, qui, n'ayant que peu de racines, périssoient bientôt. On appeloit cela les jardins d'Adonis; et ce nom passa dans la suite en proverbe, pour désigner une chose qui périt bientôt. C'étoit une allusion au sort malheureux du jeune amant de Vénus, enlevé à la fleur de l'âge, et aux laitues, sur lesquelles le coucha la Déesse, après sa mort.

Cette fête de deuil se terminoit par des fêtes de joie, occasionnée par la résurrection d'Adonis (1). En Syrie on pleuroit, pendant sept jours, la mort d'Adonis tué par un Sanglier; on poussoit des gémissemens, on se flagelloit, et on rendoit au Dieu les honneurs funèbres (2). Enfin, le dernier jour on annonçoit le retour du Dieu à la vie, et on faisoit son apothéose. Cette heureuse nouvelle étoit annoncée tous les ans, par un panier d'osier, en forme de tête, abandonné aux flots du Nil,

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(2) Lucian. de Deâ Syr. t. 2, p. 878.

et jeté dans la mer, et de là sur la côte de Phénicie, où un vent favorable ne manquoit jamais de le porter. Tous les ans, à pareille époque, on teignoit en pourpre ou en couleur de sang les eaux d'un ruisseau, nommé Adonis, qui tomboit du Liban, où l'on disoit, que le sang du jeune Adonis avoit coulé de ses blessures. On ne voit dans tout cela, qu'une cérémonie commémorative d'une aventure tragique, imaginée par les Mystagogues, et dont on donnoit la représentation dans les mystères, dont tout le cérémonial étoit presque toujours imitatif.

C'est ainsi que dans les mystères de Bacchus, ou dans les Dionysies sacrées, on faisoit une distribution de viandes crues, que l'on mangeoit aussitôt, en représentation de ce que les Géans avoient fait du corps de Bacchus, après l'avoir mis en pièces (1); cette cérémonie s'appeloit Créonomie et Omophagie. Les initiés aux mystères de Mars à Pampremis s'armoient de bâtons, et combattoient contre les Prêtres, armés de massues, pour imiter les œuvres du Dieu, dont ils célébroient les mystères (2).

(1) Clem. Protrep. p. 9.
(2) Herod. l. 2, c. 62.

Ce principe d'imitation fut la source de bien des obscénités, et de représentations (*q*), qui, simples et innocentes dans le principe, donnèrent ensuite lieu aux fêtes les plus licencieuses, lorsque les mœurs vinrent à se corrompre; et la religion, qui primitivement avoit pour but de les régler, en devint le plus redoutable écueil. On étoit persuadé, que, pour plaire davantage aux Dieux, il falloit imiter leur nature et leurs actions (1). Ce principe d'imitation conduisoit loin, dans une religion, qui prêtoit aux Dieux toutes sortes d'obscénités, dans ses fictions Mythologiques. Ainsi la force génératrice, qui se manifeste au Printemps, fut exprimée par l'élévation du Phallus. De là vinrent la pompe Ithyphallique, les cérémonies commémoratives de l'aventure Mythologique de Bacchus Prosymnus (2); les hommages d'imitation rendus à Vénus, par les femmes Babyloniennes; les fêtes de Priape etc. les propos obscènes qu'on y tenoit, etc. On crut, qu'une représentation presque naturelle des idées Cosmogoniques, que l'on développoit, les rendroit plus sensibles, et les graveroit plus fortement dans

(1) Jamblich. de Myst. c. 11.

(2) Clem. Protrep. p. 22. Arnobe. Herod. l. 1, c. August. de Civit. Dei, l. 7, c. 21.

la mémoire du Peuple ; qu'il en résulteroit chez lui une impression grande et durable.

Ce principe d'imitation ne fut pas le seul, qui dirigea le culte sacré et le cérémonial des anciennes initiations. Souvent on ne chercha, qu'à étaler une pompe imposante, qui imprimât un grand respect au Peuple, et qui lui donnât une grande idée des mystères, qu'il alloit célébrer, soit par les préliminaires qu'on exigeoit, soit par l'appareil même de la célébration. Nous avons déjà parlé de ces préliminaires, tels que le jeûne, la continence, les ablutions et purifications, l'attente et les longues épreuves, telles que celles, par exemple, qu'on exigeoit dans l'initiation Mithriaque. A Eleusis les épreuves n'étoient point rigoureuses ; mais l'attente étoit un des moyens, qu'on avoit imaginé, pour piquer le désir, et pour faire sentir aux initiés tout le prix des faveurs, que l'on ne leur accordoit que par degrés, et après avoir déjà été consacrés par des initiations graduelles et préliminaires. De-là vint la distinction des grands et des petits mystères (1). Il falloit nécessairement avoir été admis à ceux-ci depuis quelques années, avant que d'être admis à la participation des

(1) Procl. in Plat. Theol. l. 4, c. 26.

autres (1). Les petits mystères célébrés à Agra, sur le bord de l'Ilissus, à deux ou trois stades d'Athènes, étoient une préparation aux grands mystères. C'étoit en quelque sorte le vestibule du Temple; les grands mystères célébrés à Eleusis en étoient le sanctuaire (2). Là on se purifioit, et l'on préparoit son ame à recevoir les vérités saintes, qu'on enseignoit dans la haute initiation; et on l'épuroit de toutes les souillures, qui auroient pu ternir les yeux de l'esprit, destinés à jouir de la vision des tableaux sacrés de la nature, dont on donnoit le spectacle aux Epoptes (3). On appeloit Epoptes ou Voyans et contemplateurs, les initiés aux grands mystères, tandis qu'on ne donnoit que le titre modeste de Myste ou d'initié à ceux qui n'étoient encore admis, qu'à la participation des petits mystères. Ils n'étoient, que comme les simples Catéchumènes de l'initiation des Chrétiens. Car toutes les initiations anciennes se ressemblent, à peu de choses près. Les petits mystères étoient une ombre imparfaite des grands, comme le sommeil est une image de la mort. C'est la

(1) Meurs. Eleus. c. 6 et 7. Plat. Phæd. Steph. Bys. in voc. Αγρ. Eustath. ad Iliad. B.

(2) Senec. Quæst. Nat. l. 7, c. 31.

(3) Harpocrat. in voce Εποπτ. Suidas in voce Εποπτ. Scholiast. Aristoph. in Ranis.

comparaison, qu'en faisoit un ancien poète (1). Une fois admis à ces premiers mystères, l'initié devenu Myste, ou Adepte, recevoit des leçons de morale et comme les premiers fondemens de la science sacrée (2), dont la partie la plus sublime, et la plus secrète étoit réservée à l'Epopte seul, qui voyoit la vérité nue et à découvert, tandis que le Myste ne l'appercevoit qu'à travers un voile, et sous des emblêmes plus propres à irriter, qu'à satisfaire sa curiosité. Mais avant de lui révéler les premiers secrets, et les premiers dogmes de l'initiation, on s'assuroit de sa discrétion, en lui faisant prêter un serment redoutable (3), par lequel il s'engageoit à ne jamais trahir le secret. On lui faisoit faire des vœux, des prières et des sacrifices aux Dieux. Le Porc étoit la victime d'usage ; ce qui lui fit donner, comme à nos gros Moines, le nom d'animal mystique (4). On l'avoit purifié auparavant dans les eaux de la mer. Cette première initiation étoit accompagnée d'une cérémonie mystérieuse, dans laquelle on étendoit à terre la peau de victimes con-

(1) Plut. Cons. ad Apoll. 107.
(2) Clem. Strom. l. 5.
(3) Firmic. Astrol. l. 7, in Proem.
(4) Aristoph. in Acharn. v. 747—764.

sacrées à Jupiter (1), et sur lesquelles l'initié mettoit les pieds. C'étoit sur cette espèce de tapis, que le Dadouque plaçoit le récipiendaire. On lui apprenoit ensuite quelques formules énigmatiques, qui devoient servir de réponse aux demandes, qu'on lui faisoit ; et qu'il devoit retenir comme le mot du guet, auquel on reconnoissoit les frères de cette franmaçonnerie.

Pour donner à l'initié une grande idée de la dignité, à laquelle on l'élevoit, on faisoit la cérémonie de son intronisation. On apportoit des fleurs et des couronnes (2). A Samothrace le Myste se présentoit couronné de branches d'Olivier (*r*), et avec une ceinture de couleur de pourpre. On le plaçoit sur une espèce de trône, autour duquel se rangeoit la foule des autres initiés, qui, se tenant par la main, célébroient une danse mystérieuse, et chantoient des hymnes (3). Dans les mystères d'Isis, l'initié venoit s'asseoir sur un siége élevé au milieu du Temple, et en face de la statue de la Déesse. Il étoit vêtu alors des douze robes sacrées et du fameux manteau Olympique (*s*). Il tenoit

(1) Suidas in voce Διος κωδ.

(2) Meursius Eleus. c. 7, p. 18, et Græc. Feriat. l. 4, p. 175.

(3) Schol. Apoll. l. 1, v. 913. Schol. Homer. l. 1, v. 334; l. 16.

à la main droite un flambeau et avoit une couronne de palmier, dont les feuilles formoient une espèce de gloire (1).

Les traditions Mythologiques portoient, que ces petits mystères avoient été institués, pour la première fois, en faveur d'Hercule, que sa qualité d'étranger excluoit de la grande initiation (2). Quoique cette origine soit fausse, il est néanmoins vrai, que l'initiation d'Eleusis (3) étant une institution sociale propre aux Athéniens, on en excluoit les étrangers, dans la crainte peut-être, qu'une association faite sans choix ne corrompît bientôt les mœurs et l'esprit national. Peut-être aussi voulut-on faire croire aux initiés, qu'ils formoient une caste sainte et amie des Dieux, comme les Juifs se l'étoient persuadés. Ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans le nombre des profanes, qu'on excluoit des mystères d'Eleusis, on comprenoit les Etrangers et les Barbares, tels que les Perses. Et pour donner plus de poids à la loi, on feignit qu'Hercule, Esculape, Bacchus, les Dioscures furent obligés de s'y soumettre. La haine, que les Grecs portoient aux Perses et aux Mèdes, eut beaucoup de part

(1) Apulée Met. l. 11.
(2) Aristid. orat. in Hercul. idem. in Leuctric.
(3) Apollod. l. 2. Schol. Homer. ad ibid. 367.

à l'interdiction prononcée spécialement contre eux (1). On les confondit avec les homicides dans cette loi de proscription. On attribuoit à Eumolpus la première loi, qui porta exclusion de tous les Etrangers à la participation des mystères. On imagina néanmoins un remède, en faveur des Etrangers, excepté des Perses ; c'étoit l'adoption dans une famille Athénienne. Ainsi Hercule, lorsqu'il voulut se faire initier, se fit adopter par Pylius; les Dioscures (2), par Aphidnes (*t*). Hercule avoit été souillé par le meurtre des Centaures (3) ; il fut obligé de se faire purifier, avant sa descente aux Enfers. Ce fut ainsi qu'Enée se fit purifier par la Sibylle (4), avant d'aller trouver Anchise, dans l'empire de Pluton, et d'entreprendre ce voyage, qui lui offrit en spectacle tous les tableaux de l'initiation, ou, pour mieux dire, qui fut une véritable initiation.

On mit un intervalle de temps entre la réception aux petits mystères, et la grande initiation d'Eleusis (5), afin de

(1) Arist. Eleus. Isocrat. in Panegyr. Autor. Axiochi. Plut. in Thes. Tzet. ad Lycoph. v. 1378. Epist. Socr. 11. Lucian. in Demon.

(2) Plut. Thes. vitâ. p. 16.

(3) Diod. l. 4. Apoll. l. 2, c. 5.

(4) AEneid. l. 6.

(5) Himerius in Eclogis, in Dialog. Præmio.

donner à l'initié une plus grande attente des choses, qu'on avoit à lui révéler, d'augmenter ainsi son respect pour la Religion, en exigeant de lui de nouvelles préparations, et de doubler son impatience par les obstacles, qu'on apportoit à ses désirs. Comme les purifications avoient précédé la première initiation, celle-ci précédoit également la grande initiation, à laquelle elle servoit en quelque sorte de préparation (1).

Il falloit rester quelques années simple Myste, avant d'être admis à la dignité d'Époptе. Cet intervalle a varié, et les auteurs sont partagés sur la durée. Les uns, et c'est le plus grand nombre, fixent l'intervalle à cinq années (2). Tertullien parle de cinq années d'épreuves (3). Plutarque met un an au moins (4); mais, suivant l'explication de Meursius, cela signifie, que la célébration des grands mystères se faisant tous les cinq ans, celui qui étoit initié aux petits, l'année où se célébroient les grands, attendoit cinq ans, au lieu que celui qui étoit initié, l'année qui précédoit la célébration des grands, n'attendoit

(1) Procl. in Plat. Theol. l. 4, c. 26.
(2) Scalig. Emen. Temp. l. 5, p. 418. Meurs. c. 8.
(3) Tertull. adv. Valent. l. 1.
(4) Plut. vitâ Dem. p. 900.

qu'un

qu'un an. Quoi qu'il en soit de la longueur de cet intervalle, il est certain, que la petite initiation devoit précéder de quelque temps la grande ; que le Myste devoit garder des interstices (1), avant de devenir Epopte, et que ce ne fut que par un excès de flatterie, et par une faveur unique, que l'on consacra Démétrius Myste et Epopte (2), dans la même cérémonie. Mais la remarque même, que l'on fit de cette exception, considérée comme une insigne faveur, est une confirmation de l'usage. Il demanda aux Athéniens de « passer tout d'un coup, dit Plutarque, » de la première initiation à l'inspec» tion la plus intime », ce qui ne s'étoit jamais fait, et n'étoit point permis. Car on célébroit les petits mystères dans le mois de Mars, au bourg appelé Agra, et les grands en Octobre, à Eleusis. Il falloit au moins l'espace d'un an, entre l'initiation aux petits mystères, et l'initiation aux grands. Il n'étoit donc pas permis, d'après ce que dit Plutarque, de les rapprocher davantage ; mais il ne s'ensuit pas, que ces deux cérémonies ne fussent d'ordinaire plus éloignées. Enfin arrivé au terme de l'épreuve, le Myste

(1) Harpocrat. in voce Εποπτ.
(2) Plut. in Demetr. p. 900.

recevoit le complément de la perfection de son état, dans la Télète, qui étoit comme la fin du grand ouvrage de l'initiation, et qu'on appeloit Epoptée, ou contemplation. Nous avons vu plus haut, quels étoient les objets, que l'on proposoit à la vue de ces contemplatifs ou Epoptes, des parfaits ou Voyans. C'étoit, comme nous l'avons dit, d'après Clément d'Alexandrie (1), l'inspection même de l'Univers, de la Nature entière, et des causes, soit visibles, soit invisibles, qu'elle renferme, et que Clément appelle les êtres réels, ou les choses. C'étoit alors, que l'ame se défaisoit des fausses opinions, sur ce qui constitue son être, et sur les biens et les maux, pour recevoir des notions plus vraies et plus relevées (2). Elle apprenoit, que l'ame étoit tout l'homme; et que la terre n'étoit pour elle, qu'un lieu d'exil; que sa patrie étoit le Ciel; que naître, c'étoit mourir pour l'ame; et mourir, étoit pour elle le retour à une nouvelle vie, comme nous l'avons vu plus haut.

L'initié, tant qu'il n'avoit été que simple Myste (3), étoit resté dans le vestibule du Temple; mais une fois admis

(1) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 514.
(2) Clem. Strom. 7. p. 782.
(3) Senec. Quæst. Nat. l. 7, c. 31.

à l'Epoptée, il étoit introduit dans le sanctuaire. C'étoit une politique des Prêtres d'Eleusis, de ne pas tout montrer en une seule fois ; mais de réserver à d'autres années d'autres tableaux, afin de tenir en suspens la curiosité de l'initié, à qui on laissoit toujours quelque chose à désirer (1). Il y avoit en quelque sorte, comme dans le Temple de Jérusalem, plusieurs enceintes, auxquelles on ne parvenoit que progressivement. Un grand voile séparoit les différens ordres de tableaux, et déroboit aux regards de certaines classes d'initiés les objets exposés dans l'intérieur du sanctuaire (2). Il y avoit certaines statues (3), certains tableaux dans les Temples, où se rassembloient les initiés, que tout le monde pouvoit voir ; mais il en étoit d'autres cachés dans l'intérieur, dit Proclus (4), et qui étoient autant de formes, que prenoient les Dieux, dans ces apparitions magiques. Ceux-là n'étoient connus que des initiés. Le grand avantage de l'Autopsie étoit la jouissance de ces spectacles mystiques, et de la vue des flambeaux divins. C'étoit pour eux, que tonnoit

(1) Tertull. adv. Valent.
(2) Psell. de Sphinge in Anagogicis.
(3) Meursius, c. 8.
(4) Proc. in Tim. l. 2.

le voile, qui cachoit aux autres le sanctuaire de la Déesse, et qu'on écartoit le vêtement sacré, qui couvroit sa statue, qu'une lumière divine tout à coup environnoit (1). Cette cérémonie, appelée *Photagogie*, annonçoit l'apparition ou l'Epiphanie des Dieux. Le sanctuaire se trouvoit rempli de la lumière divine, dont les rayons frappoient les yeux, et pénétroient l'ame de l'initié, admis à cette admirable vision, ou à l'Autopsie. Ce moment heureux étoit préparé par des scènes effrayantes (2), par des alternatives de crainte et de joie, de lumière et de ténèbres, par la lueur des éclairs, par le bruit terrible de la foudre qu'on imitoit, et par des apparitions de spectres, des illusions magiques, qui frappoient les yeux et les oreilles tout ensemble. C'est ce que nous peint assez bien Claudien, dans le commencement de son poème, sur l'enlèvement de Proserpine, où il fait allusion à ce qui se passoit dans les mystères de cette Déesse (3). « Le Temple s'ébranle, » s'écrie Claudien : la foudre répand une » vive lumière, par laquelle la Divi» nité annonce sa présence. La terre

(1) Themist. orat. 2.

(2) Meursius, c. 11. Plethon ad orac. Zoroastr. et Dion Chrysost. orat. 12.

(3) Claud. de Rapt. Proserp. l. 1.

» tremble ; un bruit terrible se fait en-
» tendre au milieu de ces secousses. Le
» Temple des fils de Cécrops rend de
» longs mugissemens. Eleusis élève ses
» torches sacrées. On entend siffler
» les Serpens de Triptolême..On apper-
» çoit au loin la redoutable Hécate. »
Ces préliminaires imposans n'avoient d'autre but, comme nous l'avons déjà observé, que de donner à l'initié une grande idée de l'état, auquel on alloit l'élever. Les autres cérémonies et toute la pompe extérieure, qui accompagnoient la célébration des grands mystères, avoient le même but, celui de rehausser la majesté du culte, et de subjuguer le respect des Peuples pour la religion et pour les lois. Rien de si grand, de si magnifique, que la célébration des grands mystères. La durée en étoit de neuf jours, suivant l'opinion la plus commune (1).

Le premier jour, on faisoit le rassemblement des initiés. Ce jour s'appeloit *Agyrmos*, ou rassemblement (2). C'étoit à la pleine lune du mois, que les Grecs appeloient Boëdromion, la Lune se trouvant alors pleine sur la fin d'*Aries*, près des Pleïades, et du lieu de son exaltation, qui est au Taureau.

(1) Meurs. Eleus. c. 21, etc.
(2) Hesyc. in voce Αγυρμ.

Le second jour (1), on faisoit une procession à la mer, sans doute, pour s'y purifier. On traversoit en chemin deux canaux d'eau salée, dont l'un étoit consacré à Proserpine, et l'autre à Cérès, et qui servoient aux purifications des initiés (2). Dans les mystères d'Isis, nous avons vu que les Prêtres descendoient aussi à la mer, et formoient une espèce de figure, mêlée d'eau et de terre, qui imitoit la Lune (3).

Le troisième jour se passoit en offrandes, en sacrifices expiatoires, et autres pratiques religieuses, telles que le jeûne, le deuil, la continence, etc. C'est à ce jour, que Meursius (4) rapporte l'immolation du poisson appelé Trigle ou Mulet d'Æxone. On y joignoit des offrandes d'orge, de gâteaux etc.

Le quatrième jour (5), on portoit en triomphe le Calathus, ou corbeille de fleurs, qui représentoit celle que Proserpine tenoit, et qu'elle remplissoit, au moment, où Pluton l'enleva. Ce n'étoit qu'un emblème, suivant nous, relatif à la couronne d'Ariadne, qui fut appelée Proserpine ou *Libera*, et à qui ces fleurs faisoient allusion. Le Cala-

(1) Meursius, c. 23.
(2) Paus. Att. c. 28, p. 37. Hesych. voc. Πεῖτοι.
(3) De Iside, p. 366.
(4) Meursius, c. 14.
(5) Idem c. 25. Clem. in Protrep.

thus étoit posé sur un char (1) triomphal, traîné par des Bœufs, qui s'avançoient lentement. A sa suite marchoient des femmes, qui portoient religieusement les Cistes Mystiques, entourées de bandelettes de pourpre, dans lesquelles étoient du sésame, des biscuits en forme pyramidale ; des gâteaux ronds, des grains de sel, des pavots, des grenades, et le Serpent mystérieux, avec une foule d'autres emblêmes ; peut-être aussi le fameux *Phallus*, qui devoit reposer dans la Ciste sacrée.

Le cinquième jour (2) étoit fameux par la superbe procession des flambeaux, cérémonie commémorative des recherches de Cérès, lorsqu'à la lueur d'un flambeau elle cherchoit Proserpine, ou plutôt cérémonie faite en honneur de la nuit et des astres, qui l'éclairent. Les initiés tenoient une torche à la main, et défiloient deux à deux. On dédioit ensuite ces flambeaux à la Déesse, et c'étoit à qui porteroit le plus beau.

Le Dadouque marchoit à la tête de cette procession. C'est là ce que Saint Justin appelle le feu de Cérès (*u*).

(1) Schol. Callimachi.

(2) Meurs. ibid. c. 26. Fulgent. Myth. l. 1. Stat. Sylv. 4. Carm. 3. Lactan. l. 1, c. 21. Theoph. Caract. de Jactation. Justin. ad Gr. orat. 2.

Le sixième jour étoit consacré à Iacchus (1), et il étoit le plus célèbre de tous. On faisoit sortir ce Dieu du fond de son sanctuaire, la tête couronnée de myrte, arbuste dont on formoit aussi les couronnes des initiés ; il tenoit en main un flambeau (2). Sa statue étoit ainsi portée du Céramique jusqu'à Eleusis, au milieu des cris répétés d'*Iacchus* (3), qu'on invoquoit. Cet Iacchus étoit le jeune Dieu Lumière, le fils de Cérès, qu'on avoit élevé dans les sanctuaires, et qu'on armoit du flambeau du Dieu Soleil, ou du Dadouque (4). Le chœur, dans Aristophane, l'appelle l'astre lumineux, qui éclaire l'initiation nocturne. La procession, avec le cortége le plus pompeux, sortoit par la porte sacrée (5), et enfiloit le chemin d'Eleusis, qui prit de-là le nom de *voie sacrée*; et qui avoit été décoré des plus superbes monumens. Toute la marche étoit remplie par des danses, des chants sacrés et par des expressions d'une joie sainte. Le Dieu s'avançoit au milieu des applaudissemens, et des cris répétés du nom d'*Iacchus* (6), dont cette journée prit elle-

(1) Meurs. ibid. c. 27.
(2) Aristoph. Ran. v. 322-333. Scholiast.
(3) Plut. vit Phoc. p. 754.
(3) Pausan. in Attic.
(5) Suid. in voc. ἱερὰ ὁδός; ibid. Paus. c. 36.
(6) Hesych. v. Ἴακχος.

même le nom. C'étoit là ce qu'on appeloit le cri mystique, comme on appeloit Iacchus lui-même, l'Iacchus mystique. La procession s'arrêtoit, à son retour, à une espèce de reposoir, qui étoit sur le chemin, et qu'on appeloit le Figuier sacré (1).

Arrivés sur le pont du Céphise, les initiés se permettoient certaines bouffonneries (2), qui ne répondoient pas à la gravité de la pompe, mais qui, sans doute, faisoient allusion à quelques traits des aventures de la Déesse, par exemple, lorsque Baubo cherche à l'égayer.

Le septième (3) étoit celui des exercices gymniques et des combats, qui accompagnoient toujours les fêtes des Grecs, et qui faisoient partie du culte religieux. On y distribuoit des couronnes aux vainqueurs. Une mesure d'orge faisoit aussi partie des récompenses (4). C'étoit une allusion à l'Agriculture, à laquelle présidoit la Déesse d'Eleusis, et à la tradition, qui portoit que Cérès avoit fait la première découverte de l'orge à Eleusis (5).

(1) Arist. Eleus. Herod. l. 8. Plut. in Themist. Philostr. in Apoll. l. 2.
(2) Hesych. in γεφυρ.
(3) Meurs. c. 28. Arist. in Eleusin.
(4) Scholiast. Pind. Olymp. 9.
(5) Phornutus, c. 28.

Le huitième jour (1) étoit celui de l'Epidaurie, ou de la fête d'Esculape, dont nous avons déjà parlé ci-dessus. On donnoit pour raison de l'établissement de cette fête, qu'Esculape étant arrivé d'Epidaure, après l'initiation, ne put y participer, et que les Athéniens lui permirent de réitérer la cérémonie le lendemain. Pausanias (2) donne à entendre, que ce fut pour consacrer l'époque de l'Apothéose d'Esculape. La véritable raison est celle que nous avons donnée plus haut, en parlant de cette fête du huitième jour.

Enfin, le neuvième jour (3), et le dernier de cette neuvaine sacrée, s'appeloit *Pleimoché*, du nom d'un vase de terre, dans lequel se faisoit la fameuse libation, en faveur des ames, ou des manes, comme nous l'avons dit plus haut. Les Prêtres, suivant Athenée (4), remplissoient deux de ces vases, et les plaçoient, l'un du côté de l'Orient, l'autre du côté du Couchant, c'est-à-dire, vers les portes du Jour et de la Nuit, et les renversoient, en prononçant une formule de prières mystérieuses. Ce sont là vraisemblablement les libations

(1) Meurs. c. 29. Philost. de vit. Apoll. l. 4, c. 6.
(2) Pausan. in Corinth. c. 21.
(3) Meurs. c. 30.
(4) Athenée, l. 11.

mystiques, que, suivant Pollux et Aristide (1), on étoit dans l'usage de faire à Eleusis. Peut-être l'invocation faite à l'Orient et à l'Occident s'adressoit-elle aux deux grands principes de la Nature, le Ciel et la Terre, que l'on invoquoit dans ces mystères, en regardant successivement l'un et l'autre, comme étant le père et la mère de tous les êtres (2).

Ainsi finissoit la fameuse neuvaine, ou le *Novendiale sacrum* d'Eleusis, durant lequel les Hiérophantes étaloient tout ce que le culte a de plus imposant et de plus pompeux, afin de relever la majesté de la religion, dont dépendoit le sort de la législation.

Pendant tout le temps, que duroit la célébration des mystères (3), il étoit défendu d'arrêter qui que ce fût. Ménippe ayant été saisi par Evandre, son créancier, celui-ci eût subi la peine de mort, conformément au texte de la loi, si le débiteur arrêté ne se fût désisté de son accusation. Il n'étoit pas non plus permis, pendant ce même temps, de présenter aucune requête (4); il y avoit peine de mort portée contre

(1) Pollux, l. 1, c. 1. §. 31. Arist. Eleusin.
(2) Procl. in Tim. Comm. l. 5.
(3) Meurs. Eleus. c. 31. Demosth. in Mediam.
(4) Andocid. de Myst. AElian. Hist. variæ, l. 7, c. 24. Plut. vit. Lyc.

celui qui l'auroit fait, ou au moins une forte amende. On écarta même le luxe insolent de certaines femmes riches, qui alloient à cette fête, sur des chars d'un magnifique étalage, et qui sembloient vouloir rivaliser avec la pompe sacrée. Tout devoit être pour la religion.

Le cérémonial, établi dans la vue d'imprimer un grand respect au peuple pour les lois, n'étoit pas moins majestueux, que celui qui tendoit à rehausser l'éclat de la religion. Le même esprit politique avoit donné un grand appareil à la fête des Thesmophories, qui se célébroit, peu de jours après, en honneur de Cérès Législatrice.

La Justice, toujours chaste(1), excluoit les hommes de ces fêtes, à qui les uns donnent le nom général de Télètes, d'autres celui d'Orgies, enfin celui de Mystères. Les femmes, qui seules assistoient à ces cérémonies, devoient être chastes, ou au moins d'une vertu exemplaire, et s'y être préparées par la continence, comme nous l'avons déjà dit. Ces fêtes duroient cinq jours. Pendant les jours consacrés au jeûne, comme nous l'avons vu dans Plutarque, les femmes se lamentoient, et se livroient aux sentimens

(1) Herod. l. 2, c. 71. Hesych. Aristoph. Thesm. v. 956—1163.

de la plus vive douleur ; le Sénat cessoit ses assemblées, ou élargissoit des prisonniers (1).

La procession s'avançoit, avec beaucoup de pompe, jusqu'au *Thesmosphorium*, ou au Temple élevé à Athènes, en honneur de Cérès Législatrice (2). Comme c'étoit la nuit, que se célébroient les Thésmophories, chaque femme y portoit un flambeau à la main. Néanmoins tout n'étoit pas triste dans cette fête ; et il paroît, que les derniers jours étoient consacrés à la joie, vraisemblablement à cause du retour de Proserpine. En effet, on y célébroit des danses, et les femmes, se tenant par la main, formoient un cercle, et dansoient au son de la flûte (3). C'est ainsi que, dans les fêtes de Bacchus, ou dans les grandes Dionysies à Athènes, on voyoit aussi des chœurs nombreux de musiciens, et des troupes considérables de danseurs. C'étoit le charlatanisme des anciennes religions, qui avoient été faites pour la multitude, et qui avoient réglé leur cérémonial, d'après son caractère. On pourroit le leur passer, puisqu'ils se proposoient un aussi grand but, que celui de rendre la religion et la législation plus

(1) Meurs. Græc. Feriat. l. 4. Θεσμοφ. p. 151, etc.
(2) Callim. in Cererem.
(3) Arist. Thesm. v. 1186.

respectables aux yeux des peuples. Je dis la religion, car elle a été, suivant les anciens législateurs, un moyen de fortifier la législation, en faveur de laquelle je pourrois leur pardonner leurs institutions religieuses, si elles n'eussent pas entraîné autant d'abus à leur suite. Car enfin, à quoi n'est-on pas tenté de consentir, quand il s'agit d'établir parmi les hommes l'empire de la justice et des lois? Mais non, ce seroit outrager la justice, que de l'appuyer par l'imposture. Perfectionnons l'homme; mais par les moyens, qu'avoue la raison. La nature a mis en lui le germe de toutes les vertus. C'est à sa lumière à l'éclairer; il doit marcher au flambeau de la raison, puisque les lois elles-mêmes ne doivent être que son plus bel ouvrage. Fermons les sanctuaires, où tout est prestige et illusion; et puisons les idées d'ordre et de sagesse, dans la contemplation de l'Univers. Voilà notre seul temple. Etudions les secrets de la nature. Que ce soient là les seuls mystères.

Fin de la Matière du Tome quatrième.

NOTES

DU

TOME QUATRIEME.

(*a*) CÉRÈS se fait aussi nourrice d'Orthopolis, fils de Plemnæus, dans le territoire de Corinthe (Paus. Corinth. p. 49), et de Trophonius (Phocic. p. 313). Démophon étoit fils de Thésée, et père du cocher Hippolyte (1).

(*b*) Triptolème est le nom de Castor, le premier des Gémeaux (2), qui, à l'approche de l'Equinoxe, au moment où le Soleil s'unit aux Pleïades, vient s'absorber dans les feux solaires, la Lune occupant le Taureau, domaine de Vénus ou d'Astarté, qui, dans Sanchoniaton, prend une tête de Taureau pour signe de sa royauté (3). On faisoit Triptolème fils de Trochilus, nom du Cocher céleste, à la suite duquel il se lève (4); d'autres d'Illythius, nom de la Chèvre qu'il porte, comme on le verra quand nous parlerons d'Illythie, compagne de Vénus.

(*c*) La Chronologie a ses terres inconnues, comme la Géographie, suivant la judicieuse observation de Plutarque, dans la vie de Thésée. Tout se confond à l'Horizon, qui, dans la Chronologie, comme dans la Géographie, n'est pas fort étendu. Persuadès donc qu'il est impossible de fixer des dates dans des siècles un peu éloignés, où les Etres Mythologiques viennent se confondre avec les Etres réels, les Astres avec les Rois,

(1) Pausan. Phocic. p. 362.
(2) Hygin, l. 2.
(3) Euseb. Præp. Ev.
(4) Hyg. p. 270.

les Montagnes avec les Reines, les Fleuves avec les Héros, qui en ont pris les noms; nous avons négligé toute discussion Chronologique. Nous croyons qu'il entre dans la science de l'homme, de reconnoître qu'il est condamné souvent à ignorer; et qu'une marque sûre qu'il a fait des progrès, c'est de savoir où il doit s'arrêter. L'homme clairvoyant distingue des limites; l'homme qui voit mal, confond tout, et voit où les autres ne voient rien. Je ne dirai donc point (1) avec Epiphane, que les orgies et les télètes, ou l'initiation, remontent jusqu'au temps d'Inachus, et aux temps voisins du déluge, parce que je ne crois ni à Inachus père d'une fille changée en Vache, et qui s'appelle Isis, ni au déluge de Deucalion, ou de l'homme du signe du Verseau. Je ne m'appuierai point des dates des marbres de Paros, parce que les marbres mentent aussi facilement que les livres, quand ils attestent des faits fort antérieurs aux siècles où ils ont été gravés. Je dirai seulement, que l'origine des mystères remonte aux temps les plus reculés de la Grèce, et se confond avec celle de sa civilisation, et personne ne doit être assez hardi pour en fixer l'époque. La langue d'Homère certainement n'est pas celle d'un peuple, qui est sorti récemment de la barbarie. Défions-nous des gens qui savent tout, et qui fixent des époques dans les immenses déserts, qui précèdent le cercle étroit des temps bien connus. A l'ignorance seule appartient une telle hardiesse.

(*d*) En admettant notre opinion, sur l'origine Egyptienne des mystères, on ne sera plus étonné qu'il entre tant de science dans leur composition, et sur-tout autant d'Astrologie.

(*e*) Le même Plutarque (quæst. Rom.

(1) Epiph. t. 1.

p. 286)

p. 286) examine pourquoi les Pythagoriciens avoient de l'aversion pour les féves.

(*f*) Aussi nous trouvons souvent, dans Pausanias, des temples ou des statues des Dioscures, près de celles de Cérès.

(*g*) J'ai traduit, au Printemps, c'est-à-dire, au lever du matin des Pleïades, lorsque le Soleil arrivoit au Taureau, où la Lune avoit son exaltation. Hésiode fixe à cette époque les moissons. Théon (1) les fixe Ωρα θερους, chez les Egyptiens, au mois d'Avril, ou 25 de Pharmuthi, qui répondoit au Nisan des Hébreux. C'étoit dans le signe du Taureau, que les Romains fixoient aussi le commencement du premier Eté, *æstatis initium* (*Varro de Re rust. Liv.* 1, *C.* 28); ou au sept des Ides de Mai. J'ai donc cru devoir fixer à cette époque Ωραν θερους, dont parle Pausanias. C'est au deux avant les Ides, que le Calendrier Romain marque: *Pleïades oriuntur Heliacè; æstus incipit*; le Soleil étoit dans le Taureau, signe affecté à la terre, à la Lune, et à l'Astrologie. C'étoit pendant ce temps, et sous ce signe, qu'en Egypte, sur les bords du Golfe Arabique, les Sarazins célébroient une fête mystérieuse, qui duroit un mois, et où tout le monde vivoit en paix. Ils en avoient une seconde, après le Solstice d'été.

(*h*) Derrière le Temple de Cérès Chtonienne étoit un lieu consacré à Pluton, un marais d'Achéruse, et un trou, par où Hercule sortit des enfers emmenant le Cerbère (2).

(*i*) Le tombeau de Pélasge, fils de Triopas, étoit à côté du temple de Cérès. On y voyoit trois statues, celles de Diane, de Jupiter et de Latone (3).

(*k*) Pausanias (Arcadicis, p. 242,) fait une

(1) Hesiod. v. 380. Theon, 135.
(2) Pausanias ibid. p. 78.
(3) Ibid. p. 64.

remarque fort juste sur ces fictions monstrueuses, à l'occasion du cheval dont Rhéa accoucha, et qu'elle donna à manger à Saturne. Il dit qu'il a appris, par ses observations en Arcadie, que chez les anciens Grecs, les Sages n'exprimoient leur science que par énigmes, et jamais ne la rendoient d'une manière simple et sans figure; et qu'on peut regarder ces traditions mythologiques, comme le fruit de l'ancienne sagesse des Grecs. Je pense, comme lui, et je crois que c'est sur-tout en Arcadie, qu'il dut faire cette remarque; puisque ce pays, étant le plus élevé de toute la Grèce, a dû le moins souffrir des inondations, qui ont submergé les autres régions. Aussi les Arcadiens se prétendoient-ils plus anciens que la Lune. Ce qui ne doit pas se prendre à la lettre, mais pourtant ce qui annonce l'opinion qu'ils avoient de leur haute antiquité. Leur principale Divinité étoit Pan, l'un des plus grands Dieux de l'Egypte. L'union de Rhéa et de Saturne, d'ailleurs, est le commencement de la mythologie Egyptienne, comme on peut le voir dans Plutarque (1). La fable de Cérès, et sa statue symbolique, costumée à l'Egyptienne, est une nouvelle preuve de la filiation des cultes.

(*l*) Servius, dans son Commentaire sur le onzième vers du premier livre des Géorgiques, dit que le cheval, que Neptune fit naître d'un coup de son trident, s'appeloit *Arion*. Ainsi Arion est donc un des noms de Pégase.

Hésychius, à l'article de Neptune ἱππειος, parle de cette génération du cheval Pégase ou Arion, et il ajoute: Κρίουσα φασιν Πηγασον; et à l'article *Arion*, il le fait fils de Neptune et d'une Furie, ou Erynnis, μιας των Ερινυων. Mais il étoit fils de Cérès, dont la tête est entrelacée de Serpens. Donc cette Cérès étoit prise pour Furie. C'est la fameuse Méduse, amante de Neptune,

(1) De Iside, p. 355.

et du sang de laquelle naquit Pégase. Voilà pourquoi Méduse est ailée, comme la Vierge. La Vierge est *capite truncata* comme Méduse, et se couche au lever de Persée et de son Epée, χρυσαωρ. La pierre gravée du cabinet du ci-devant Duc d'Orléans, tom. 1, dernière figure, justifie cette conjecture. Car Méduse ailée forme le revers de cette pierre, dont l'autre côté représente les sept planètes, enclavées dans le cercle des douze signes, qui sont eux-mêmes caractérisés chacun par une Etoile. Le disque de la Lune est de plus ajouté à la Vierge. Pourquoi cela? si ce n'est pour figurer l'aspect de cette tête, que tient Persée avec la Vierge, qu'il décapite. La Vierge se lève au coucher de la Baleine, *Cetus*. Méduse est fille de Cétê, et une belle fille ailée, comme ses sœurs; car Pausanias peint ainsi les Gorgones.

(*m*) On y voyoit d'ailleurs le temple de Minerve de Saïs, et la tradition portoit, que ce culte avoit été institué par les filles de Dardanus.

(*n*) A Nauplia, près d'Argos, Junon redevenoit Vierge tous les ans, en se baignant, et on célébroit des mystères en son honneur (1).

(*o*) Plutarque (*de facie in orb. Lunae, p.* 943) distingue deux Mercures, l'un céleste, l'autre terrestre, qu'il dit être le compagnon d'habitation avec Cérès et Proserpine.

(*p*) *Omphalos* signifie nombril. Le Péloponèse est une presqu'île : sa partie méridionale se fend en deux jambes, dont l'une, la plus orientale, compose l'Argolide, et l'autre, plus large, contient la Laconie et la Messénie. Au-dessus de l'enfourchure des jambes, à-peu-près où répond le nombril dans le corps humain, est un lieu élevé, appelé *Omphale*, ou *Nombril*.

(*q*) Pausanias ajoute, que cette fête se célébroit au moment, où le Nil commençoit à monter,

(1) Pausan. Corinth. p. 80.

et que les Egyptiens croient que ce sont les larmes d'Isis, qui augmentent les eaux du fleuve, et qui fécondent leurs terres.

(r) Près de là étoit l'île sacrée, où étoit enterré *Sphæreus*, Cocher de Pélops (1); mais le Cocher céleste s'appeloit aussi *Cillas*, Cocher de Pélops; c'est donc le même Etre. C'étoit là que les filles de Trézène alloient consacrer leur ceinture avant le mariage. Voyez *Meursius Græcia Feriat. Liv.* 1, sur les Apaturies. C'est le même Génie appelé Phaëton, dont les Peuples voisins de l'Eridan, en Italie, pleuroient aussi tous les ans la mort (2). La mort de Phaëton fait suite à la fable d'Io, changée en Vache et devenue Isis dans Ovide (Métamorph. Liv. 2.).

Il avoit aussi son tombeau, chez les Phénéates, sous le nom de Myrtile, Cocher d'OEnomaüs (3). Il étoit réputé fils de Mercure, la grande Divinité de Phénée; on lui sacrifioit tous les ans pendant la nuit. C'étoit à Phénée, où le Prêtre de Cérès frappoit les assistans, comme à Rome on faisoit aux Lupercales.

(s) On remarquera, que l'on attribuoit la fondation du temple de Neptune Chevalier à Agamèdes, nom dont le Dieu *Consus*, ou le Neptune des Romains, n'est qu'une traduction: *Consualia vocant*. L'autel du Dieu étoit caché (4); il étoit dans le grand Cirque; on le tenoit toujours enterré, excepté pendant les jeux.

Ce fut, sans doute, pour cela, qu'Adrien fit aussi cacher l'ancien sanctuaire de Neptune Chevalier, près du Stade de Mantinée (5); il voulut que le nouveau temple fût bâti à l'entour de l'ancien sanctuaire, sans qu'on pût voir celui-ci.

(1) Pausan. p. 75.
(2) Plut. de iis qui serò puniuntur, p. 557.
(3) Pausan. Arcad. p. 249.
(4) Tit. Liv. l. 1, c. 9. Plut. vit. Rom.
(5) Pausan. p. 244.

(*t*) Cette Basilis prit son nom, sans doute, de la fameuse Reine céleste, ou *Basileia* des Atlantes, qui fut mère du Soleil et de la Lune, et qui pleura son fils mis à mort par les Titans. Voilà pourquoi les habitans du pays fixoient chez eux la scène du combat des Titans (1).

(*u*) Evandre (*suiv. Denis d'Halic. L.* 1, *p* 24) étoit fils de Mercure et de Thémis. Thémis étoit la Vierge, appelée aussi *Cérès*, signe dans lequel Mercure a son exaltation. C'est même pour cela, qu'il ne quitte jamais *Cérès* dans les mystères. Les Romains sacrifioient à Evandre et à sa mère (2), comme les habitans de Pallantée. Ils avoient aussi un temple de Pan, leur plus ancien Dieu, comme il étoit aussi celui des Egyptiens: c'étoit le premier Dieu, aux mystères duquel on initioit les Prêtres d'Egypte (3). Son culte en Grèce, suivant Hérodote Liv. 2, Chap. 145, étoit récent, au lieu qu'il étoit très-ancien en Egypte, où Pan étoit un des huit premiers grands Dieux, dont le culte fût connu avant celui des douze Dieux (4).

On disoit d'Evandre ce qu'on disoit en Egypte de Mercure et d'Osiris; qu'il étoit le premier qui eut enseigné aux peuples d'Italie à lire et à écrire, qui leur eut porté la découverte du blé récemment faite en Grèce; qu'il leur avoit appris à ensemencer la terre, et à atteler des Bœufs à la charrue. C'est sous son règne, qu'on fait arriver Hercule, surnommé *Recaranus*, qui avoit un perfide valet nommé *Cacus* (5). Evandre lui-même étoit un Prince recommandable par sa justice et ses vertus. Les Arcadiens, pour appeler quelqu'un, disoient *veni*, comme les Latins et les Romains (6); ce qui prouve bien la filiation

(1) Diod. Sic.
(2) Ibid. p. 25.
(3) Diod. p. 79. Id. p. 16.
(4) Herod. l. 2, c. 46.
(5) Aurel. Vict. Origo gentis Rom. p. 10 et 11, c. 1.
(6) Hesych. voce Ουενει.

des peuples, par celle du culte et du langage; filiation déjà établie par l'histoire.

(*x*) A Olympie, à l'entrée du Prytanée, étoit l'autel de Diane Agrotère; et dans le Prytanée même, le foyer sacré du Dieu Pan (1), où brûloit nuit et jour le feu perpétuel. Là, on faisoit des libations non-seulement aux Divinités Grecques, mais aux Dieux d'Afrique, à Junon Ammonienne, et à Mercure Par-Ammon. Les Eléens, consacrés spécialement au Soleil, ne pouvoient guères manquer d'adorer Jupiter Ammon, ou le Soleil d'*Aries*, non plus que les Pleïades et le Cocher, dont les images étoient à Olympie, comme on le verra ci-après p. 39. On y immoloit tous les ans le Belier noir à Pélops (2).

(*y*) A Tégée, près de Pallantium, Mars avoit aussi rendu mère la fille de Céphée, appelée *Ærope*. Peut-être est-ce Andromède placée sur le Belier, signe de Mars. Hercule en avoit fait autant à celle d'Alcimédon, qui, instruit que sa fille étoit enceinte, la fit exposer elle et son enfant. Une Pie, par son cri, indiqua à Hercule où elle étoit; il vint délier la mère, et sauva l'enfant (3). Ces fictions sur des expositions pareilles étoient ordinaires parmi les bergers d'Arcadie, qui, sans doute, comme les Arabes, s'en amusoient dans leurs loisirs. Le tombeau d'Anchise étoit en Arcadie (4); et il paroît que c'est de là que vint la fable d'Enée et de son père, qui fut portée en Italie. Le temple de Vénus, mère d'Enée, étoit à côté. Les Phénéates étoient aussi dans ce canton. En retranchant le P, qui fut sur-ajouté, reste Enéates. Le Fondateur étoit Ph-énée, ou Enée. On y voyoit aussi le tombeau d'Iolaüs (5), d'où on fit *Iolaos*, *Julus*. Le fleuve

(1) Pausan. Eliac. 1, p. 263.
(2) Ibid. p. 160.
(3) Pausan. Arcad. p. 246.
(4) Ibid. p. 247.
(5) Denis d'Halic. l. 1.

Cratis en Italie dans le Bruttium avoit pris son nom (1) d'un fleuve de ce nom en Arcadie, près Phénée. La fable Romaine (2), sur *Acca Larentia* et sur le Prêtre d'Hercule, qui joue aux dés avec ce Dieu, est une fable Arcadienne, qui n'a pu prendre naissance, qu'à l'embouchure d'un fleuve d'Arcadie, où étoit une grotte, qui renfermoit la statue d'Hercule, aux pieds de laquelle étoient des dés, que l'on jetoit, pour obtenir des sorts. (Paus. Ach. p. 233.) Ce fleuve est le *Cratis*. On peut voir Plutarque, sur les Parallèles, et sur-tout l'article *Philonome* p. 314. On célébroit en Arcadie (Pausan. p. 269) une fête tous les ans en l'honneur d'Apollon, sur le mont Lycéen, laquelle étoit fort semblable aux Lupercales. On lui immoloit, comme aux Lupercales, une Chèvre, dont on découpoit les différentes parties, qu'on se partageoit. Cette fête ressembloit assez à celle des Lupercales, telles que Plutarque les peint (Vit. Romul.), dans lesquelles on immoloit aussi la Chèvre. Le Dieu y prenoit le nom d'Επικυρος, Secoureur. Les femmes, dans les Lupercales, se laissoient frapper, croyant qu'elles en tiroient du secours, pour obtenir un heureux accouchement.

(7) On retrouve une cérémonie semblable, célébrée à Patras, en Achaïe, en honneur de Diane Laphyria, cette compagne fidelle de la Déesse Illythie (3). Ce culte de Diane Laphyria leur venoit, suivant Pausanias, des Calydoniens, dont elle étoit la grande Divinité (4).

(aa) On trouve aussi celle de la Pleïade Stérope (5), femme d'OEnomaüs. Les travaux d'Hercule, que nous faisons voir ailleurs n'être que la course du

(1) Pausan. p. 250.
(2) Plut. Quæst. Rom. p. 272.
(3) Pausan. Achaic. p. 224.
(4) Ibid. p. 141.
(5) Pausan. Eliac. 1, p. 157.

Soleil à travers les douze signes, étoient tracés à Olympie. La Lune y paroissoit aussi conduisant son Char (1).

(*bb*) Cet enfant est vraisemblablement Ericthonius, et la femme, la Chèvre céleste. Car le fils de cette femme, qui sauva Elis, en se métamorphosant, comme Ericthonius, en Dragon (2), étoit représenté sous la forme d'un enfant, portant une robe semée d'Etoiles, et tenant dans une main a corne d'Amalthée, ou de la Chèvre céleste. Vénus avoit son domicile au Taureau, sur lequel la Chèvre est placée. C'étoit Olénus, qui, dit-on, le premier fit un hymne en honneur d'Illythie (3), et il la fait mère de l'amour. Olénus a donné son nom à la Chèvre, *Olenia Capra* : elle étoit honorée d'un culte spécial à *Ægium* en *Achaïe* (4). Or, *Ægium* tire son nom d'*Aiga*, ou de la *Chèvre*. AEgium et Hélice sont deux villes voisines, sur le Golfe de Corinthe. On disoit, qu'Aiga et Hélice étoient deux Nymphes, filles d'Olénus (5), lesquelles nourrirent Jupiter. D'autres font *Aiga* fille du Soleil, femme de Pan, et mère d'Egypan, ou de Jupiter AEgiochus. Quoi qu'il en soit, cet enfant de la Chèvre fit fuir les Titans, comme le fils d'Illythie fait fuir d'effroi les Arcadiens, dans la fable des Eléens (6); comme le jeune Ericthonius, devenu Serpent, fit fuir les filles d'Erectée, qui se précipitèrent du haut de la citadelle d'Athènes. La Chèvre d'ailleurs étoit honorée d'un culte particulier, sous sa forme naturelle, chez les Phliassiens. Le Cocher, qui la porte, l'étoit dans tout le Péloponèse, et sur-tout en Elide, sous le nom

(1) Ibid. p. 158.
(2) Pausan. Eliac. p. 204.
(3) Ibid. Boiot. p. 302.
(4) Ibid. Achaic. p. 230.
(5) Hyg. l. 3, in Heniocho.
(6) Pausan. p. 198.

du Cocher d'OEnomaüs, Prince fils d'une Pleïade. Vénus Epitrage (1) avoit son culte chez ces mêmes Eléens ; et c'étoit Vénus Uranie. On faisoit aussi, à *Ægira* en Achaïe, un conte sur la fuite des Sycioniens (2), à la vue des Chèvres, lequel ressemble fort à celui de la fuite des Arcadiens, à la vue d'Illythie. Ægira, voisine d'Ægium, tiroit son nom d'*Aiga* ou de la *Chèvre*. A Ægira on adoroit aussi Vénus Uranie.

(*cc*) Elle avoit nourri Trophonius (Boiotic. p. 313), fils d'Ergine ou d'Apollon, qui avoit pour frère Agamèdes, à qui il coupa la tête (3). C'est la fable des Cabires, l'un desquels fut tué, et dont la tête, enveloppée d'une étoffe de couleur de pourpre, fut portée au pied du mont Olympe.

(*dd*) C'est le nom qu'Aristophane donne à Esculape.

(*ee*) C'est de là que cette Déesse prit le nom d'Ειλειθυια, du verbe ειλεω, *involvo*, *occulto*, la cachée. Ce voile lui fut donné, sans doute, parce qu'elle se trouvoit unie à la Néoménie du Printemps, ou à la Lune, dans son occultation avec le Soleil, ou dans sa conjonction. Elle étoit pareillement voilée chez les Ægiens, en Achaïe (4). Chez les Eléens (5), la Prêtresse ne pouvoit entrer dans le temple de Sosipolis, fils d'Illithye, que voilée.

Les Prêtresses seules d'Illythie pouvoient voir sa statue, chez les Hermioniens, dans l'Argolide (6). On pouvoit donc, à juste titre, l'appeler la Déesse enveloppée et cachée, Ειλειθυια. C'est la vraie étymologie du nom d'Ειλειθυια, Illythie.

(1) Ibid. Heliac. p. 203.
(2) Ibid. Ach. p. 233—234.
(3) Boiot. p. 311.
(4) Pausan. Achaic. p. 230.
(5) Eliac. p. 197.
(6) Corinth. p. 78.

(*ff*) Pausanias parle ailleurs (Phocic. p. 357) des Dieux *Milichéens*, auxquels on sacrifioit la nuit, sur une haute montagne de la Locride, aux environs d'Amphise; et on devoit y couronner toutes les chairs de la victime, avant que le Soleil fut levé.

(*gg*) Voilà le puits et les petits pains de Sainte Geneviève de Nanterre.

(*hh*) Plutarque (*Ei in Delphis*) prétend qu'Apollon s'appelle *Isménien*, parce qu'il sait tout. Je crois moi, que Thèbes en Béotie, ayant été fondé par une colonie de Thébains d'Egypte, ceux-ci y ont porté le culte d'Esmun, leur grand Dieu; ou si ce sont des Phéniciens, Esmun étoit aussi leur grande Divinité. D'ailleurs la fable d'Esmun appartient aux Phéniciens, comme on peut le voir dans Damascius; il étoit adoré en Bérythe. C'est l'Hercule Phénicien, sous un autre nom, lequel avoit sa statue et son tombeau à Thèbes, avec une suite de tableaux, qui représentoient plusieurs de ses douze travaux (1).

(*ii*) Ailleurs nous avons vu cette Déesse tenant la corne d'abondance, symbole des richesses qu'elle répand (Paus. Achaic. p. 234).

(*kk*) Denis d'Halicarnasse, p. 92, parle de ces *Cadoli*, ou *Camilli*, qui servoient sous les Prêtres, chez les Etrusques; et antérieurement chez les Pélasges, dans les mystères des Curètes et des *Grands Dieux*.

(*ll*) Les Clontiens, peuples de cette même Ile, y mettoient cependant plus de secret, et ne permettoient point que l'on divulguât les mystères: ce fut une grande faveur qu'ils accordèrent aux peuples du Latium, que la faculté d'y être admis (2).

(*mm*) L'histoire ou la fiction de l'autel caché, et

(1) Pausan. Boiot. p. 290.
(2) Inscrip. apud Chishull. Ant. Asiat. p. 135, 136.

enterré dans le champ de Mars, est celle du Dieu Consus, dont il est parlé dans la vie de Romulus (1). Nous l'avons aussi trouvée chez les Grecs (Pausan. Arcadic. p. 244.) Zozime nous dit que Valesus Valesius (Vale) chef de la famille des Valerius chez les Sabins, et qui passa ensuite à Rome, ayant voulu élever un autel aux Divinités infernales, dans le champ de Mars, près du Gymnase des Chevaux, ou de l'Hippodrome, trouva, en creusant la terre dans ce lieu, un autel ancien, qui y étoit caché, et qui portoit pour inscription : à Pluton et à Proserpine. On prétendoit que dans une guerre, qui autrefois s'étoit élevée entre les Sabins et les Romains, les deux armées étant en présence, un grand spectre, vêtu de noir, leur étoit apparu, et leur avoit ordonné, avant d'en venir aux mains, de faire un sacrifice dans un lieu souterrain, en honneur de Pluton et de Proserpine; et qu'après avoir donné cet avis, le spectre avoit disparu. Les Romains effrayés creusèrent un lieu sous terre, où ils dressèrent un autel; et après y avoir sacrifié, ils l'ensevelirent à vingt pieds de profondeur, de manière que personne n'en eut connoissance, excepté eux. C'est cet autel, qu'on prétend avoir été dans la suite découvert par Valesius, qui y fit un sacrifice, et qui célébra auprès des veilles sacrées. Ce fut là l'origine du surnom de *Manius* et de *Valerius*, qu'il prit dans la suite : Manius, du nom de *Manes*, et Valerius, de *valere*, se bien porter. Dans la suite, l'an premier de l'expulsion des Rois, la peste ayant affligé Rome, Publius Valerius Publicola, de la même famille, immola sur cet autel à Pluton et à Proserpine un bœuf noir, et une génisse de même couleur, et par-là il appaisa ce fléau. Ce fut lui qui mit l'inscription, qu'on y lut ensuite : « moi Pub. Valerius Publicola

(1) Zozim. ibid. l. 2. Plut. vit. Romul. ci-dess. p. 29.

ai dédié le feu sacré du champ de Mars, à Pluton et à Proserpine, et j'ai fait célébrer des jeux, en leur honneur, pour la liberté des Romains ».

(*nn*) On peut voir ici un des grands exemples de la stupidité des hommes. Si les Romains eussent moins compté sur les secours chimériques des Dieux, ils auroient entretenu dans leur ville une bonne police, qui les eût préservés de la peste, plutôt qu'Esculape, que Proserpine et Pluton. La vigilance des hommes diminue à proportion de leur confiance en la protection des Dieux. Tel qui a été submergé, en invoquant Saint Nicolas, se fût sauvé, s'il n'eût compté que sur sa manœuvre, et sur sa présence d'esprit dans le danger. La confiance aux Dieux n'a sauvé personne, et en a perdu plusieurs. La divinité a remis à l'homme tous les moyens de défense, qui peuvent le garantir des maux. C'est à lui de s'en servir. C'est se tromper que de croire, que la divinité changera le cours de la nature, et la température des élémens, au gré de quiconque voudra l'en prier. Une telle erreur n'est profitable qu'aux Prêtres; et elle fera, comme elle a toujours fait, le malheur des hommes crédules.

(*oo*) Voyez page 44, ci-dessus, comment les féves entroient dans le cérémonial mystérieux des Orphiques, et de l'initiation d'Eleusis; et dans Servius, comment le soufre étoit aussi un des moyens de la lustration. Apulée, L. 11, joint l'œuf au soufre et au cierge, ou flambeau. *Summus Sacerdos tædâ lucidâ, Ovo* (œufs de Pâques) *et sulphure Novem purificatam Deæ* (Isidi) *nuncupavit, dedicavitque.* On voit par là, que les purifications des Isiaques, et celles des fêtes séculaires avoient un grand rapport entre elles. Ajoutez à cela que, dans les initiations mystérieuses d'Isis, comme dans celles de la bonne déesse, et dans la cérémonie séculaire, on y adressoit des vœux pour la félicité de l'empire. On peut voir la formule de

prière, que prononçoit le Pastophore, d'après le rituel d'Isis : *Principi maximo Senatuique, et Equiti, totique Romano populo, nuntius navibus, quæque sub imperio Mundi nostratis reguntur renunciat sermone, rituque græcensi ita αλλεις αφεσις, quâ voce felicitàs cunctis evenire signavit; populi clamor insecutus.*

Ceci s'accorde parfaitement avec ce qui se passoit aux fêtes séculaires (1). Au troisième et dernier jour les enfans chantoient des hymnes, en grec et en latin, dans lesquelles on faisoit des vœux pour la conservation des villes, qui étoient soumises à l'empire des Romains. Le poème séculaire d'Horace en fournit une preuve.

(*pp*) La Prêtresse de ces mystères s'appeloit *Damiatrix*, suivant Festus (*in voce* Dominus.)

(*qq*) Pan s'appeloit *Ephialtès*, *Deus Incubus* (2).

Les Arabes appellent la Chèvre *Ophialtès* (3). On l'appelle aussi *Inus*. Les Arabes appellent le Cocher *Inan*.

(*rr*) Hésychius, à l'article κραντη δ'αιξ, parle de l'union de la Lune avec la Chèvre Amalthée, qui procuroit à l'homme l'objet de ses vœux; et de la raison, qui fait que Diane, ou la Lune monte la Chèvre, comme Vénus Επιβαγιη. Or c'étoit à elle que les femmes adressoient des vœux, parce qu'elle même avoit inspiré de l'amour à Endymion. Cette remarque est importante.

Hésychius, à l'article d'Amalthée, dit que tous ceux qui adressoient des vœux à la Chèvre céleste, en obtenoient tous les biens qu'ils demandoient, Hesychius *in voce* Αμαλθειας κερας.

(*ss*) *Felix dicitur Sydus, si quidem cornu Amaltheæ allegoricè explicant Astrologi, ejusque omina feliciter evenire dicunt.* Ce sera la *Gad*, qu'invoque

(1) Zozim. l. 2, p. 402.
(2) Serv. Comm. ad Æneid. 6.
(3) Ricciol. p. 125.

Lia, l'Illythie des Grecs. (Selden fig. 1, C. 1.)

(*tt*) Hésychius, à l'article de la Chèvre (*Αμαλθειας κερας*), assure, que Mercure donna la corne d'Amalthée à Hercule, au moment où il vint en Italie avec les bœufs de Géryon; ce qui confirme encore notre explic. des 12 travaux, puisque c'est au signe du Taureau, sur qui est la Chèvre, que tombe ce travail.

(*uu*) *Αδωνις, δεσποτης υπο φοινικων.* (Hésych.) De-là vint que ce même Dieu s'appeloit *Κυριος*, ou *Κυρις*, Seigneur, chez les Lacédémoniens. *Κυρος* étoit aussi le nom, que les Perses donnoient au Soleil, le véritable Seigneur ou Adonis (Hésych.) Peut-être que l'épithète de *Quiris* ou *Quirinus*, donnée à Mars chez les Romains, qui l'empruntèrent des Sabins, originaires de Laconie, a la même signification que celle de Seigneur. Ce fut la dénomination, ou le titre donné à Romulus, et aux Romains eux-mêmes dans leurs assemblées, parce qu'on les apostrophoit, en disant *Cuirites*, ou Seigneurs. Le *Sir*, ou *O-Sir* des Egyptiens, nom donné au Soleil Osiris, nous paroît être absolument l'épithète de *Seigneur*, que la Divinité suprême, le Soleil et le Nil reçurent de leurs adorateurs: il n'est guère de peuples qui n'ait donné ce titre à la Divinité, dans les différentes langues.

(*xx*) L'histoire de cette tête flottante ressemble assez à celle du malheureux Orphée (1), qui fut portée long-temps sur les flots avec sa Lyre, jusques dans l'Ile de Lesbos. La Lyre et Orphée furent placés dans le Ciel, dans la constellation d'*Ingeniculus* et de la Lyre: cet *Ingeniculus* s'appelle aussi *Thamyr* ou *Thamyris*, dont le nom approche fort de celui de *Thamuz*, dont nous parlerons bientôt.

(*yy*) Le commerce de Cyniras avec sa fille ressemble assez à celui de Mycerinus, dont la fille fut ensevelie dans un cercueil représentant un Bœuf,

(1) Georgic. l. 4, v. 507.

ou le signe céleste, qui est affecté à Vénus; et sur lequel on avoit peint en or le disque du Soleil, ou Adonis. Les Prêtresses de Vénus prirent le nom de *Κινυράδαι*, suivant Hésychius; nom emprunté de celui de Cyniras lui-même, fils d'*Apollon* et de *Pharnace*, de *Pharnace*, dont le nom fut fameux en Arménie.

(*z*) Adonis avoit un temple ancien avec Vénus à Amathonte, en Chypre; là étoit suspendu le fameux collier qui fut donné originairement à Harmonie, et que l'on appela ensuite le collier de la fameuse Eryphile (1).

(*a*) Aussi l'épithète d'Adonis est-elle donnée au Soleil, ou à Osiris, grande Divinité des Egyptiens. *Amathus civitas AEgypti antiquissima, in qua colebatur Adonis Osiris.* (Steph. de urbib.)

(*b*) On trouve dans Clément d'Alex. (Protrept. p. 10. Arnob. l. 5. Firm. p. 17) certaines pratiques religieuses du culte de Vénus, amante de Cyniras. On présentoit aux Initiés du sel, et le Phallus, symbole de son origine et de ses goûts; et on lui offroit une pièce d'argent, comme un amant offre à son amante le prix de ses faveurs.

(*c*) Porphyre, dans Eusèbe (l. 3, *de præp.* p. 110), prétend que les fables d'Atys et d'Adonis, comme celle de Cérès et de Proserpine, étoient liées à l'Agriculture; qu'Atys peignoit l'état de la nature en puberté, au Printemps; et Adonis la maturité des fruits à la fin de l'Eté. Je crois, comme lui, que ces fêtes étoient liées à la nature et à la végétation, dont le Soleil est l'ame. Mais je n'admets pas la distinction des époques; elles étoient les mêmes, et l'objet n'étoit nullement différent; il n'y avoit de différence que dans les noms et dans le cérémonial.

(*d*) La joie de ces fêtes dégénéra dans la suite à Rome, en licence (2), comme toutes les céré-

(1) Paus. Boiot. c. 5, p. 315.
(2) Ovid. de Art. amand. l. 1, v. 75.

monies religieuses ont toujours fini, d'après ce que nous avons vu dans les mystères de la bonne Déesse, de Cotyto, et comme nous le verrons dans les fêtes de Bacchus, de Cybèle etc. Celles de Vénus et de son amant ne devoient pas moins prêter au libertinage. Ces fêtes, dès l'origine, avoient été licencieuses en Orient, si on en juge par l'usage des Assyriens, qui prostituèrent leurs femmes dans le temple de la Déesse de la génération, pour se rendre cette Déesse favorable. Au moins Hérodote atteste cet usage; et le génie imitatif des anciens, qui s'étudioient à copier la nature, les mœurs et les actions des Dieux, dans leur cérémonial, nous fait croire que les amours de Vénus et d'Adonis purent introduire un libertinage religieux, le plus dangereux de tous, puisqu'il est consacré par la religion, qui souvent métamorphose les vices et les crimes en vertus (1).

(e) Ce qui pourroit faire croire qu'il y a eu transposition, c'est que Mars, qui préside au signe du Belier, et qui a donné son nom au mois, pendant lequel le Soleil parcourt *Aries*, avoit un nom ancien, assez semblable à Thamuz, chez les Macédoniens. Il s'appeloit *Thaumuz* ou Θαμος, suivant Hésychius. On pourroit soupçonner que Thamuz, où le quatrième mois répondoit au premier des signes, en plaçant Nisan, non à l'Equinoxe de Printemps, où il ne fut pas toujours, mais au Solstice d'Hiver, époque à laquelle commençoit autrefois l'année. Il répondroit alors au fameux Agneau des Chrétiens, véritable Adonis, qui meurt et ressuscite.

(f) Voyez Lucien, *de Deâ Syriâ*, p. 881, sur l'art merveilleux des Prêtres et sur les profits immenses qu'ils tiroient de leur charlatanisme.

(g) On remarque, dans le passage d'Ezéchiel, que les temples, où l'on adoroit Thamuz, étoient remplis d'images et de peintures (2), comme le

(1) Herod. l. 1, c. 100.
(2) Ezéchiel, c. 8, v. 10, etc.

Labyrinthe

Labyrinthe d'Egypte, qui, comme nous le faisons voir ailleurs, n'étoit qu'un monument du Sabisme, rempli (1) de figures des constellations, et d'autres images symboliques des animaux célestes. Le Labyrinthe étoit véritablement le temple du Soleil, Adonis, Osiris etc. Aussi le Prophète nous montre-t-il dans l'intérieur de ce temple du Seigneur, où l'on pleuroit Thamuz, des hommes, dont le visage regardoit l'Orient, et qui adoroient le Soleil levant. Selden a bien apperçu (2), que ces images représentoient la milice céleste, c'est-à-dire, le Soleil, la Lune, les Planètes, les signes et les constellations.

(*h*) On appeloit l'entrée du Soleil au signe du Cancer *Thecupha Thamuz*, révolution de Thamuz ou période de Thamuz; c'est ainsi que les Egyptiens appeloient période Sothiaque, celle qui partoit du même Solstice, au lever de l'Etoile *Sirius* ou *Sothis*.

(*i*) Philastrius (3) nomme l'Adonis Assyrien *Thamur*, et non *Thamuz*; ce qui rapproche encore plus les noms. Mais comme ce nom de *Thamuz* ou *Thamuz* désignoit aussi Mars, Planète (4), qu'on appeloit indistinctement Planète d'Hercule et Planète de Mars, il a pu arriver que ce nom de *Thamur* ait été donné à Hercule, parce que c'étoit celui de Mars, ou de la Planète qui lui étoit consacrée. Quelques Rabbins (5) ont prétendu, que *Thamuz* étoit un certain animal, qui avoit beaucoup de rapport avec le Singe ou avec le Cynocéphale, qui étoit l'emblême de l'Equinoxe chez les Egyptiens. Nous ne statuerons rien sur cette opinion, parce que les Rabbins eux-mêmes ne sont pas assez d'accord sur la nature de l'animal sacré, *Thamuz*.

(1) Hieronym. Comment.
(2) Selden. Synt. 2, c. 11.
(3) Seld. ibid. p. 338.
(4) Hesych. in voce Θαμμὺς.
(5) Dict. San Pagini, 3166.

Philastrius, sur l'autorité duquel cependant nous ne croyons pas qu'on doive beaucoup compter, prétend que ce *Thamnuz* étoit le fameux Pharaon, qui régnoit en Egypte, du temps de Moïse. Je ne vois pas, comment Adonis, Thamuz et Pharaon, pourroient se ressembler.

(*k*) Les Egyptiens et les Grecs, dit Pausanias, s'accordent, en beaucoup de choses, sur tout ce qui concerne Bacchus.

(*l*) Suivant Strabon (1), Sabazius, l'un des noms de Bacchus, est le nom d'un lieu de Phrygie, qui signifie en quelque sorte le champ de la Mère. Les Athéniens, suivant le même auteur (2), ont porté le goût des modes étrangères, jusques dans le culte des Dieux, et ils ont adopté beaucoup de rits étrangers, au point qu'on les a plaisantés sur les théâtres. Démosthène parle des cérémonies Phrygiennes dans cet endroit de sa harangue, où il fait un crime à la mère d'Eschine, et à Eschine lui-même, des sacrifices qu'il faisoit souvent avec elle, en dansant et criant ensemble : *Evoë*, *Saboë*, *Hyes*, *Attes*, et *Attès*, *Hyès*. Ce sont en effet, continue Strabon, les rits des fêtes Sabaziennes et de celles de la *Grande mère*, ou de la Cybèle Phrygienne.

Je remarque une grande ressemblance entre le nom d'*Attès*, et celui d'Attis ou Atys, amant de Cybèle, qu'on invoquoit dans les fêtes lugubres, où l'on pleuroit sa mort. Nous en parlerons bientôt.

(*m*) Le nom d'Attis que l'on prononçoit avec *Yes*, nom de Bacchus, me semble être le même que celui d'Attis, venant d'*Atta*, *père*, en Phrygien. De-là vient qu'Attis s'appeloit aussi *Papa*. Si notre conjecture est vraie, ce mot a été traduit par les Latins, par celui de *Pater*, épithète qu'ils donnoient à Bacchus, *Liber Pater*. Ainsi Jupiter

(1) Strab. l. 10.
(2) Ibid.

ou Jov-Pater, étoit appelé *Pappeus*, par les Scythes.

(*n*) Il y avoit une ville en Phocide, nommée Ophitée, fameuse par la célébration des Orgies de Bacchus, et dans laquelle on racontoit l'aventure d'un jeune enfant, défendu par un Serpent contre un Loup, et tué par erreur, par son père, ainsi que le Serpent qui le défendoit (1). Ce père malheureux avoit élevé un bûcher commun à son fils et à son gardien, lequel donna son nom à la ville d'Ophitée. Il est aisé de voir, que ce conte s'applique au jeune enfant des mystères, à Bacchus et au Serpent, que l'on plaçoit près de lui dans la Ciste sacrée. Ce qui confirme l'identité de ce Serpent avec celui du Serpentaire, ou de l'Esculape céleste, c'est d'abord, que le Dieu honoré dans ces fêtes nocturnes étoit censé avoir la vertu de guérir toutes les maladies; 2°. qu'il donnoit à ses Prêtres la vertu prophétique, comme le Serpent de Delphes. Or Lucien, *de Astrologiâ*, dit, que cette vertu descendoit du Serpent céleste.

(*o*) Nous ne nions pas néanmoins, que, quoique dans l'origine ces institutions eussent un but honnête, et ne présentassent rien, dont la pudeur s'effarouchât, cependant les idées d'obscénité s'y réunirent dans la suite, par l'effet de la corruption des mœurs, et de l'amour du plaisir, qui empoisonne tout de son souffle. Ces fêtes devinrent donc réellement licencieuses, et ces mystères nocturnes des écoles de débauche, qui attirèrent souvent l'animadversion des Magistrats. On sait avec quelle rigueur le Sénat (2), l'an de Rome 566, sous le consulat de Sp. Posthumius, et de Mar. Philippus, sévit contre les Initiés à ces cérémonies étrangères, dont les mystères servoient

(1) Pausan. Phocic. p. 352.
(2) Tit. Liv. l. 39, c. 15 et 16.

de voile à la plus affreuse débauche, et aux plus horribles forfaits. A Thèbes, Diagondas fit faire une loi, qui les défendoit (1). Mais quand les Peuples furent absolument corrompus, comme à Rome sous les Empereurs, ces mystères furent favorablement accueillis, et la débauche se couvrit du voile de la Religion, pour pouvoir se produire avec plus d'impunité (2).

(*p*) On sait, qu'il y avoit des initiations à la Lune et au Soleil, ou aux mystères de la lumière de ces astres, dans lesquels passoient les ames. Le nom d'Hécate fut même donné à une des cavités de la Lune, destinée à recevoir les ames (3).

(*q*) Thémis est le nom de la Vierge céleste, mère de Christ.

(*r*) Les noms différens de Cybèle sont tous tirés des villes ou des montagnes, où elle étoit adorée; ce qui confirme que la Phrygie a été le principal théâtre de son culte, si elle n'en a pas été le berceau. Tels sont les surnoms de Bérécynthienne (4), Dindyménienne, Idéenne, Pessinuntide, de Cybê, de Cybèle, de Mygdonienne etc. lesquels sont tous tirés des lieux de Phrygie, où fut établi son culte. Elle prit le surnom d'Andéirène, d'une petite ville de la Troade.

(*s*) On lui attribue l'invention de plusieurs remèdes contre les maladies des enfans; les Egyptiens en disoient autant d'Isis, qui, par l'efficacité des remèdes qu'elle inventa, rappela Horus à la vie.

(*t*) Lucien semble incliner davantage vers l'opinion, qui fait de cette Divinité Syrienne la

(1) Cic. de Leg. l. 2, c. 15.
(2) Tertull. Apol. c. 7.
(3) Plut. de Facie in orbe Lunæ.
(4) Lilio Gyraldi Synt. 4. Tzetès ad Lycoph. p. 116. Edit. Steph. Strab. l. 10; id. l. 13.

Junon Grecque (1) et qui rapporte l'établissement de ce Temple à Bacchus, dont les symboles Itypalliques sont multipliés dans ce Temple. Mais, si on fait réflexion qu'Atys et Bacchus sont la même Divinité; que le retranchement du Phallus dans Atys, et l'érection du Phallus dans les Bacchanales, tiennent au même principe de fécondité solaire; que les fêtes Sabaziennes en Phrygie, et les fêtes de Cybèle ou de Rhée, étoient également fameuses (2), on pourroit croire, que ce rapport-là même doit encore rapprocher ce culte des Syriens, du culte Phrygien; car Atys est Bacchus.

(*u*) On avoit consacré en Phrygie un temple, sous l'invocation de Vénus-Cybèle (Nonn. Dionys, l. 48, v. 654), et l'on donna souvent à la Planète de Vénus, le nom d'astre de la mère des Dieux (Pline).

(*x*) Athanase (cont. gent. 27 et 28) parle des cérémonies religieuses de la mère des Dieux, dans lesquelles ses Prêtres abdiquoient leur sexe et l'habit d'homme, pour mieux honorer cette Divinité. Il ajoute, que ces peuples ont appris de Vénus l'infame métier des courtisanes, et de Rhéa toutes sortes d'obscénités.

(*y*) Les Romains (3), pour conserver le souvenir du culte de Cybèle, voulurent que ce fût un Phrygien et une Phrygienne, qui fussent chargés de faire les fonctions de ce sacerdoce chez eux, et de porter tous les ans, en pompe, sa statue. Ces Phrygiens, ayant suspendus au cou, des images de la Déesse, alloient mendiant pour elle, comme chez nous on quête pour la Vierge; et ils soutenoient, par les accords de la flûte et par les tambours, la voix de ceux qui chantoient des hymnes, en honneur de la Déesse, dont on portoit la statue au fleuve, pour l'y laver.

(1) Lucien, p. 886.
(2) Strab. l. 10.
(3) Denis d'Halicar. l. 2.

(z) Si on consulte la Cosmogonie des Atlantes, elle ne peut être la Lune, puisqu'elle y est supposée au contraire être mère du Soleil et de la Lune.

La tradition de Varron, conservée par Saint Augustin, qui dit (1) que, dans ces mystères : *omnia referuntur ad mortalia semina, et exercendam Agriculturam*, rapproche ces mystères de ceux de Cérès et conséquemment Cybèle même de la Cérès céleste, ou de la constellation, où est l'Epi, image elle-même de la Lune.

Servius, dans son commentaire sur Virgile (II, v. 252), prétend que Cybèle est la Terre; et ils ajoute, que si on lui met en main une clef, c'est qu'au Printemps la Terre s'ouvre, et qu'en Automne elle se ferme.

(*a*) Voyez Hygin à l'article d'Ophiuchus, ou du Serpent, qu'il tient et qu'il trouva aussi près du bord du Sangaris : ce qui rapproche cette fiction de l'Esculape Céleste, avec qui la pleine Lune de l'Equinoxe étoit en conjonction; de cet Esmun Phénicien, dont Astronoë devint amoureuse, et qui se mutila.

(*b*) On fit des Corybantes des Génies ou des Divinités subalternes (2). Ces Corybantes sont comme les *Cherub* des Hébreux, qui étoient censés célébrer des chœurs autour du trône de la Divinité. Suivant Nonnus, les noms des trois anciens Corybantes étoient *Cyrbas*, *Pyrrichus* et *Idæus*. Diodore (3) n'admet que *Corybas*, fils de Jasion et de Cybèle, qui célébra le premier les mystères de sa mère, et donna son nom aux autres ministres de cette Déesse.

(*c*) *Déo* étoit un des noms de Cérès, comme le dit l'auteur de l'ancien Hymne attribué à Homère.

(1) De Civ. Dei, l. 7, c. 24.
(2) Hyg. Fab. 134. Serv. ad Æneid. l. 3, v. 113.
(3) Diod. l. 5.

(*d*) Dinarque (cont. Démosth. p. 48), parlant de la mère des Dieux, dit: *hanc scripti juris totius Custodem urbs habet*; ce qui convient assez à la Vierge céleste, *Themis*.

(*e*) On prétend que la statue de cette Déesse parut à Pessinunte, deux cents quatre-vingt-dix-sept ans avant l'époque, où l'on fixe la prise de Troye (1), quelques années après la prétendue arrivée de Cadmus et de Danaüs en Grèce; ce qui fait remonter fort haut l'établissement de ce culte et de ces mystères, et qui les place dans un rang d'ancienneté supérieur à celui des mystères d'Eleusis, en Grèce.

(*f*) Dans la tradition de Julien, Cybèle est mère d'Atys, comme dans celle des Atlantes, elle est mère du Soleil ou d'*Hélios*.

(*g*) *Vitam cuiquam pollicentur æternam.* (*August. de civit Dei*, l. 7, c. 24).

(*h*) L'arbre sacré que l'on coupoit en cérémonie étoit un Pin, au milieu duquel étoit attachée la figure d'Atys (2), et au pied la figure d'*Aries* ou du Belier Equinoxial. Le Pin étoit consacré à Cybèle. On disoit, que c'étoit derrière cet arbre, qu'avoit été découvert Atys, lorsque Cybèle força les portes de Pessinunte: d'autres Mythologues disent, qu'Atys lui-même fut changé en Pin (3). Quelques-uns supposent (4), que ce fut Cybèle. Les branches du Pin étoient ornées de couronnes, comme le sont encore nos mais. Le tronc de l'arbre étoit couvert de laine.

(*i*) Arnobe parle aussi de ces abstinences, et entre autres de celle du pain. *Quid temperatus ab alimonio panis, cui rei dedistis nomen castum? nonne illius temporis imitatio est, quo se numen ab*

(1) Marmor. Ox. Epoch. 10.
(2) Jul. Firm. de Err. Prof. l. 17. Arnob. l. 5.
(3) Ovid. Metamorph. l. 10.
(4) Tat. cont. Gent. p. 149. Arnobe, l. 5.

Cereris fruge violentia mœroris abstinuit? Tertullien, *de jejuniis*, parle aussi de ces jeûnes des initiés aux mystères de Cybèle et de Cérès, à qui on donnoit le nom de *Casti*.

(*k*) D'autres font naître Atys du sang d'Agdistis, qui elle-même naquit d'une pierre (1). Dans ce sens, Atys ressemble à Mithra aussi né *ex petrâ*. Dans ces siècles-là, on faisoit tout avec des pierres. Rhée faisoit manger des pierres à Saturne; Deucalion repeuploit l'Univers avec des pierres; Atys et Mithra tirent leur origine de pierres. Enfin, Christ fait des calambours sur le mot pierre.

(*l*) *Ex Arnobio* l. 5, *vel quia* Hircos *Phryges suis elocutionibus* Atages *nuncupant, indè Attis nomen effluxerit.*

(*m*) Près de Pessinunte étoit le mont Agdestis, où on disoit qu'étoit enterré Atys (2).

(*n*) *Nonne illum Attim Phrygem abscissum et spoliatum viro magnæ matris in Adytis deum propitium, deum sanctum, Gallorum conclamatione testamini?* Arnob. l. 5.

Voyez Prudence:

« *Ast hic metenda, dedicat genitalia,*
» *Numen reciso mitigans ab inguine:*
» *Offert pudendum semivir donum deæ:*
» *Illum revulsâ masculini generis*
» *Venâ; effluenti pascit auctam sanguine*».

(*o*) C'étoit une espèce de vase de terre, dans lequel étoient renfermés des pavots blancs, du froment, du miel et de l'huile (3).

(*p*) Justin L. 1. *Solem unum Deum Persæ credunt.*

(1) Arnob. l. 5.
(2) Attic. p. 4.
(3) Athen. l. 8.

Μίθρας ὁ ἥλιος ἐν Περσαις, dit Hésychius. Suidas en dit autant. Les inscriptions en l'honneur de ce Dieu portent: *Deo Soli invicto Mithrae*, ou *Soli invicto Mithrae*.

On lui donna l'épithète de *Triplasion*, trois fois grand, trismégiste. N'est-ce pas une suite de l'idée cosmogonique des Perses (1), qui, dans la fiction de l'œuf d'Oromaze, disent *Oromasdem se triplicasse?* (De Iside).

(*q*) On représentoit Hécate par une statue à trois visages et à trois corps, adossés les uns contre les autres (2). On lui donnoit six mains, qui tenoient un glaive, des poignards (elle est près du domaine de Mars au Scorpion), des fouets, des cordes, des torches, *une Couronne* (Boréale), et une clef. Souvent on voyoit un Dragon sur sa tête (Euseb. Præp. L. 5, p. 201), et à ses pieds un Chien (3).

(*r*) Porphyre, dans Eusèbe, parle des différentes dénominations de la Lune, et entre autres du nom d'*Hécate*, qui lui fut donné, et il dit (4): *Eamdem rursus Hecatem nominant ob formæ quam in eâ cernimus varietatem, cui vis etiam diversa respondeat. Itaque sic ea vis triplici formâ figuráque distinguitur.*

(*s*) *Voce vocans Hecaten cœlo, ereboque potentem.* Æneid. L. 6.

(*t*) Voyez Hésiode sur Hécate. Il dit que Jupiter lui laissa toutes les prérogatives, dont elle jouissoit sous les Titans.

(*u*) Suivant Tatien, *Diana magiam exerceat*, ce qui convient mieux à Hécate (5).

(*x*) La fille de Pharaon, qui trouva le jeune Moïse exposé, s'appeloit *Thermuti*.

(1) Dionys. Areop. Epist. 7 ad Areop.
(2) V. Montfaucon, Antiq. expliq. t. 1, p. 9.
(3) Hesych.
(4) Euseb. l. 3, c. 10, p. 113.
(5) Tatian. p. 147.

(γ) *Nocturnisque Hecate triviis ululata per urbes ;*
Et diræ ultrices (1).

Hecaten, dit Servius, *invocat causa ultionis undè et fuscam vocat.*

(ζ) *Dicit Porphyrius Divinis oraculis fuisse responsum nos non purgari* (2) Lunæ teletis, *atque* Solis, *ut hinc ostenderetur nullorum deorum teletis hominem posse purgari. Cujus enim teletæ purgant, si Solis et Lunæ non purgant, quos inter cœlestes deos præcipuos habent ?*

Proclus, dans son Commentaire sur Timée, parle des mystères du *Dieu Mars* (3). Chez les Phrygiens, dit-il, ce mois est célébré sous le nom de *Sabazius*, et cela au milieu des institutions Sabaziennes. En effet, ils ont regardé comme Dieu la première mesure de la révolution éternelle, et ils l'ont honorée par des initiations, et par toutes sortes de cérémonies, de même que les saisons. Non-seulement on chanta le temps comme un Dieu, mais encore le *jour et la nuit*, le mois, l'année. On nous a transmis les noms et les lois d'initiation de ces sortes de Divinités. La Lune conduit le mois, comme le Soleil l'année (4).

(*a*) Voyez Gutberleth de *Mysteriis Deor. Cabir.* Freret, Inscrip. t. 28, p. 16; Bochart, p. 426.)

(*b*) On donnoit le nom de *grande* à Cybèle, *Magna mater.* Aussi cette épithète de *grande*, *Megale* et *Cabar*, sont dans le style des Asiatiques de l'Asie mineure. D'ailleurs Varron dit, qu'une de ces Divinités Cabiriques étoit la terre ; mais ce même Varron dit aussi *unam deam esse Tellurem*,

(1) Æneid. 4, v. 609.
(2) August. de Civ. l. 10, c. 23.
(3) In Tim. l. 4, p. 251.
(4) Ibid. p. 236.

matrem magnam (1). Varron reconnoissoit donc, que c'étoit les mystères de Cybèle, que l'on célébroit à Samothrace, puisqu'il dit d'un côté, que la terre étoit la grande Divinité de Samothrace, et de l'autre, que la terre est la *Magna deûm mater*. C'étoit donc le culte des Phrygiens, qui étoit à Samothrace. Varron prétendoit, que Dardanus avoit tiré de Samothrace ses Dieux, et que c'étoit ainsi qu'ils avoient passé de Samothrace en Italie, par le moyen d'Enée, qui les emporta, en quittant la ville de Dardanus, et la Troade (2). Mais c'est l'inverse; car l'Asie fut civilisée avant les îles de la Grèce.

Dans la fable Phénicienne sur Esmun, amant de la mère des Dieux, qui se fit Eunuque (3), Esmun est le huitième frère des sept Cabires, fils de *Syduc* ou le juste. Ces deux fictions se tiennent donc entre elles, et la fable Cabirique se lie à celle d'Atys, et à celle de la mère des Dieux.

(*c*) On supposoit aussi, que l'Amazone Myrina, pour plaire à la mère des Dieux, établit ses mystères dans l'île de Samothrace, appelée l'île *Sacrée* (4).

(*d*) Les Etrusques admettoient aussi trois Cabires, Cérès, *Palès* et la Fortune. On sait que Palès étoit honorée en Italie, à l'entrée du Printemps. Quant à la Fortune, nous la trouvons, dans Pausanias, souvent unie à la Chèvre céleste, ayant la corne d'Amalthée.

Servius parle de trois autres Cabires, honorés par les Romains, savoir, Jupiter, Minerve et Mercure (5).

(*e*) Un des sermens les plus inviolables chez les Romains, fut celui de jurer par les autels

(1) August. de Civ. Dei, l. 7, c. 24.
(2) Macrob. Sat. l. 3, c. 4.
(3) Damasc. apud Phot. Codex 247.
(4) Diod. Sic. l. 3, §. 65.
(5) Serv. ad Æneid. l. 2, v. 325.

des Dieux de Samothrace (1) ; le célèbre Germanicus vouloit s'y faire initier. Les vents contraires l'empêchèrent d'aborder dans cette île (2).

(*f*) Ceci confirme nos conjectures sur les rapports, que nous avons établis entre le culte de Bacchus et celui d'Atys ; entre les mystères de Samothrace et ceux de ces Divinités, originaires de Phrygie. Enfin, la doctrine Orphique ne fut pas étrangère à celle de Samothrace (3).

(*g*) Les Messéniens (4) avoient chez eux un temple d'Illythie, près duquel étoit le temple des Curètes. Ils y immoloient toutes sortes d'animaux, à commencer par le Bœuf, la Chèvre, et à finir par les plus petits oiseaux. Ils jetoient ces victimes dans le feu. Cette cérémonie se rapproche assez de celle qui se pratiquoit au Printemps, en Syrie, et dont parle Lucien. Là étoient aussi les statues des Dioscures, portant les filles de Leucippe. C'est sur ces fondemens, que les Messéniens revendiquoient les fils de Tyndare, qu'ils disoient leur appartenir plutôt qu'aux Lacédémoniens.

(*a*) Jamais les Romains ne furent si empressés d'adopter des Rits étrangers, qu'ils le furent sous les Empereurs, où le despotisme encourageoit la superstition, dont il sentit tout l'empire sur la liberté des peuples.

(*b*) Près du bourg de Lessa, en Argolide, étoient deux autels, l'un en honneur de Jupiter, et l'autre de Junon, sur lesquels on alloit sacrifier, quand on avoit besoin de pluie (5).

Parmi les maux qui menacent l'homme, les uns peuvent être évités par de sages précautions, que dicte la prudence ; mais il en est d'autres, dit Macrobe, auxquels on n'échappe que par

(1) Juvenal. Sat. v. 144.
(2) Tacit. Annal. l. 2, c. 53.
(3) Jambl. vit. Pyth. v. 27.
(4) Paus. Mess. p. 141.
(5) Paus. Corinth. p. 68.

les prières et les libations, que l'on fait aux Dieux (1). C'est cette dernière opinion, qui a fait faire une fortune aussi étonnante aux Prêtres.

(*c*) La religion ancienne, considérée dans la Mythologie et les aventures romanesques des Dieux, n'étoit guère propre à porter les hommes à la vertu. Les Dieux ne donnoient que des exemples de toutes sortes de vices, et point de leçons de vertu. L'Initiation constitua la partie morale de la religion. Aussi Lucien, dans sa Nécyomantie p. 300, fait parler Ménippe, qui dit, que n'ayant rien trouvé dans les Poètes, qui ne fût contraire aux bonnes mœurs et aux bonnes lois, et voyant que la conduite des Dieux étoit toujours en opposition avec celle des honnêtes gens, il conçut le désir de descendre aux enfers, pour y apprendre de Tirésias, homme sage et inspiré, les règles de morale qu'il devoit suivre; c'est-à-dire figurément, que c'étoit dans le sanctuaire et dans la doctrine des peines et des récompenses à venir, qu'on devoit chercher les préceptes de morale, qu'on ne trouvoit, ni dans les Philosophes, ni dans les Poètes.

(*d*) De là vint le préjugé, que les Prêtres Egyptiens accréditèrent, et que les Poètes Grecs qui voyagèrent chez eux, portèrent dans leur patrie, savoir, que les Dieux (2), sous diverses formes, s'introduisent, comme des étrangers, dans les villes, afin d'être témoins par eux-mêmes des actions des hommes, et de voir s'ils respectent ou blessent la justice. C'est ainsi que des Anges déguisés vont à Sodome.

(*e*) Voyez Cicéron, *de legibus*, l. 2, c. 15, qui fait voir, d'après Platon, que, dans un système de législation, tout ne doit pas être abandonné à la force et aux menaces de la loi; qu'on doit y faire

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 7, p. 34.
(2) Diod. l. 1, c. 8, p. 17.

entrer pour beaucoup la persuasion, et sur-tout bien établir la grande maxime de la Providence universelle, qui veille sur les actions des hommes, et qui doit les récompenser ou les punir, suivant leur mérite. Voilà le secret des législateurs.

(*f*) Lucien (de luct. t. 2, p. 427) nous dit, que les poètes Homère, Hésiode, et autres conteurs de fables, qui ont été chargés de conduire par l'opinion ceux que les Philosophes appellent les bonnes gens, le vulgaire, qui ont ajouté foi à leurs fictions, et qui les ont respectées comme une loi sacrée, ont enseigné, qu'il existe sous la terre un certain abyme profond, qu'on nomme Tartare; et c'est à cette occasion, que Lucien nous donne sa description des Enfers.

(*g*) Les Egyptiens initioient chaque Roi nouvellement élu, afin de lui confier le grand secret de la politique; celui de gouverner les hommes par la Religion, et d'unir la force de l'opinion à celle des armes, et l'autorité des dieux à celle des despotes. Saül et David se firent consacrer. Numa, quoiqu'élu par le suffrage du peuple, sent le besoin de faire confirmer son élection par les Dieux, et il les consulte, par l'organe d'un augure, qui ne pouvoit manquer de lui être favorable. A Rome, on prenoit toujours les auspices, pour consacrer l'assemblée, où se devoient élire les magistrats. Les Rois de France, malgré la loi de succession qui les déclaroit Rois, se faisoient inaugurer à Rheims, et devenus saints et sacrés, ils faisoient aussitôt des miracles. La religion appuya la royauté, qui, de son côté, protégea la Religion. Le sacerdoce et l'empire formèrent une ligue redoutable contre la liberté des Peuples. Les Rois sacrifièrent, et les Prêtres régnèrent; souvent aussi le Sacerdoce et la Royauté se confondirent ensemble; et les Romains, après l'expulsion des Tarquins, furent obligés de créer le *Roi des sacrifices* (Rex sacrificulus), afin de conserver la trace de l'union an-

cienne de la Royauté et du Sacerdoce dans les temps, qui précédèrent l'époque heureuse de leur liberté. Aujourd'hui encore qu'ils sont retombés dans l'esclavage, leur Roi est un Prêtre : tant il y a d'analogie, entre la tyrannie et le Sacerdoce; tant il est vrai, que les Prêtres ne font que des esclaves. Chez les Athéniens, l'intendance des Mystères étoit confiée à l'Archonte - Roi (Hésych. *in voce* Βασιλευς.)

(*h*) Minos, dit Pausanias, ne délibéroit jamais sur la Législation, sans être aidé de Jupiter (1).

(*i*) Le Dieu de Delphes gouvernoit toute la Grèce par ses oracles. L'Asie mineure et l'Italie même alloient recevoir de lui des interprétations religieuses, qui décidoient souvent du sort des Empires.

(*k*) Proclus nous dit, que les personnes, qui veulent savoir les fables de la vie sauvage, la confusion et le désordre des anciennes lois, enfin, l'état de l'homme avant sa civilisation par les mystères, n'ont qu'à consulter ce qu'on enseigne à cet égard dans les sanctuaires (Procl in polit. p. 369).

(*l*) Ainsi Apulée, avant d'être initié et régénéré par l'Autopsie, avoit une figure d'Ane, dont l'initiation le dépouille. Les récipiendaires aux mystères d'Eleusis se couvroient d'une peau d'animal sauvage, ou de faon (2), qu'ils quittoient pour prendre la robe Olympique : les initiés aux Orphiques en faisoient autant, comme on le voit dans le reproche, que Démosthène fait à Eschine. Cette cérémonie faisoit vraisemblablement allusion à l'état de l'homme tel qu'il est par sa nature brute et corrompue, qui a besoin d'être perfec-

(1) Paus. Laconic. p. 82.

(2) Harpocr. in v. Νεβριζων. Demosth. pro coronâ. Etym. Magn. in Συμβολ. Plot. Ennead. 1, l. 6. Sopater in divis. quæs. p. 335.

tionnée par l'initiation. On la quittoit pour prendre l'habillement sacré; et alors, on se disoit *heureux*, ou, comme dans Démosthène, on crioit : j'ai évité le mal, et trouvé le mieux.

(*m*) Salluste le philosophe compte, parmi les moyens imaginés pour contenir les hommes, et pour conserver la pureté de leur ame, les lois, les arts, les sciences, les cérémonies religieuses, les initiations, les expiations etc. (Salluste, c. 12, p. 267.)

On peut aussi consulter Cicéron (de legib. l. 2, et in Verr. act. 2, l. 5), et Isocrate (in Panegyr.) sur l'avantage, que les premiers législateurs se promirent des mystères, pour la civilisation.

(*n*) Nous avons aujourd'hui une grande preuve des funestes effets de cet établissement. Les Prêtres en contrariant les lois, que la nation française se donne et qu'elle a droit de se donner, et en prêchant aux peuples l'insubordination, sous prétexte que leur pouvoir spirituel les affranchit des réglemens et des lois qu'on fait, pour donner une distribution plus commode, plus simple et moins ruineuse aux fonctionnaires religieux, annoncent bien, que les Prêtres peuvent renverser souvent les institutions sociales, loin de les affermir; et qu'ils nuisent plus au bon ordre et au maintien des lois, qu'ils ne contribuent à les faire respecter. Une religion, dont les membres sont affranchis des lois sociales, ne peut être qu'un fléau destructeur de toute société, et on ne peut trop tôt en délivrer la terre.

(*o*) On doit distinguer dans la Religion deux parties; le culte qui consiste à honorer le Ciel, pour en obtenir des biens, de la pluie, du beau temps, des victoires, la guérison des maladies. Celle-là n'est bonne pour personne, si ce n'est pour le Prêtre, qui est incapable de procurer les biens qu'il nous promet. Il n'en faut à qui que ce soit.

Une seconde, c'est celle qui lie la morale et les lois

lois à la Religion. C'est sûrement de cette dernière qu'on entend parler, quand on dit, qu'il faut de la religion au peuple. C'est celle-là, dont nous examinons l'utilité.

(*p*) Diodore de Sicile (l. 1, c. 2, p. 5), relevant les avantages de l'histoire, et examinant son influence sur les mœurs, lui donne la préférence sur la fiction des enfers, qu'il reconnoît avoir été imaginée, pour inspirer aux hommes la piété et l'amour de la justice.

(*q*) Dans les mystères de Cybèle ou de la mère des Dieux, on promettoit aux initiés la vie éternelle, comme nous l'avons dit dans notre premier livre (1).

(*r*) Les Dactyles en Phrygie cherchèrent à se rendre merveilleux auprès des Peuples, par le moyen des prestiges et des enchantemens. Aussi, suivant Phérécyde (2), et suivant l'auteur de la Phoronide, ils passoient pour de grands enchanteurs. Ils étonnèrent les Peuples de Samothrace, par l'usage qu'ils firent de leur science enchanteresse dans les initiations et les mystères (3). Orphée lui-même prit d'eux des leçons, pour donner à ses initiations plus d'effet, et étudia sous eux la théorie merveilleuse de tout son cérémonial. On dit que Midas en Phrygie (4) avoit été initié par Orphée; qu'il bâtit le premier un magnifique temple en l'honneur de Rhéa ou de Cybèle, et qu'il introduisit les mystères de cette Déesse chez les Phrygiens, pour les civiliser.

(*s*) D'abord, il n'en coûta rien pour se faire initier; mais, dans la suite, Aristogiton porta une loi, en vertu de laquelle on n'étoit plus admis à l'initiation (5), qu'en payant. C'est l'histoire du

(1) August. de Civil. Dei, l. 7, c. 24.
(2) Schol. Apoll. Rhod. l. 1, v. 1126.
(3) Diod. l. 5.
(4) Justin. l. 4, c. 7. Diod. l. 3, et Clem. Protrep.
(5) Apsin. de Art. Rhet. p. 691.

tabac, qu'on donna d'abord pour rien au Peuple ; et qui devint ensuite un impôt désastreux. Les Prêtres ont établi une terrible ferme religieuse, dont les hommes payeront long-temps l'impôt.

(*t*) Dans l'opéra de Mithra et d'Isis, ou dans les scènes religieuses de cette initiation, on donnoit le spectacle des Griffes ou des Griffons (1). On y faisoit paroître des figures fantastiques, telles que des Dragons de l'Inde, des Griffons hyperboréens (2). Ce spectacle paroît avoir été fixé au huit des calendes de Mai. Il y avoit des Pantomimes et des scènes à machine ; ce qui sans doute autorise Archelaüs à demander à Manès, s'il va jouer sa comédie.

(*u*) On donnoit dans les mystères de Mithra le spectacle des Griffons. On plaçoit les initiés derrière un rideau, qu'on tiroit tout-à-coup, et les figures des Griffons paroissoient aux yeux des spectateurs, le jour de la grande initiation Mithriaque. (Philip. della Torre, p. 202. Vandal. dissert. ad Taurobol. p. 10).

(*x*) L'Evêque Synesius, après avoir raconté l'histoire merveilleuse d'Osiris et de Typhon, dont il cache la partie secrète et mystérieuse, dit que l'ignorance, où l'on est des choses, donne plus d'importance à l'initiation ; que c'est pour cela, qu'on a choisi la nuit et les antres obscurs, pour la célébration des mystères, et que les lieux retirés, la circonstance des temps, tout doit concourir à jeter un voile sur les opérations secrètes de la Religion (3).

(*y*) Il y eut aussi une autre raison mystique, dont nous parlerons ailleurs, lorsqu'il s'agira du choix qu'on fit des antres, pour célébrer les mystères.

(*z*) Les initiés ne parloient entre eux que par des phrases énigmatiques, qui ne contenoient ja-

(1) Vandal. et Philipp. della Torre.
(2) Apulée Metam. l. 11.
(3) Synes. de Provid. l. 2, p. 124.

mais le sens qu'elles sembloient présenter. Telles sont celles-ci : J'ai mangé du tambour (1), j'ai bu de la cymbale, et j'ai porté le cernos ; je suis entré dans le lit nuptial ; ou j'ai bu le Cycéon, j'ai pris de la ciste pour mettre dans le Calathus ; et ensuite du Calathus, pour remettre dans la ciste. C'est bien là un style de Franmaçonnerie, et une espèce de langue factice, propre à faire reconnoître les frères, et qu'on ne parle qu'en loge.

Le cernos, dont il est ici question, étoit une espèce de vase de terre, dans lequel étoient du froment, du pavot, de l'huile et du miel. (Athénée, l. 8, p. 341.)

(*a*) Lucien, dans sa nécyomantie ou dans le dialogue des morts, où il fait parler Ménippe et Philonides (p. 297, t. 1), introduit Ménippe, qui ne se permet de parler de ce qui se passe aux Enfers, qu'avec le secret le plus mystérieux. Son ami, pour l'engager à parler, lui dit qu'il est sûr de parler à un homme discret, et qui d'ailleurs est initié. Alors Ménippe, lui fait le récit de sa descente aux Enfers, et de ce qu'il y a vu; et il lui expose le motif qui l'obligea à y descendre. C'étoit pour y chercher des règles de conduite, qu'il n'avoit pu trouver, ni dans les Prêtres, ni dans les Philosophes. (Ibid. p. 303.) Ce sont les Chaldéens, qui, par leurs préparations ou leur purifications magiques lui en ouvrent l'entrée. La description qu'il nous donne ici de ces préparations lustrales et des évocations, ressemble fort à celle de Virgile dans l'Enéide. On peut se procurer le plaisir d'en faire le rapprochement.

(*b*) On exerçoit les récipiendaires, pendant plusieurs jours, à traverser à la nage une grande étendue d'eau (2). On les y jetoit, et ce n'étoit qu'avec

(1) Clem. Protrep.
(2) Hyde de vet. Pers. p. 111.

peine qu'ils s'en retiroient. Le but des épreuves étoit de leur donner occasion de montrer toute la fermeté et la constance d'une ame à l'abri de toutes les affections du corps, et réduite à une espèce d'insensibilité. On appliquoit le fer et le feu sur leurs membres; on les traînoit par les cheveux dans les places; on les jetoit dans des égoûts; on les obligeoit à bêcher la terre, jusqu'à ce qu'ils tombassent de lassitude; on les faisoit passer à travers la flamme et soutenir de longs jeûnes; on les mettoit souvent à l'épreuve de la mort. C'est ainsi qu'à travers différentes tortures et des supplices probatoires, ils s'élevoient aux différens grades de l'initiation; d'abord soldats, ensuite Lions, Corbeaux etc. noms symboliques des divers états de perfection, auxquels ils parvenoient, avant d'être complètement initiés.

(*c*) Les Dioscures, fils de Syduc, suivant Sanchoniaton (1), qu'on appelle Cabires, Corybantes, et Dieux de Samothrace, inventèrent la navigation. D'eux naquirent des hommes, qui trouvèrent les propriétés des simples, et l'art de guérir. Plus loin l'auteur Phénicien dit : Les Cabires ou les sept fils de Syduc, et Esculape, leur huitième frère, transmirent la doctrine sacrée par le moyen des Hiérophantes, qui la tournèrent en allégories ect. Ce huitième frère est celui, dont on célébroit la fête, le huitième jour des mystères d'Eleusis, comme on verra ci-après, part. 3.

(*d*) L'Epiphanie, ou l'apparition des Dieux de Samothrace, étoit d'un merveilleux secours, dans tous les dangers, pour ceux des initiés qui les invoquoient. Diod. l. 5, c. 48 et 49. L'initiation rendoit, dit-on, les hommes plus religieux, plus justes, et en général, meilleurs qu'ils n'étoient auparavant. C'est pour cela, ajoute Diodore, que les anciens héros et les demi-Dieux se sont fait initier; que

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 9.

Jason, les Dioscures, Hercule, Orphée avoient emprunté les secours de l'initiation, et qu'ils n'avoient réussi dans leurs entreprises, que par un effet de la faveur des Dieux, que leur avoit attirée l'initiation.

(c) Macrobe (somn. Scip. l. 1, c. 9, p. 40) confirme cette opinion, que les ames des fondateurs des villes et des empires trouvoient une route facile vers le séjour des ombres fortunées; et vers la région éthérée, qu'elles n'avoient presque jamais quittée, quoiqu'unies à des corps mortels. *Civitatum verò rectores, cæterique sapientes cœlum respectu vel cùm adhùc corpore tenentur habitantes, facile post corpus cœlestem, quam pœnè non reliquerant, sedem reposcunt. Nec enim de nihilo, aut de vanâ adulatione veniebat, quod quosdam urbium conditores, aut claros in Republicâ viros in numerum Deorum consecravit antiquitas. Sed Hesiodus quoque divinæ sobolis assertor priscos reges cum Diis aliis enumerat hisque exemplo veteris potestatis etiam in Cœlo regendi res humanas assignat officium.* Les Romains, suivant Tite-Live, rendoient des honneurs à Enée, sous le nom de Jupiter *Indigète*. On persuadoit aux Grecs, que Castor, Pollux, Hercule avoient été des hommes, qui, par leurs vertus, avoient mérité l'immortalité, et cette doctrine (1), suivant Cicéron, étoit celle des mystères. On les associoit aux Dieux, avec qui ils partageoient l'administration du monde, dit Macrobe : *et ne cui fastidiosum sit, si versus ipsos, ut Poëta Græcus protulit, inseramus, referemus eos ut ex verbis suis in latina verba conversi sunt.*

Indigetes divi fato summi Jovis hi sunt.
Quondam homines, modò cùm superis humana tuentes,
Largi ac munifici, jus regum nunc quoque nacti.

Hoc et Virgilius non ignorat. Qui licet argumen-

(1) De Nat. Deor. l. 1.

to suo serviens heroas in Inferos relegaverit, non tamen eos abducit è Cœlo, sed æthera his deputat largiorem et nosse eos suum solem ac sydera profitetur. Et, si secundum illum res quoque leviores quas vivi exercuerant vel etiam post corpus exercent, quæ gratia curruum, etc. Multo magis rectores quondam urbium recepti in Cœlum curam regendorum hominum non relinquunt : hæ autem animæ in ultimam sphæram recipi creduntur, quæ Aplanes vocatur.

(*f*) Les aspirans à l'initiation Isiaque prioient le grand-Prêtre de leur choisir un Prêtre, qui fît à leur égard la fonction de Mystagogue, et c'étoit le grand-Prêtre, qui fixoit la somme destinée aux frais de reception à cette espèce de loge ; c'étoit le fond du revenu des Prêtres, qui en outre exigeoient des présens particuliers.

(*g*) Diodore de Sicile (1), qui donne à l'histoire la préférence sur les fictions de l'Enfer, parmi les moyens de former les hommes à la vertu, ne manque pas de proposer pour modèle Hercule et les autres héros, qui, par leurs grandes actions et les services rendus à l'humanité, étoient censés avoir mérité de passer au rang des Dieux. Voilà donc le but moral et politique des Prêtres, qui enseignoient que les Dieux avoient été des hommes distingués par leurs vertus.

Sophocle appelle trois fois heureux ceux qui, instruits des mystères, descendent au séjour des morts. Eux seuls peuvent se promettre une vie heureuse, tandis que les plus grands maux y attendent les autres mortels (Plut. *de audiendis Poëtis*, p. 21).

(*h*) De-là vint l'opinion où l'on étoit, qu'il étoit indispensable de se faire initier avant de mourir, si l'on vouloit échapper aux peines du Tartare (2). Aussi les parens s'empressoient-ils souvent de faire initier leurs enfans dès l'âge le plus tendre,

(1) Diod. l. 1, c. 2.
(2) Aristoph. de Pace, v. 374.

comme nous les faisons baptiser (1). L'innocence de l'âge sembloit même plus favorable à cette auguste cérémonie. Philippe de Macédoine, et Olympias, sa femme, étoient encore enfans, lorsqu'ils se rencontrèrent dans le sanctuaire de Samothrace, et prirent du goût l'un pour l'autre (2).

Porro autem Geta
Feretur alio munere ubi hera pepererit;
Porro alio autem ubi erit puero natalis dies,
Ubi initiabunt (3).

(*i*) Le Héraut ou l'Hiérocéryx ouvroit la cérémonie de l'initiation par une proclamation, qui écartoit du sanctuaire tous les profanes, c'est-à-dire tous ceux qui ne pouvoient être admis à l'initiation, ou qui ne l'avoient point encore été; ou enfin ceux dont l'ame étoit souillée de quelque crime (4). On y ajouta même la défense de rien dire, qui pût être de mauvais augure (5).

(*k*) Lucien (hist. veræ, t. 1, p. 764 et 767) a placé aussi, près des îles Fortunées, six autres îles, qu'on appeloit les îles des Impies, d'où s'élevoient beaucoup de flammes. Une odeur affreuse de soufre, de poix, et de bitume, s'en exhaloit. Une fumée noire et ténébreuse couvroit l'air, qui distilloit une rosée de poix fondue. Des cris lugubres, les hurlemens des malheureux suppliciés, le bruit des verges se faisoient entendre de toutes parts. Ces îles étoient bordées de rochers escarpés. Le sol en étoit aride; on n'y trouvoit pas un seul arbre, une seule source d'eau; mais il y avoit des fleuves, l'un d'un bourbier fangeux, l'autre de sang.

(1) Apoll. apud Donat. ad Terent. Phorm. Act. 1, v. 15.
(2) Plut. Vit. Alex.
(3) Terent. Phorm. act. 1, v. 15.
(4) Orig. contr. Cels. l. 3.
(5) Brisson. de Form. p. 11, 12

Dans l'intérieur de la prison, couloit un autre fleuve tout de feu, rempli de Poissons assez semblables à des tisons mobiles et enflammés ; d'autres plus petits, ressembloient à des charbons en mouvement. Le mensonge étoit un des crimes le plus punis dans ces lieux affreux Quoique ces histoires vraies ne soient que des contes bleus, créés par l'imagination de Lucien, il n'en est pas moins vrai, qu'il y a fait entrer les idées reçues et les descriptions connues de l'Elysée et du Tartare. C'est également dans la région supérieure de l'air, qu'il est enlevé, lorsqu'il aborde à cette terre lumineuse (ibid. hist. 1, p. 714), après sept jours de voyage à travers les airs. Il me semble voir Jean dans son extase, qui, après avoir présenté le spectacle des sept Sphères qu'il traverse, arrive au Firmament, aux quatre coins duquel sont les quatre fameux animaux. Cette terre est la Lune (715), lieu du séjour des ames après la mort, suivant Plutarque (*de facie in Orbe Lunæ*). Le voyage de Lucien se fait à travers les Sphères, comme celui de Jean; et avec des monstres, des Hippogriffes etc., assez semblables à ceux de l'Apocalypse. Ces voyages au Ciel étoient du goût de ces siècles-là; et Martianus Capella, dans les noces de la Philologie, nous en fournit une nouvelle preuve. Lucien voyage dans le Zodiaque, dans la ville de Lucifer, et dans la ville des lustres ou des lanternes, placée près des Pleïades et des Hyades.

(*l*) Voyez aussi la description, que Lucien (de luctu t. 2, p. 428) nous fait des Enfers: elle est assez semblable à celle de Virgile.

(*m*) (Epiph. adv. Hæres. c. 25.) Les Nicolaïtes, dont la doctrine donna naissance à celle des Gnostiques, ceux des Chrétiens qui ont été les plus instruits, posent quatre principes, les ténèbres, l'espace, l'eau et l'esprit, qui les pénètre et qui les a séparés. Les ténèbres indignées se révoltèrent contre l'esprit, et s'accolant à lui, engendrèrent Metra,

d'où sortirent quatre Eons (quatre Elémens), et alors, disent-ils, la séparation se fit des ténèbres et de la lumière; les ténèbres furent placées à gauche, et la lumière à droite.

(*n*) L'auteur de l'Apocalypse (1) parle également d'un intervalle de mille ans, qui s'écoule entre la première mort et entre la seconde, ou entre le passage au lieu de la félicité. Ce lieu de repos étoit placé par Plutarque (2) dans la Lune, où l'on trouvoit des ouvertures, par où entroient et sortoient les ames pour arriver au Ciel, ou à la terre. Là, elles rendoient compte de ce qu'elles avoient fait. C'étoit dans la partie de la Lune, qui regarde le Ciel, qu'étoit l'Elysée. L'Apocalypse, c. 20, c. 4, fait paroître aussi, à cette même époque de la durée millénaire, des trônes, des personnes qui s'assirent dessus, et à qui fut donnée la puissance de juger. Cet intervalle, qui s'écoule entre la première et la seconde mort, ou le passage à la félicité éternelle, est bien marqué dans Plutarque, p. 942.

(*o*) Lucien, à la fin de son dialogue des morts, intitulé Caron et Mercure (t. 1, p. 243), fait parler Mercure, qui, adressant la parole aux morts qui viennent de passer la fatale barque, leur dit: « Allez, prenez ce chemin. Quoi! vous balancez? songez qu'il faut que vous soyez jugés; et les supplices, dit-on, ne sont pas peu terribles. On parle de Roues, de Vautours, de Rochers dans ce pays-là. La vie de chacun doit être scrupuleusement examinée ». C'étoit un avis pour les vivans plutôt que pour les morts.

(*p*) Voyez dans Macrobe (Som. Scip. l. 1, c. 9, p. 42 etc.) les fictions des Théologiens, sur les supplices de l'Enfer.

(*q*) Lucien, dans son traité (de luctu, p. 429,

(1) C. 20.
(2) In orbe Lun. p. 944.

t. 2), établit aussi cette triple distinction. Les hommes vertueux, qui ont mené une vie pure et sans tache, passent dans l'Elysée, pour y jouir de la félicité la plus parfaite. Les méchans au contraire sont livrés aux furies, qui leur font subir les peines proportionnées à leur injustice. C'est pour eux que sont imaginés les tortures, les feux brûlans, les Vautours, les roues, les rochers énormes qu'il faut rouler, et les supplices du malheureux Tantale, que tourmente une soif dévorante. Quant à ceux qui ont des mœurs communes (1), et qui forment le plus grand nombre, ils errent à l'aventure dans la prairie, dépouillés de leurs corps, et n'étant plus que des ombres vaines, qui s'évanouissent au moment où on les touche. Ceux-ci ont besoin d'être soutenus, et en quelque sorte alimentés par les libations, que l'on fait sur les tombeaux, et par les autres sacrifices funèbres. Voilà bien l'origine des messes pour les morts, dont le but est de rafraîchir les ames du purgatoire (*pro animæ refrigerio*). Celui qui n'a laissé ni parent, ni ami sur la terre, qui lui fasse rendre ce devoir, est le plus malheureux et le plus souffrant; puisqu'il est à jeun, et qu'il manque de l'aliment qui lui est nécessaire. C'est avec beaucoup de raison, que Lucien, plaisantant ces usages funèbres, suppose un fils qui, après sa mort, adresse un discours à son père, où il tourne en ridicule le deuil des vivans et les cérémonies funèbres: A quoi servent, lui dit ce fils, ces couronnes de fleurs, que vous placez sur nos tombeaux (2); ce vin pur, que vous y répandez, croyez-vous qu'il s'échappe à travers la terre une seule goutte de cette liqueur, qui parvienne jusques à nous? La fumée des victimes consumées, et des autres offrandes, que vous y brûlez, s'élève dans l'air; et leur vapeur ne vient

(1) Ibid. p. 430.
(2) Ibid. p. 435.

point nous engraisser chez les morts. On pourroit dire également aux Prêtres chrétiens : Le vin que vous buvez à votre messe, et l'argent qu'on vous donne pour la dire, ne profitent qu'à vous, et ne nous sont d'aucune utilité.

Scilicet id Manes credis curare sepultos.

(*r*) Servius observe, que ces trois manières de purifier par l'eau, l'air et le feu, étoient employées dans les mystères de Bacchus. (Serv. Æneid. v. 735, etc.)

(*s*) On se persuadoit, que les Chefs des peuples, qui, par un sage gouvernement, avoient bien mérité des hommes, trouvoient un retour facile vers les Dieux (1). De là l'origine de l'apothéose de César et d'Auguste, qui, comme le dit Horace, assis à la table des Dieux : *purpureo bibit ore nectar.* Ainsi autrefois Castor et Pollux, etc. méritèrent l'apothéose.

(*t*) Cette opinion, sur le sort de l'ame vertueuse après la mort, accoutumoit l'homme à en braver la crainte : « *quibus adeò à metu prædicti interitûs cogitatio viventis erecta est, ut ad moriendi desiderium ultrò animaretur majestate promissæ beatudinis et cœlestis habitaculi* » (2). Nous avons vu, comment les Législateurs du nord de l'Europe tirèrent parti de ce dogme, pour former une race de guerriers intrépides. (*Voyez*, ci-dessus, p. 146.) Les Mystiques de l'Orient profitèrent du même ressort, pour former des Solitaires et des Moines; le Chef de la secte des Chrétiens, pour former ses fanatiques ou martyrs.

(*u*) Macrobe observe, que le but de l'ouvrage de Cicéron, intitulé *Songe de Scipion*, est d'apprendre à ceux qui sont chargés du gouvernement

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 9, p. 42.
(2) Ibid. l. 2, c. 8, p. 36.

des hommes (1), que les ames de ceux, qui ont bien mérité des sociétés, retournent au Ciel pour y jouir d'une félicité éternelle. Ce but étoit aussi celui des mystères, puisque Cicéron, dans un autre ouvrage, en parlant de Castor et Pollux, Hercule, etc. dit que ce sont des hommes, qui, par leurs services rendus à l'humanité, ont mérité l'Apothéose, et il appuie son assertion de ce qu'on enseignoit à cet égard dans les mystères (Tuscul. l. 1, c. 13).

(x) La vertu seule rend l'homme heureux, nous dit Macrobe; mais on distingue les vertus en plusieurs classes. Les vertus politiques (2), celles qui appartiennent à l'homme social, sont les premières. Ce sont celles-là, que les anciennes Initiations se proposoient d'encourager. Ce sont celles-là qui font les bons Citoyens, les bons Magistrats, les bons fils, les bons pères, les bons amis, et d'elles naissent toutes les véritables vertus, suivant ce savant. Il place ensuite les vertus, qu'il appelle *épuratoires*, ou celles de l'homme qui cherche à s'unir à la divinité. *Secundæ, quas purgatorias vocant, hominis sunt qui Divini capax est; solumque animum ejus expediunt, qui decrevit se à corporis contagione purgare, et quâdam humanorum fugâ solis se inserere divinis. Hæc sunt otiosorum, qui à rerum publicarum actibus se sequestrant.* Ce sont les vertus des Philosophes, qui dans la suite sont devenues celles des hommes mystiques et des contemplatifs (3). Ce sont celles-là qui ont commencé à tout gâter. Les deux autres classes, que nomme ensuite Macrobe, et qui ne sont que des degrés de raffinement dans la mysticité, ont achevé de tout perdre. Mais, s'il appartient aux vertus de procurer à l'ame cette éternelle félicité, dit

(1) Ibid. l. 1, c. 4, p. 12.
(2) Macrob. ibid. c. 8, p. 36 et 37.
(3) Ibid. p. 38.

Macrobe, c'est incontestablement aux vertus politiques (1).

(*y*) Dans Démosthène, *Oratio in Nœeram*, on voit le serment de la Prêtresse de Bacchus; elle proteste qu'elle est pure, sans souillures, et qu'elle s'est abstenue du commerce avec son époux.

Voyez le calcul des assassinats, commis par esprit de religion, dont M. de Voltaire a fait l'évaluation en nombre effrayant. [Voltaire, pièces détachées, t. 1, c. 42, *de Jesus et des meurtres commis sous son nom*]. Le total de ces assassinats se trouve, calculé au plus bas, monter à près d'un million de personnes égorgées, noyées, brûlées, rouées ou pendues, pour l'amour de Dieu et de Christ. Quelle religion d'Anthropophages! Ajoutez à ce calcul les massacres du Midi, dans le commencement de notre révolution, et les milliers de cadavres, qui jonchent les départemens de l'Ouest; et après cela, Peuple, regrètes les Prêtres!

(*z*) Que de forfaits n'a pas enfantés cette funeste espérance d'un bon *Peccavi*, qui doit terminer une vie souillée de crimes, et lui assurer l'éternité bienheureuse! L'idée de la clémence de Dieu a presque toujours contre-balancé la crainte de sa justice dans l'esprit d'un coupable, et la mort est le terme où il fixe son retour à la vertu; c'est-à-dire, qu'il renonce au crime, au moment où il va être pour jamais dans l'impuissance d'en commettre de nouveaux, et où l'absolution d'un Prêtre va, dans son opinion, le délivrer des châtimens dus à ses anciens forfaits.

Evandre, général de Persée, ne put pas être purifié par le Koës, et les Romains représentèrent, qu'il souilleroit, par sa présence, le sanctuaire de Samothrace (2).

(1) Ibid. p. 39.
(2) Tit. Liv. l. 45, c. 5.

(*a*) C'est ce que Pythagore appelle homogénéité de substance dans les différens animaux, qui ne diffèrent entre eux, que par l'organisation de la matière terrestre. (Porphyr. vit. Pyth. p. 13).

(*b*) Macrobe (Somn. Scip. L. 1, C. 1) donne un grand développement à cette idée, en parlant de la justice, sans laquelle non-seulement un grand état, mais la plus petite famille, ne peut subsister. C'est, dit-il, cette persuasion qui a obligé Platon de terminer son grand ouvrage de la République, par un traité sur l'immortalité de l'ame, et sur les peines et les récompenses à venir. Il ajoute, que Cicéron a suivi la même marche. Après avoir, dans tous ses ouvrages, donné la palme à la justice, il a terminé ses travaux par un ouvrage sur le destin de l'ame, dans lequel il montre le lieu, que doivent occuper un jour les ames de ceux, qui auront administré avec courage et justice. Toute la Théologie ancienne, sur la descente des ames ici bas, et sur leur retour au Ciel, est, suivant Macrobe, fondée sur le besoin qu'on eut d'inculquer aux hommes l'amour de la justice, base indispensable de toute institution sociale.

Il paroît par Pausanias (1), que le dogme de l'immortalité de l'ame étoit établi chez les Chaldéens et les Indiens, long-temps avant qu'il passât chez les Grecs, et que Platon l'enseignât dans ses ouvrages philosophiques, où il développe la Théorie de l'Elysée et du Tartare. La Théorie des mystères, bien antérieurement à Platon, la supposoit; mais celui-ci en fit un système philosophique.

(*c*) Macrobe (Somn. Scip. l. 1, c. 9, p. 40) est dans la même opinion, ou au moins il suppose, qu'Hésiode pensa ainsi.

(1) Paus. Messen. p. 142.

(*d*) Les Grecs, qui empruntèrent des Crétois le culte de Jupiter, conservèrent, dans leurs fictions mystagogiques, le nom symbolique de *Crète*, pour désigner le monde intellectuel. (Proclus in Tim. l. 3, p. 36).

(*e*) Pythagore, dit Porphyre, enseigna d'abord l'immortalité de l'ame; en second lieu, que l'ame passe successivement dans le corps de différens animaux; de plus, qu'après certaines périodes révolues, ce qui avoit eu lieu se reproduisoit encore; qu'il n'y avoit rien de nouveau dans la nature; et que tous les Etres animés avoient une parfaite homogénéité. Ce Philosophe passe pour être le premier, qui ait apporté ces dogmes en Grèce.

(*f*) Ce cercle, dont l'initié demande à être délivré, ne peut être que ce cercle dont parloit Pythagore, lequel ramenoit l'homme à plusieurs métamorphoses, en faisant passer son ame dans le corps de différens animaux, jusqu'à ce qu'elle fut assez purifiée, pour être admise au lieu du repos éternel. Il est le premier, suivant Diogène Laërce, (p. 576 vit. Pyth.) qui ait appris que l'ame, entraînée dans le cercle de la nécessité, se revêt successivement des formes de différens animaux. Pythagore faisoit entrer Mercure dans sa Théorie (Ibid. p. 586), et il le faisoit le dépositaire et le conducteur de ces ames. Or, on sait que Mercure figuroit aussi dans les mystères d'Eleusis, et ce ne pouvoit être que comme ministre des Dieux, pour exécuter leurs arrêts vis-à-vis des ames.

(*g*) Elle dérivoit de l'idée, qu'on avoit de la pureté de cette substance et de sa légéreté spécifique, qui avoit besoin d'être débarrassée du poids et des souillures d'une matière étrangère, pour pouvoir remonter à son origine, et se mêler de nouveau à la substance de l'Ether.

(*h*) Macrob. Som. Scip. L. 1, C. 8, p. 39: *Originem animarum manare de cœlo inter rectè phi-*

Iosophantes indubitatæ constat esse sententiæ ; et animæ, dum corpore utitur, hæc est perfecta sapientia (le but de la Télète) *ut undè orta sit, de quo fonte venerit, recognoscat.*

(*i*) Proclus, dans son Commentaire sur Timée, dit que l'œuf d'Orphée est la même chose, que ce que Platon appelle l'*Etre*, ou *ce qui est* (1). Varron fait voir les rapports de comparaison, qu'il y a entre l'œuf et le monde. *Cœlum est testa; item vitellum, terra : inter illa duo humor, quasi Ilcinus* (in sinum) *clusus aëri, in quo calor.*

(*k*) L'œuf étoit consacré à Lacédémone, et suspendu dans le temple d'Hilarie et de Phébé. Les Dioscures, ou Dieux de Samothrace, étoient censés sortir de l'œuf; ce qui fait juger, qu'il étoit un des symboles consacrés dans leurs mystères (2). Hilarie et Phébé étoient deux Pleïades. L'œuf, qui fut trouvé sur les bords de l'Euphrate par les Poissons célestes, et d'où naquit la Vénus Syrienne, tenoit à une fable religieuse sur le Printemps (3).

(*l*) La terre portoit le nom de Grande, qu'exprime le mot oriental *Cabar*, à Phlye, dans l'Attique (4). On y trouvoit, dans un autre temple, les autels de Cérès et de Proserpine : la première s'appeloit *Onésidore*, la seconde *Primogenita* (Protogènes).

(*m*) Théodoret (prétend, que c'étoit le Cteis, que l'on exposoit à Eleusis, et le Phallus, dans les Phallogogies, en honneur de Bacchus. Il paroît, que l'on exposoit l'un et l'autre à Eleusis; puisque, d'un côté, Tertullien parle du Phallus, et Théodoret du Cteis, comme faisant partie des symboles consacrés à Eleusis.

(1) Varro in Tuber.
(2) Paus. Lacon. p. 97.
(3) Germ. Cæs. c. 20.
(4) Paus. Attic. p. 30.

Théodoret

(Théodoret. Thérap. l. 7, Serm. 12; et Serm. 7, p. 58).

(*n*) A Cyllène, en Elide, sur le bord de la mer, Esculape avoit son temple (1). On y voyoit aussi Mercure, avec son majestueux symbole de génération. Il étoit chez eux singulièrement respecté. C'étoit, sans doute, le vieux Mercure des Pélasges, qu'on honoroit dans les mystères, comme auteur de la génération, lorsqu'il unit les ames aux corps.

(*o*) Dans les mystères de la mère des Dieux, en Phrygie, on contoit l'aventure de Jupiter, qui, répandant sur la terre sa semence, donna naissance à Agdestis, qui avoit les deux sexes. Les Dieux, effrayés de cette production (2) monstrueuse, lui retranchèrent la partie virile, et ne lui laissèrent que le sexe féminin.

(*p*) On donnoit aux ministres d'Eleusis le nom de *Philopolèmes*, qui contient une allusion, sans doute, aux guerres mystérieuses des deux principes, dont ils donnoient le spectacle. (Proclus ad Tim. Plat. p. 51.)

(*q*) A Délos on célébroit les mystères d'Apollon, Dieu de la lumière, vainqueur du Serpent. C'étoit près d'un marais, que les mystères de Bacchus se célébroient à Athènes. C'étoit près des marais et du lac d'Alcyme, que se célébroient ceux de Cérès et de Bacchus, dans le territoire de Lerne. (Corinthiac. et Pausan. p. 79, 80.)

(*r*) Toute l'Egypte étoit remplie de tombeaux d'Osiris, comme nos pays le sont de calvaires. Il en étoit de même du lieu de la naissance du Dieu-Soleil; chacun le faisoit naître dans son pays (3). Si je voulois, dit Pausanias, faire l'énumération de tous les lieux, où l'on fait naître Jupiter, cela me seroit impossible.

(1) Paus. Eliac. 2, p. 204.
(2) Paus. Achaic. p. 223.
(3) Pausan. Messen. p. 143.

(*s*) Les femmes d'Argos alloient pleurer la mort d'Adonis dans le sanctuaire du temple de Jupiter-Sauveur, ou du Dieu-Sauveur (1).

(*t*) On immola souvent des hommes dans les mystères de ce Dieu, ou du moins, suivant Lampridius, on en donnoit la représentation, sans effusion de sang humain (2).

(*u*) Ceci peut aussi expliquer ce que dit Cicéron (Orat. pro Balb. §. 24), que les Romains, adoptant des Grecs le culte de Cérès, de Bacchus et de Proserpine, faisoient venir de Naples les Prêtresses, qui devoient exercer les fonctions du sacerdoce de Cérès.

(*x*) Bacchus, fils de Cérès, fut aussi mis en pièces et rappelé à la vie par cette Déesse (3). C'est ainsi que Horus, massacré par les Titans, fut ressuscité ensuite par sa mère Isis, qui lui apprit la médecine. (Diod. l. 1, §. 20.) Isis peut être ici la Vierge céleste, qui tous les ans, le soir, se trouve placée au bord oriental, au moment où le Soleil entre dans *Aries*, et reprend son empire sur les ténèbres.

(*y*) La fête d'Atys duroit trois jours; le premier étoit consacré au deuil et aux larmes. On coupoit en cérémonie un pin sacré, au milieu duquel étoit la figure d'un jeune homme représentant Atys, et au pied, celle d'un Belier. Le second jour, on sonnoit les trompettes, pour éveiller Atys, et le rappeler à la vie. Le dernier, on célébroit la fête de joie, appelée *Hilaries*, occasionnée par le retour du Dieu à la vie (4).

(*z*) Il seroit possible, que les mystères de Samothrace, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, remontassent à l'époque, où l'Equinoxe de Printemps correspondoit aux Gémeaux, c'est-à-

(1) Pausan. Corinth. p. 62.
(2) Ælius Lamprid. Vit. Comm.
(3) Diod. l. 3.
(4) Julian. Orat. 5. Firm. et Arnob.

dire, quatre mille cinq cents ans avant J. C.; et que, comme il y eut un Dieu mort, sous la forme de l'agneau, qui succéda au Dieu mort, sous la figure de Bœuf, il y en eut aussi un, sous la figure d'un Cabire, ou des Gémeaux. Quant au Camillus, qui figuroit dans cette cérémonie, c'étoit le nom de la Planète qui préside aux Gémeaux, et qui a pu donner ses attributs au Soleil des Gémeaux, comme Mars les a donnés à Mithra, qui est sur le Belier, et voisin du Taureau (1). Les Pélasges, ou les habitans de l'ancienne Grèce, établis à Samothrace, où ils avoient leurs Prêtres, célébroient ces anciens mystères, dont l'origine nous est inconnue. Au reste, il est également possible, que l'initiation aux Dieux de Samothrace n'eût d'autre origine, que l'opinion que l'on avoit de l'influence de la constellation des Gémeaux, qui étoient censés présider à la navigation (2), et qu'à ce titre on alloit invoquer dans l'île de Samothrace. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que, parmi les fruits qu'on se proposoit de recueillir de cette initiation, c'étoit d'être exempt des périls de la navigation.

(*a*) Macrobe (Som. Scip. c. 2, p. 5) distingue deux sortes de fables: 1°. celles d'Esope, qui n'ont aucun fond de vérité; 2°. celles qu'on raconte dans les mystères, lesquelles ont un fond vrai, mais dont la narration est toute allégorique, parce qu'on a voulu jeter le voile de la fiction sur des notions ou des idées sacrées. Ce fond de vérité, suivant nous, se trouve dans la nature elle-même, et dans ses phénomènes. Macrobe ajoute, que les philosophes faisoient usage de l'allégorie et des fictions, lorsqu'ils parloient de l'ame et des puissances de l'air et du ciel; et

(1) Porphyr. de Antr. p. 124.
(2) Horace, l. 1, Od. 3, Sic te div.

même des autres Dieux, excepté du Dieu suprême. Or ce sont là précisément les choses, dont on entretenoit l'initié dans les mystères, comme nous le faisons voir ici. On avoit recours à ces fictions, continue le même Philosophe, non pas simplement pour plaire à l'imagination, mais parce qu'on savoit, que la nature n'aime pas qu'on expose ses secrets, d'une manière trop découverte et trop nue, aux yeux des mortels. Comme elle les dérobe elle-même à la connoissance des hommes ordinaires, par les différens voiles qui la couvrent; de même elle veut que les Sages, qui en parlent, les couvrent de l'enveloppe de la fable. C'est ainsi que les mystères se cachent dans les routes obscures du style et du cérémonial figuré, de manière que les Adeptes eux-mêmes ne voient point à nu la nature des choses qu'on leur apprend; mais que, réservant à quelques Génies d'un ordre supérieur la connoissance des vérités, dont leur sagesse leur donne le secret, les autres se contentent de figures propres à inspirer le respect, et qui défendent du mépris, qui suit une connoissance trop répandue et trop vulgaire. Les Dieux, ajoute Macrobe, ont toujours voulu être connus et honorés sous les formes emblêmatiques, suivant le goût et le génie de l'antiquité, qui fut toujours amie des fables. Elle créa des images, des simulacres, pour des Etres qui n'ont aucune figure, et aucune des formes sous lesquelles on les représentoit; elle fixa les âges d'Etres, qui ne sont susceptibles ni d'accroissement ni de diminution. Il auroit pu ajouter: elle supposa des morts, et éleva des tombeaux pour des Etres, qui ne meurent point. Pythagore, Parménide, Héraclide, Timée, etc. avoient introduit ces fictions allégoriques, même dans la philosophie.

(*b*) Je suis porté à croire, qu'il y avoit à Eleusis aussi un tombeau mystique, comme à

Saïs. Arnobe (1) nous donne à entendre, qu'il y avoit une sepulture, et que les filles de Célée étoient chargées de cet office funèbre, comme les trois femmes de Delphes. Le but d'Arnobe étoit de prouver que, dans la plûpart des temples anciens, on montroit quelque tombeau : *quid quod multa*, dit-il, *ex his templa... comprobatur contegere cineres atque ossa ; et functorum corporum esse sepulturas... quid Celei Virgines non in Cereris Eleusinæ humationibus perhibentur habuisse officia ?*

(*c*) Voyez Tertullien, *de Monog.* c. 17, sur la chasteté de différens Prêtres d'Eleusis, qui se réduisoit souvent à la Monogamie.

(*d*) Les Athéniens, suivant Hérodote (l. 2, c. 51,), empruntèrent des Pélasges l'usage de peindre Mercure en état d'érection. Cette forme de représentation passa aussi dans les mystères de Samothrace. Quiconque, dit Hérodote, est initié aux mystères des Cabires de Samothrace, sait que c'étoit des Pélasges que ce Rit fut emprunté. On donnoit, dit on, dans ces mystères, une explication de cet usage, d'après une tradition sacrée des Pélasges. Mais Hérodote tait cette raison. Pour nous, il nous semble que Mercure, ayant la fonction d'envoyer ici bas les ames par la génération, cette attitude symbolique étoit un emblême naturel de son ministère. Il étoit représenté sous cette forme à Cyllène, en Elide (2).

Mercure avoit son domicile et son exaltation dans le signe de la Vierge, où est Cérès. Cette même constellation représente la Sibylle, suivant Lucien *de Astrologiâ*. Voilà pourquoi, sur le tombeau de la Sibylle Hérophile, à Delphes (3), on voyoit la statue de Mercure. On appeloit ail-

(1) Arnobe, l. 6, p. 193.
(2) Pausanias Heliac. p. 204.
(3) Ibid. Phoc. p. 328.

leurs cette Hérophile, la Nymphe Idéenne; et on la faisoit fille d'un Pasteur, sans doute d'Icare, ou du Bootès.

(e) C'est pour cela qu'Isis étoit couverte d'une robe chamarrée de diverses couleurs, suivant Plutarque (1), parce que son empire s'exerce sur la matière sublunaire, susceptible de différentes formes et de différentes qualités, et qui reçoit successivement la lumière, les ténèbres, le jour, la nuit, la vie, la mort, l'eau, le feu, le commencement et la fin; au lieu qu'Osiris, ou le principe actif, est tout lumineux, sans mélange de nature.

(f) On voyoit aussi dans cette procession une multitude d'hommes, les uns en habits de soldats et de Gladiateurs, comme Mars; les autres en équipage de Chasseurs, d'Oiseleurs et de Pêcheurs, qui rappeloient les initiations primitives, dont parle la Cosmogonie Phénicienne; d'autres représentoient des Magistrats, d'autres des Philosophes; enfin on y voyoit tous les ordres des sociétés, qu'Isis avoit civilisées. La procession étoit précédée d'une troupe de femmes, les unes couronnées de fleurs, les autres occupées à semer de fleurs les chemins, par où la statue de la Déesse devoit passer. Quelques-unes portoient des miroirs attachés à leurs épaules, afin de multiplier et de porter dans tous les sens les images de la Déesse. Les hommes, à l'imitation des Prêtres d'Isis, avoient la tête rasée, et étoient vêtus de robes de lin d'une extrême blancheur. Les robes des Prêtres étoient chamarrées de figures allégoriques. La procession étoit éclairée par une suite de gens portant des flambeaux et des lampes. Des chœurs de Musiciens entonnoient des hymnes, et se faisoient accompagner par le Sistre, instrument Egyptien, et par le son des flûtes, comme les Prêtres de Cybèle. On y por-

(1) De Isid. p. 382.

toit aussi, comme aux Bacchanales, des Thyrses et des branches de lierre (1).

(*g*) On donnoit le nom de *Licnophores* aux Prêtres chargés de porter le Van mystique. (Harpocr. *in hac voce.*)

(*h*) *Dicunt sacra Liberi patris ad purgationem animæ pertinere* (Servius. Com. in Gen. 2, v. 389).

(*i*) Porphyre (*de antro Nymph.* p. 126) dit, que les Egyptiens honoroient par le silence le Dieu principe et source de toutes choses.

(*a*) Voyez dans Pausanias (Phocid. p. 349) la description de l'antre Corcyréen, placé au sommet du Parnasse, et l'énumération qu'il fait de différentes grottes sacrées. Celui-ci étoit spécialement consacré au Dieu de la nature universelle, ou à l'univers; à Pan, et aux Nymphes. C'étoit près de ce sommet, qu'étoit la ville de Tithorée, fameuse par le tombeau d'Antiope, mère des Gémeaux; et par le culte d'Isis et de Sérapis, ainsi que par celui de Bacchus.

(*k*) En Elide, près de l'embouchure du fleuve Anigrus, à Samicum, on voyoit un antre des Nymphes de l'Anigrus, où on alloit invoquer ces Déesses (2). On trouvoit l'antre de Pan, près de Marathon (3); l'entrée en étoit étroite, et le dedans contenoit des salles spacieuses, des bains, etc.

(*l*) Ceux qui ne célébroient point les mystères dans des antres obscurs, attendoient la nuit pour les célébrer, afin d'avoir une obscurité mystique, qui représentât celle du monde sublunaire, telle qu'elle existe par sa nature, avant que le Dieu-Soleil y verse sa lumière. Aussi tous les mystères se célébroient durant la nuit, et nous voyons qu'Hérodote appelle ceux d'Isis, à Saïs, *les mystères de la nuit.* Bacchus avoit ses orgies nocturnes etc. La plûpart des cérémonies

(1) Apulée, l. 4.
(2) Pausan. Heliac. p. 152.
(3) Attic. p. 32.

mystérieuses de Samothrace se célébroient la nuit ; quelques-unes mêmes dans un antre profond, et dans le secret le plus inviolable. Il en étoit de même des Bacchanales à Rome. (Tite-Live, l. 39, c. 10). Il en fut aussi de même de presque tous les mystères. (Clem. in Protrept. Maxim. de Tyr, diss. 33 ; August. de Civ. Dei, l. 7, c. 21).

(*m*) L'initiation, chez les Perses, avoit donc pour objet la théorie de l'ame, son origine, son destin, et les moyens de la perfectionner.

(*n*) Nous traduisons κοσμικα στοιχεια, par *les élémens de la Sphère ;* car c'est ainsi que Saumaise croit, qu'on doit entendre le mot κοσμικον στοιχειον chez les anciens, lorsqu'ils parlent du monde ou de la Sphère.

(*o*) Pausanias, *Lacon.* p. 110, parle d'un antre sacré en Laconie, dont l'entrée étoit étroite ; dont l'intérieur offroit des tableaux intéressans ; et un autre antre sacré dans le même pays, près du cap Tenare (*ibid.* p. 108). Il y avoit un antre à Corinthe (1), où gissoit le jeune Palæmon, porté sur un Dauphin.

Il y en avoit un à Eleuthère, en Béotie, où Antiope accoucha des deux Gémeaux. Bacchus ou Dionysius étoit la grande Divinité d'Eleuthère (2).

Vénus étoit adorée dans un antre à Naupacte (3).

(*p*) Il me semble que les anciens, faisant voyager les ames dans le Soleil et dans la Lune, elles devoient descendre, depuis le Cancer jusqu'au Capricorne, et remonter depuis le Capricorne jusqu'au Cancer, comme les vaisseaux mêmes, dans lesquels elles voyageoient. Peut-être est-ce là ce qui a fait fixer au Cancer le point, d'où elles descendoient ; et au Capricorne celui, d'où elles remontoient. Alors les Equinoxes

(1) Corinthiac. p. 45.
(2) Attic. p. 37.
(3) Phoc. p. 357.

étoient les points, par où elles passoient de l'ombre à la lumière, et de la lumière dans l'ombre.

(*q*) Macrobe, Liv. 1, c. 9, p. 41, parle du séjour naturel des ames, qu'il fixe dans le premier mobile : *animis enim nec dum desiderio corporis irretitis siderea pars mundi praestat habitaculum, et indè labuntur in corpora. Ideo his illò est reditus qui merentur. Rectissimè ergo dictum est, cùm in Galaxia, quam Aplanes continet, sermo iste procedat : hùc profecti, hùc revertuntur.*

(*r*) Il y avoit aussi sept grades d'initiation, nombre, sans doute, relatif à celui des sept Planètes. Au-dessus de tous étoit le *Pater Patrum*, *Pater Patratus*. (Hieronym. ad Læt. Ep. 7.)

(*s*) Encore aujourd'hui les Perses, suivant Anquetil, distinguent différens cieux, où les ames jouissent jusqu'à la résurrection d'un bonheur proportionné à leur vie passée. Celui du Soleil, *Korschid-paé*, est le plus élevé. Au-dessus est le Gorotman, séjour d'Ormusd et des esprits célestes, lequel répond à la porte, dont parle Celse (1).

(*t*) Ce passage de Salluste nous marque le véritable but des mystères. Cette définition est la seule qu'on puisse admettre : c'étoit un moyen de perfectionner l'ame, en lui faisant connoître sa dignité, en lui rappelant sa noble origine et son immortalité ; et conséquemment les rapports, dans lesquels elle étoit avec l'univers et avec la Divinité. Voilà un grand objet. Ce n'est pas un but mesquin, tel que celui de rappeler la découverte du blé, ce qui n'a jamais pu être un sujet religieux, pas plus que celle du riz, et des autres alimens. Il suffit de savoir, que Mercure figuroit dans le temple d'Eleusis, pour conclure qu'il s'agissoit du sort des ames, et de leur route au ciel et aux enfers.

(1) Zend-Avest. t. 2, p. 28.

(*u*) *Esse dicimus intelligibilia, videri esse corporalia omnia, seu divinius corpus habeant, seu caducum.* (Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 6, p. 21.)

(*x*) *Cœlum, quod, vel ignorando, vel dissimulando, vel potius prodendo* (*anima*) *deseruit* (1). C'est la chute de l'ame par le péché.

(*y*) *Agnitionem rerum Divinarum sapientiam propriè vocantes eos tantummodo dicunt esse sapientes* (2), *qui superna acie mentis requirunt et quærendi sagaci diligentiâ comprehendunt, et quantùm vivendi perspicuitas præstat, imitantur; et in hoc solo esse aiunt exercitia virtutum, quorum officia sic dispensant. Prudentiæ esse mundum istum et omnia quæ mundo insunt divinorum contemplatione despicere, omnemque animæ cogitationem in sola divina dirigere. Temperantiæ omnia relinquere, in quantùm natura patitur, quæ corporis usus requirit. Fortitudinis, non terreri animam à corpore quodammodò ductu philosophiæ recedentem, nec altitudinem perfectæ ad superna ascensionis horrere. Justitiæ, ad unam sibi hujus propositi consentire viam uniuscujusque virtutis obsequium.* Voyez le détail des vertus, qui découlent de ces quatre sources. (*Ibid.*)

(*z*) On remarque, dans le Planisphère de Kirker, deux Chiens, aux deux divisions du Cancer, et du Capricorne, dont l'une porte le titre de *Statio Hermanubis*, et l'autre de *Regn. Soth.* où préside *Anubis* à tête de Chien. Or Plutarque dit, que l'un caractérise ce qui descend, et *Anubis* ce qui monte (3).

(*a*) Peut-être sont-ce ces portes, que l'on voit dans la table Isiaque. La principale de ces portes est occupée par Isis, avec le Cancer sur la tête, et un Chien. Anubis est à côté de la porte, avec

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 9, p. 40.
(2) Ibid. l. 1, c. 8, p. 36.
(3) De Isid. p. 375.

le disque lunaire, tel qu'il est dans le Planisphère de Kirker. Le Bouc ou Chevreau, qui paroit à la tête de la table, immolé par un homme, pourroit répondre au Capricorne; et les deux Bœufs, au Taureau céleste, signe de l'exaltation de la Lune. Les deux quarts de cercle répondroient à l'hémisphère céleste.

(*b*) Proserpine ou la Couronne appelée *Libera*, qui se lève avec cette partie du Zodiaque, passoit pour être fille de Jupiter et du Styx. (Apollodor. l. 1, c. 5.)

Célébrer les mystères de Proserpine, dit Servius, c'est ce qu'on appeloit descendre aux enfers (1).

(*c*) Plutarque, parlant des fêtes de deuil, qui se célébroient en Egypte, à l'entrée de l'automne, à l'époque où l'on supposoit qu'Osiris avoit été tué par Typhon, nous dit que l'objet de ces cérémonies étoit l'altération de la lumière, la diminution des jours et l'accroissement des ténèbres, qui commençoient à prévaloir dans la nature. (De Iside, p. 366.) Ces fêtes répondoient, ajoute le même auteur, à d'autres fêtes lugubres en Grèce, telles que celles de l'enlèvement de Proserpine, et de sa descente aux enfers (*ibid.* p. 378).

Senèque le tragique (2) nous dit, que ces fêtes se célèbrent, lorsque les nuits reprennent leur longue durée sur les jours, et que la Balance a partagé les deux règnes du jour et de la nuit, de manière à donner bientôt à celle-ci l'avantage:

Cùm longæ redit hora noctis
Crescere et somnos cupiens quietos
Libra, Phœbeos tenet æqua currus;
Turba secretam Cererem frequentat,
Et citi tectis properant relictis
Attici noctem celebrare Mystæ.

(1) Æneid. l. 6.
(2) Seneca in Hercul. furente, v. 841.

Il y avoit un semestre d'intervalle entre les deux fêtes des mystères. (Corsini, Fast. Att. p. 379).

Cette théorie est aussi celle des Indiens, qui font passer les ames vertueuses dans le paradis, toutes les fois qu'il arrive à un homme, qu'ils appellent *Saint*, de mourir pendant le jour, ou même pendant la nuit, mais seulement pendant les nuits d'été et de printemps, pendant, disent-ils, les six mois que le Soleil met à parcourir l'hémisphère septentrional: ceux au contraire qui meurent pendant la nuit, lorsque la Lune n'éclaire pas, ou tandis que le Soleil est encore dans l'hémisphère méridional, montent dans les régions de la Lune, où ils demeurent quelque temps, et de nouveau ils viennent habiter un corps mortel. Ces deux choses, *lumière* et *obscurité*, sont regardées comme les deux voies éternelles du monde. Celui qui marche dans la première, ne retourne plus; tandis que celui qui marche dans la dernière, retourne sur la terre. Celui qui connoît ces deux voies d'action (1), ne sera jamais dans l'inquiétude. On fera bien de rapprocher cette doctrine de celle qui est consignée à la fin du traité de Plutarque *De facie in orbe Lunæ*, p. 942, etc. et on verra qu'il y a, entre l'une et l'autre, beaucoup de ressemblance, surtout pour le retour des ames, qui étoient dans la Lune (345).

(*d*) C'étoit dans cette fiction Cosmogonique, sur le commerce incestueux de Cérès et de Jupiter, sur la mutilation du Belier, sur la naissance du Serpent, et celle du Taureau, que résidoit spécialement la partie mystérieuse de cette cérémonie, dont l'explication n'étoit pas donnée à tout le monde. Il en étoit de même de la naissance et de la mort du jeune Bacchus, ou de Bacchus fils de Proserpine. C'étoit là cette partie

(1) Baguat Geta, c. 9.

énigmatique des mystères, suivant Clément d'Alexandrie, qui ailleurs convient, que les mystères étoient une véritable Physiologie; ce qui s'accorde parfaitement avec le principe de nos explications (1).

(e) On trouve, dans les peintures d'Herculanum, un homme qui porte un agneau sur ses épaules, assez semblable au bon Pasteur des Chrétiens; c'est le Mercure Criophore. Pausanias (Corinth. p. 46) dit que, dans les mystères de Cérès, on voyoit Mercure avec un Belier, et il ajoute, qu'il n'en dira pas la raison, quoiqu'il la sache. Mercure eut ces deux attributs, le Serpent et le Belier: par l'un se faisoit la descente des ames; par l'autre, leur retour. Mercure étoit leur guide dans ce double voyage. Dans le Planisphère Egyptien de Kirker, on voit un Caducée dans la station d'*Aries*. Dans d'autres lieux, il étoit peint portant un Belier (Maffei, p. 143) et uni à Cérès. Ici il le portoit sur ses épaules (Boiotic. p. 298). Tel il étoit représenté à Tanagre, en Béotie, où étoit le temple de la vierge Thémis. On lui donnoit l'épithète de *Promachos*, qui convient au Belier, premier des signes, consacré à Mars. Là il portoit le Belier sous son bras (Heliac. p. 177). Ainsi on le représentoit en Elide. On trouve encore Mercure (Arcadic. p. 263), sous le nom de conducteur, *Agetor*, uni aux Déesses d'Eleusis; et avec lui le Soleil, sous le nom de *Sauveur* et d'*Hercule*. Quant à l'allusion, que nous avons prétendu que ce Caducée faisoit à la descente des ames, Macrobe (Saturn. l. 1, c. 19, p. 254) le dit formellement, d'après les explications, que donnoient les Egyptiens de ce symbole. Voyez Macrobe. On donnoit aussi à Mercure le nom de *Par-ammon* (Pausan. Heliac. l. 1, p. 163). Il

(1) Protrept. p. 13.

étoit en effet assesseur d'Ammon, ou du Soleil d'*Aries*. Si ces deux Serpens entrelacés, comme je le conjecture, sont les deux qui figurent avec la Vierge, domaine de Mercure, les Serpens désigneront Mercure *deductor in Libra;* et le Belier, Mercure *reductor*, sous *Aries*.

Or, comme le Dieu-Soleil du Printemps étoit peint, sous la figure d'un beau jeune homme, et celui d'hiver, sous celle d'un vieillard; par la même raison, il y eut un jeune Mercure; c'est celui qu'on voit toujours accompagné du Belier: il y en eut un autre plus vieux, ce fut donc celui d'automne. C'est ce vieux, que l'on peignoit toujours *en érection*, suivant Hérodote (1), et suivant Plotin (2).

Il semble, que cet état ne convenoit guère à un vieillard, et caractérisoit mal la vieillesse. Cependant il est constant, que le Mercure, que l'on peignoit tenant en main l'organe de la génération, étoit toujours le vieux Mercure (3). Quelle put être la raison de cette singulière représentation? Elle doit ce semble être cherchée dans la mysticité. Ce Mercure d'automne étoit celui qui présidoit à la descente des ames, lorsque par la génération elles entroient dans la matière. C'est donc à lui qu'appartenoit ce symbole de la faculté génératrice; tandis que, d'après les mêmes principes, on dut mutiler le fameux Atys, compagnon du Belier, de ce Belier, dont Jupiter ôte les testicules, dans les mystères de Cérès.

Plotin prétend au moins, que la représentation du vieux Mercure, tenant en main l'organe de la génération, a un sens mystérieux et énigmatique; que les anciens sages, qui instituèrent les initia-

(1) Herod. l. 2, c. 51.
(2) Plotin. Ennead. 3, l. 6, c. 19, p. 321--22.
(3) Plutarch. de Rep. bene ger. p. 797.

tions, désignèrent par là le *Logos* intellectuel, agissant par la voie de génération dans le monde sensible; ce qui peut très-bien s'appliquer aux ames intelligentes, qui descendent dans la matière génératrice, suivant la théorie expliquée par Macrobe (1). Hérodote prétend, que cette représentation du vieux Mercure venoit des Pélasges, d'où elle étoit passée dans les mystères de Samothrace, où l'on donnoit aux initiés une explication sacrée de ce symbole. Plutarque y voit (2) une expression de la force intelligente, énergique et féconde, qui se développe.

Tout ceci est une conjecture.

(*f*) Un des symboles consacrés dans ces mystères, étoit *la Pomme*, ou les Pommes des Hespérides. (Clem. Protrept. p. 12.) On y voyoit aussi un Globe et une machine Sphérique, symbole du monde; *Talus*, un dé à jouer, symbole peut-être de la fortune, qui présidoit à la génération; τυχη, le sabot, symbole de sa volubilité, et d'autres emblêmes, tels que la Toison et le Miroir.

(*h*) La théologie Phénicienne donne à Syduc, ou au Juste (Balance), sept fils appelés *Cabires* ou *Grands-Dieux*, et un huitième frère appelé *Esculape*. Ce sont eux qui transmirent les connoissances sacrées, enseignées dans les Orgies, dit Sanchoniaton. (3).

(*i*) Il y avoit à Athènes un ancien temple dédié à la terre, qui n'avoit rien de commun avec celui de Cérès (Thucyd. l. 2); ce qui prouve assez, que la Terre et Cérès étoient deux Divinités distinguées; ou si la Terre est quelquefois

(1) Som. Scip. l. 1.
(2) Plut. ibid. p. 707.
(3) Euseb. Præp. l. 1, c. 9.

Cérès, c'est à la Terre, figurée dans un des signes; qu'appartiennent les fables sur Cérès.

On donnoit à Isis le nom de *Mouth*, qui, en Egyptien, signifie mère (de Iside, p. 374). Les Grecs l'appeloient Δηω ou la *Dea* des Latins, la Déesse par excellence. Ils y joignirent la qualité de mère, où Μητηρ, et ils eurent Δηωμητης, et par contraction Δημητης, nom de Cérès. Le mot de *mère* étoit en opposition à celui de Proserpine, qu'on appeloit Κορη, la jeune Déesse, ou jeune fille. Cérès étoit mère de Bacchus et de Proserpine. Ces deux dernières divinités prirent le titre d'*enfant*, *liber*, *libera*; le pluriel est *liberi*, enfans; et la Déesse prit celui de Déesse-Mère, Δημητηρ.

On lui donnoit aussi le nom d'*Athuri*, qui désignoit, , dit Plutarque, la maison d'Horus, dans l'ordre du monde. J'observe que ce nom approche fort de celui d'*Arcturi*, nom de la belle étoile, qui est à côté de la Vierge, qui se lève avec lui, et lui sert de Paranatellon constant. Or Servius nous dit de cette constellation, que les Egyptiens l'appellent Orus, parce qu'il éleva Orus, fils d'Osiris. Orus d'ailleurs étant le Soleil, le premier Décan de la Vierge lui est consacré. Elle est donc *domus Hori mundana*. Car l'ordre du monde est l'ordre Cosmique, οἰκον ὡρᾳ κοσμικον, dit Plutarque, traduisant ce mot *Athuri*. Il ajoute, qu'il signifie aussi χωρα γενεσεως. C'étoit le lieu où Orus prenoit naissance avec l'année, comme on le voit par le petit enfant que tient cette femme; et dont nous donnons ailleurs l'explication.

(*k*) La Vierge céleste fut souvent peinte Acéphale, ou sans tête, suivant Eratosthène. Mais, suivant Plutarque (de Iside, p. 358), on représenta aussi Isis décapitée. Diodore nous dit également, que la Justice, et c'est aussi un des noms

de

de Thémis ou de la Vierge céleste, étoit représentée sans tête, en Egypte (1), dans les sanctuaires Mystagogiques, où l'on donnoit la représentation des Enfers.

(*l*) (Scalig. Not. ad Manil. p. 341, 342.) *Decan.* 3. *Leonis. Finis Equi. Finis Asini. Figura Uvae majoris.* 1. *Decan. Virginis. Virgo pulchra, capillitio prolixo, duas spicas manu gestans, sedens in Siquastro. Pars caudae Draconis. Crater* 3. *Decan. Dimidium hominis pastoris. Humerus Simiae Australis. Intrà Librae et Virginis mansiones ascendit* Aspis magna *cum Cratere. Dicunt praterea Ægyptii hoc loco poni Virginem duas spicas manu tenentem, quæ sedet super thronum, Virginem pulchram longis capillis* etc. Kirker place un Sirge vers le midi, entre le Sagittaire et le Capricorne (2).

(*m*) De-là, sans doute, vint l'usage, en Egypte, de porter dans les fêtes de cette Déesse des épis, ou des vases remplis de blé et d'orge (Servius, Georg. l. 1. Diodore, l. 1). Comme les anciens avoient donné à chaque signe une inspection sur quelque climat, sur quelques animaux, sur quelques plantes, d'après les raisons d'analogie, tirées des formes célestes; au Belier, par exemple, la sur-intendance des troupeaux etc. ils donnèrent à la femme porte-épi la sur-intendance des moissons; et à ce titre, la Vierge, sous divers noms, fut Déesse des moissons et des symboles relatifs à l'agriculture. L'agriculture entrant dans ses mystères et ses attributs, on crut y voir une cérémonie commémorative de l'invention de cet art Mais tout ce que nous avons dit, et tout ce que nous dirons encore, prouve bien, que la théorie de l'ame étoit le grand objet des mystères; et que les idées d'a-

(1) Diod. Sic. l. 1.
(2) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 201.

griculture n'y entroient, que comme un accessoire relatif aux attributs du signe céleste, et à sa fonction Astrologique.

(*n*) Columelle place le commencement de son lever aux Ides de Mars, huit jours avant l'entrée du Soleil au Belier. (Columel. l. 2, c. 2.) C'étoit au 10 du même mois, suivant Végèce (de re Milit l. 5, c. 1), que l'on fixoit l'ouverture de la navigation, qui se célébroit par des joutes solemnelles

(*o*) La cérémonie finie, on congédioit l'assemblée par cette formule d'usage: *quod felix itaque, ac faustum, salutareque tibi sit* (1).

(*p*) C'est à ce titre, qu'Isis avoit la faculté de calmer les orages, et de faire échapper les navigateurs aux périls de la mer (Apulée *ibid.*).

(*q*) Diodore de Sicile (l. 3, c. 62) convient, qu'il se passoit dans les mystères de Cérès beaucoup de choses, qu'il n'étoit pas permis de révéler aux profanes, et qui indiquoient, que ce culte se rapportoit à la terre: conséquemment Cérès n'avoit point existé comme femme, et sa fable ne peut être qu'une histoire allégorique.

(*r*) Ce Cheval Arion, suivant d'autres (*ibid.* Pausan 257), étoit né de la terre Or Pégase étoit né de la terre et du sang de Méduse.

Il résulte de cette découverte, que la même Vierge est la Belle Méduse. En effet, Cérès a la tête hérissée de Serpens, comme Méduse. C'est Neptune, qui est père de Pégase dans les deux fictions; donc la mère est la même, sous différens noms. La Vierge se couche avec l'Hydre, au lever de Persée. Voilà l'origine de la fable de Méduse tuée par Persée. Le bras et le sabre de Persée montent, au moment où la tête de la

(1) Apul. l. 11.

Vierge et la queue de l'Hydre disparoissent. Ajoutez que, comme Méduse, la Vierge céleste a eu la tête coupée (Eratosthène); et qu'Isis l'eut aussi (Plutar. de Isid. 358). La tête de Méduse étoit enterrée dans un tombeau, près celui de Persée, à Argos, où l'Isis décapitée par Orus, et prenant la tête de Bœuf, que lui donnoit Mercure, s'appeloit Io, dans sa métamorphose. En effet, après que la Vierge a fini de se coucher, le Soleil placé au Taureau se trouve monter en conjonction avec la Lune (1).

(*s*) On l'appeloit la Noire, *Melæna*, puisqu'à son coucher, elle étoit aux portes de l'Occident et de la nuit.

(*t*) On faisoit Styx fille de l'Océan, et mère d'Echidna, espèce d'Hydre (Pausan Arcad. p. 251). Son eau passoit pour mortelle.

(*u*) Bacchus fut aussi fils d'Isis, suivant les Egyptiens (Plut. de Iside, p. 365). Il prenoit le titre d'*Arsaphès*, ou de fort (*fortis et potens* dans l'écriture).

(*x*) Parmi les symboles mystérieux des mystères de Bacchus, on comptoit la Roue.

(*y*) Les cérémonies mystérieuses de Mithra se terminoient par un discours sur la justice (S. Just. adv. Tryph. §. 70), après quoi, on expliquoit aux initiés les symboles du culte. Dans les mystères d'Isis, on voyoit un ministre, qui portoit la main de justice. (Apul. met. l. 11.) On célébroit à Athènes des fêtes de Cérès Thesmophore, dans lesquelles on portoit respectueusement en triomphe les livres des rits et des lois.

(*z*) (Som. Scip. l. 1, c. 10, p. 42.) Les ames, qui se sont échappées de la prison du corps, dit Macrobe, d'après Cicéron, passent dans un état,

(1) Pausan. Corinth. p. 64.

qu'on peut appeler une véritable vie, et ce qu'on appelle vie, sur la terre, est une véritable mort, pour l'ame. Si descendre aux Enfers, c'est mourir; et si c'est vivre, que d'habiter les régions supérieures, il est aisé de juger ce que c'est que mourir pour l'ame, et ce que c'est que vivre pour elle, quand on est bien d'accord sur ce qu'on doit entendre par Enfers, lorsqu'on dit, que l'ame meurt, en y pénétrant; et qu'elle vit, lorsqu'elle s'en éloigne. Les chefs des initiations et des cérémonies religieuses, chez les différens peuples, ont entendu souvent par Enfers les corps mêmes, qui servent de prison à l'ame; c'est là son tombeau, suivant eux; l'oubli, que l'ame a ici bas de sa dignité originale, est le véritable Léthé, dont elle a bu les eaux.

(*a*) Voici ce que dit Macrobe (Som. Scip. l. 1, c. 9, p. 39 et 40), sur la nécessité où est l'homme ici bas de s'occuper des moyens de retourner à son séjour primitif; et l'application qu'il y fait du γνωθι σεαυτον : *homini una est agnitio sui, si originis natalisque principii exordia prima respexerit, nec se quæsierit extrà. Sic enim anima virtutes ipsas conscientia nobilitatis induitur, quibus post corpus evecta cò, undè descenderat, reportatur, quia nec corporeâ sordescit, nec oneratur eluvie, quæ puro ac levi fonte virtutum rigatur, nec deseruisse cœlum videtur, quod respectu et cogitationibus possidebatur. Hinc anima, quam in se pronam corporis usus effecit, atque in pecudem quodammodo reformavit ex homine, et absolutionem corporis perhorrescit et cum necesse est.*

Non nisi cùm gemitu fugit indignata sub umbras, *sed nec post mortem facile corpus relinquit, quia* non funditùs omnes corporeæ excedunt pestes, *sed aut suum oberrat cadaver, aut novi corporis ambit habitaculum, non humani tantum sed ferini* (metempsycos), *electo genere moribus congruo quos in homine libenter exercuit, mavultque perpeti omnia ut cœlum, quod*

vel ignorando, vel dissimulando, vel potiùs prodendo deseruit, evadat.

(*b*) Je rappelerai ici le passage d'Apulée, que j'ai cité plus haut (pars 2, p. 3). « Je me suis » approché, dit Apulée (1), des confins de la mort. » Ayant foulé aux pieds le seuil de Proserpine, » j'en suis revenu à travers tous les élémens; au » milieu de la nuit, le *Soleil* m'a paru briller » d'une manière éclatante; j'ai été en présence » des Dieux supérieurs et inférieurs, et je les ai ap- » prochés de fort près etc. »

Tel étoit le but et les promesses de l'initiation, l'Autopsie ou la vue intuitive de la lumière sacrée, au sein de laquelle réside la divinité.

(*c*) C'est ainsi qu'Orphée, par l'initiation, dont le but étoit de former l'ame par les vertus politiques, amollit les hommes féroces, *hinc mollire tigres* etc.

(*d*) Ainsi l'homme matériel, composé d'un corps animé d'une vie brute, comme celui du reste des animaux, est perfectionné par l'introduction d'une substance lumineuse, dont la vie est raisonnable.

(*e*) Plutarque (2) a un chapitre entier de son Banquet, sur l'usage qu'on peut faire des Mathématiques, pour retirer l'ame des objets sensibles, et l'appeler vers les objets intellectuels et éternels, dont la contemplation est le dernier terme de la philosophie, comme l'Epoptée, dit ce philosophe, l'est de l'initiation. Ce sont ces images éternelles et incorporelles, qui, fixant toujours l'attention de Dieu, font qu'il est toujours Dieu. Ce sont là ces êtres réels, dont la vision, suivant Clément, est le terme de l'Epoptée.

(1) Apul. l. 11.
(2) Symp. l. 3, Quæst. 2, p. 718.

(*f*) Le même Plutarque observe, que les anciens, qui établirent les lois Théurgiques, les purifications et les abstinences, étoient persuadés, qu'il n'étoit pas permis à un homme, qui a le corps ou l'ame viciés par la maladie, ou par le crime, d'honorer l'être pur, qui par sa nature est exempt de corruption et de souillure (1).

(*g*) Augustin, d'après Porphyre, parle de l'effet que produisoient, sur cette partie animale de l'ame, les opérations Théurgiques (2), connues sous le nom de *Teletes*. Elles la rendoient propre à communiquer avec les esprits et avec les anges, et capables de recevoir la vision des Dieux. Ceux qui faisoient usage de ces sortes de purifications (3), prétendoient se procurer la vue de fantômes admirables, soit d'Anges, soit de Génies, qu'ils pouvoient contempler à l'aide des yeux de cette partie de l'ame ainsi épurée. Porphyre ajoute, que ces purifications néanmoins ne servoient de rien à la partie de l'ame purement intelligente, pour voir le premier Dieu et les êtres vraiment existans ou le monde intellectuel.

(*h*) On trouvera de grands rapports entre les pratiques de l'initiation, et celles de Pythagore. Car les disciples de ce dernier étoient de véritables initiés à une philosophie sacrée. Le silence des Pythagoriciens, et la maxime qu'il ne faut pas divulguer tout à tous, répondoit au secret des mystères (4). Comme les initiés avoient leurs formules énigmatiques pour interroger et répondre, les Pythagoriciens avoient aussi leurs sentences énigmatiques, ou apophtegmes sacrés, dont le sens n'étoit entendu que d'eux, et par lesquelles ils se reconnoissoient entre eux, en se questionnant. Les

(1) De Iside, p. 383.
(2) De Civit. Dei, l. 10, c. 9.
(3) Ibid. c. 11.
(4) Diog. Laert. in Alexand.

initiés, comme les Pythagoriciens, s'abstenoient de manger des féves (1). Les initiés aux mystères d'Orphée affectoient, comme les Pythagoriciens, de ne rien manger, qui eut eu vie. Ils se nourrissoient des fruits de la terre. Les espérances des Pythagoriciens et celles de l'initié étoient aussi les mêmes, puisque les uns et les autres espéroient, qu'en épurant leur ame, ils obtiendroient la vision des Dieux, et un accès facile à l'Elysée, dont les profanes seroient exclus. Ils avoient les uns et les autres leurs épreuves, leurs purifications, et conservoient plusieurs pratiques, qui venoient des Egyptiens, chez qui Pythagore avoit puisé sa doctrine, et dont les Grecs avoient emprunté leurs initiations. On peut donc dire, que l'initiation Pythagoricienne étoit celle des savans et des sages, et que les autres étoient celles du peuple, la philosophie et les mystères conduisant au même but, savoir, à rendre à l'ame son retour facile vers les Dieux. Enfin, le grand dogme de l'ame universelle, celui de la descente du feu Ether dans la matière grossière des corps, et de son retour plus ou moins lent vers les régions éthérées, qui fait la base de notre théorie sur les mystères, étoit un des premiers principes de la philosophie Pythagoricienne.

(*i*) On appeloit les ames *Melissas*, Abeilles, dans le langage mystique (Porphyr de antro Nymph. p. 119). On donnoit le même nom aux Prêtresses de Cérès.

(*k*) Plutarque, dans son traité d'Isis (p. 382-383), dit que l'ame, tant qu'elle est retenue ici bas dans les liens du corps et sous l'empire des passions, ne peut communiquer avec Dieu, qu'autant qu'épurée par la philosophie elle parvient à l'atteindre par la pensée, et à en avoir une vue obscure, telle que celle de l'esprit dans un songe.

(1) Porphyr. de Abstin. l. 4, §. 16. Euripid. Hippol. v. 948—54.

Mais lorsque dégagée du corps, elle se trouve transportée dans un lieu, hors des regards de l'homme, et de l'action des passions, alors Dieu devient *son chef* et son Roi. Toutes entières dépendantes de lui, les ames jouissent de sa contemplation sans satiété, toujours remplies du désir de cette Beauté, que rien ne peut exprimer, et qui est au-dessus de tout ce que l'homme peut imaginer. Isis, suivant une ancienne fable, se trouve éprise de cette beauté, après laquelle sans cesse elle court pour l'atteindre. Elle cherche à faire couler les émanations de cette beauté, et de cette bonté divine, dans les êtres qui sont liés à la matière par la génération, c'est-à-dire ici, dans nos ames, tant qu'elles habitent les corps.

(*l*) C'est ainsi, que dans les cérémonies de l'initiation (Themist. apud Stob. Serm. 119), l'initié arrivé à la contemplation de la lumière divine, qui éclairoit les riantes prairies de l'Elysée, dont on lui présentoit l'image, jouissant des spectacles les plus agréables et les plus imposans, se disoit enfin *libre* et dégagé de toutes les entraves; et la tête couronnée de fleurs, se promenoit dans cet Elysée factice.

C'est, sans doute, cet état de captivité, dont l'ame se trouve dégagée par la mort, et même déjà d'avance par l'initiation, qu'on voulut représenter dans certains mystères, où les initiés paroissoient chargés de chaînes, avec des anneaux aux narines, la barbe longue et les habits sales. Ces mystères étoient établis en Egypte, en honneur de Saturne (1). Il est assez vraisemblable, que le retour aux Cieux et aux immortels, se faisant par le Capricorne, domicile de Saturne, jusqu'à ce moment l'initié restât chargé de fers; mais sa liberté devoit lui être rendue par ce signe. Par là on explique cette liberté, que les Romains donnoient à

(1) Epiph. t. 3, c. 81.

leurs esclaves, pendant quelques jours aux fêtes Saturnales ; elle étoit une image de celle que l'ame recouvroit sous le signe, où se célébroient ces fêtes. De-là l'origine de dégager de ses liens Saturne, dont la statue toute l'année étoit attachée par les pieds avec des cordons de laine (1).

(*m*) C'est là ce contact autoptique de l'ame avec le règne intellectuel, et cette union avec l'intelligence démiourgique, dont parle Proclus (comment. in Tim. l. 2, p. 92). Par son moyen, l'ame s'unit au père, se repaît *de la vérité* de l'être ; et transportée toute entière dans une lumière pure, elle y jouit dans toute sa pureté de fantômes et d'images éternellement immuables. C'est après avoir été délivrée des erreurs de la génération, après avoir été purifiée et éclairée de la lumière de la science, que l'ame reçoit les rayons de la splendeur intellectuelle. L'intelligence, qui est en nous, conduisant l'ame dans le sein du père, et l'établissant toute pure dans les intelligences démiourgiques, elle mêle sa lumière à la leur, non pas comme fait la science, mais d'une manière infiniment plus belle, plus intellectuelle et plus uniforme. Voilà un échantillon de la mysticité des Eclectiques, et le dernier raffinement de la Métaphysique. Je pense bien que ces idées n'ont pas été les premières, ni faites pour tous. Je les donne ici, comme un exemple du raffinement, que, dans les derniers siècles, l'esprit philosophique porta dans la Mystagogie. Mais il est certain, qu'elles en ont fait partie : « Qui ne » conviendra pas, dit Proclus (2), que les mys» tères et les initiations retirent l'ame de cette vie » mortelle et matérielle etc » ? comme nous l'avons vu plus haut.

(*n*) (Pausan. Arcad. p. 247, 240.) Le Prêtre et

(1) Macrob. Saturnal. c. 8, p. 194.
(2) Procl. in Polit. Platonis, p. 369.

la Prêtresse de Diane Hymnia, dans le territoire d'Orchomène et à Mantinée, étoient condamnés à une continence perpétuelle, et à des abstinences de tout genre, et assujettis à un régime différent de celui des autres hommes.

(*p*) Voyez Clément d'Alex. (Strom. l. 2), sur les raisons qui firent adopter le régime de l'abstinence par les anciens.

(*q*) Diodore de Sicile prétend (1), que si les Grecs consacrèrent le Phallus dans leurs mystères, ce ne fut qu'à l'imitation des Egyptiens, qui eux-mêmes n'imaginèrent cette cérémonie, que pour perpétuer l'aventure d'Osiris, dont les parties viriles furent coupées et jetées dans le Nil par Typhon. Isis les ayant retrouvées voulut, dit-on, qu'on en plaçât la représentation dans leur temple, et qu'on leur rendît un culte religieux. Voilà pourquoi, suivant le même Diodore, les Grecs qui empruntoient des Egyptiens leurs orgies ou fêtes de Bacchus, ont consacré le Phallus dans leurs mystères, dans les initiations et les sacrifices. Pour nous, nous croyons que cette fable n'est que l'enveloppe d'une idée physique, sous laquelle on a caché une doctrine mystérieuse, sur la fécondité donnée à la nature par le principe actif de l'univers, et que le Phallus en fut un symbole et une image représentative. Il en est de même des autres représentations. Si elles ont souvent un rapport marqué avec l'histoire, ou avec la fable faite sur une divinité, ce n'est pas que ce soit précisément l'histoire, qu'on ait voulu représenter, sans se proposer un but ultérieur, mais c'est que l'histoire elle-même est le but allégorique, vers lequel étoient dirigés les symboles et les représentations. Elles se confondent avec l'histoire allégorique dans la nature même, dont on a exprimé les effets dans une histoire feinte et dans des symboles et des cérémonies, qui

(1) Diodor. l. 1.

ont un même objet, et conduisent par des routes parallèles et assez analogues entre elles, vers la même opération Cosmogonique. Ainsi on a peint, par un Phallus élevé, la fécondité universelle; dans le même moment qu'on l'a exprimée allégoriquement, sous le voile d'une histoire feinte. Voilà pourquoi le cérémonial et l'historique ont tant de rapports: et ce qui pourroit faire croire, que le cérémonial n'étoit imaginé, que pour mettre en représentation l'historique, quoique l'un et l'autre ne soient qu'une expression différente d'un phénomène ou d'une opération de la nature. C'est la nature qu'on a peinte, et sous les traits de la fable, et sous ceux du cérémonial symbolique. L'un est une représentation de l'autre, parce qu'ils le sont tous deux du même objet. C'est ainsi qu'un tableau et une gravure du même homme se ressemblent, quoique les moyens soient différens. La gravure est faite sur le tableau, et le tableau sur l'homme. Mais on ne dit pas pour cela, que la gravure ait pour but de représenter le tableau.

(*r*) La branche d'olivier étoit à l'entrée de l'antre sacré des initiations (1).

(*s*) Nous avons déjà parlé de ce manteau Olympique, parsemé de figures de différens animaux, que nous croyons être ceux des constellations, ou de l'Olympe (2). Le récipiendaire aux mystères de Mithra, appelés Léontiques, parce que le Lion, domicile du Soleil, donnoit souvent sa forme à ce Dieu, s'enveloppoit pareillement de figures de toutes sortes d'animaux, comme on peut voir dans Porphyre (de Abst. l. 4, §. 16). Les initiés aux mystères d'Eleusis gardoient la robe, dont ils étoient vêtus à l'initiation, et ne la quittoient, que lorsqu'elle étoit absolument usée, et alors, ils en consacroient les lambeaux à Cérès et à Proserpine (3).

(1) Porphyr. de Ant. Nymph.
(2) Meurs. Eleus. c. 12.
(3) Aristoph. Plut. v. 846, et Schol. ejusd.

Les femmes à Rome célébroient les fêtes de Cérès, vêtues en habits blancs, et parées de bandelettes. La couleur noire étoit proscrite. Ces fêtes étoient celles du printemps, ou de la Néoménie Equinoxiale; elles étoient fixées au coucher Cosmique de la Balance, ou dans les premiers jours d'Avril. La Lune alors croissoit tous les mois dans l'Hémisphère supérieur (1).

(*t*) Le Philosophe Anacharsis et Hippocrate se firent inscrire sur le rôle des citoyens d'Athènes, avant d'être admis à l'initiation (Scran. vitâ Isocr. Casaub. not. ad Spart. p. 116. Lucian in Scyth. t. 1, p. 644.) (2).

(*u*) A Rome, on allumoit des torches de pin gras, dans les fêtes de Cérès (3).

(1) Ovide Fast. l. 4, v. 619. Juvenal. Sat. 6, v. 50.
(2) Meurs. Eleus. c. 16 et 19.
(3) Ovid. Fast. l. 4, v. 409.

Fin des Notes du tome quatrième.